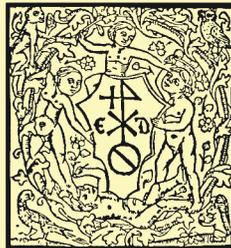


Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale

53
2000



Genève
LIBRAIRIE DROZ S.A.
11, rue Massot

2000

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue suisse de linguistique générale
Publiée par le Cercle Ferdinand de Saussure

Comité de rédaction:

RENÉ AMACKER, président
MARIE-CLAUDE CAPT-ARTAUD, vice-présidente
CLAIRE-ANTONELLA FOREL, trésorière
ANNE-MARGUERITE FRYBA-REBER, secrétaire
DANIELE GAMBARARA
PATRICK SÉRIOT,
délégué de la Société suisse de linguistique

Comité scientifique international:

JEAN-CLAUDE CHEVALIER, Paris
DANIEL DROIXHE, Bruxelles et Liège
KONRAD KOERNER, Ottawa
GIULIO C. LEPSCHY, Londres
RAFFAELE SIMONE, Rome
CHRISTIAN STETTER, Aix-la-Chapelle
PIERRE SWIGGERS, Louvain
PETER WUNDERLI, Düsseldorf

Rédaction:

p. adr. Monsieur RENÉ AMACKER
Rue des Charmilles 5
CH-1203 GENÈVE

Diffusion:

Librairie DROZ S.A.
Rue Massot 11
CH-1211 GENÈVE 12

Publié avec l'appui de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales

Tous droits réservés

ISBN: 2-600-00466-1 / ISSN: 0068-516-X

A RUDOLF ENGLER
A L'OCCASION
DE SON SOIXANTE-DIXIÈME ANNIVERSAIRE

Le 25 octobre 2000, Rudolf Engler, professeur honoraire de l'Université de Berne, a fêté ses soixante-dix ans. En 1990, un volume d'hommages lui a été offert par ses collègues, élèves et amis, tant linguistes que romanistes et saussuriens (*Sprachtheorie und Theorie der Sprachwissenschaft. Geschichte und Perspektiven. Festschrift für Rudolf Engler*. Edité par Ricarda Liver, Iwar Werlen & Peter Wunderli, Tübingen, 1990). Cette année, c'est Konrad Koerner qui a pris l'initiative de publier un riche fascicule d'*Historiographia Linguistica* en son honneur (*HL* 27, 2000).

Le Comité du Cercle Ferdinand de Saussure ainsi que tous les membres du Cercle sont heureux de s'associer à ces manifestations d'amitié et d'admiration pour Rudolf Engler et tiennent à exprimer ici à leur ancien président leurs vœux les plus cordiaux, les plus sincères et les plus chaleureux à l'occasion de son anniversaire.

Au nom du comité du Cercle,
René Amacker, président

ACTES DE LA TABLE RONDE
«LECTURE PLURIELLE DE W. VON HUMBOLDT»
(Lausanne, 18-19 juin 1999)

3^e CYCLE ROMAND 1998-1999:

LECTURE PLURIELLE DE W. VON HUMBOLDT
(*INTRODUCTION A L'ŒUVRE SUR LE KAVI*, 1836)

L'Introduction à l'œuvre sur le kavi peut être à juste titre considérée comme le testament linguistique de W. von Humboldt: abondamment cité, mais peu lu en vérité, ce texte a connu un regain d'intérêt depuis une vingtaine d'années – faut-il rappeler à cet égard la récente édition de Donatella Di Cesare (1998), comprenant une précieuse préface faisant le point sur les recherches humboldtiennes. C'est pourquoi trois représentants des universités de Berne, Genève et Lausanne ont décidé de mettre ensemble leurs compétences afin de proposer une lecture intégrale et plurielle du texte, lecture préparée par un certain nombre de réunions préliminaires dans le groupe animé par P. Sériot.

Le souci méthodologique de l'analyse textuelle nous a conduits à choisir un *mode de travail* qui s'est avéré fructueux, si l'on en juge tant par l'intérêt que les participants ont manifesté pour ce texte réputé difficile, que par leur assiduité aux séances: la méthode d'immersion dans le texte a permis à tous les participants confondus, du débutant au humboldtien averti, de comprendre et d'approfondir en quoi et pourquoi *l'Introduction au kavi* figure parmi les textes fondateurs de la linguistique moderne. A cet égard l'approche volontairement interdisciplinaire de notre séminaire a été conçue non pas comme la simple somme de compétences hétérogènes, mais comme l'élaboration d'un discours polyphonique, intégrant différentes approches. Se situant elle-même au carrefour de

disciplines différentes, comme la philosophie, l'histoire, l'anthropologie, les sciences de l'antiquité, la grammaire comparée et la linguistique naissante, l'*Introduction à l'œuvre sur le kawi* a permis de mettre en commun les compétences respectives des participants, philosophes, linguistes, slavistes, romanistes, philologues classiques, historiens de la langue et des idées linguistiques, phonéticiens, phonologues et sémiologues, cela dans l'intention de serrer le plus près possible cette pensée en perpétuelle construction qu'est la pensée de Humboldt.

Le séminaire a eu lieu sous la forme de cinq séances de trois heures chacune (11.11.1998 à Lausanne, 9.12.1998 à Genève, 10.3.1999 à Berne, 14.4.1999 à Lausanne et 19.5.1999 à Genève), complétées par un week-end (6-7.2.1999 à Montreux) qui fut l'occasion d'une confrontation approfondie avec le texte.

Aboutissement et couronnement de cette lecture, une table ronde finale fut organisée à Lausanne les 18 et 19.6.1999. Ce fut l'occasion de reprendre un certain nombre de points auxquels, faute de temps, il ne nous a pas été possible d'accorder toute l'attention requise. Ce fut aussi et surtout un lieu d'échanges particulièrement féconds avec de grands spécialistes de la recherche humboldtienne, tels Jürgen Trabant, Wolfgang Pross et Pierre Causat.

Au nom des organisateurs,
Anne-Marguerite Frýba-Reber
Université de Berne

Anne-Marguerite Frýba-Reber

LIRE HUMBOLDT AUJOURD'HUI:
CHRONIQUE D'UNE LECTURE PLURIELLE

Une lecture «décourageante»?

Devenu chef de file de la linguistique en France, Antoine Meillet, réfléchissait en 1923 à la constitution de sa discipline. Dans un article célèbre consacré à la dette de la linguistique envers les savants allemands, le disciple de Ferdinand de Saussure et de Michel Bréal reconnaît en Bopp un «technicien de la recherche» et attribue à Friedrich Schlegel la découverte de la parenté du sanskrit et du persan avec le grec, le latin et le germanique. Mais c'est à Guillaume de Humboldt que revient avant tout le mérite d'avoir mis «en marche une science nouvelle qui ne trouvait aucun modèle à imiter»:

«C'est Guillaume de Humboldt qui, après s'être muni de la connaissance précise de langues diverses, après avoir étudié des langues d'Amérique, de Malaisie et le sanskrit, a fourni d'idées générales la doctrine nouvelle, en mettant en évidence que le langage n'était pas une chose, un objet créé une fois pour toutes, mais une action qui se développe, et en montrant par des exemples, que tout idiome mérite d'être étudié, parce qu'on trouve partout l'œuvre créatrice d'une originalité nationale. Le romantisme allemand s'intéressait à un passé indépendant de la culture gréco-romaine, et il profitait de tout ce que l'histoire

du passé et l'exploration du monde faisaient pour élargir les vues étroites du classicisme. Pour les langues comme pour la littérature, pour le droit, pour les institutions, les Allemands ont alors étudié à fond autre chose que la Grèce et que Rome.

Dans les théories issues du romantisme allemand, il y avait à vrai dire, à côté d'éclairs qui jetaient un jour brusque sur des faits essentiels, bien des nuages obscurs. La lecture de Guillaume de Humboldt est souvent décourageante, et bien que son nom soit demeuré en honneur, son influence sur les savants paraît avoir été médiocre par la suite. Mais il fallait un effort comme le sien pour mettre en marche une science nouvelle qui ne trouvait aucun modèle à imiter¹.

Analysant avec perspicacité l'intérêt et la difficulté que présente la lecture de Humboldt, Meillet souligne justement l'importance des recherches sur les langues particulières dans la formation de la «doctrine nouvelle», doctrine qui aboutira à la célèbre définition du langage comme «une action qui se développe». Malgré le caractère novateur et lumineux de la doctrine, Meillet relève cependant l'existence de «nuages obscurs» qui expliquent, à ses yeux, le peu d'influence que Humboldt a su exercer sur le développement ultérieur d'une science qu'il avait pourtant mise en marche.

En quoi Humboldt, qui connaît depuis une vingtaine d'années un regain d'intérêt², frappe, irrite et fascine le lecteur d'aujourd'hui? La lecture de Humboldt est-elle toujours aussi décourageante que le constatait Meillet? Si oui, en quoi est-elle décourageante? C'est à ces questions que nous allons tenter de répondre en passant en revue les «nuages obscurs» ou obstacles épistémologiques que nous avons relevés au cours de notre lecture³.

¹ Meillet 1936 (1923), 153.

² En particulier en France, autour de Meschonnic, Caussat, Quillien et J. Rousseau. Dans sa récente édition et traduction du caractère national des langues, D. Thouard donne la liste des traductions de Humboldt en français, Thouard 2000, 199-200.

³ Approcher l'œuvre de Humboldt par l'énumération des obstacles rencontrés nous paraît indispensable pour mieux cerner et mettre en valeur la spécificité de cette œuvre et pour mieux saisir la démarche intellectuelle de Humboldt. C'est ce qu'Henri Meschonnic souligne en parlant de la réception de l'œuvre de Humboldt: «Apparemment, c'est se donner des facilités que de commencer par analyser les obstacles qui empêchent de lire humboldtiennement Humboldt, au lieu de montrer tout droit ce que c'est, ou ce que ce serait, que de penser Humboldt. Mais ces obstacles sont trop présents, trop envahissants pour qu'on puisse les éviter. De plus, ils constituent une aide précieuse, bien qu'involontaire. On ne saurait la refuser sans laisser se perpétuer des malentendus. Les repoussoirs que constituent ces obstacles illustrent un des aspects de la difficulté de penser Humboldt», Meschonnic 1995, 25-6.

Le premier obstacle est d'ordre philologique et concerne l'établissement du texte (1).

Le deuxième concerne l'interprétation: l'étude d'un texte dans sa complexité constituante exige l'analyse des strates qui le composent (grammaticale, sémantique et stylistique⁴), mais aussi la situation du texte dans l'œuvre de l'auteur (2).

Le troisième obstacle consiste à éclairer le rôle du texte dans l'histoire des idées, en amont (la question des influences subies) et en aval (la question de la réception) (3).

1. *Quel texte?*

D'ordre matérielle, la première difficulté rencontrée concerne la genèse et les conditions d'établissement du texte choisi: un an après la mort de Humboldt paraissent à Berlin deux éditions identiques du texte qui se trouve placé en introduction à l'étude sur le kawi (éditions A et B), le tout intitulé *Ueber die Kawisprache auf der Insel Java, nebst einer Einleitung über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. Consistant en un tirage à part de l'introduction légèrement modifiée des éditions A et B portant cette fois le titre *Ueber die Verschiedenheit*, la troisième édition paraît, sous forme monographique, à l'instigation d'Alexandre de Humboldt qui souhaitait honorer la mémoire de son frère (édition C). Ces trois éditions ont été fondues en une version «hybride» («eine widersprüchliche Zwittergestalt»⁵) par Leitzmann dans son édition de l'Académie de Prusse (1907) (édition D). C'est cette édition (reproduite également par Flitner et Giel dans la Wissenschaftliche Buchgesellschaft Darmstadt) qui forme le point de départ de la seule traduction française actuellement disponible, celle de Pierre Caussat.

Mise à part la confusion due à l'hybridité de l'édition D, il reste à savoir s'il convient de lire le texte comme une introduction à l'étude sur le kawi (édition A et B) ou comme un traité sur le langage en général (édition C). Rappelons à cet égard que l'enjeu des recherches philologiques sur le kawi permettait à Humboldt de démontrer que cette langue, par sa structure grammaticale, appartenait au groupe des langues malayo-polynésiennes et en particulier au javanais, et n'était pas à considérer comme une forme corrompue du sanscrit à Java, ce qui

⁴ D'après la définition de l'interprétation développée par Steinthal, à la suite d'Ast, de Schleiermacher et de Böeckh, cf. à ce propos l'introduction de Scharf 1989, 10-11.

⁵ Müller-Voellmer, 1993, 77.

était la position dominante des indoeuropéanistes, et de Bopp notamment. En choisissant de traduire l'édition C, Donatella Di Cesare insiste sur l'apport théorique de ce texte, celui que la réception aura largement retenu au détriment de la contribution de l'étude sur le kavi au comparatisme⁶.

Lire l'*Introduction à l'œuvre sur le kavi* en traduction posait d'emblée un double problème matériel: il fallait non seulement comparer la traduction à l'original, mais encore comparer entre elles les différentes éditions. La traduction française reposant, rappelons-le, sur l'édition hybride D, nous avons opté pour une comparaison systématique des éditions C et D⁷.

Pourquoi lire Humboldt en français? Excepté les raisons purement fortuites (la lecture s'est effectuée dans le cadre d'un 3^e cycle romand et s'adressait à un public francophone), aborder de biais cette œuvre foisonnante nous a paru une démarche intéressante dans la mesure où toute traduction implique nécessairement une interprétation⁸ et dans la mesure où l'appréhension d'une pensée à travers une traduction devient un enjeu épistémologique pour celui qui se propose de reconstruire le cheminement d'une pensée datant d'une autre époque et d'un autre pays. Grâce à une lecture interlinéaire confrontant la traduction française avec l'original, mais aussi avec d'autres traductions (en particulier avec la traduction italienne de Donatella Di Cesare et avec la traduction russe du linguiste géorgien Guram Ramichvili), il nous a été possible d'appréhender ce texte à travers plusieurs prismes interprétatifs, mettant d'emblée en lumière l'acuité de certaines formules, et aussi la complexité de certains passages⁹.

⁶ Sur l'importance de la description empirique du kavi, cf. Buchholz, Ulrike 1986.

⁷ Sur la complexité de la critique génétique de ce texte, cf. Müller-Voellmer 1993 et Müller-Voellmer, 1991, 109-133.

⁸ C'est ce que Giovanni Gentile a formulé de façon prégnante en 1920, quatre ans avant le célèbre article de Benjamin sur la tâche du traducteur, dans un article intitulé «Du tort et du droit des traductions»: «Puisqu'en vérité, traduire est la condition de tout penser comme de tout comprendre; et l'on ne traduit pas seulement d'une langue étrangère en la nôtre, comme on l'affirme empiriquement en parlant, et en présupposant ainsi des langues différentes; mais l'on traduit aussi à partir de la nôtre, toujours; et pas seulement de la nôtre en tant que celle des siècles passés et des écrivains dont nous sommes les lecteurs, mais de la nôtre la plus récente d'ores et déjà utilisée par nous qui lisons et qui parlons. [...] Mais qu'est-ce que traduire [...] si ce n'est interpréter?», dans *Cahier du Collège international de philosophie* 5, 1988, 18.

⁹ Comment traduire Humboldt? C'est la question que pose H. Meschonnic à propos des traductions de l'essai «Ueber die Aufgabe des Geschichtsschreibers» (1821) en plaidant pour une poétique de Humboldt: «Humboldt est ainsi la matière et la visée, à travers la traduction, de sa propre théorie du langage. C'est pourquoi il importe de postuler une poétique de ses textes. Travailler à démêler les catégories de la poétique et les catégories du signe, qui opèrent dans la traduction» (*Meschonnic*, 1999, 351).

Comment traduire en effet la célèbre définition du langage: «die Sprache ist das bildende Organ des Gedankens»?¹⁰ «Organe qui forme la pensée» ou «organe formateur de la pensée» chez Trabant¹¹, «organe qui donne forme au contenu de la pensée» chez Caussat¹², «organ obrazujuschij mysl» (organe formant la pensée) chez Ramichvili¹³, «the formative organ of thought» chez Heath¹⁴, «l'organo formativo del pensiero» chez Di Cesare¹⁵. Il y a dans cette célèbre formule au moins deux difficultés d'interprétation et de traduction: le terme «Organ», lourdement chargé, est à interpréter, les exégètes l'ont souligné¹⁶, dans une optique kantienne, comme partie intégrante «d'un organisme vivant qui se produit lui-même et qui produit en même temps les autres parties du tout organique»¹⁷. Relevons à cet égard, avec Trabant, que le terme d'organe est à mettre en relation, à l'intérieur de l'œuvre de Humboldt, avec le terme *organon* au sens d'instrument de musique: l'homme est un être qui chante, dit Herder, «mais associant des pensées aux sons»¹⁸, précise Humboldt. Cette vision profondément dynamique est renforcée par l'épithète «bildend», participe présent de «bilden» qui suggère avec justesse que l'organe, ou force unificatrice, ne peut se manifester qu'à travers une synthèse incessante entre deux ordres hétérogènes, le son, perceptible, et la pensée, imperceptible. Le langage est dès lors une forme en mouvement résultant de la rencontre du son et de la pensée.

2. 1. La démarche humboldtienne ou «Das Ringen des Geistes mit seinem Gegenstande»¹⁹

Emboîtements souvent excessifs, période mal équilibrée, phrases s'ouvrant sur un «die von der durch die» peu engageant²⁰, pléonasmes («immer gegenseitiger Wechselwirkung»): voilà quelques-unes des caractéristiques que Steinthal

¹⁰ GS VII 53, Di Cesare 1998, 180.

¹¹ 1992, 21 et 54.

¹² 1974, 192.

¹³ 1985, 75.

¹⁴ 1988, 54.

¹⁵ 1993, 42.

¹⁶ Cf. Trabant 1992, 54 et Di Cesare 1998, 37.

¹⁷ Trabant, *Ibid.*

¹⁸ Trabant 1992, 55.

¹⁹ «Le corps-à-corps de l'esprit avec l'objet», GS VII 195, Di Cesare 1998, 309.

²⁰ «Die von der durch die rein gesetzmässige Nothwendigkeit vorgezeichneten Bahn abweichenden Wege können von unendlicher Mannigfaltigkeit sein» (GS VII 257, Di Cesare 1998, 366).

a relevées à propos du style de Humboldt²¹. A titre d'illustration pour l'utilisation abondante de la construction participiale, cette phrase prise au hasard dans laquelle se trouve une construction participiale contenant elle-même une proposition relative.

«Die Eigentümlichkeit der Griechischen Volkstämme bestand in einer, immer zugleich nach Freiheit und Obermacht, die aber auch meistens gern den Unterworfenen den Schein der ersteren erhielt, ringenden volkstümlichen Beweglichkeit.»²² Dans sa traduction²³, Caussat supprime les imbrications à l'intérieur du régime, imbrications construites sur le mode régressif propre à l'allemand, en rétablissant l'ordre progressif caractéristique du français. Il est cependant regrettable que ces transformations se fassent au détriment de la métaphore dynamique suggérée par la mobilité («Beweglichkeit»), d'autant plus que Humboldt continue, dans la phrase suivante, de filer la métaphore en comparant la mobilité des peuples grecs aux vagues de la mer qui entoure la Grèce.

A la vérité, la complexité du style humboldtien n'avait pas manqué de frapper ses contemporains, si l'on en croit le commentaire de Kant qui manifeste sa perplexité à propos du traité sur la différence entre les sexes: «Diese Abhandlung kann ich mir, so ein guter Kopf mir auch der Verfasser zu sein scheint, doch nicht enträtseln.»²⁴

Humboldt lui-même ne s'est-il pas exprimé longuement à ce sujet? La finalité de l'écriture consiste précisément, à ses yeux, à retracer la genèse complète de la pensée dans un corps-à-corps de l'esprit avec l'objet («in der geistvollen Prosa zeichne sich die ganze lebendige Entstehung des Gedankens, das Ringen des Geistes mit seinem Gegenstande»). De fait, la difficulté du style humboldtien réside dans le refus, ou plutôt dans l'impossibilité, de dissocier la langue de la pensée: Humboldt pense *dans* la langue, il est à la recherche d'un objet qu'il construit progressivement, soucieux avant tout autre chose de saisir toutes les

²¹ «Der Styl Humboldts», Steinthal 1884, 23-34.

²² GS VII 203, Di Cesare 1998, 316.

²³ «la marque spécifique des peuples grecs consistait en une lutte ouverte dont l'enjeu était tout à la fois la liberté et la suprématie, mais sans que celle-ci fasse entièrement écran, chez les vaincus, à la liberté», Caussat 1974, 355.

²⁴ Steinthal, qui rapporte l'anecdote, ajoute: «Und wenn man hier die Schuld auf Kants Alter und die Kürze des Aufsatzes schieben wollte, so würde ich noch hervorheben, dass auch Körner von H.s Versuch über Goethes Hermann und Dorothea, also einer so systematisch ausgeführten Schrift wie keine andre H.s, bemerkt, man *ohne in seinen Sätzen Gehalt*. Dies beweist, was ich schon oben sagte: H. wirkt stimmend, aber nicht bildend», 1884, 30.

imbrications et les interactions entrevues. S'en suivent l'absence d'articulation entre les différents niveaux d'analyse et la difficulté à délimiter des champs conceptuels qui se trouvent être en perpétuelle interaction. A l'opposé de la démarche logico-déductive, la recherche de Humboldt est caractérisée par un va-et-vient incessant entre la partie et le tout, entre le particulier et le général, entre l'empirique et le théorique.

Le projet utopique de Humboldt de faire «une encyclopédique complète et universelle des langues connues»²⁵ ne prône-t-il pas, dès le départ, le point de vue «historiquement général» dans l'étude des langues, comme alternative à la grammaire «philosophiquement» générale d'une part et au simple catalogue des langues dans la tradition des *Mithridates*, et en particulier celui d'Adelung et Vater, de l'autre?

«On pourrait en réunissant méthodiquement l'organisation de toutes les langues connues former une grammaire, ou plutôt puisque l'idée de grammaire est trop rétrécie pour ce qui doit être désigné ici, *un système du langage non pas philosophiquement, mais historiquement général.*»²⁶

2.2. La terminologie humboldtienne

La question de la terminologie relève du même ordre de difficultés: l'utilisation d'un même terme dans des contextes différents et surtout à des niveaux de généralisation multiples représente un véritable obstacle à la compréhension du texte. A titre d'exemple, les diverses acceptions du mot *forme* que Humboldt emploie notamment dans son développement sur l'identité et la diversité des langues romanes. La formule restée célèbre «es sanken Formen, nicht aber die Form, die vielmehr ihren alten Geist über die neueren Umgestaltungen ausgoss»²⁷ indique clairement que les formes sont à distinguer de la Forme. Dans un article sur Humboldt romaniste, Jürgen Trabant articule quatre acceptions du terme «forme», chacune correspondant à un niveau de généralisation distinct: la forme 1, qui est la forme idéale du langage, correspond au procédé grammatical permettant d'évaluer la diversité des langues²⁸. La forme 2 se traduit dans

²⁵ 1812, 327.

²⁶ 1812, 326. C'est nous qui soulignons.

²⁷ GS VII 244, Di Cesare 1998, 354. «Les formes pouvaient disparaître, mais non pas la forme, puisque aussi bien c'est elle qui perpétuait et prodiguait l'ancienneté de son esprit auprès des nouvelles configurations», Caussat 1974, 396.

²⁸ Ce que Humboldt développe en distinguant quatre types de structures différentes, et qui a donné naissance à la typologie en langues flexionnelles, agglutinantes (incorporantes) et isolantes, typologie *a posteriori* comme il convient de le souligner.

les langues romanes à travers le maintien du *principe* de la flexion, et constitue, aux yeux de Humboldt, la preuve infaillible de l'unité des langues romanes. La forme 3 renvoie à la transformation des formes flexionnelles concrètes et à l'apparition de nouvelles formes grammaticales qui fondent l'unité de chaque langue prise isolément et expliquent leurs différences de constructions. Enfin la forme 4 ou caractère de la langue, de pair avec la forme 3, rend compte de la diversité des langues romanes entre elles. A la fois identiques et différentes, les langues romanes illustrent «la profonde indestructibilité de l'organisme (conçu comme forme 2) et la mutabilité du caractère»²⁹.

3.1. La réception de la pensée de Humboldt

La réception de l'œuvre constitue un autre obstacle épistémologique, susceptible de grever la lecture de Humboldt. La multiplicité des lectures que l'on a faites de Humboldt, lectures différentes et souvent contradictoires, ne peut manquer d'orienter notre lecture, de la conditionner à l'avance. La prise en compte de ces interprétations qui, historiquement, font partie du texte forme certes un facteur supplémentaire de complexité pour le lecteur actuel, tout en constituant un détour profitable.

Hétérogène et discontinue, la réception de la pensée linguistique de Humboldt n'a été étudiée que dans les grandes lignes: on s'accorde à reconnaître que le comparatisme triomphant a relégué au second plan le projet grandiose de Humboldt³⁰. Pourtant le souffle humboldtien n'a pas pour autant cessé d'agir à l'époque du comparatisme et de la linguistique naturaliste, si l'on considère qu'en Prusse, à la cour de Gotha, un Schuchardt déclarait en 1859, à l'âge de 17 ans, à son père, qui lui réservait une carrière de juriste, que la jurisprudence ne l'intéressait pas et qu'il voulait se consacrer à une vraie science, la linguistique, suivant l'«étoile» qu'était pour lui Wilhelm von Humboldt «dont l'esprit affranchi avait su discerner le problème essentiel de la structure des langues»³¹.

²⁹ Trabant 1989, 131.

³⁰ Dans son introduction, Di Cesare fait le bilan de la réception, et de la non-réception, du projet humboldtien (1998, 12-19).

³¹ Cette anecdote est rapportée par E. Richter dans la nécrologie consacrée à Schuchardt: «Obzwar Schuchardts sprachwissenschaftliche Begabung schon in den Knabenjahren unzweifelhaft war und er 1859 erklärt, sein Stern solle Wilhelm von Humboldt sein 'der mit freiem Geiste das Wesentliche des Sprachbaues durchschaute', bestimmte ihn der Justizrat [le père de S.] dennoch zum Rechtsstudium, und er begann im Winter 1859 / 60 in Jena juristische Vorlesungen zu hören», Richter 1977, 482-3. Rappelons que la biographie de Haym avait paru en 1856. Schuchardt l'aurait-il lue?

L'histoire de la réception de Humboldt est faite de ces appropriations successives: l'idéalisme de Croce et Vossler embrigade Humboldt pour lutter contre le positivisme, plus récemment Chomsky³² voit en Humboldt un précurseur de ses propres conceptions.

L'histoire des distorsions que la pensée humboldtienne a subies reste à faire, même si certaines méprises sont bien connues et étudiées. C'est le cas par exemple de la surévaluation que Steinthal fait de la notion de forme interne de la langue, qualifiée de trouvaille géniale. Or il est bien connu que dans l'*Introduction au kavi*, la forme interne de la langue n'existe que dans sa synthèse nécessaire avec les éléments phonétiques ou forme externe: la notion centrale n'est donc pas la forme interne, mais bien la forme de la langue à laquelle Humboldt consacre du reste un chapitre entier de la première partie de son introduction, dans lequel il expose le fonctionnement de la langue «dans son extension la plus large»³³.

Autre méprise, moins connue celle-là, est la réception de Humboldt par Albert Secheyaye, l'éditeur du *Cours de linguistique générale* de Saussure. A la suite d'Otto Funke³⁴, Secheyaye voit dans Humboldt un représentant de la doctrine du «parallélisme de la pensée et de la langue», doctrine qui valorise de façon excessive l'impact de la collectivité sur la langue, au détriment de l'action que l'individu peut exercer sur la langue. Voici ce qu'en dit Secheyaye:

«Ce n'est pas à dire qu'une langue ne porte pas des caractères correspondant à ceux de la collectivité qui l'a créée; mais cette correspondance s'expliquera assez d'autre façon, sans qu'on ait besoin de faire de la pensée et de la langue qui lui emprunte sa forme des produits naturels directement déterminés par des facteurs que l'homme subit et dont il doit accepter les conséquences comme il accepte la forme de son crâne ou la couleur de ses cheveux.»³⁵

Ce déterminisme biologique, Secheyaye ne peut évidemment l'accepter pour des raisons tant scientifiques qu'idéologiques: il va opposer à ce qu'il pense être la doctrine humboldtienne une vue paradoxalement très proche de celle exprimée par Humboldt à la fin de son chapitre sur la nature et la conformation du

³² Ou en adoptant la formule polémique de Meschonnic, «le saint patron de la grammaire générative», 1995, 16.

³³ On lira avec profit la mise au point de Borsche à ce sujet: «Die innere Form der Sprache. Betrachtungen zu einem Mythos der Humboldt-Herme(neu)tik», *Wilhelm von Humboldts Sprachdenken*, dans Scharf 1989, 47-65.

³⁴ Funke 1928, 53.

³⁵ Secheyaye 1933, 59.

langage³⁶: si la langue est bien un phénomène social, aux yeux de Sechehaye, elle n'en réalise pas moins la synthèse des deux aspects antinomiques (ou des deux forces hétérogènes) que sont «les tendances du moi et les exigences de la vie sociale»³⁷. Contentons-nous de rappeler à cet égard l'importance du principe dialogique chez Humboldt, grâce auquel l'emprise de la langue sur l'individu est limitée dans l'acte de parole³⁸. Ainsi, en croyant s'opposer à Humboldt, Sechehaye vise l'interprétation ultérieure qu'en ont faite les néohumboldtiens. C'est donc à une interprétation d'une interprétation que Sechehaye s'attaque, alors qu'il pense faire le procès de Humboldt.

3.2. Recontextualisation du texte de Humboldt

Une dernière difficulté tient à la nécessité de penser Humboldt dans son contexte historique, de le recontextualiser, d'en évaluer l'historicité, sans verser dans l'historicisme³⁹.

L'Introduction à l'œuvre sur le kawi est sans aucun doute plus accessible pour nous qu'elle ne l'était il y a un demi siècle encore aux lecteurs de Humboldt. Nous le devons au renouveau des études humboldtiennes d'une part et à l'existence d'un certain nombre d'éditions modernes dotées d'excellents commentaires philologiques et historiques de l'autre.

La reconstitution du milieu historique, philosophique, institutionnel et politique dans lequel a émergé l'œuvre de Humboldt est une opération délicate et difficile. Alors que Humboldt cite abondamment ses sources pour l'étude des

³⁶ Caussat 1974, §14, Di Cesare 1998, §9.

³⁷ Sechehaye 1933, 77.

³⁸ «in der Art, wie sich die Sprache in jedem Individuum modificirt, offenbart sich, ihrer im Vorigen dargestellten Macht gegenüber, eine Gewalt des Menschen über sie. Ihre Macht kann man (wenn man den Ausdruck auf geistige Kraft anwenden will) als ein physiologisches Wirken ansehen; die von ihm ausgehende Gewalt ist ein rein dynamisches» (GS VII 65, Di Cesare 1998, 191). «C'est dans la manière dont la langue est modulée au sein de l'individu que se révèle l'emprise que l'homme exerce sur elle et qui tranche sur la force massive qu'on lui a reconnue plus haut. Celle-ci peut être qualifiée, si l'on se permet d'appliquer une telle expression au domaine spirituel, de pouvoir physiologique, tandis que l'emprise exercée par l'homme est un pouvoir purement dynamique» (Caussat 1974, 203).

³⁹ Nous reprenons la distinction établie par Meschonnic dans sa *Poétique du traduire*: «L'historicité définie non comme une situation chronologique, mais la tenue des tensions entre le présent passif et l'invention de modes nouveaux du voir, du dire, du sentir, du comprendre telle que cette invention continue d'être invention bien après le temps de sa trouvaille parce qu'elle est une invention continuée du sujet. L'historicisme, lui, ne sait que réduire le sens aux conditions de production du sens» (1999, 25).

langues particulières (toutes les langues du monde anciennes et modernes connues à cette époque⁴⁰), il reste étonnamment silencieux en ce qui concerne les éventuelles influences philosophiques et culturelles qui l'auraient marqué. Philosophe, philologue, traducteur, linguiste, poète, homme d'état, diplomate, Humboldt était-il un homme des Lumières, un romantique, un idéaliste, un représentant du courant classique ou encore un idéologue prussien? La réponse à toutes ces questions a donné lieu à de nombreuses polémiques⁴¹. Les références tant aux philosophes français comme Condillac qu'aux philosophes allemands comme Leibniz, Herder et Kant restent implicite chez Humboldt bien que sa pensée ne puissent manifestement se comprendre sans la prise en considération de ces auteurs.

Décourageante, la lecture de Humboldt? Certes, elle l'est, si l'on songe aux obstacles à surmonter. Mais au même titre que l'étude de toute pensée qui se construit petit à petit et qui vise à appréhender la totalité du phénomène étudié, la lecture de Humboldt passe subrepticement de décourageante à encourageante et vivifiante: lire et repenser Humboldt aujourd'hui, à l'aube du XXI^e siècle, devient dès lors une nécessité pour toute personne qui prend part à l'évolution et aux mutations des sciences du langage en particulier et des sciences humaines en général. Ce que du reste prévoyait, il y a un siècle et demi, le premier biographe de Humboldt: «Wenn der Glanz der Systeme vollends erblichen und das Schulgeschwätz der Sophisten verachtet sein wird, alsdann wird jene Forschungsweise im Werthe steigen, die mit lebendigem Geist nichts als die einfache und lebendige Wahrheit der Dinge sucht.»⁴²

Adresse de l'auteur:
Anne-Marguerite Frýba-Reber
Brunnadernst. 66c
CH 3006 Berne

⁴⁰ Cf. la liste complète des textes cités dans l'*Introduction à l'œuvre sur le kavi* établie par Di Cesare 1998, 459-480.

⁴¹ Cf. le bilan de ces polémiques dans l'introduction de Di Cesare 1998, 21-27 et Trabant 1992.

⁴² Haym 1856, 641. «Lorsque l'éclat des systèmes aura entièrement pâli et que les discussions oiseuses des sophistes seront méprisées, le moment sera venu pour cette méthode scientifique qui consiste à mettre toute la vivacité de l'esprit au service de la découverte de la simple et vivante vérité des choses» (trad. A.F.)

BIBLIOGRAPHIE

I. Œuvres de Humboldt

1. *L'Introduction à l'œuvre sur le kavi*

1876: *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, éd. A. F. Pott

1883-84: *Die sprachphilosophischen Werke Wilhelm's von Humboldt*, éd. par H. Steinthal, Berlin, Dümmler

1903-1936: *Gesammelte Schriften*, éd. A. Leitzmann, Berlin, Behr [= GS]

1960-81: *Werke in fünf Bänden*, éd. par Flitner et Giel, Darmstadt, Wiss. Buchgesellschaft.

1970-71: *Wilhelm von Humboldt Studienausgabe*, éd. par Kurt Müller-Vollmer.

1974: *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, éd. Pierre Caussat, Paris, Seuil

1985: *Izbrannye trudy po jazykoznaniju*, éd. Guram V. Ramichvili, Moscou, Progrès

1991: *La diversità delle lingue*, éd. Donatella Di Cesare, Rome / Bari, Laterza

1998: *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, éd. Donatella Di Cesare, Paderborn, Schöningh (UTB 2019)

2. Autres textes

1812: *Essai sur les langues du nouveau Continent*, GS III, 300-342.

1994: *Über die Sprache*, éd. Jürgen Trabant, Tübingen / Bâle, Francke (UTB 1783)

2000: *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, présentés, traduits et commentés par Denis Thouard, Paris, Seuil (Points 425).

II. Sur Humboldt

Borsche, T., «Die innere Form der Sprache. Betrachtungen zu einem Mythos der Humboldt-Herme(neu)tik», dans Scharf 1989.

Buchholz, Ulrike 1986, *Das Kawi-Werk Wilhelm von Humboldts. Untersuchungen zur empirischen Sprachbeschreibung und vergleichenden Grammatologie*, Münster.

Funke, O. 1928, *Studien zur Geschichte der Sprachphilosophie*, Berne.

Gentile, G. 1988, «Du tort et du droit des traductions» (trad. Ch. Alunni), *Cahier du Collège international de philosophie* 5, 13-52.

- Haym, R. 1856, *Wilhelm von Humboldt. Lebensbild und Charakteristik*, Berlin.
- Meillet, A. 1936, «Ce que la linguistique doit aux savants allemands», *Linguistique historique et linguistique générale* II, 152-159.
- Meschonnic, H., (éd.) 1995, *La pensée dans la langue. Humboldt et après*, Saint-Denis.
- Meschonnic, H. 1999, *Poétique du traduire*, Paris.
- Müller-Voellmer, K. 1983, *Wilhelm von Humboldts Sprachwissenschaft. Ein kommentiertes Verzeichnis des sprachwissenschaftlichen Nachlasses*, Paderborn.
- Müller-Voellmer K. 1991, «Eine Einleitung zuviel. Zur Hermeneutik und Kritik der Editionen von Humboldts Sprachwissenschaft», *KODIKAS/CODE: Ars semiotica* 13, 109-133.
- Richter, Elise 1977, «Hugo Schuchardt. 1842-1927», *Kleinere Schriften zur allgemeinen und romanischen Sprachwissenschaft*, éd. Y. Malkiel, B. M. Woodbridge, W. Meid, Innsbruck.
- Scharf, H.-W., (éd.) 1989, *Wilhelm von Humboldts Sprachdenken. Symposium zum 150. Todestag, Düsseldorf, 28-30.6.1985*, Essen.
- Sechehaye, A. 1933, «La pensée et la langue ou comment concevoir le rapport organique de l'individuel et du social dans le langage?», *Journal de psychologie normale et pathologique* 30, 57-81.
- Trabant, J. 1989, «Entre Raynouard et Diez: Humboldt romaniste», dans *Actes du XVIII^e Congrès international de linguistique et philologie romanes (Trèves 1986)*, t.7, Tübingen, 120-133.
- Trabant, J. 1992, *Humboldt ou le sens du langage*, Liège.
- Trabant, J. 1999, *Traditions de Humboldt*, Paris.

René Amacker

LES NEIGES D'ANTAN:

HUMBOLDT HÉRITIER DES ANCIENS

On n'a vraiment approfondi une langue, qu'en autant qu'on est parvenu à se rendre compte des liaisons de ses éléments avec les idées des objets, ou la nature des sensations, et à en bannir ainsi ce qui au premier abord semble arbitraire et conventionnel (*Essai*, p. 319 Ac).

0. *Introduction*

La philosophie du langage de Humboldt n'est pas née tout armée de son cerveau; elle est, du moins partiellement, le produit d'un héritage intellectuel complexe, dont certaines pièces remontent probablement fort loin. Dans le présent article, j'examinerai quelques textes consacrés au langage, au point de vue de leurs rapports aux théories antiques, et sans tenir compte des antécédents immédiats ou médiats de cet héritage, de la Renaissance à l'aube du XIX^e siècle.

Comme ces rapports restent toujours implicites, la première tâche du commentateur est de les identifier; c'est ce que je vais tenter de faire ici à propos de deux domaines principaux, l'origine du langage et l'analogie. Précisément, il s'agira de montrer que la première présente, malgré son «néocratylisme»

(Trabant 1999: 120), des aspects qui échappent à l'opposition classique entre *physis* et *thesis*, issue du *Cratyle*, et que la seconde allie la doctrine alexandrine des régularités linguistiques à la pratique stoïcienne de l'étymologie.

La présence de doctrines antiques chez Humboldt est bien connue; Donatella Di Cesare, en particulier, a dûment signalé le rôle de l'iconicité cratylienne chez Humboldt (1991: XL-XLI) et le fait que la notion d'analogie qu'il met en œuvre est celle qui «remonte aux grammairiens alexandrins et se conserve presque sans changement dans la tradition grammaticale» (p. XLVIII). Sur ces deux questions, je ne peux apporter, à mon titre de philologue intéressé aux doctrines grammaticales des Anciens, que deux ou trois éléments de réponse, dans l'espoir d'identifier avec quelque précision les théories auxquelles Humboldt se réfère.

Il me faut dire d'emblée que ma recherche ne vise évidemment pas à réduire l'originalité de Humboldt en matière de philosophie du langage. Comme «qui-conque pose le pied sur le terrain de la *langue*», Humboldt a dû se sentir comme Saussure «abandonné par toutes les analogies du ciel et de la terre» (Saussure 1968: 169 col. 6, n° 1267 *Engler* [note de novembre 1894]). Et de même que le Genevois a continué çà et là d'appeler 'signe' le signifiant, l'Allemand a gardé, jusque dans ses réflexions les plus avancées, l'empreinte de ses lectures classiques. Pour utiliser une distinction éclairante de Trabant (1999: 117), ce qui m'intéresse ici appartient donc, non pas au «noyau» des positions humboldtiennes, mais à leurs «lisières», non pas leur «premier plan», mais à leur «arrière-plan». Or ce n'est pas négliger ni rabaisser ce qui doit se passer sur la scène, que d'examiner de près le fond du théâtre, d'autant qu'il n'y a pas de drame sans décor.

1. *Institution, nature et coutume*

L'opposition entre la nature et la coutume, c'est-à-dire entre *physis*, le conditionnement biologique, et *nomos*, la loi humaine, est l'une des manifestations les plus constantes de la pensée grecque, et de celles dont l'influence se fait sentir jusqu'à notre époque (Heinimann 1945: 9). Dans la philosophie du langage, cette antinomie s'est cristallisée, depuis Platon, dans l'une des plus connues de ses variantes, à savoir celle qui oppose la nature à la *thesis*. Ce terme se traduit ordinairement par 'convention', ce qui est au fond peu satisfaisant, voire trompeur (pour l'acception qui nous intéresse, le dictionnaire Liddle-Scott-Jones donne d'ailleurs «arbitrary determination»); foncièrement, le mot désigne l'action de 'placer', de 'poser', 'd'instituer', et en particulier 'le fait de donner' un nom ou 'le fait d'appliquer' un mot à une chose, de sorte qu'il faut le com-

prendre comme désignant en premier lieu, dans notre contexte, l'acte d'institution de la langue, conçu comme parallèle à l'acte législatif¹. Que tel ait bien été le sens que les Anciens donnaient à cette acception de *thesis*, c'est ce que prouve la traduction latine du mot par *impositio* ('fait d'appliquer, d'assigner') et celle d'*onomatopoeia* ('instituteur de noms') par *impositor* ('celui qui applique, qui assigne')². La notion d'accord mutuel, de convention, est une acception secondaire, dérivée du fait que, comme la coutume ou la loi, la langue s'impose à la collectivité, en même temps que, comme la loi, elle résulte hypothétiquement du libre arbitre de son créateur ou de ses créateurs supposés³.

L'antithèse entre *physis* et *nomos* a souvent été interprétée par les Grecs comme opposant la vérité ontologique du monde – et des dieux – à la vérité illusoire des hommes (Heinimann 1945: 43-58). C'est en partisan de cette valeur particulière de *physis* comme «justesse» essentielle et réciproquement en adversaire de l'attribution arbitraire à une chose d'une étiquette sonore (la «portion de voix» de la citation qui suit), que Cratyle figure dans le dialogue de Platon; sa thèse est énoncée par Hermogène:

[1] Cratyle ici présent, ô Socrate, dit que chacun des êtres a une justesse de nom qui existe par nature⁴, et qu'elle n'est pas un nom, l'appellation que d'aucuns utilisent, après s'être mis d'accord pour ce faire, en attribuant

¹ Chez Platon, le créateur de la langue ou 'instituteur de noms' (*Charmide* 175d) est dit, non seulement 'forgeur de mots', mais aussi, justement, 'législateur' (*Cratyle* 388d et 389a).

² Varron, qui est pour nous le seul Latin à se servir de cette terminologie, désigne la création des mots par *verborum impositio* (VARRO *ling.* 5,1, etc.) et le créateur des mots par *impositor* sans complément (notamment VARRO *ling.* 5,18).

³ Sauf erreur, Humboldt ne mentionne les *impositores* que dans l'*Essai sur les langues du nouveau continent*; comme les stoïciens dont Varron reprend la doctrine, il les appelle 'inventeurs' (p. 311; 315; 317 n.; 331; 332); dans le dernier passage cité, il corrige d'ailleurs l'expression, pour l'infléchir vers la thèse épicurienne de l'origine intersubjective du langage (cf. en particulier les passages cités ici n. 6, et le texte [12]), en mentionnant «les inventeurs des langues, ou pour mieux dire, ceux qui, les premiers, se sentirent assez de force de réflexion, assez d'inspiration produite par les impressions fraîches d'un monde nouveau et inconnu, et assez d'entraînement vers leurs semblables et de désir d'épandre leur cœur devant eux, pour que la parole pût sortir de leurs lèvres, et répandre soudain une clarté nouvelle sur les objets, et sur eux-mêmes».

⁴ Le grec joue sur le fait que *physis* 'nature' est le nom verbal de *phyomai* 'naître', 'croître', 'se produire' (au parfait 'être de naissance'), dont la construction avec le nom verbal en question crée une figure étymologique évidemment délibérée; cette figure illustre vraisemblablement en elle-même ce que son emploi sert à communiquer (la désignation linguistique de ce qu'est 'par nature' la justesse du nom est le participe qui signifie 'étant de naissance, par nature'). Le même verbe revient dans la suite (cf. ma n. 5), où je le traduis par 'être naturellement', formule ici évidemment impossible.

⟨à l'être en question⟩ une portion de leur voix, mais au contraire qu'il y a naturellement une certaine justesse des noms pour les Grecs et pour les barbares, la même pour tous (PLAT. *Crat.* 383a-b)⁵.

Quant à la convention, au pacte conclu entre les locuteurs, qui accompagne l'attribution du nom, elle est bien entendu nécessaire si l'on veut rendre compte de l'intersubjectivité évidente de la langue, mais elle est superflue aussi bien pour qui pense que la langue est en principe la même pour tous, que pour qui pense qu'elle est directement le produit de l'interaction des membres d'une collectivité.

La thèse selon laquelle l'intersubjectivité de la langue est le produit immédiat de l'interaction sociale est caractéristique de la position de Humboldt⁶; elle explique certainement pour une part son refus très net de l'origine conventionnelle du langage, résultant de l'attribution arbitraire des mots aux choses (l'autre motif qu'il a d'écarter cette thèse étant l'impossibilité qu'une chose ou un concept existent indépendamment du mot⁷). Or une idée voisine sur l'origine du langage et sur son caractère intersubjectif, liée au refus de la convention, se trouve chez les épicuriens, notamment chez Epicure lui-même:

[2] A l'origine, ce n'est pas par institution que les noms ont été créés; mais naturellement les hommes, dont les passions et les représentations varient de peuple à peuple, émettent de façon individuelle l'air modelé et produit par chacune des passions et par chacune des représentations

⁵ Malgré les dictionnaires, je comprends dans ce passage le verbe composé *epiphthengomai* au sens ordinaire de 'prononcer en plus', 'ajouter ou attribuer par la parole', et non pas comme l'équivalent du verbe simple 'dire', 'prononcer'. Non sans maladresse, Hermogène exprime un peu plus loin lui-même sa thèse conventionnaliste: «Je ne peux pas me persuader qu'il y ait une quelconque justesse du nom autre que la convention et l'accord. Il me semble en effet que, chaque fois que quelqu'un attribue un nom à quelque chose, c'est celui-là qui est le nom juste et que, s'il arrive par la suite du moins qu'il en attribue un autre à la place et n'utilise plus la première appellation, le second n'est nullement moins juste que le premier [...]; car aucun nom n'existe par nature pour aucune des choses quelles qu'elles soient, mais il existe par l'usage (*nomos*) et par l'habitude (*ethos*) de ceux qui se sont pliés à cette habitude et qui se servent de cette appellation» (384c-d).

⁶ «L'homme est mû par un désir irrésistible de sociabilité... Il est au reste doué des mêmes qualités avec [*comprendre*: que] tous les individus de son espèce, et vit avec ceux qui forment le premier langage avec lui, absolument dans les mêmes rapports» (*Essai*, p. 323-324 Ac); «La langue ne se manifeste et ne se développe effectivement que dans le milieu social» (*Introduction*, p. 194 PC).

⁷ C'est toute la leçon du chapitre 14 (ch. 9 DC) de l'*Introduction*, qui se résume dans la thèse qui définit la langue comme *das bildende Organ des Gedanken* ('instrument qui donne forme à la pensée').

(EPICVR. *epist. ad Herod.*, apud DIOG LAËRT. 10,75 [trad. Ernout (*ad LVCR. 5,1032*), fortement retouchée])⁸.

La description est plus complète chez Lucrèce; la vie en commun et les accords qu'elle suppose commencent pour lui avant le langage:

[3] Alors aussi l'amitié commença à nouer ses liens entre voisins, désireux de s'épargner toute violence mutuelle; ils se recommandèrent et les enfants et les femmes, faisant entendre confusément de la voix et du geste qu'il était juste que tous eussent pitié des faibles. Ce n'est pas que l'entente pût se faire partout et dans tous les cas; mais une bonne, une grande partie des hommes observait pieusement les pactes conclus (LVCR. 5,1019-1025 [trad. Ernout]).

En ce qui concerne le langage, voici ce que l'épicurien latin en dit (juste après le texte [3]):

[4] Quant aux divers sons du langage, c'est la nature qui poussa les hommes à les émettre, et c'est le besoin qui fit naître les noms des choses, à peu près comme nous voyons l'enfant amené à recourir au geste par son incapacité même de s'exprimer avec la langue, qui lui fait désigner du doigt les objets présents. *Tout être en effet a le sentiment de l'usage qu'il peut faire de ses facultés.* [...] Aussi penser qu'alors un homme ait pu donner à chaque chose son nom, et que les autres aient appris de lui les premiers éléments du langage, est vraiment folie. Si celui-ci a pu désigner chaque objet par un nom, émettre les divers sons du langage, pourquoi supposer que d'autres n'auraient pu le faire en même temps que lui? En outre si les autres n'avaient pas également usé entre eux de la parole, d'où la notion de son utilité s'est-elle greffée en lui? De qui a-t-il reçu le premier le privilège de savoir ce qu'il voulait faire et d'en avoir la vision intérieure? De même un seul homme ne pouvait contraindre toute une multitude et, domptant sa résistance, lui faire consentir à apprendre les noms de chaque objet; et d'autre part trouver un moyen d'enseigner, de persuader à des sourds ce qu'il est besoin de faire, n'est pas non plus chose facile: jamais ils ne s'y fussent prêtés; jamais ils n'auraient souffert plus d'un temps qu'on leur écorchât les oreilles des sons d'une voix

⁸ Trois observations: 'naturellement les hommes' traduit 'les natures des hommes'; 'modelé et produit' traduit un seul verbe, qui a les deux valeurs; l'air en question désigne évidemment les sons vocaux, peut-être par allusion à la théorie stoïcienne de la voix comme 'air frappé' (cf. Zénon de Citium, fr. 74, *Stoicorum Veterum Fragmenta* I 21, von Arnim), thèse reprise fréquemment par les Grecs et par les Latins.

inconnue (v. 1028-1033 et 1041-1055, trad. Ernout, retouchée; c'est moi qui souligne).

Si l'argumentation n'est pas entièrement la même, on trouve chez Humboldt plusieurs éléments caractéristiques du passage de Lucrèce: outre l'origine naturelle liée à l'intersubjectivité, je pense à la comparaison avec l'enfant (texte [18]); au «sentiment de l'usage qu'[on] peut faire de ses facultés» (*Introduction*, p. 151 *PC*); même à la «vision intérieure» comme préalable nécessaire à l'action, si on admet d'y voir un analogue de l'idée humboldtienne de la détermination mutuelle du concept et du mot (cf. ma n. 7). Pour ma part, je ne saurais croire qu'il s'agit là de simples coïncidences, ni que les idées lucrésiennes n'aient été connues de Humboldt que par la filière néo-épicurienne.

La convergence des idées des deux philosophes s'étend même encore davantage. Ainsi, Lucrèce met les premiers sons du langage sur le même pied que les cris des animaux, conditionnés les uns et les autres par la conformation physiologique des organes et par les circonstances où les êtres vivants se trouvent placés:

[5] Enfin qu'y a-t-il là-dedans de si étrange, que le genre humain, en possession de la voix et de la langue, ait désigné suivant ses impressions diverses les objets par des noms divers? Les animaux domestiques privés de la parole, et même les espèces sauvages poussent bien des cris différents, suivant que la crainte, la douleur ou la joie les pénètre, comme il est aisé de s'en convaincre par des exemples familiers (Lvcr. 5,1056-1062 [trad. Ernout, retouchée])⁹.

Au nombre de ces exemples, le poète cite les manifestations sonores des chiens, des chevaux, des oiseaux; et il conclut:

[6] Si donc la variété des sensations amène les animaux, tout muets qu'ils sont¹⁰, à émettre des sons divers, combien n'est-il pas plus juste que les

⁹ Cf. encore cette phrase des *Verschiedenheiten* (p. 197 *FG*): «Der Mensch, als Thiergattung, ist wesentlich ein singendes Geschöpf, nur Ideen mit den Tönen verbindend» ('en tant qu'espèce animale, l'homme est une créature chantante, sinon qu'il lie des idées aux sons'). Il est vrai que la restriction («sinon qu'il lie des idées aux sons») établit entre l'homme et les autres espèces animales une différence radicale que les anciens exprimaient par la thèse selon laquelle les animaux autres que les hommes ne sont pas doués de raison (*logos*).

¹⁰ Les Grecs disaient des animaux qu'ils sont privés de *logos*, c'est-à-dire de raison; mais comme *logos* signifie aussi, dans la langue courante, la parole, l'adjectif *alogos* a été communément compris, semble-t-il, comme 'privé de parole', ce que les Latins ont machinalement traduit par *mutus* 'muet', épithète constamment utilisée dans ce contexte (déjà au

hommes d'alors aient pu désigner les différents objets par des sons différents! (Lvcr. 5,1087-1090 [trad. Ernout, retouchée]).

Chez Humboldt, le rapprochement le plus net – encore qu'il soit présenté comme insatisfaisant – entre les hommes et les animaux se fonde sur la notion d'instinct:

[6bis] Si [...] ce qui n'a pas, à vrai dire, son pareil dans toute l'étendue du pensable admet la comparaison avec autre chose, alors on peut évoquer l'instinct naturel des animaux et parler, à propos du langage, d'instinct intellectuel de la raison. Il serait aussi vain d'expliquer l'instinct des animaux à partir de leurs prédispositions spirituelles que d'invoquer, pour rendre compte de l'invention des langues, les concepts et la capacité intellectuelle des nations incultes et sauvages qui en sont les créatrices (*La recherche*, p. 80-81 PC [trad. retouchée]; cf. ma n. 14).

Comme je crois pouvoir l'interpréter, ce que la doctrine épicurienne a de particulier, c'est de ne pas conférer à la nature, à la *physis*, d'autre valeur que celle d'un facteur causal (et non pas celle de la vérité), ainsi que de considérer les sons naturellement produits par les membres d'une communauté comme étant, pour ainsi dire par définition et dès l'origine, intersubjectifs, c'est-à-dire comme formant, en vertu des conditions même de leur emploi, une coutume, un *nomos*, autrement inexplicable (cf. texte n° [4])¹¹. Que la nature ait été, pour les épicuriens, autre chose que la *physis* cratylienne, c'est ce qui résulte d'un témoignage plus tardif, mais sans doute digne de foi, que fournit Origène dans son traité *Contre Celse* (il s'agit des différents noms de la divinité suprême):

[7] C'est une discussion profonde et mystérieuse qui se présente à ce propos, celle qui concerne la nature des noms: existent-ils, comme croit

v. 1059). L'expression 'il est juste' qui suit (*aecumst* en latin, avec un adjectif qui signifie aussi 'égal', 'de même niveau') montre que, pour l'auteur, les hommes et les animaux ne sont pas sur un pied d'égalité, que les premiers l'emportent sur les seconds, ce qui motive le raisonnement a fortiori du texte.

¹¹ Dans le contexte tout différent de l'ethnographie, le traité hippocratique ancien *Sur les climats, les eaux et les lieux* (qui remonte au V^e s. avant J.-C.) tient à la fois la nature et la coutume pour responsables des différences qui s'observent entre les peuples; le rapport mutuel de ces deux motifs peut varier: non seulement, comme on s'y attend, les conditions naturelles se muent en coutume (les Scythes ont la coutume de s'infliger des brûlures pour éliminer l'excessive humidité naturelle de leur corps), mais parfois une coutume peut se muer en nature (les Macrocéphales avaient l'habitude de déformer les crânes encore tendres des enfants pour les allonger, et maintenant ils naissent avec des crânes naturellement allongés) (cf. Heinemann 1945: 19 et 16). Il y a là une communauté thématique probable entre la pensée du médecin anthropologue et celle du philosophe matérialiste.

Aristote, par attribution [*thesis*] ? ou, comme l'estiment les stoïciens, par nature [*physis*], les premiers sons vocaux imitant les objets (conformément à quoi ils proposent certaines idées fondamentales de l'étymologie) ? ou, comme l'enseigne Epicure, les noms existent-ils par nature [*physis*], (mais) autrement que ne le pensent les stoïciens, les premiers hommes ayant fait retentir certains sons vocaux conformément aux choses ? (ORIG. *c. Cels.* 1,24 lignes 8-16 *Sources Chrétiennes* [trad. M. Borret, retouchée])¹².

La différence des conceptions de la *physis*, telle que la formule Origène n'est pas très claire (il semble qu'il faille comprendre que les sons vocaux ont été produits plutôt 'conformément aux impressions que font les choses sur les sens'), mais le texte a le mérite de bien mettre en évidence le fait que le débat ne se réduit pas à la confrontation entre Aristote et les stoïciens, mais que les épicuriens occupent une position autonome. Si Lucrèce ne mentionne pas les particularités ethniques dans ce contexte (on a l'impression que, de son point de vue, les premières manifestations vocales valent pour toute l'humanité, comme celles des différentes espèces animales : textes [4]-[6]), Epicure, quant à lui, est toutefois conscient de la variété humaine : les sons vocaux, quoique naturellement émis par les hommes, sont différents «selon les peuples et selon les lieux» (suite du texte [2]); c'est cela qui explique la diversité des idiomes dès l'origine ou peu s'en faut :

[8] Par la suite, les mots qui lui étaient propres se sont établis en commun dans chacun des peuples, afin que les actes de communication fussent moins ambigus pour la collectivité, et plus brièvement communiqués (EPICVR. *epist. ad Herod.*, *apud* DIOG LAËRT. 10,76)¹³.

Avec toute la prudence requise en un domaine où l'histoire n'a pas accès, Humboldt se représentait, comme d'autres auteurs depuis les Lumières, l'origine du langage plutôt en épicurien qu'en stoïcien – encore que ses conceptions sur la nature de la grammaire mêlent à un indéniable alexandrinisme, comme je le montrerai dans la seconde partie de mon exposé, des traits évidemment stoïciens.

¹² Dans ce contexte, on traduit ordinairement *thesis* par 'convention' ; j'ai dit plus haut en quoi cette interprétation est partiellement inexacte.

¹³ Le verbe 'établir' est ici justement celui dont *thesis* est le nom d'action : tentative de conciliation des conceptions antithétiques d'Aristote et des stoïciens ? En outre, concernant le rôle de la géographie, Epicure se montre proche des thèses du traité hippocratique mentionné dans ma n. 11.

Voici, un peu en vrac, encore quelques textes où je crois pouvoir déceler chez Humboldt des traces d'épicurisme:

[9] Le besoin d'être compris contraint à recueillir les éléments disponibles et déjà dotés d'un sens (*La recherche*, p. 74 PC; cf. p. 87),

texte qui rappelle, dans le cadre des brassages de langues il est vrai (voir ma n. 22), la seconde étape de l'histoire des langues selon Epicure (n° [8]).

[10] (la langue aussi) vérifie le grand principe qui veut que l'origine s'enracine dans la nécessité naturelle et les exigences physiques, mais en étant promise, au cours du développement, à une conversion qui les fait passer l'une et les autres peu à peu au service des fins spirituelles les plus hautes (*La recherche*, p. 93 PC).

Même le moteur premier, en matière de langue, est chez Humboldt présenté en des termes qui rappellent et développent l'exposé de Lucrèce (texte [4] «tout être a le sentiment de l'usage qu'il peut faire de ses facultés»):

[11] La production du langage répond à un besoin intérieur de l'humanité, [...] il est immanent à la nature humaine... (*Introduction*, p. 151 PC)¹⁴.

Humboldt se sépare, en revanche, nettement des épicuriens dans son refus de voir agir, à l'origine du langage, une nécessité autre qu'intérieure (et liée à la faculté d'articuler le réel parallèlement aux sons); encore une fois, surtout dans l'*Introduction*, on trouve chez lui, à côté des restes de conceptions antiques, les aperçus les plus originaux:

[12] Il faut également se garder de réduire les commencements de la langue à une liste plus ou moins indigente de mots¹⁵, réduction que l'on pratique habituellement lorsque, au lieu de chercher l'origine de la langue dans la vocation fondamentale à une existence sociale libre et humaine, on se prend à faire intervenir le prétendu besoin d'un soutien mutuel et à supposer pour l'humanité un imaginaire état de nature (*Introduction*, p. 199 PC),

¹⁴ Cf. encore les passages suivants: «Il faut voir en elle [la langue] [...] non un produit de l'action volontaire [par *thesis*], mais une émanation involontaire de l'esprit [selon la *physis*]» (p. 147); «les langues sont étroitement solidaires de la nature la plus intérieure de l'homme» et «en sont l'émergence autonome» (p. 175).

¹⁵ La critique de cette conception nomenclaturiste de la langue originaire est, à mon sens, liée au refus de la conception hermogénienne de l'institution arbitraire (par *thesis*).

texte qui réagit vraisemblablement à la doctrine enseignée par Lucrèce (pour peu qu'on l'interprète en liant les passages cités en [3] et [4] par un rapport de cause à effet qui est tout à fait improbable)¹⁶.

La perspective épicurienne – origine naturelle, mais différenciée selon les peuples (textes [2] et [8]) – me paraît revenir chez Humboldt, non seulement là où il admet une pluralité de langues mères (idée impliquée par les remarques sur la différence irréductible et originaire du chinois et du sanscrit, par exemple [cf. *Introduction*, p. 266 PC])¹⁷, mais surtout là où, dans le cadre de l'iconisme cratylien dont il doit encore être question, il insiste sur les différentes manières de saisir les mêmes réalités selon les perceptions variées qu'on peut en avoir :

[13] Le sens articulatoire se met en quête des marques phonétiques. Tel est le cas même en ce qui concerne les objets extérieurs, corporels, directement perceptibles par les sens. [...] On a affaire, avec le mot, moins à un équivalent exact de l'objet offert aux sens, qu'à la manière dont il a été pris en charge par la production du langage à l'instant même où le mot a été inventé. Nous tenons là une des sources de la pluralité des expressions disponibles pour les mêmes objets (*Introduction*, p. 234-235 PC)¹⁸.

¹⁶ Même critique dans *Verschiedenheiten*, p. 197 FG). – A propos de l'état de nature, Humboldt a changé d'avis; dans *La recherche*, il dit, en effet, que l'«agglutination syllabique» est un procédé «originaire» et que «l'homme, encore tout proche de l'état de nature, n'est que trop tenté d'exploiter le procédé représentatif qu'il vient d'adopter» (p. 83 PC); voir encore le texte cité dans ma n. 20.

¹⁷ Voir aussi, peut-être encore plus spécifiquement, la remarque relative au «moment où le langage entre dans sa première gestation», dont Humboldt dit qu'il s'agit de la «période à laquelle nous convenons de rapporter l'émergence de langues appartenant à des familles différentes et irréductibles les unes aux autres» (*Introduction*, p. 340 PC); la pluralité originaire des langues mères est déjà implicitement affirmée dans l'*Essai* (p. 334 Ac).

¹⁸ Humboldt introduit cette remarque dans son développement sur la formation des concepts; il me paraît probable qu'il faut, concernant la forme phonétique, retenir ici au moins deux des trois types de création lexicale du chapitre 18 (p. 218-220 PC), tous trois iconiques à des degrés divers, c'est-à-dire le type symbolique et le type analogique (cf. aussi ch. 19, p. 222 PC); même si l'exemple qui suit repose sur des composés sanscrits, le procédé est plus général; c'est lui qui, je crois, s'applique dans les passages où l'auteur précise que, «en prononçant *hippos*, *equus* ou *cheval*, on ne dit pas exactement la même chose» (*Latium und Hellas*, p. 22 PC), à cause des différentes manières de percevoir le même animal que ces mots incarnent (cf. encore l'*Introduction*, p. 323 et 343 PC); la même idée du caractère essentiel de la connotation, de la «valeur affective», revient plusieurs fois, en particulier déjà dans *La recherche*: «Tout en exhibant sa représentation objective, le mot projette, quoique souvent de façon imperceptible, une valeur affective qui correspond simultanément à sa nature et à celle de l'objet représenté» (p. 86 PC; j'admets que cette description vaut non seulement pour les connotations qui résultent – dans notre terminologie – des rapports associatifs entre les mots, mais aussi pour celles qui sont concomitantes à la création même du mot).

De même encore, s'agissant cette fois de la «trame même du discours» (ici, on est tout près de l'iconicité foncière de la phrase relativement à la pensée qu'elle exprime¹⁹):

[14] Toutes les nuances du feu qui brûle dans le cœur de l'homme investissent immédiatement, dans l'expression chargée de rendre le flot ininterrompu de la pensée et des émotions, les valeurs qui en reproduisent la nature la plus intime (*Introduction*, p. 237 PC).

Je crois que c'est dans la variabilité des connotations (cf. ma n. 18) que se manifeste, chez Humboldt, l'héritage spécifique de la position épicurienne, en tant que distincte de la position stoïcienne; car le recours aux impressions, qui sont variables selon les individus et les 'nations', lui permet de concilier la différence des mots originaires (et peut-être aussi la différence des moyens d'exprimer les relations entre les mots) dans les diverses langues avec la naturalité néanmoins iconique de ces mots originaires:

[15] Le mot est sans aucun doute un signe, dans la mesure où il sert de relais à une chose ou à un concept; mais, replacé dans son champ d'instauration et d'action, il se révèle comme un être doué en propre d'autonomie et d'individualité. [...] Le langage [...] repose sans doute sur la convention, dans la mesure où tous les membres d'un même groupe se comprennent, mais chacun des termes a été d'abord façonné par le sentiment naturel du sujet parlant, pour être ensuite interprété par un sentiment du même ordre chez l'auditeur (*Latium und Hellas*, p. 20 PC)²⁰.

Ce qu'il ajoute en propre, évidemment, c'est le caractère dès l'abord organique – nous dirions systémique – de la langue à l'état natif (cf. notamment *La recherche*, p. 80 PC)²¹ et l'importance du «brassage des langues» originaires,

¹⁹ On trouve cette variante de l'iconisme notamment dans le mémoire sur l'origine des formes grammaticales: «Soll nun die Sprache dem Gedanken gerecht seyn, so muss sie in ihrem Baue, soviel als möglich, seinem Organismus entsprechen. Sie ist sonst, da sie in Allem Symbol seyn soll, gerade ein unvollkommenes dessen, womit sie in der unmittelbarsten Verbindung steht» (*Entstehen*, p. 56-57 FG: 'Or si le langage doit satisfaire aux exigences de la pensée, il faut qu'il réponde autant que possible, dans sa structure, à l'organisme de cette dernière. D'ailleurs, comme il doit être à tous égards symbole, il en est justement un, imparfait, de ce avec quoi il se trouve le plus étroitement lié').

²⁰ Peut-on verser le texte suivant au dossier de la variabilité naturelle: «Il n'y a pas d'incompatibilité entre l'état de nature, fût-il le plus grossier, et une langue, si finement articulée qu'on la suppose; elle ne cesse pas en effet d'être un produit de la nature, même s'il s'agit alors de la nature propre à la raison humaine» (*La recherche*, p. 81 PC)?

²¹ «L'ensemble de la langue se trouve impliqué dès le premier terme», conséquence et cause de son caractère organique, lui-même lié au fait que «l'invention [de la langue] ne

consécutif aux brassages des peuples, qui fournit à bon marché des mots déjà tout faits (cf. *La recherche*, p. 74 PC)²².

La différenciation naturelle ainsi conçue autorise la double considération des noms comme images et comme signes des contenus désignés, c'est-à-dire comme entités à la fois iconiques et arbitrairement sémiologiques. Dans *La recherche*, cette ambivalence s'exprime comme il suit:

[16] Le langage étant à la fois réplique et signe, ni pur écho de l'impression provoquée par les objets, ni pur produit de l'arbitraire de sujets parlants, il n'y a pas de langue donnée qui ne porte en chacun de ses éléments des traces de la première de ces propriétés (p. 90 PC)²³.

A plusieurs reprises, Humboldt s'exprime nettement sur le caractère spéculatif de ce qu'on peut dire concernant l'origine du langage, puisqu'elle est tout à fait inaccessible à l'expérience²⁴; on trouve toutefois chez lui quelques suggestions qui en concernent la «première gestation» (*Introduction*, p. 340 PC); ainsi:

pouvait se faire que d'un seul coup». Dans l'*Introduction*, Humboldt parle de même, à propos de la langue, du «système total de ses prédispositions originelles» et de «sa structure organique» (p. 163 PC); on doit sans doute ajouter à ces textes les passages sur la constante unité de la langue: «Un peuple [...] ne peut accueillir en son sein les éléments du langage sans en produire l'unité. [...] Il y a là une hypothèse irrécusable, si haut qu'on remonte dans la production de la langue, fût-on parvenu même à son premier surgissement» (p. 312 PC).

²² Sur l'altération des langues en conséquence du mélange des nations, voir encore l'*Essai* (p. 322-323 Ac), le mémoire sur le duel (p. 106 PC) et les *Verschiedenheiten* (p. 340 FG).

²³ Dans les *Verschiedenheiten*, Humboldt va jusqu'à répartir entre le peuple et les classes cultivées les aspects iconique et sémiotique: «Allein auch den wahren Sprachsinne, die durch die Worte und Wendungen gehende Analogie, ob sie gleich nicht zum deutlichen Bewusstseyn kommt, den Sinn, in dem Worte mehr als blossen Schall oder kalten Begriff zu finden, bewahrt das Volk treuer und besser, als dies Sache der gebildeten Stände ist» (p. 285 FG: 'Toutefois aussi, le sens linguistique authentique, l'analogie qui traverse les mots et les tournures – même si elle n'accède pas à la pleine conscience –, la faculté de trouver dans le mot plus que la nue sonorité ou le froid concept, c'est ce que le peuple conserve plus fidèlement et mieux que ce n'est le cas des classes cultivées'); «Der blosser Verstand, nicht der Volkssinn, sträubt sich die Sprache als wesentlich mit dem Menschen verwachsen, als ein nie ganz zu ergründendes Geheimniss zu betrachten, und neigt immer hin, sie nur als einem Inbegriff gesellschaftlich erfundener, in sich gleichgültiger Zeichen, deren lästiger Verschiedenheit man nun einmal nicht los werden kann, anzusehen» (p. 286: 'L'entendement pur et simple, contrairement au sentiment du peuple, se refuse à considérer la langue comme intimement attachée à l'homme, comme un mystère qui ne sera jamais complètement éclairci, et incline toujours à n'y voir qu'une collection de signes socialement créés, en soi indifférents, dont la fâcheuse diversité est malheureusement inévitable').

²⁴ Un autre motif d'inaccessibilité réside dans le fait que l'explication mécanique est sans valeur quand il s'agit des créations authentiques de l'esprit (cf. notamment le chap. 4

[17] Les termes qui marquent les personnes devaient normalement constituer la couche originaire du lexique dans chaque langue (*Introduction*, p. 251 PC; cf. p. 306)²⁵.

Il va de soi que les thèses essentielles de Humboldt sur la nature de la langue sont, tout compte fait, indépendantes des vues qu'il a pu exposer ici ou là sur l'origine du langage; toutefois, ce qu'il dit de la création continuée de la langue, si je peux hasarder cette notion théologique, tout en renouvelant la question, repose nécessairement sur ces vues. L'expression la plus nette en figure dans l'*Essai sur les langues du nouveau continent*; Humboldt vient de se livrer à une spéculation détaillée sur les diverses conditions qui régnaient à l'origine du langage, reconstitution qui évoque le passage de Lucrèce sur le sujet:

[18] Toutes ces circonstances ensemble opèrent le prodige de l'origine des langues, qui ne peut jamais être expliqué, mais qui en quelque façon se reproduit journellement sous nos yeux. Car tous ceux qui observent attentivement les enfants, conviendront que leur manière d'imiter les sons de ceux qui les environnent, de saisir une infinité de mots à la fois, d'en former sur un petit nombre d'inductions, sans aucune règle [*comprendre*: enseignement], les flexions d'une manière pour la plupart parfaitement

de l'*Introduction*): «La genèse véritable, qui résistera toujours à l'analyse, n'est pas mieux expliquée parce qu'on repousse toujours plus loin le moment où elle commence» (p. 390 PC); voir déjà *La recherche*: «Il ne sert à rien d'entasser siècle sur siècle dans l'espoir de remonter jusqu'à son invention. On ne voit pas comment le langage eût pu être inventé si le type n'en avait pas été déjà présent dans l'entendement humain» (p. 80 PC).

²⁵ Voir aussi, outre le mémoire sur le duel auquel Humboldt renvoie, ce passage des *Verschiedenheiten*, où le caractère hypothétique (mais non pas nécessairement irréel) du raisonnement est évident: «Wäre eine grammatische Lautgleichheit unter den Sprachen vorhanden, so dürfte sie sich vorzugsweise in den Pronominallauten finden, da die Pronomina (mit dem Ueberreste der Sprachen in dem Zustande, in dem wir dieselben kennen, verglichen) gewiss zu den ältesten Wörtern gehören, und bei der tiefen und im ganzen Menschengeschlecht gleichen Beziehung, die sie auf das Bewusstseyn der Persönlichkeit haben, wenig Veranlassung zur Verschiedenheit in der zu ihrer Bezeichnung ergriffenen Lautanalogie geben» (p. 366-367 FG: 'S'il existait une identité phonique d'ordre grammatical [= linguistique] entre les langues, elle devrait alors se trouver de préférence dans l'expression phonique des pronoms, puisque les pronoms, comparés aux vestiges des langues, dans l'état où nous connaissons ces dernières, appartiennent assurément aux mots les plus anciens, et que, étant donné la relation profonde et identique dans tout le genre humain qu'ils entretiennent avec la conscience de la personnalité, ils donnent peu matière à différenciation dans l'analogie phonique prise pour leur désignation'); l'épicurisme (voire le stoïcisme) de l'auteur se trahit, à mon sens, dans l'expression *Lautanalogie*, l'analogie en question reliant le son à ce qu'il désigne. Dans *La recherche*, Humboldt n'hésite pas à parler des «significations originaires» (sans doute des «grandes familles lexicales») d'une langue; on peut supposer qu'il s'agit là pour lui, dans le contexte en question, de l'origine au sens propre.

analogue au génie de la langue, est moins une manière de l'apprendre que de la deviner et de la créer (*Essai*, p. 324 Ac)²⁶.

A côté de ces différents passages qui trahissent, à mon sens, un indéniable épicurisme chez Humboldt, on en trouve cependant d'autres qui impliquent une conception cratylienne de la justesse originare des noms, ou plus généralement de la justesse du rapport entre l'expression et le contenu. Je n'ai d'ailleurs relevé qu'un petit nombre de textes où cette position extrême soit représentée sûrement. Le plus caractéristique est peut-être le suivant, où la notion de justesse figure dans une éventualité, certes écartée, mais néanmoins réhabilitée sous une forme atténuée:

[19] Wenn man aber auch ganz von der Möglichkeit eines richtigen oder unrichtigen Verhältnisses der Lautbehandlung zur Ideenbezeichnung absieht, muss man in den Sprachen dennoch [...] die bestimmte Beschaffenheit ihres materiellen Tones beachten, da allein darin zuletzt die wahre Individualität jeder Sprache und Mundart liegt (*Verschiedenheiten*, p. 199 FG: 'Mais même si l'on écarte totalement la possibilité d'un rapport, qu'il soit correct ou non, entre le traitement du son et la désignation de l'idée, on doit néanmoins considérer dans les langues [...] la constitution déterminée de leur expression phonique matérielle, puisque c'est dans cette expression seulement que réside en fin de compte l'individualité authentique de chaque idiome et de chaque parler').

Le cratylisme intervient même dans l'*Introduction*; l'universalité du procédé iconique – qui, je le rappelle, s'oppose aux différences des créations naturelles chez les épicuriens – est mise en parallèle avec l'universalité des propriétés physiques de l'homme:

[20] Il est possible que les formes de plusieurs langues convergent vers une forme d'un plus haut degré d'universalité, et les formes de toutes le

²⁶ Cf. encore ce passage: «La liaison intime qui dès la naissance de l'homme, et dès l'origine du genre humain s'est établie, et s'établit toujours encore entre la pensée et la langue, offre à l'esprit un des problèmes les plus difficiles» (*Essai*, p. 330 Ac). Dans l'*Introduction*, je n'ai relevé qu'une allusion probable à la création continuée: «L'instauration de la langue doit être considérée, en tout état de cause, comme une activité productrice à l'occasion de laquelle l'idée interne ne peut se manifester qu'en surmontant une difficulté. Cette difficulté, c'est le son» (*Introduction*, p. 226 PC, trad. retouchée), remarque qui vaut pour tous les temps; ailleurs, dans un sens un peu différent, Humboldt compare la genèse des langues romanes dans les peuples concernés à celle du langage dans l'humanité primitive (cf. Trabant 1999: 123): «Ces nations se mirent à resplendir d'une nouvelle jeunesse avide de création; ce n'est pas sans rappeler la situation qui dut être celle des premiers temps de l'histoire et qui reste pour nous plongée dans les ténèbres» (*Introduction*, p. 399 PC).

font réellement, dans la mesure où l'on part dans tous les cas seulement des propriétés les plus générales: rapports extrinsèques et intrinsèques des représentations nécessaires à la dénotation des concepts et de l'enchaînement du discours, l'identité des organes phonateurs, [...] enfin *les relations qui existent entre tel et tel son, consonne ou voyelle, et certaines impressions sensibles*, d'où résulte l'identité de la dénotation, en dehors de toute communauté généalogique (*Introduction*, p. 188 PC, trad. retouchée [c'est moi qui souligne]).

Enfin, dans un des passages les plus évidemment cratyliens de l'ouvrage, on lit ce qui suit, qui a très probablement pour Humboldt une valeur, non pas 'nationale' (ce qui impliquerait une position épicurienne), mais universelle. Il est question, pour les mots simples, d'un «triple motif qu'on a de lier certains sons avec certains concepts» (*einen dreifachen Grund, gewisse Laute mit gewissen Begriffen zu verbinden*); le premier, qui seul tombe sûrement dans la discussion présente, se définit comme la propriété suivante:

[21] Une imitation immédiate, où la sonorité émise par un objet sonore trouve dans le mot une réplique aussi poussée que peut l'être la reproduction de sons non articulés par des sons articulés. Cette sorte de désignation est en quelque sorte figurative; tout comme le tableau reproduit les apparences que l'objet offre à la vue, la langue esquisse l'impression que l'objet fait à l'ouïe (*Introduction*, p. 218 PC, trad. retouchée)²⁷.

Le type de désignation dont parle ici l'auteur est évidemment de l'ordre de l'iconicité cratylienne, encore qu'elle soit mise au service de la conception épicurienne de la diversification due à la variété des affects produits par la perception des choses (cf. texte [13], avec ma n. 18). A plusieurs reprises, Humboldt illustre cette propriété, qui attache le plan de l'expression à l'affectivité motivante. Il le fait notamment vers la fin de *l'Introduction*; vu la difficulté qu'il y a

²⁷ Dans le projet d'«encyclopédie complète et universelle des langues connues» (*Essai*, p. 327 Ac), Humboldt, si j'ai bien compris le plan qu'il en propose, prévoyait d'établir, après les trois parties du «système du langage [...] historiquement général» (p. 326) – que nous définirions à présent comme une phonologie, une syntaxe et une morphologie – une «seconde partie», à savoir une lexicographie universelle des racines: «La comparaison des racines de toutes les langues connues [...] offrirait nécessairement de nouvelles analogies qui ne pouvoient point être aperçues dans chacune en particulier, et qui entreront pour lors naturellement dans la première partie [c'est-à-dire dans la partie systématique, où figurent «les règles et les analogies» (cf. *Introduction*, p. 182 PC) de la grammaire]. Après cela elle donnera des résultats extrêmement intéressants sur les sons et les idées primitives des nations» (*Essai*, p. 326 Ac). Les résultats attendus consisteraient, si j'interprète bien ce passage, dans l'établissement d'un vocabulaire 'radical' universel fondé sur les 'analogies' fondatrices communes aux nations naissantes.

en principe à remonter aux mécanismes originaires, dit-il en substance, observer à l'époque historique un tel cas donne un exemple précieux de ce qui a pu se produire alors :

[22] Rares sont les cas où la cohésion entre phonétisme et affectivité peut être établie de façon rigoureuse. Il n'empêche que, même dans les dialectes, il y a des remaniements vocaliques [...] qui peuvent être référés à juste titre à la mentalité du peuple qui les parle: ainsi les grammairiens grecs soulignent-ils le contraste entre le *â* dorien à dominante masculine et le *ê* ionien à dominante féminine (*Introduction*, p. 340 PC)²⁸.

Il s'agit là de phénomènes qui s'observent somme toute assez rarement dans les langues d'aujourd'hui; c'est que le temps a passé, et que les «brassages de langues» consécutifs aux brassages des peuples ont largement fait disparaître l'état originare des idiomes (cf. ma n. 22), dont il ne reste plus, au mieux, que des traces difficiles à identifier, mais que pourtant Humboldt ne peut se résoudre à laisser entièrement plongé dans les «ténèbres qui enveloppent l'histoire reculée de toute langue» (*Über die Verschiedenheit*, p. 658: «dem Dunkel, in welches sich die frühere Geschichte jeder Sprache zurückzieht»).

A cet égard, d'autres influences antiques me paraissent sourdement à l'œuvre chez lui, celles de Varron et d'Augustin. Dans la partie conservée de son ouvrage *Sur la langue latine*, le premier illustre d'abord concrètement l'étymologie stoïcienne, puis expose la doctrine alexandrine de l'analogie, telle qu'elle s'applique à la morphologie. Quant au chrétien, il nous a conservé sans doute, dans ses grandes lignes, la doctrine étymologique qu'il trouvait chez son célèbre prédécesseur, dans une partie aujourd'hui perdue du *de lingua Latina*.

2. *Etymologie*

Les «idées fondamentales de l'étymologie» qu'Origène signale dans le texte [7] comme étant spécifiquement stoïciennes nous sont connues surtout, avant le Portique, par la pratique étymologique des personnages de Cratyle et de Socrate (lequel vraisemblablement cherche à les tourner en dérision) dans le dialogue de Platon, puis, nettement plus tard, par les livres 5 à 7 du *de lingua Latina* de Varron, et surtout par les principes exposés encore plus tard par Augustin, dans son opuscule inachevé sur la *Dialectique*²⁹.

²⁸ Autres exemples: le collectif arabe en voyelle longue, le redoublement syllabique pour le pluriel ou pour le passé, l'*i* «faible» de l'intransitif contre le *a* du transitif en arabe encore, etc. (*Introduction*, p. 222 PC).

²⁹ L'authenticité du texte a parfois été mise en doute; pour ma part, je me range du côté de ceux pour qui la paternité d'Augustin est assurée; de toute manière, même si le texte était

Il est exclu de donner ici un exposé complet de la question³⁰. Je rappellerai seulement que Varron présente l'étymologie comme une discipline en quatre degrés (VARRO *ling.* 5,7-8): (i) l'explication des composés évidents à tous les locuteurs (tel *vio-curus* = *qui vias curat* 'qui s'occupe des voies publiques'), (ii) celle des mots poétiques³¹, (iii) celle des mots d'usage courant dont l'explication échappe au commun des sujets parlants (*vicus* 'quartier de ville' ou 'bourgade' rapporté à *via* 'voie publique', *via* rapporté à *vehere* 'transporter'), et (iv) un dernier degré pratiquement inaccessible, que Varron désigne comme *adyton et initia regis*, «sanctuaire impénétrable de l'initiation royale», où il dit par deux fois qu'il ne parviendra pas (5,8 et 5,9)³².

L'analyse des exemples montre que l'étymologie, au troisième degré, se contente de ramener des mots à des mots, en général plus simples, en considérant le vocable qu'il faut analyser comme composé (par exemple *volpes* 'renard' en un élément tiré de *vol-are* 'voler' et de *pes* 'le pied') ou comme transformé (par addition, soustraction, modification ou permutation de lettres, par exemple *capr-a* 'chèvre' rapporté à *carp-ere* 'cueillir', donc 'brouter'), voire comme tiré d'un autre mot par figure (métaphore, synecdoque ou antiphrase, comme dans le fameux exemple, qui n'est pas de Varron, *luc-us* 'le bois sacré' *a non luc-endo* 'tiré de ce qu'il n'y fait pas jour')³³. Dans tous ces cas, l'étymo-

encore postérieur, la doctrine étymologique qu'il expose est assurément, et explicitement, stoïcienne. Il faut peut-être ajouter ici que, dans leur écrasante majorité, les œuvres des stoïciens grecs de bonne époque sont perdues.

³⁰ Je l'ai étudiée dans mon article de 1992, où je tente de montrer que le projet implicite auquel répond l'étymologie de Varron est la motivation aussi complète que possible de la langue (obtenue par la généralisation du processus morphologique aux mots pour lesquels le système linguistique, à notre point de vue, ne l'autorise pas); la même conclusion vaut pour les étymologies du *Cratyle*, quelle qu'en soit la valeur dans l'esprit de Platon.

³¹ Ce degré est hétérogène: d'après les exemples même que donne Varron, le vocabulaire poétique est formé soit de composés soit de mots relevant du troisième ou du quatrième degré.

³² Humboldt désigne le 'foyer' de la langue, le «centre où toutes ses diverses qualités se réunissent» comme un 'sanctuaire': «Quelque exacte et parfaite que soit l'analyse [résumée dans le projet d'«encyclopédie complète et universelle des langues» dont il a déjà été question dans ma n. 27] [...], elle ne nous conduira jamais dans ce sanctuaire même; familiarisés par elle avec tous les détails de l'organisation d'une langue, nous en concevrons infiniment mieux la nature et les rapports les plus intimes, mais ce ne sera toujours que par approximation, et en restant à une distance incommensurable du centre» (*Essai*, p. 330 Ac). Malgré les différences incontestables (le «foyer» de Humboldt est dans l'homme, l'*adyton* varronien est une métaphore désignant l'origine historique supposée de la langue latine), le terme de 'sanctuaire' et le mouvement général de la pensée me paraissent être un écho direct, et peut-être même délibéré, du texte de Varron.

³³ S'il faut un exemple varronien, on citera *caelum* 'le ciel', rapporté à *celatum* 'caché' par antiphrase, «parce qu'il est parfaitement visible» (VARRO *ling.* 5,18).

logie fait apparaître, de manière plus ou moins habile, la motivation supposée du vocabulaire analysé, laquelle repose d'ailleurs sur des procédés morphologiques ou rhétoriques dont on montre aisément qu'ils étaient tous effectivement à l'œuvre, en latin comme en grec³⁴.

Pour Varron, les mots qui ne s'expliquent pas par d'autres mots restent souvent obscurs, soit parce que le temps a effacé toute trace de leur origine, soit parce qu'ils sont étrangers; pourtant, dans un certain nombre de cas favorables, on réussit à les expliquer, c'est-à-dire, encore une fois, à les motiver, mais cette fois en sortant de la langue, par exemple en recourant à l'imitation vocale, qu'elle soit directe (par onomatopée) ou indirecte (fondée sur une identification synesthétique: ainsi, pour Augustin, *crux* 'la croix', dont les quatre consonnes produisent un son rude en harmonie avec la rudesse du supplice de la croix, est de ce type).

Outre l'onomatopée, que Humboldt (cité au n° [21]) appelle «imitation immédiate», les Anciens connaissent une forme de phonosymbolisme, qui s'illustre par exemple dans le *Cratyle* (426c et suiv.) par le 'mouvement' que symboliserait le son *r* (cf., chez Humboldt, les textes [20] et [27]). Chez Varron, une explication de ce genre est implicite dans le passage où il rapporte *vinum* 'vin' et *vitis* 'vigne' à *vis* 'force'; on la trouve, en revanche, bien développée chez Augustin. Dans le chapitre 6 du *de dialectica*, cet auteur attribue aux stoïciens la prétention d'expliquer en principe tous les mots; pour éviter la régression à l'infini (tout mot explicateur mérite à son tour explication), ils en arrivent au point où «la chose concorde avec le son du mot par quelque ressemblance» (AVG. *dial.* 12,26). Augustin poursuit:

[23] Mais parce qu'il y a des choses qui ne produisent pas de son, ils disent que, en ce qui concerne ces dernières, c'est la ressemblance du toucher qui s'impose, de sorte que, si les choses impressionnent ce sens de manière douce ou rude, alors, de même que la douceur ou la rudesse des lettres impressionnent l'ouïe, de même elles ont engendré les noms (AVG. *dial.* 12,30-33).

Les exemples fournis sont *voluptas*, qui est un mot doux, et *crux* (mentionné il y a un instant), qui est rude. D'autres illustrations entraînent un élargissement de la synesthésie: «Autant *mel* 'le miel' impressionne délicieusement le goût, autant son nom impressionne doucement l'ouïe» (12,39). A mon avis, c'est à cette

³⁴ Le fragment 163 de Chrysippe, qui rapporte le grec *aiôn* 'temps, durée, éternité' à *aei on* 'étant toujours', est à peu près tout ce que nous avons des stoïciens à cet égard (*Stoicorum Veterum Fragmenta* II 44 von Arnim).

catégorie que pense Humboldt quand il parle de l'imitation symbolique, «non plus immédiate mais mettant en œuvre une troisième instance, commune à la fois au phonétisme et à l'objet» (*Introduction*, p. 218 PC), tant il est vrai que cette imitation «choisit, pour les objets qu'il s'agit de désigner, des sons qui, partie en eux-mêmes, partie par comparaison avec d'autres, produisent sur l'oreille une impression semblable à celle que l'objet produit sur l'âme» (*ibid.*, trad. retouchée).

La suite du texte d'Augustin permet probablement de comprendre ce que Humboldt appelle l'imitation analogique, en vertu de laquelle «la similitude phonétique est fonction de la parenté des concepts à désigner» (*Introduction*, p. 219 PC, trad. retouchée), et qu'il décrit ainsi:

[24] Des mots dont les significations sont voisines l'une de l'autre reçoivent de même des sons ressemblants; mais cela ne s'observe pas, comme dans le type précédent, au caractère qui gît dans ces sons eux-mêmes. Cette sorte de désignation présuppose, pour se réaliser vraiment, l'existence, dans le système des sons, de corps de mots d'une certaine étendue, ou du moins ne peut être mise en œuvre à assez grande échelle qu'à l'intérieur d'un tel système (*Introduction*, p. 219 PC, trad. retouchée)³⁵.

Il y a là, je crois, à peu près tous les éléments de l'étape suivante de la création lexicale selon les stoïciens, celle de la *vicinitas* 'voisinage', c'est-à-dire la métonymie au sens large³⁶:

[25] De là, disent-ils, la possibilité de donner des noms a passé à la ressemblance des choses elles-mêmes entre elles: si *crux* 'la croix' a reçu son nom du fait que la rudesse du mot lui-même s'accorde avec la rudesse de la douleur que produit la croix, en revanche *crura* 'les jambes' [au singulier *crus*] ont reçu cette appellation, non pas à cause de la rudesse de la douleur, mais parce que, par leur longueur et leur dureté, elles sont, parmi les autres parties du corps, particulièrement ressemblantes au bois de la croix (AVG. *dial.* 12,44-50).

³⁵ L'expression 'à l'intérieur d'un tel système' est un peu énigmatique; il me semble que l'auteur veut dire, un peu tautologiquement, que les signifiants doivent constituer un système pour que les éventuels rapports analogiques entre eux puissent s'instituer. – On apprendra par la suite que les mots les plus originaux de la langue sont des monosyllabes (cf. [28], [30] et [31], et déjà [20]).

³⁶ Cf., chez Humboldt, une trace indéniable de ce point de vue dans l'*Essai*: «Un autre point de vue pour lequel on pourrait passer les différentes langues en revue, consiste dans les métaphores qui ont servi à fixer les dénominations de la plupart des objets, puisqu'il n'y en a guères aucun qui n'ait reçu le nom dont on l'appelle, pour telle ou telle qualité, telle ou telle ressemblance avec un autre» (p. 315 Ac).

Augustin poursuit par les subdivisions de la *vicinitas*, dont il donne plusieurs exemples, et par la dernière étape, celle de l'antiphrase (à propos de quoi il cite notamment l'exemple de *lucus*), dont je n'ai pas trouvé trace chez Humboldt.

Le *de dialectica* illustre l'ensemble des étapes par un exemple développé. Augustin commence par rappeler que «personne ne nie que les syllabes dans lesquelles la lettre *V* tient lieu d'une consonne, tels *vafer* 'rusé', *verum* 'vérité', *vinum* 'vin', *vomis* 'soc', *vulnus* 'blessure', ne rendent un son épais et pour ainsi dire vigoureux»³⁷; puis il ajoute:

[26] Quand nous disons *vis* 'la force', le son du mot, comme on l'a dit, étant pour ainsi dire vigoureux, concorde avec la chose qu'il signifie [selon la deuxième étape, celle du texte 23]. Puis, sur la base de la métonymie, en raison de ce qu'ils produisent, c'est-à-dire parce qu'ils exercent une *violentia* 'violence', les *vincula* 'liens' peuvent passer pour avoir reçu leur nom, ainsi que le *vimen* 'jonc' qui sert à lier telle ou telle chose, etc. (*AVG. dial.* 13,31-35).

Inutile de continuer la citation; ce qui importe, c'est que l'étape de la synesthésie est illustrée par la valeur du *wau* (ou peut-être déjà du *v*), par des exemples dont Humboldt a donné plus d'une fois des équivalents allemands, en particulier dans sa définition de l'imitation symbolique, justement:

[27] En vertu de ce processus, des objets qui provoquent des impressions semblables reçoivent des termes où prédominent les mêmes sons: ainsi *wehen* 'souffler', *Wind* 'vent', *Wolke* 'nuage', *wirren* 'confondre', *Wunsch* 'souhait', dans lesquels les fluctuations, la turbulence, les incertitudes que les sens perçoivent dans le mouvement, sont rendues par le *W* qui est un durcissement du *U* sourd et sombre (*Introduction*, p. 219 *PC*, trad. retouchée)³⁸.

Il est vrai que la valeur synesthétique accordée à *W* allemand n'est pas celle du texte augustinien et qu'en revanche Leibniz reconnaît à *W* initial le rôle de

³⁷ En latin, *I* et *V* sont des caractères qui correspondent tantôt à une voyelle (c'est comme telles qu'ils sont classés), tantôt comme consonne; les Anciens étaient parfaitement conscients de ces deux valeurs. A l'époque d'Augustin, *V* consonne devait déjà avoir acquis une réalisation fricative bilabiale [β], sinon labiodentale [v].

³⁸ Même la remarque sur *U/W* correspond en tout point avec la doctrine des Anciens (cf. la note précédente); sans la connaissance de ce détail, le texte de Humboldt reste, je crois, parfaitement incompréhensible.

«mieux marquer le mouvement», par exemple justement dans *Wehen* ou dans *Wind* (*Nouveaux Essais* III ii §1, p. 244 *GF*; cf. Trabandt 1999: 81)³⁹.

3. *Monosyllabisme originaire*

C'est donc dans une perspective foncièrement cratylienne, mais élaborée par les stoïciens, que Humboldt expose ses vues sur le monosyllabisme originaire – en principe iconique, mais bientôt, et peut-être nécessairement, détaché de cette condition de représentation mimétique (cf. *La recherche*, p. 82 *PC*). Ses vues n'ont guère évolué avec le temps. Dans l'*Essai* déjà, il envisage une analyse lexicale «bien faite» qui, poussée aussi loin que possible selon «tous les rapports qu'une langue peut présenter, soit avec elle-même [par analogie linguistique au sens strict], soit avec les objets qu'elle représente, et les idées qu'elle exprime [par analogie iconique]», fournirait en fin de compte, pour l'ensemble des langues, «la collection [...] complète de leurs sons radicaux» (*Essai*, p. 325 *Ac*; cf. aussi la citation donnée dans ma n. 27). Il me paraît probable que de tels «sont radicaux», en tant que sons, justement, doivent être élémentaires dans l'optique de l'auteur, mais la preuve du caractère monophonémique de ces racines manque; seul le monosyllabisme est certain.

A la fin de l'*Introduction* encore, Humboldt expose la thèse du monosyllabisme originel comme résultat généralement avéré d'une analyse concrète des langues, encore qu'il soit difficile, et parfois même impossible, de reconduire tous les mots actuels à leur origine authentique:

[28] Der Begriff in der Spracherfindung ist der Eindruck, welchen das Object, ein äusseres oder inneres, auf den Menschen macht, und der durch die Lebendigkeit dieses Eindrucks der Brust entlockte Laut ist das Wort. Auf diesem Wege können nicht leicht zwei Laute Einem Eindruck entsprechen. Wenn wirklich zwei Laute, unmittelbar auf einander folgend, entstanden, so bewiesen sie zwei von demselben Object ausgehende Eindrücke und bildeten Zusammensetzung schon in der Geburt des Wortes, ohne dass dadurch der Grundsatz der Einsylbigkeit beeinträchtigt würde.

³⁹ Le caractère foncièrement aléatoire de telles identifications apparaît bien au fait, notamment, que Leibniz dit aussi, un peu plus haut (*ibid.*, p. 242 *GF*) que c'est *R* qui sert à «signifier un mouvement violent» (en quoi il ne fait que reprendre le *Cratyle* 426c). Et pour quoi des mots qui marquent par excellence le mouvement n'ont-ils donc pas le *W* en question (*gehen* 'aller (à pied)', *fahren* 'aller (en véhicule)', *kommen* 'venir'...)? – Chez Leibniz, ce *W* entre en composition, soit avec *Ah* iconique du souffle, soit avec *Ah(h)a* (qui est un *ah* «rendu plus grossier par le redoublement»: *ibid.*) iconique de l'eau.

Dies ist in der That bei der in allen Sprachen, vorzugsweise aber in den ungebildeteren sich findenden Verdoppelung der Fall. Jeder der wiederholten Laute spricht das ganze Object aus; durch die Wiederholung aber tritt dem Ausdrucke eine Nüance mehr hinzu [...] (*Über die Verschiedenheit*, p. 722 FG: 'Le concept, dans l'invention de la langue, est l'impression que l'objet, qu'il soit extérieur ou intérieur, fait sur les hommes, et le son que la vivacité de cette impression tire de la poitrine est le mot. De la sorte, il n'est pas facile que deux sons puissent correspondre à une unique impression. Si réellement il se produisait deux sons en immédiate succession, ils devraient attester deux impressions issues du même objet et entrer en composition dès la naissance du mot, sans que le principe du monosyllabisme en fût compromis. En réalité, tel est bien le cas du redoublement qui se trouve dans toutes les langues, mais surtout dans les plus incultes. Chacun des sons répétés exprime l'objet entier; mais à l'occasion de la répétition une nuance s'ajoute encore à l'expression [...]').

Dans la suite, Humboldt illustre ses idées par l'analyse de diverses langues malayo-polynésiennes, notamment le tagal (c'est-à-dire le tagalog, l'une des langues des Philippines). Ce qui est intéressant, plus que de savoir si les décompositions lexicales auxquelles se livre l'auteur sont ici ou là légitimes au sentiment linguistique des sujets parlants les langues en question, c'est la méthode même qu'il applique, qui rappelle étrangement la réduction des mots à leurs prétendues parties constitutives pratiquée par l'étymologie stoïcienne⁴⁰.

Quand la décomposition semble impraticable, en ce sens qu'elle ne fournit pas deux (ou peut-être en principe plusieurs) monosyllabes significatifs, Humboldt admet que la ressemblance partielle initiale de mot est justifiée par la ressemblance partielle des impressions que produisent les choses (cf. [27]), selon le type *crux* 'croix' ~ *crus* 'jambe' retenu par Augustin⁴¹:

⁴⁰ Un seul exemple: à partir des mots *it-it* 'sucer, aspirer' et *im-im* clore (dit de la bouche), il croit pouvoir (*vermuthlich*) expliquer *it-im* 'noir', «da diese Farbe sehr gut mit etwas Eingenogenem und Verschlussnem zu vergleichen ist» (*Über die Verschiedenheit*, p. 733 FG: '... puisque cette couleur peut très bien se comparer à quelque chose d'absorbé et de clos'). La comparaison, parfaitement *ad hoc*, relève de la motivation par *vicinitas* iconique, ici douteuse même dans le cadre choisi.

⁴¹ Chez Varron, il s'agit des mots analysables en une partie significative et un résidu différentiel, analogue à un suffixe (cf. mon article de 1992, p. 38); pour Humboldt, ce résidu, qui apparaît actuellement comme n'étant ni un monosyllabe pleinement significatif ni un suffixe ordinaire, a eu à l'origine un sens déterminé, désormais perdu, et a subi une usure phonique qui en a fait aujourd'hui l'équivalent d'un suffixe; mais lors de leur création ces mots ont obéi aux règles de la langue, à son analogie, comme les grammairiens les décrivent (cf. *Über die Verschiedenheit*, p. 742-743 FG; il s'agit du sanscrit).

[29] Mit den hier entwickelten Gründen, die mir keineswegs gezwungen erscheinen, liesse sich sogar die Ansicht auch ursprünglich grössentheils zweisylbiger Wurzeln vertheidigen. Die gleichförmige Bedeutung der ersten Sylbe von mehreren bewiese nur die Gleichheit des Haupteindrucks verschiedener Gegenstände. Mir aber kommt es natürlicher vor, das Daseyn einsylbiger Wurzeln anzunehmen, aber darum nicht, auch schon neben ihnen, zweisylbige auszuschliessen (*Über die Verschiedenheit*, p. 741 FG: ‘Pour les motifs développés ici, qui ne me semblent nullement forcés, même l’opinion selon laquelle il y aurait eu aussi à l’origine des racines en grande partie dissyllabiques pourrait se soutenir. La signification uniforme de la première syllabe de plusieurs d’entre eux ne prouverait que l’égalité de l’impression principale produite par différents objets. Il me semble pourtant plus naturel d’admettre l’existence de racines monosyllabiques, sans pour autant exclure à côté d’elles des racines dissyllabiques’).

Ce que l’auteur envisage foncièrement, c’est un état de langue, proche de l’origine, qui serait entièrement lexical, c’est-à-dire dans lequel tout élément phonique, en principe toute syllabe, serait significatif, et réciproquement, sans qu’on aperçoive encore «une claire conception et une claire distinction des rapports grammaticaux» (*Entstehen*, p. 43 FG). C’est ce que, dans son opuscule *Sur la naissance des formes grammaticales*, il avait admis pour être vraisemblablement un stade universel, encore reconnaissable aujourd’hui.

[30] In den meisten der ausgebildetsten Sprachen lässt sich noch heute die Verknüpfung von Elementen erkennen, die nicht anders, als in den roheren verbunden worden sind; und diese Entstehungsart auch der ächten grammatischen Formen *durch Anfügung bedeutsamer Silben* (Agglutination) hat beinahe die allgemeine seyn müssen (*Entstehen*, p. 42 FG: ‘Dans la plupart des langues les plus développées on peut reconnaître encore aujourd’hui la liaison d’éléments qui n’ont pas été liés autrement que dans les langues moins développées; et ce type de constitution des formes grammaticales authentiques elles aussi *par jonction de syllabes significatives* (agglutination) doit avoir été peu ou prou le type commun’ [c’est moi qui souligne]).

[31] Denn so wie man eine Sprache nur genauer zu zergliedern anfängt, zeigt sich die Anfügung bedeutsamer Silben auf allen Seiten, und wo sie nicht mehr nachzuweisen ist, lässt sie sich aus der Analogie schliessen, oder es bleibt wenigstens immer ungewiss, ob sie nicht ehemals vorhanden gewesen ist (*Entstehen*, p. 45 FG: ‘Car à peine commence-t-on à analyser plus précisément une langue en ses éléments, qu’apparaît de toutes

parts la jonction de syllabes significatives, et là où il n'est plus possible de la prouver, on peut en conclure l'existence sur la base de l'analogie, ou tout au moins devra-t-on toujours se demander si elle n'a pas été présente autrefois⁴².

4. *Analogie*

La conception d'une langue purement lexicale se heurte pourtant à un obstacle que les Anciens avaient fort bien identifié, auquel Humboldt fait indirectement allusion en mentionnant la régularité caractéristique de la grammaire (cf. *Entstehen*, p. 42 *FG*). Varron, qui reprend sans doute une doctrine alexandrine en la matière, attribuait cette régularité nécessaire, qui se réalise dans la flexion au sens large (y compris la dérivation et la composition), à des causes biologiques et cognitives, à savoir le caractère limité de notre mémoire, comparé au nombre infini des référents, et le parallélisme de principe entre les parentés des choses, comme il dit, et les parentés des mots (cf. Varro *ling.* 8,3)⁴³. Dans cette doctrine, les rapports analogiques qui se reconnaissent entre les mots, exprimant leurs 'parentés', ont en principe nécessairement leur double dans le domaine des référents.

Le thème de l'analogie chez Humboldt mériterait à lui seul tout un article. Je m'intéresserai ici seulement, pour finir, à ce que Humboldt peut avoir en cette matière conservé de l'héritage des Anciens. Autrement dit, je négligerai un certain nombre d'acceptions courantes et aujourd'hui encore admises du terme, notamment celle de régularités flexionnelles partielles ou celle de systémicité pure et simple de la langue, qu'on trouve un peu partout dans son œuvre, voire

⁴² Voir aussi *La recherche*, p. 82 *PC* («A l'origine, les langues exploitent le procédé qui consiste à accumuler dans le même groupe syllabique une foule de détermination [...]. Leur secret [...] consiste à simplement aligner l'un à la suite de l'autre les éléments dotés d'une signification intrinsèque»). Une des conséquences de l'origine purement lexicale de la langue, c'est notamment, au stade suivant (celui des limbes de la grammaire), que «le verbe et le nom coïncident là où il n'y a justement pas de personne ou de temps à exprimer: la grammaire ne règne pas encore dans la langue, elle n'intervient qu'en cas de besoin» (p. 83 *PC*, trad. retouchée).

⁴³ J'ai étudié la doctrine exposée à cet égard par Varron dans mon article de 1998. Le débat hellénistique entre les analogistes et les anomalistes, dont nous n'avons pratiquement plus que l'écho varronien, semble avoir déplacé dans la lice du langage un affrontement qui se déroulait aussi sur le terrain scientifique général; c'est ainsi du moins que j'interprète les nombreuses allusions à la médecine, à l'architecture, à l'astronomie, qu'on lit chez l'auteur latin. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, en matière de langage, la position analogiste était défendue par les grammairiens de l'école d'Alexandrie, notamment Aristophane de Byzance et Aristarque, dont les ouvrages sont malheureusement perdus.

de modèle plus ou moins approximatif, comme elle se lit par exemple dans l'*Introduction*: «Aus der Erfahrung kennen wir eine solche Sprachschöpfung nicht, es bietet sich uns auch nirgends eine Analogie zu ihrer Beurtheilung dar» (*Über die Verschiedenheit*, p. 410-411 FG: 'Par l'expérience, nous ne connaissons pas une telle création de langue, il ne s'en présente nulle part non plus à nous une analogie qui permettrait de l'apprécier').

C'est dans l'idéal de régularité totale, contrepartie pour ainsi dire inévitable de la totale analysabilité de la langue (qui débouche, comme on l'a vu, sur le monosyllabisme, voire sur le monophonémisme, si je puis dire, originel), et dans le rapport d'homologie entre le contenu et l'expression (dont une des versions incarne l'iconicité cratylienne) que je vois chez Humboldt un écho de doctrines ou de pratiques caduques, présentes chez lui comme la marque laissée par l'Antiquité.

Rien de surprenant que ces traces apparaissent surtout dans l'*Essai*, texte dans lequel les nouveautés conceptuelles de l'auteur sont encore comme prises dans la gangue des idées anciennes. Je commencerai par l'idéal de régularité totale. Pour Humboldt, cette propriété hypothétiquement originelle résulte de deux facteurs conditionnants, qui sont: d'abord le caractère organique de la langue (comprise comme une sorte de cristal qui croît toujours selon les mêmes règles à partir de son grain primordial), ensuite un développement historique indépendant de tout mélange. De ces deux facteurs, le premier est interne (pour utiliser la terminologie saussurienne) et permanent, le second est évidemment externe et contingent, et source de perversion⁴⁴.

⁴⁴ A son tour, le caractère organique de la langue est présenté comme le produit d'une propriété cognitive, d'un instinct d'imitation et de régularité, «le penchant naturel de l'homme de suivre partout des analogies, et d'en établir de nouvelles» (*Essai*, p. 323 Ac; cf. aussi *Entstehen*, p. 56 FG: «Das Gesamtstreben der Menschheit hat dieselbe Richtung. Denn es bezweckt im letzten Resultat nichts anders, als Gesetzmässigkeit forschend zu finden, oder bestimmend zu begründen» [l'tendance générale de l'humanité suit la même direction. En effet, cette tendance n'a pas d'autre but, en fin de compte, que de trouver de la régularité en la cherchant, ou de la justifier en la déterminant']). Dans l'*Introduction*, l'état d'analogie parfaite me paraît encore postulé par le raisonnement hypothétique du chapitre 4 (ou 13, selon les numérations), où il est question d'une éventuelle «série de langues, de construction plus simple et plus cohérente, qui, une fois comparées entre elles, trahiraient, dans les principes de leur construction, une approximation progressive de la structure linguistique la plus réussie» (p. 152 PC, trad. retouchée); et les deux facteurs, interne et externe, se trouvent mentionnés à la fin du même chapitre: «Je fais une distinction absolue entre les changements successivement conditionnés qui surviennent dans chaque langue en vertu de ses vicissitudes, et ce qui constitue pour nous leur forme première et originaire» (p. 153 PC, trad. retouchée).

[32] C'est donc toujours et dès son premier commencement sur la partie qui en est déjà formée, qu'une langue continue à s'étendre, et il est impossible par la nature des choses même qu'il y entre jamais quelque chose d'arbitraire ou d'entièrement disparate, autant qu'elle reste abandonnée à elle-même. [...] Aussi souvent qu'une nation éprouve des influences étrangères dans la formation de sa langue, [...] l'ordre naturel est interverti, et l'analogie constante fait place à des anomalies, des inconséquences et souvent à de véritables contradictions, dont le nombre s'augmente à proportion que la nation qui s'approprie une langue étrangère, est moins capable d'en comprendre et d'en saisir la structure (*Essai*, p. 322 Ac)⁴⁵.

Quand il envisage, non plus l'origine, mais le stade des langues mères, Humboldt élève encore à la dignité de mérite principal, comme le reflet pâli de leur perfection primordiale, leur plus grande analogie relativement aux autres langues :

[33] Les langues mères, par lesquelles nous ne pouvons comprendre que celles dont l'origine n'est plus reconnaissable, puisent en elles mêmes la solution de la plupart des problèmes qu'elles renferment; elles présentent à l'esprit un système plus complet dont toutes les parties sont plus strictement analogues, plus étroitement liées; elles répandent par là plus de clarté et de précision dans les idées mêmes du peuple, influent surtout plus puissamment sur le caractère, et inspirent ceux qui se sentent la faculté de créer, par l'esprit d'un ensemble⁴⁶ moins fragmentaire, plus beau, plus digne d'être le type de l'univers et le dépositaire des pensées et des sentiments d'une nation (*Essai*, p. 334 Ac)⁴⁷.

Dans l'*Essai*, Humboldt tire une conséquence pédagogique assez surprenante de ses idées anciennes concernant l'analogie. Après avoir mentionné les métaphores fondatrices dont relève une partie des désignations des objets, fondées sur «telle ou telle qualité, telle ou telle ressemblance» (cf. le passage cité dans

⁴⁵ Dans les langues qui résultent historiquement du brassage d'idiomes différents, la perfection de l'analogie originelle ne saurait se retrouver: «Quoiqu'il ne faille [...] point se flatter de trouver dans les langues qui naissent de cette manière, une analogie constante de structure, on y rencontrera toujours des séries d'analogies plus ou moins longues, qu'une analyse exacte poursuivra jusqu'à leur origine, et recueillira avec soin» (*Essai*, p. 323 Ac).

⁴⁶ Il faut sans doute corriger le texte et lire 'créer par l'esprit un ensemble...', faute de quoi *créer* reste inexplicablement absolu et l'expression *l'esprit d'un ensemble* (etc.) pose un problème d'interprétation insoluble.

⁴⁷ De même encore dans l'*Introduction* (Humboldt vient de parler de la transparence morphologique du sanscrit): «Une langue qui serait véritablement originaire et pure de tout mélange étranger devrait conserver en soi une connexité de ce genre, effectivement démontrable, de son lexique tout entier» (p. 251 PC, trad. retouchée).

ma n. 36), il reconnaît, certes, que «ces rapports ne sont plus à reconnaître dans un grand nombre de cas», mais il soutient que, néanmoins, «dans beaucoup d'autres on peut les retracer encore»:

[34] On animerait [...] singulièrement le langage, si l'on pouvoit⁴⁸, surtout par le moyen de l'enseignement de la jeunesse, ressusciter ces antiques souvenirs, métamorphoser par là les mots qui souvent ne nous semblent que des sons inventés à plaisir, en de véritables hieroglyphes, et faire revivre dans la génération actuelle l'esprit des premiers inventeurs de la langue, naturellement plus neuf, plus pur, plus proche de l'origine des choses, plus simple et plus hardi dans ses conceptions. Mais qu'on se souvienne bien qu'en suivant la route indiquée ici, il ne faut jamais perdre de vue l'ensemble qu'on veut approfondir, l'organisation du langage en général, ou l'étendue de l'esprit humain (*Essai*, p. 315 AC)⁴⁹.

Si les mots ne sont pas «des sons inventés à plaisir», selon l'arbitraire *ad placitum* de la tradition aristotélicienne, mais qu'il faut apprendre à y voir des «hieroglyphes», c'est-à-dire des caractères imagés (ou, dit en grec: iconiques), c'est que la motivation des unités linguistiques n'est pas seulement (pour reprendre la terminologie saussurienne) la motivation relative intrinsèque induite par l'analogie grammaticale, mais qu'elles sont soumises aussi à une motivation extrinsèque, ancrée dans la réalité, selon la conception stoïcienne présentée plus haut, même si, comme je l'ai rappelé, c'est plutôt la version épicurienne de la naturalité qu'adopte Humboldt quand il spéculer sur l'origine du langage.

Ce qu'il ajoute, et qui est probablement nouveau par rapport à l'antiquité, c'est le caractère organique, c'est-à-dire systémique, de la langue dès l'origine (cf. le texte [32] et mon commentaire). Cela entraîne, notamment, comme conséquence que l'analogie, contrepartie de la systémicité, de l'analysabilité et surtout de la motivation, peut être envisagée, non seulement dans la langue, c'est-à-dire entre les mots, mais aussi entre la langue et la réalité (ou plus correctement entre

⁴⁸ Le texte porte *pourroit*.

⁴⁹ A mon sens, il y a – *mutatis mutandis* – jusque dans le détail de cette ambition didactique un écho varronien; dans le *de lingua Latina* (9,17), l'auteur antique prétend donner vie aux formes régulières contre les formes anormales, donc à celles qui correspondent à l'analogie authentique de la langue contre celles qui dérogent à la raison: «Les nouvelles formes fléchies ou dérivées d'un mot, introduites conformément à la raison, que le forum rejettera, les bons poètes, surtout les auteurs de théâtre, doivent y soumettre par accoutumance les oreilles du peuple, parce que les poètes ont un grand pouvoir en cette matière: à cause d'eux certains mots se disent plus correctement, d'autres moins correctement, dans la flexion ou dans la dérivation».

la langue et les perceptions que nous avons de la réalité)⁵⁰. Conçue en ce cas comme homologie entre l'expression et le contenu, l'analogie va même jusqu'à prendre, chez Humboldt, un parfum néoplatonicien de rapport entre microcosme et macrocosme (cf. le texte [37]).

Ici encore, c'est dans l'*Essai* que les conceptions de Humboldt en la matière sont le plus nettement affirmées; il y mentionne, en vingt-cinq lignes denses, les analogies des idées et celles des objets (sur le plan du contenu), puis celles des sons (sur le plan de l'expression), enfin celles qui relient les objets aux sons en passant par les sensations:

[35] On peut regarder comme un principe certain et invariable que tout, sans exception, repose dans une langue sur une analogie ou évidente, ou secrète, et que sa structure, jusque dans les parties les plus fines, est une structure organique. Toutes les idées sont intimement liées ensemble [...]; par là même elles établissent à nos yeux une liaison semblable parmi les objets, encore indépendamment de celle qui peut réellement exister dans ceux-ci par leur propre nature [...]; tout ce que nous connoissons en formes, en couleurs, en qualités quelconques, se rappelle toujours mutuellement, et n'est reconnu par nous que par ses rapports avec ce qui l'avosine (*Essai*, p. 321-322 *Ac*).

[36] D'un autre côté les sons articulés⁵¹ qui forment les langues, présentent de même des parties constamment contigües, qui prêtent toujours à des variations subordonnées à de certaines règles, et font découvrir, même sans qu'on le veuille, dans leurs réunions, séparations et transpositions quelconques, sans cesse des convenances naturelles, des routes qu'ils suivent, des classes dans lesquelles ils se rangent d'eux mêmes (*Essai*, p. 322 *Ac*).

[37] Il existe en outre une liaison entre ces sons et les objets par les sensations analogues que produisent les uns et les autres. Or il n'est pas naturel que l'homme dont l'imagination au contraire saisit si volontiers tous

⁵⁰ C'est en ce sens que la langue, comme création spirituelle aussi complète et parfaite que possible, celle des origines, peut être dite «le type de l'univers» (cf. le texte [33]), puisqu'elle en porte iconiquement le sceau.

⁵¹ «C'est l'idée de son articulé qui renferme tout ce qu'il y a de grand et de mystérieux dans les langues. [...] C'est en suivant cette route qu'on reconnoit véritablement que la parole devient tellement l'intermédiaire entre l'homme et l'univers, que c'est elle qui le crée devant ses yeux, et le rend capable en même tems lui-même de concevoir et de sentir son ouvrage» (note de W. v. H.).

les rapports identiques, se refuse à suivre cette chaîne immense qui le lie lui-même à l'univers (*Essai*, p. 322 Ac)⁵².

Le caractère foncièrement cratylien de la liaison entre les sons et les objets est explicitement rapporté à l'analogie dans un autre texte, qui prouve que l'épithète d'*analogues* de [37] a bien la valeur que je lui accorde :

[38] Bei den Wörtern, die Sachen bezeichnen, entsteht der Begriff durch die Wahrnehmung des Gegenstandes, das Zeichen durch die leicht aus ihm zu schöpfende Analogie, das Verständnis durch Vorzeigen desselben (*Entstehen*, p. 43-44 FG: 'Pour les mots qui désignent des choses, le concept naît de la perception de l'objet, le signe, de l'analogie qu'il est facile de tirer de lui, la compréhension, de l'exhibition dudit').

5. Conclusion

Humboldt n'est évidemment pas le seul philosophe du langage qui ait conservé, dans son bagage intellectuel, le souvenir de ses lectures classiques ou des auteurs qui ont relayé plus tard les doctrines de l'Antiquité. Mais, chez lui, la question des influences est particulièrement complexe, souvent indécidable. Ainsi, quoique son épicisme me semble puiser directement aux sources antiques, comme les parallèles précis que j'ai signalés l'indiquent, il a sans doute été influencé aussi par ce que Gensini (1995: 22) appelle la «*circolazione indiretta di temi epicurei*», attestée chez de nombreux auteurs, dont Leibniz (lequel est souvent moins avare de références explicites que Humboldt). Mais jusque dans les emprunts évidents à Leibniz, on le voit mettre en œuvre des données qu'il emprunte aux Anciens (je pense à la valeur iconique accordée à *V* ou *W* rapportée à celle de *U*: cf. le texte [27] et mon commentaire).

S'il est vrai que Humboldt a progressivement dégagé le «noyau» de ses conceptions les plus avancées de la «lisière» des spéculations relatives à l'origine du langage, on trouve chez lui, jusque dans les textes les plus tardifs et les plus engagés dans l'exploration du «noyau», ce que j'appellerais volontiers la conversion grammaticale de ces spéculations. L'aspect le plus frappant de ce recyclage technique de vieilles idées philosophiques, vraisemblablement inspiré par la lecture de Bopp, se lit dans le chapitre 38 (ou 25, selon les numérotations) de l'*Introduction* consacré à l'éventuelle origine monosyllabique du

⁵² Plus loin, Humboldt mentionne «la force du principe organique», qui «tient aux rapports secrets qui existent entre les idées, et entr'elles et les sons articulés» (*Essai*, p. 332 Ac). A mon sens, je le rappelle, ce principe comme ces rapports relèvent tous de l'analogie au sens large.

plurisyllabisme attesté de nos jours. Tout un long passage, dont le texte [28], s'en trouve encore construit selon les étapes de l'onomatopée stoïcienne (cf. *Über die Verschiedenheit*, p. 722-725 FG) et la comparaison avec les pages correspondantes du *de dialectica* d'Augustin permettrait de répéter sans peine, pour ces quelques dizaines de lignes, ce que j'ai dit en me fondant sur des textes plus anciens, notamment l'*Essai sur les langues du nouveau Continent*.

Le moteur de la conversion humboldtienne des doctrines anciennes a sans doute été la découverte de l'organicité de la langue. Le conflit de l'organicité avec les vicissitudes historiques, avec le mélange des langues, obnubile sans l'effacer la régularité analogique de principe qui traduit dans la langue «le penchant naturel de l'homme» qui le pousse à «trouver de la régularité en la cherchant» (cf. ma n. 44). C'est pourquoi, même si par impossible Humboldt s'était débarrassé de tout son néocratylisme, sa conception trop forte des régularités linguistiques, c'est-à-dire son idéal d'analogisme total (ou d'analysabilité totale, ou de motivation totale, cela revient au même) devait l'empêcher de donner, à son intuition géniale de la délimitation relative des valeurs et (de manière concomitante) des unités phoniques, une formulation totalement dégagée de la gangue conceptuelle que représentait la doctrine alexandrine relayée par Varron⁵³.

Toutefois Humboldt ne pouvait pas se défaire de l'illusion iconique, d'abord parce que l'idéal d'analysabilité, de motivation et d'analogisme universels, bref! l'organicité, ne pouvait s'accommoder de ce que Saussure allait appeler l'arbitraire sémiologique radical mais que l'Allemand ne concevait encore qu'en termes de convention *ad placitum* ou d'institution nomenclaturiste, ensuite parce que l'iconisme stoïcien (selon lequel, en dernière instance, les mots reposent sur les images des choses), une fois corrigé par la vision épicurienne (selon laquelle les mots reposent sur la réaction naturelle produite chez l'homme par les impressions reçues des choses), est une clé explicative qui ouvre toutes les portes⁵⁴.

Les spéculations de Humboldt échappent par là même à toute critique; non seulement elles peuvent paraître indépendantes du «noyau» de ses conceptions les plus avancées, puisque, en tant que spéculations justement, elles se sous-

⁵³ C'est chez Varron qu'on lit actuellement ce que les grammairiens alexandrins enseignaient à propos de l'analogie dans la langue et de la traduction morphologique de cette propriété dans la *declinatio*, c'est-à-dire dans la variation formelle assujettie à des règles.

⁵⁴ L'étymologie varronienne suivait des voies épistémologiques assez strictes, qui étaient censées lui assurer une sorte de garantie scientifique (cf. mon article de 1992, p. 31-33); chez Humboldt, cette précaution de nature logique est remplacée par des précautions de nature historique.

traient tout simplement à l'examen scientifique, comme Humboldt lui-même le souligne plusieurs fois, mais encore, détachées qu'elles sont de la conscience linguistique des sujets parlants (caractéristique, à cet égard, l'exemple que je cite dans ma n. 40) et rapportées à une analyse purement formelle (caractéristique, à cet égard, le chapitre sur le monosyllabisme originel), toute explication en est nécessairement recevable quand, à force de chercher la régularité qui la fonde, on l'a finalement trouvée, ou nécessairement mise au compte des mélanges de langue et des vicissitudes historiques, quand finalement on ne la trouve pas; mais en aucun cas elle ne peut être, comme on dit maintenant avec Popper, réfutable. Or nulle doctrine ne peut prétendre à la vérité du seul fait que sa vraisemblance ne peut être mise en défaut.

Ce que je voulais dire ici, c'est que l'héritage antique n'est au fond pas, chez Humboldt, une pièce rapportée, mais que, pour l'essentiel, il a paradoxalement été intégré de manière très étroite au «noyau» conceptuel qui fait la valeur de sa philosophie du langage, et qui tend par lui-même à le subvertir. Dans les pages qui précèdent, j'ai tenté d'identifier l'héritage en question et de montrer comment, à mon avis d'antiquisant, Humboldt s'en est servi, tout au long de ses écrits sur la langue, de manière, non pas accessoire, mais essentielle, sans avoir eu le temps de procéder lui-même à la dissolution de ces «neiges d'antan» que ses idées auraient amenée s'il avait pu les pousser à leur dernières conséquences. En effet, si l'organicité humboldtienne préfigure l'arbitraire radical de Saussure, c'est toutefois dans la nature des rapports entre les termes du système que s'opposent les deux auteurs: la délimitation réciproque des unités bifaciales est, pour Humboldt, indissociable de rapports d'analogie, tandis que, pour Saussure, elle ne dépend de ces rapports que lorsqu'il s'agit de délimitation par motivation relative; sinon, pour les unités inanalysables, elle résulte simplement de leur coprésence. Or, dans un système dont les termes ne sont pas en nombre fixe et limité, la coprésence ne peut pas s'exprimer en termes d'analogie. L'erreur de Humboldt, si je peux risquer ce mot, aurait donc été, pour peu qu'on admette le point de vue auquel je me suis placé, la même que celle de Varron: prendre le cas particulier des analogies partielles ou des «séries d'analogies» (cf. le texte cité dans ma n. 45), c'est-à-dire des rapports qui s'établissent dans des sous-système restreints et non représentatifs de l'ensemble, pour le cas général, auquel on devrait idéalement ramener la totalité de la langue.

Adresse de l'auteur:
René Amacker
Rue des Charmilles 5
CH 1203 Genève
rene.amacker@lettres.unige.ch

BIBLIOGRAPHIE

- Amacker, René. 1992. «Science et conscience de la langue dans l'étymologie varronienne», in *Cahiers Ferdinand de Saussure* 45, 1991 [1992], p. 21-49.
- Amacker, René. 1998. «Operazioni mentali e *rerum discrimina* nella teoria varroniana dei casi», in F. Albano Leoni, D. Gambarara, S. Gensini, F. Lo Piparo, R. Simone (a c. di), *Ai limiti del linguaggio. Vaghezza, significato, storia*, Roma-Bari: Laterza, p. 151-178.
- Di Cesare, Donatella. 1991. «Introduzione», dans W. v. Humboldt, *La diversità delle lingue*, p. XI-CII.
- Flitner, Andreas & Giel Klaus (Hsg.). 1963. W. v. Humboldt, *Schriften zur Sprachphilosophie*. Werke in fünf Bänden, hsg. von A. Flitner u. K. Giel, Bd. III. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft [identifié par les initiales FG].
- Gensini, Stefano (a c. di). 1995. Leibniz, *L'armonia delle lingue*. Testi scelti, introdotti e commentati da St. Gensini. Roma-Bari: Editori Laterza.
- Heinimann, Felix. 1945. *Nomos und Physis. Herkunft und Bedeutung einer Antithese im griechischen Denken des 5. Jahrhunderts*. Basel: Friedrich Reinhardt [5., unveränderter reprographischer Nachdruck, Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1987].
- Humboldt, Wilhelm von. 1806. *Latium und Hellas oder Betrachtungen über das classische Alterthum*, dans W. v. Humboldt, *Schriften zur Altertumskunde und Ästhetik. Die Vasen*. Werke in fünf Bänden, hsg. von A. Flitner u. K. Giel, Bd. II. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft 1969 (¹1961), p. 25-64 [un fragment en est traduit par P. Caussat dans l'«Introduction du traducteur», W. v. Humboldt, *Introduction*, p. 19-22].
- Humboldt, Wilhelm von. 1812. *Essai sur les langues du nouveau Continent*, dans l'édition de l'Académie royale de Prusse, vol. III. Berlin: Behr, 1907, p. 300-341 [abrégié *Essai Ac*]⁵⁵.
- Humboldt, Wilhelm von. 1820. *Über das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung*, dans Flitner-Giel 1963, p. 1-25 [traduction de P. Caussat, «La recherche linguistique comparative dans son rapport aux différentes phrases du développement du

⁵⁵ Ce mémoire a été rédigé en français par Humboldt. La qualité de la langue, en général excellente, semble avoir souffert çà et là d'erreurs d'impression; j'ai néanmoins gardé l'orthographe de Humboldt, souvent archaïque et parfois un peu surprenante, signalant expressément mes quelques menues corrections.

- langage», W. v. Humboldt, *Introduction*, p. 71-93. Abrégé *La recherche* PC].
- Humboldt, Wilhelm von. 1822. *Über das Entstehen der grammatischen Formen, und ihren Einfluss auf die Ideenentwicklung*, dans Flitner-Giel 1963, p. 31-63 [abrégé *Entstehen* FG].
- Humboldt, Wilhelm von. 1827. *Über den Dualis*, dans Flitner-Giel 1963, p. 113-143 [traduction de P. Caussat, «Le duel», W. v. Humboldt, *Introduction*, p. 101-126].
- Humboldt, Wilhelm von. 1827-1829. *Über die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues*, dans Flitner-Giel 1963, p. 144-367 [abrégé *Verschiedenheiten* FG].
- Humboldt, Wilhelm von. 1836. *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlecht*, dans Flitner-Giel 1963, p. 368-756 [abrégé *Über die Verschiedenheit*].
- Humboldt, Wilhelm von. 1836. *La différence de construction du langage dans l'humanité et l'influence qu'elle exerce sur le développement spirituel de l'espèce humaine, ou: Introduction à l'œuvre sur le kavi*, dans W. v. Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*. Traduction et introduction de Pierre Caussat. Paris: Editions du Seuil, 1974 [trad. française des chapitres 2 à 35 (avec le début de 37) de la *Verschiedenheit*. Abrégé *Introduction* PC].
- Humboldt, Wilhelm von. 1836. *La diversità delle lingue*. Introduzione e traduzione a cura di Donatella Di Cesare. Roma-Bari: Editori Laterza, 1991 [trad. italienne complète de la *Verschiedenheit*, identifiée par les initiales DC; le titre complet *Sulla diversità di struttura delle lingue umane e il suo influsso sullo sviluppo spirituale dell'umanità* figure seulement dans le volume, à la p. 1].
- Leibniz, Gottfried Wilhelm. 1704-1709. *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, dans l'éd. de J. Brunschwig, Paris: Garnier-Flammarion, 1966.
- Leibniz, Gottfried Wilhelm. Voir Gensini 1995.
- Saussure, Ferdinand de. 1907-1911. *Cours de linguistique générale*. Edition critique par Rudolf Engler, tome 1. Wiesbaden: Harrassowitz, 1968.
- Trabant, Jürgen. 1999. *Traditions de Humboldt*. Paris: Editions de la Maison des sciences de l'Homme.

Pierre Caussat

HUMBOLDT EN CONJONCTION AVEC SCHLEIERMACHER
DANS LA LUMIÈRE DE NICOLAS DE CUSE

0 – Puisque j’ai pris le risque d’un tel intitulé, il me faut bien tenter de le justifier et je ne vois pas d’autre moyen de le faire qu’en esquissant à grands traits quelques étapes de mon parcours intellectuel, un parcours qui m’amène aujourd’hui à ne vouloir, et peut-être à ne pouvoir, parler de Humboldt autrement qu’à l’intérieur de ce réseau triangulaire dans lequel se condense une assez longue histoire. Celle-ci commence par la découverte de Humboldt dans les plis de la «Philosophie des formes symboliques» (Cassirer), livre foisonnant en même temps qu’ordonné vers un horizon défini et où la philosophie et les philosophes témoignent d’un devenir autrement plus fécond et plus généreux qu’en tant de doxographies sérieuses et frileuses. C’est quelques années plus tard seulement que le même Cassirer me révélera Nicolas de Cuse dans le premier chapitre si maîtrisé de «Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance». Entre temps, j’avais été accroché par les longues et subtiles analyse de Heinrich Rombach (1965-1966), nourries par une découverte neuve du même Nicolas de Cuse et qui rejoignait Cassirer par l’importance reconnue au concept et aux valeurs de la fonctionnalité dans la pensée moderne. D’abord épisodique, l’intérêt de plus en plus soutenu qui menait au Cusain me fit tomber sur l’article de W. Sommer (1970) où ce qu’il disait de Schleiermacher pouvait s’appliquer, mutatis mutandis, à Humboldt, comme le confirmaient les notations éparées chez

M. Frank (1977). Boucle bouclée? Non, assurément; on est ici embarqué hors système, dans une boucle de boucles, en spirales, à rebondissements et rebroussements incessants, en un jeu renouvelé de coïncidences ou de télescopages provocants en raison de leur étrangeté même qui force d'autant plus à penser. «Rara quidem, et si monstra sint, nos movere solent», dit N. de Cuse dans la dédicace de «*De docta ignorantia*». Chacun de ces penseurs offre une rareté de ce genre, dérangement, subversive, en dissidence par rapport aux voies balisées de l'historiographie officielle, pressée de s'en débarrasser en les reléguant dans l'enfer des curiosités exotiques, indignes de la philosophie. Or c'est de philosophie qu'il s'agit, mais d'une philosophie *autre*, réfractaire, rebelle, frayant des voies singulières et y inventant sa langue propre, indigène et en même temps traductible, mais sans transfert immédiat et paresseux. De là un air de famille, comme on dit, mais sans filiation avérée, ce qui vaut présomption de sens dans l'aléa même des rencontres et des provocations. L'historiographie échoue ici à reconstituer une trame continue, et c'est pourtant à une continuité qu'on a affaire, mais en retrait et par échos, par renvois d'autant plus signifiants qu'ils sont dépourvus de toute reproduction doctrinale; «monstra», en effet, qui ne se montrent que pour répéter, de manière toujours singulière, un questionnement qui sollicite et critique les suffisances des orthodoxies et, ce faisant, effarouche les gardiens de la droite raison pressés de les exclure et de les oublier, de mettre hors circuit leur charge d'inquiétude corrosive. Il y a de quoi en effet; rien n'y est à sa place, directement reconnaissable. Quand Humboldt parle de «langue», il s'agit d'autre chose que de l'objet usuel de la linguistique; quant Schleiermacher traite de religion, on est en dehors des terres cartographiées de la théologie; et la «docte ignorance» offre à penser un projet qui met au défi et au supplice le lecteur Tantale pressé d'étancher sa soif d'apprendre et de savoir. Ce qui est en jeu chez ces penseurs sous-marins, ces témoins d'une aventure intellectuelle inclassable, c'est la mise à l'épreuve d'une puissance de la raison qui tire de sa retenue, de son repli même – au point de provoquer chez Schleiermacher l'émergence précipitée du terme d'«irrationalité», terme suspect de complaisance à l'égard de l'adversaire – les conditions d'exercice d'un ressourcement, d'une activation renouvelée de moment en moment et d'objet en objet. La raison agit masquée; c'est ainsi qu'elle avance, mais sans conquérir, sans triompher, en répondant à la provocation de défis inapaisés et en se mettant elle-même au défi dans le risque de ses réponses inachevables. S'il fallait proposer un concept capable d'exprimer en condensé un trait commun à cette famille de «monstres», ce pourrait bien être celui – paradoxal malgré une apparence de familiarité – d'*infini actuel*: une puissance d'infini capable de se contracter jusqu'à l'infirme d'une concrétion dépourvue de pesanteur et de convertir ce concret en point-origine d'irradiations sans terme clôturable. L'infini actuel, ce serait alors la pré-

sence active d'un infini dans le moindre des accidents qui «arrivent» et qui, arrivant, font advenir l'actualité elle-même infinie d'une raison en travail d'invention de soi.

Ayant promis, et s'étant promis, une justification, dira-t-on qu'on l'a trouvée? Le croire serait sûrement faire preuve d'une grande immodestie; mais, plus encore, d'une forte cécité, si l'entreprise de justifier présuppose l'attente et la promesse d'un fondement assuré; et il se pourrait bien qu'une telle attente contredît l'expérience la plus vive du penseur «sous-marin», du monstre-penseur en rupture d'orthodoxie, injustifiable en ses voies aventureuses.

Intitulé, et projet même, injustifiables, soit. Mais, pour autant, qu'on ne transforme pas cette reconnaissance en prédicat reposant, encore moins suffisant. Elle n'aura de valeur qu'à témoigner d'une exigence de probité que le risque pris d'audace et d'aventure rend plus exigible encore.

I – *Mise à l'épreuve inaugurale: deux séries de contraires associés*

Pour faire bref, ces deux séries seront répertoriées sous les appellations de:

- a) individualité/totalité (Humboldt)
- b) fini/infini (Schleiermacher)

et en notant d'emblée que les termes ici affrontés peuvent connaître des regroupements différents et se voir distribués autrement. On peut ainsi avoir les combinaisons: individu/infini et fini/totalité. Ce qui compte, c'est la logique commune de ces confrontations. Deux traits les caractérisent: en chacun des cas, on a affaire à un écart, à une «dislocation» qui interdit un passage graduel ou une interpénétration telle que, par exemple, l'individualité finirait par se résorber dans la totalité; en même temps, cet écart est condition, pour les deux termes affrontés, de corrélation, mieux encore, de provocation, telles que les deux «opposés» s'instituent dans leur confrontation réciproque. Ils s'expliquent l'un par l'autre en s'impliquant l'un l'autre sans se fondre dans un troisième moment qui, les absorbant, les réduirait à n'avoir été que des figurants provisoires. Chaque terme se construit dans sa relation polémique et solidaire avec son autre.

A) *Texte de Humboldt.*

«(56) ... car explorer la manière dont le particulier donne forme (*bildet*) dans son existence historique à un ensemble donné par l'idée est la fin que vise toute recherche empirico-philosophique, et tout spécialement celle qui porte sur la langue.

57. Toute pluri-modalité (*Vielfachheit*) de ce qui est en soi homologue (*gleichartig*) implique une telle tâche et elle suscite une exigence doublement forte là où la recherche, comme c'est le cas avec la langue, doit conduire non seulement à connaître et à représenter (*erkennen und darstellen*) mais, en même temps et principalement, à provoquer par choc en retour une action formatrice (*bildend zurückwirken*). Pour expliquer (*erklären*) le réseau général des langues, il suffit en un sens de s'en tenir à l'homologie de la nature humaine, nature où des forces semblables opèrent selon des lois identiques. Mais une recherche plus approfondie, qui vaudra légitimation plus accomplie, concernant la langue, me paraît conduire plus avant, c'est-à-dire jusqu'en un point auquel je n'ai voulu jusqu'ici que frayer la voie par touches légères, point où toute explication s'interrompt, sans donner lieu pour autant à une recherche métaphysique, c'est-à-dire visant à l'élucidation radicale (*Ergründung*) de l'être en soi et telle qu'elle puisse outrepasser les bornes de ce qui s'offre à l'explication. Quant à moi – car je le dis sur le ton de l'intime conviction bien plutôt qu'en invoquant la certitude d'une assertion de principe – on méconnaît l'être propre de la langue, on ne fait que proposer un semblant d'explication du procès spirituel de sa genèse (non de sa genèse en soi mais de celle qui opère dans la singularité de moment en moment du parler et du comprendre) et on désavoue l'action puissante qu'elle exerce sur la vie intérieure (*Gemüt*) quand on considère le genre humain à la manière de natures innombrables appartenant à une seule et même espèce; au lieu d'y voir une même espèce éclatée en individus innombrables, perspective à laquelle on parvient également sous de tout autres angles de vue que celui du langage et à partir de tout autres points d'ancrage. La différence des deux assertions opposées est patente, car l'affinité interne du genre humain repose, en ce dernier cas, sur l'unité d'être de ce genre, alors que, dans le premier cas, elle ne repose que sur l'unité d'idée qui, du haut de son regard contemplatif ou de son action créatrice, en compose un ensemble.

58. C'est dans le mode opératoire dont procède cette affinité que se trouve déposé le secret de l'individualité humaine où il est permis de voir en même temps celui de l'existence humaine. Il s'agit du point où c'est dans l'état lié à la condition terrestre qu'on peut s'attendre par excellence à une différence qui, dès lors, une fois ces deux états (individualité et existence) pris en compte et combinés à la lumière de la conscience, devrait provoquer en même temps une conversion complète de toutes les perspectives reçues jusqu'ici. Un tel secret ne saurait être ni expliqué ni radicalement élucidé, mais, si on tient à expliquer correctement les phé-

nomènes et à diriger l'effort intellectuel dans la bonne voie, il faut se garder de méconnaître l'être de cette affinité, propre à l'individualité humaine, en le tirant seulement de concepts logiques et discursifs au lieu de le chercher dans la profondeur du sentir interne et dans une réflexion qui poursuit la recherche jusqu'à ses limites extrêmes. Le simple fait d'accueillir la perspective envisagée ci-dessus comme la bonne et de la recevoir, ne fût-ce que sous la forme d'une possibilité pressentie, constitue déjà une invitation à se prémunir contre la perspective inverse.»

Über die Verschiedenheiten..., (1829), VI, 175-176

Ce texte propose, en quelque sorte, un exposé de la méthode qu'il n'est pas malaisé de restituer, une fois repérées les oppositions qui le scandent.

a) Un premier jeu d'opposés repose sur le groupe: *expliquer/élucider radicalement*, face à son contraire, privé de verbe défini mais qu'on peut traduire par: *entendre et chercher sans préalable*, écouter ce qui s'engendre ici et maintenant «dans la profondeur du sentir interne», bref l'expérience des genèses sourdes et vivaces en même temps, irréductibles à tout principe constitutif comme à toute fin assignable, principe (*Grund*) et terme (*Ende*) qui dessineraient un cycle complet de processus répertoriés et clôturables. Synthèse exhaustive contre genèses en devenir toujours ouvert, qu'on sera en droit, dès lors, de qualifier d'*unergründlich*, insondables en leur fond, sans fond, c'est-à-dire sans raison explicite et suffisante qui, du même coup, se montrerait superficielle, survolant la surface de phénomènes réduits au rôle de figurants dociles.

b) Cette fonction de la raison est tenue ici par l'Idée (du moins celle qui intervient à la fin du § 57: idée en survol, souveraineté d'un regard ou d'une action lointains, condescendants). (Il y a, dans ce texte, une autre «idée», on y reviendra). Cette Idée souveraine n'a pas de mal à composer un «ensemble», il lui suffit de ramasser les particularités et de les lier en un tout, sans égard pour leur singularité. Celle-ci est rendue ici par le terme de *Wesen*, source d'équivoque si on cède à la tentation d'y lire «essence». Or il s'agit de l'«être propre», cet être-ci en son «essentiation» active, c'est-à-dire en sa réalisation en un devenir qui lui appartient «en propre». Ce qui fait de ce terme un quasi-équivalent d'*individuum*. Comme le note T. Borsche, à propos de N. de Cuse précisément,

«l'être propre (*Wesen*) d'une chose cesse d'être un exemplaire valant d'une masse indéterminée d'exemples... Dans le terme *Wesen*, la langue allemande a conjoint et unifié *Individuum* et *essentia*: un individu est un

être, parce qu'il *a* un être qui est plus que ce qui apparaît en lui ici et maintenant. Selon ce concept, un individu sans être est tout aussi peu concevable qu'un être sans individuation» (Borsche, 1990, p. 181).

Par «unité d'être», il faut alors entendre, non un principe transcendant ni une somme capitalisant ces mêmes particularités, mais une communauté d'appartenance (*Verwandschaft*, affinité) entre singuliers, tous égaux de par la tâche qui incombe à chacun de réaliser sa singularité. Il y a donc une différence «patente» entre deux identités: celle qui noie les «différences» dans l'unité d'un genre commun et celle qui ne se reconnaît que dans la «plénitude inépuisable de possibilités d'être» (Borsche, *ibid.*), possibilités en instance de réalisation et d'activation. Ce clivage se retrouve partout: dans le langage (qui ne se trouve que dans et par la multiplicité des différences de langues) et dans l'humanité (qui, à tout prendre, n'existe que dans la dissémination d'«individus innombrables»). Liste non close.

c) Ce qui est en accusation ici, c'est la suffisance du concept, comme aussi l'arrogance d'une spéculation qui croit pouvoir faire l'économie d'une descente auprès des «êtres mêmes»; non pas descente, à vrai dire, mais écoute patiente, attentive et surtout prête à se laisser bousculer, donc instruire par l'irruption soudaine de genèses imprévues, non prévisibles. Deux philosophies sont ici en compétition: la philosophie «courte» des «discursivités» tranchantes, hégémoniques, mais autistes, enfermées dans la suffisance solitaire d'un discours exsangue; et la philosophie «longue» qui accepte et attend les détours et les surprises d'un procès infini qui se joue dans les anfractuosités du «sentir interne» comme dans la multiplicité des figures et des cas offerts par l'expérience sans délimitation préétablie; ce que Humboldt désigne par le prédicat d'«*historisch philosophisch*»: spéculation en un sens, mais sans orgueil, humble, disponible, immergée; mieux encore, s'immergeant dans les flux et reflux d'expériences en cours et qui ne peuvent être entendues qu'à condition pour le discours de reconnaître son appartenance à un devenir qu'il n'instruit qu'en se laissant instruire par lui. Ainsi le linguiste («chercheur en langue») continue-t-il à entendre sa propre pratique de parlant/entendant dans celle des autres auxquels il reste redevable de ce qu'ils lui donnent à apprendre.

On peut donc parler de philosophie «en repli» (comme on l'a dit plus haut de la raison) qui accepte de paraître faible, face à la force affichée de la spéculation. Mais cette faiblesse se retourne, ou mieux se convertit, en une force propre, fragile sans doute, d'autant plus intense car il y va de l'intensité de commencements fondateurs en leur ordre, ceux, par exemple, qui se manifestent en tout parler effectif, *idiome* en tant que résolument propre au parlant, *dialecte* (dia-lecte) en tant que générateur d'une communauté, même réduite à deux

interlocuteurs. Repli donc, par rapport à l'Idée unitaire et solaire; mais au profit d'une autre idée de l'idée (cf. les toutes premières lignes de notre texte). Lignes, à vrai dire, ambiguës, prises à la lettre; pourtant le contexte ne permet pas d'hésiter longtemps, car c'est, en ce cas, le «particulier» qui donne corps (et forme) à un ensemble investi par l'idée. Il n'y a pas d'ensemble sans idée, mais tout change selon que l'idée lui préexiste ou lui est co-extensive, donc, en ce cas, à la fois donatrice et donnée; ce que, par ailleurs, principalement dans les textes consacrés à l'esthétique, Humboldt qualifie d'*idealisches*; idéal, si on veut, mais sans hauteur en surplomb ni injonction impérieuse, idéalité en tension dans le devenir agissant du particulier, immanente au travail des forces qui le façonnent et le transfigurent, en un mot le font advenir à son individualité accomplie, par quoi il se montre totalité singulière, exemplarité sans modèle, idéalité actuelle, en œuvre et en actuation, à distance et en différence à l'égard de son «type» afin de le fonder en le forgeant (et où on lit une reprise renforcée de l'«idée régulatrice» de Kant). Aussi est-ce à bon droit que Borsche peut dire: «Par principe tous les individus sont 'idealisches'» (Borsche, 1981, p. 135).

Un tel repli est donc tout le contraire d'un abaissement, encore moins d'un renoncement: un enfouissement pour des élans toujours nouveaux, à l'image du géant qui reprend vigueur au contact de sa terre maternelle (Humboldt, 1829, VI, 125). La dualité individu/idéalité signale une opposition qui, dans la tension des termes, inscrit une tension des forces, provoquées à se concentrer pour se déployer selon une dynamique sans fin. Elle est, au demeurant, à l'œuvre en tout domaine et chaque fois scandée par une oscillation entre termes antagoniques et complices de par la provocation qu'ils se font l'un à l'autre. Ainsi en va-t-il d'individu et d'humanité; celle-ci ne vit que d'individualités qui se scindent et se disséminent pour mieux en assurer la promotion féconde; ainsi du langage et des langues, de la langue et des dialectes, du parler et du comprendre; et, sur un plan plus formel (logique), la dualité de l'isolation (*Vereinzellung*) et de la combinaison (*Verbindung*), ou du tout et des parties, liés, de manière serrée, par une réversibilité infinie: chaque tout se redécouvre et se fait partie, de même que toute partie peut se réinventer tout. Partout des ensembles et des disparates, et la disparation elle-même sert à entretenir une incessante affinité (*Verwandschaft*, condition de comparaison (*Vergleichung*), mais toujours différentielle (*Verschiedenheit*); dualités polarisées, en miroir l'une face à l'autre et en interaction l'une par l'autre; un immense réseau de «co-incidences» qui ne s'appartiennent qu'en se disjoignant et en pouvant ainsi co-opérer.

«... (c'est) la limitation de l'individualité (qui) ouvre à l'homme l'unique voie lui permettant de s'approcher toujours davantage de la totalité inaccessible» (Humboldt, 1835, VII 25).

Au fondement de cette assertion récurrente chez Humboldt on détectera la substitution à une logique de la subsomption (Aristote) d'une logique autre, qu'on appellera provisoirement et de manière pour l'heure énigmatique, avec Borsche, «logique de la complication» (N. de Cuse). Mais il est trop tôt pour y entrer plus avant.

B – *Texte de Schleiermacher*

«... Comment (la spéculation) peut-elle devenir quelque chose de mieux qu'un squelette rigide et décharné?... Comment en arrive-t-elle à la pitoyable uniformité qui ne connaît qu'un unique idéal qu'elle impose partout? Parce qu'il vous manque le sentiment foncier de la nature infinie et vivante, dont multiplicité et individualité sont le symbole. Tout ce qui est fini ne subsiste que par la détermination de ses limites qui doivent être en quelque sorte découpées et prélevées sur l'infini. Ainsi seulement peut-il, à l'intérieur de ses limites, devenir lui-même infini et se vouer à une formation qui lui soit propre, faute de quoi vous perdez tout dans l'uniformité d'un concept général. Pourquoi la spéculation vous a-t-elle donné si longtemps, au lieu d'un système, des fantasmagories, et, au lieu de pensées, des mots?... Parce que le sentiment de l'infini ne l'animait pas et que ni le désir ardent ni la crainte révérentielle de l'infini ne contraignaient ses pensées raffinées et éthérées à prendre une consistance un peu ferme afin de se maintenir contre cette puissante pression...

... [Pour la religion] l'univers est dans une activité ininterrompue et se révèle à nous à tout instant. Chaque forme qu'il produit, chaque être (*Wesen*) auquel il accorde, de par la plénitude de la vie, une existence distincte (*abgesondert*), chaque événement qu'il tire de son sein débordant et toujours fécond est une action qu'il nous destine et, de la sorte, prend chaque trait singulier comme une partie du tout, et chaque trait singulier comme une figuration (*Darstellung*) de l'infini, là est la religion.

... [La religion] est infinie de part en part, un infini de matière et de forme, de voir et de savoir à son sujet... Chacun doit être conscient que sa religion n'est qu'une partie du tout et que, sur les mêmes objets qui l'affectent religieusement, il y a des perspectives (*Ansichten*) qui sont tout aussi pieuses et pourtant parfaitement différentes des siennes et que, à partir d'autres éléments de la religion, jaillissent des intuitions et des sentiments pour lesquels peut-être le sens lui fait absolument défaut...»

Über die Religion... (1799), 2^e discours, p. 53-63

La différence d'objet, marquée par la «religion», ne saurait masquer une communauté patente d'inspiration et de régime entre ce texte et celui de Humboldt. Au premier rang, ce qui retient l'attention, c'est une même critique de la «spéculation» qui, promettant un système, ne donne que des artifices verbaux et donc le contraire d'une langue capable de former (*bilden*), de donner corps à des pensées incarnées, vivantes, non éthérées. C'est que la spéculation ne connaît pas, en vérité ne veut pas connaître, la relation dynamique entre fini et infini qui ne développent leur fécondité respective que dans la reconnaissance de leur opposition. Distincts, disjoints, fini et infini peuvent engager un dialogue qui les conduit, en s'affrontant, à prendre la bonne mesure l'un de l'autre. Mais mesure sans répartition assurée, en invention et en tension qui se réverbèrent, par exemple, dans les confrontations internes du fini, entre le désir ardent (*Sehnsucht*) et la crainte révérentielle (*Ehrfurcht*); et cet affrontement est si peu contrôlé qu'il laisse place, mieux encore, offre leur chance à une multiplicité de perspectives. Nul mode ne détient une autorité telle qu'elle s'imposerait à d'autres. Aussi Schleiermacher soutient-il plus loin, dans le 4^e discours, qu'il ne saurait y avoir en ce débat ni maître ni disciple («Maîtres et disciples doivent pouvoir se chercher et se choisir dans une parfaite liberté», *ibid.* p. 221); rôles tournants, sans distribution stabilisée. Seul pourrait se dire maître celui qui s'arrogerait la possession du «système»; ainsi le spéculant qui témoignerait alors d'une cécité totale à l'égard de l'infini, plus exactement, se serait mis lui-même dans l'impuissance à affronter l'infini, se condamnant au destin fantasmagorique de bonimenteur creux, s'interdisant par là même d'accéder à la véritable individualité qui appelle et exige une individuation continuée, sans terme défini.

Il est clair qu'on retrouve ici quelques-uns des traits déjà repérés chez Humboldt, avec peut-être certaines inflexions plus radicales encore; en particulier au sujet des «limites» dont la détermination devient un moment fondateur dans le duel entre fini et infini. On a là comme une reprise et un renforcement de l'axiome de Spinoza: «toute détermination est négation»; assurément, en ajoutant, cependant, qu'il n'est de négation véritable que voulue, entretenue par une «séparation» constitutive en quelque sorte et qu'elle ne disjoint que dans la mesure où elle conjoint en même temps. C'est à condition de me vouloir et de me faire fini que je découvre l'infini comme mon autre, partenaire distant et dialoguant. La limite est donc doublement positive; condition du procès qui me permet de devenir moi-même, elle marque en même temps le seuil ou la rive au bord desquels je peux interpellier l'infini; c'est cette interpellation qu'ignorent ou, pire, refusent les constructeurs de systèmes spéculatifs, figés dans l'«uniformité», l'unimodalité de concepts abstraits.

Aussi les philosophes ne sont-ils pas forcément les mieux habilités à dire le vrai en ce domaine où il y va des risques et des chances d'un pouvoir de jugement (*vis judicaria, Urteilskraft*) qui ose bousculer les distributions ordonnées et les frontières établies. C'est le poète, ce héros de l'imagination, qui prend ce risque:

«Le général et le particulier coïncident; le particulier est le général, se manifestant dans des conditions différentes» (Goethe, 1977, § 4, p. 34)

Et, tout de suite après, dans une prose rimée:

Qu'est-ce que le général?	Was ist das Allgemeine?
Le cas singulier	Der einzelne Fall
Qu'est-ce que le particulier?	Was ist das Besondere?
Des millions de cas	Millionen Fälle

(*ibid.*, § 5)

On touche ici du doigt, de manière plutôt abrupte, un renversement de la logique de la subordination en une poétique de la coordination (qui n'exclut pas sa logique propre qu'on tentera de repérer par la suite). Pour le moment, on se contentera de signaler deux traits qui nous intéressent de très près: la rencontre, mieux, la coïncidence, en ce point, de Schleiermacher et de Humboldt, et singulièrement leur convergence dans la recherche et la défense des «généralités individuelles» dont la langue, entre autres, est un bon exposant (cf. M. Frank, 1985, p. 183 et passim). Ce qu'à peu près en même temps *le Philosophe* (Hegel évidemment) s'efforçait de promouvoir sous le terme d'«universel concret». C'est ce qu'il disait qu'il voulait; nous laisserons pendante la question de savoir s'il a pris, pour y atteindre, le bon chemin.

II – *La spirale et l'horizon des oppositions*

A – On découvre vite que l'univers de discours de Humboldt comme de Schleiermacher est tissé d'oppositions qui en marquent la respiration propre. (Ce que ce dernier propose de conceptualiser par le terme d'«oscillation»; en écho, chez Goethe et Schelling, on a «polarité»). Pour ne retenir que les plus manifestes, chez Humboldt, on notera:

physique/spirituel
 (et son répondant dans l'ordre langagier: son/sens)
 empirique/rationnel
 sujet/objet
 soi/autre

esprit/monde
interne/externe
unité/pluralité
reçu/transformé etc.

Ce n'est là que le squelette d'un jeu de couples qui peuvent se démultiplier indéfiniment et dont nulle liste ne peut être établie car chacun des termes est susceptible de se voir repris dans une dualité nouvelle. Ce jeu demeure ouvert; il ne saurait donner lieu à inventaire; il n'y a pas ici de «table des catégories»; la dynamique du mouvement reprend toujours ses droits sur les moments en lesquels elle s'est provisoirement arrêtée: fixation indispensable, en attente de nouveaux rebonds.

B – Sans présumer leur caractère décisif, on en retiendra deux pour leur exemplarité immédiate, mais non exclusive, et d'autant moins que les termes en jeu restent engagés dans un flux de compétitions et de provocations continues.

a) *Légalité/liberté*

«Dans la manière dont la langue se module en chaque individu se manifeste face à la force (*Macht*) [qu'elle représente pour lui] une puissance (*Gewalt*) que l'homme exerce sur elle... Dans l'influence qu'elle exerce sur lui réside la légalité (*Gesetzmässigkeit*) de la langue et de ses formes, dans la contre-action qui provient de lui réside un principe de liberté. Car en l'homme peut venir à surgir quelque chose dont nul entendement ne saurait trouver la raison (*Grund*) dans les états antérieurs; et ce serait méconnaître la nature de la langue et léser précisément la vérité historique de sa genèse et de ses transformations que de vouloir lui retirer la possibilité de tels phénomènes, si inexplicables soient-ils. Mais, si indéterminable et inexplicable que soit en elle-même la liberté, il est toujours possible de repérer les limites par lesquelles elle est retenue à l'intérieur d'un espace de jeu qui est sa marque propre; et si la recherche linguistique se doit de reconnaître et d'honorer le phénomène de la liberté, il lui incombe de mettre autant de soin à en détecter les limites». (Humboldt, 1835, VII, 65 – fin du ch. 14)

Porté par l'allégresse des fins de paragraphe, ce passage réussit à faire proliférer les dualités, puisque au couple «légalité/liberté», se surajoute celui de *Macht/Gewalt* qui, lui-même, contient implicitement celui de *Sprache/Rede* (langue instituée/parole émergente et inventante), lequel reprend à son compte celui de «possibilité/effectivité» qui en est, en quelque sorte, le support logique. Cette logique paraît ne faire que reprendre celle d'Aristote (puissance/acte); on

tentera plus loin de montrer toute la distance qui l'en sépare et qu'on peut déjà pressentir en ce qu'elle combine deux régimes de «puissance», puissance virtuelle, concentrée, et puissance effervescente, «déchaînée», dont la relation entretient une tension de forces toujours actives, même dans l'imminence retenue de ses manifestations. Cette tension est dépourvue de localisation; elle peut s'étendre à toute «nature» comme à la nature dans toute son extension, comme ose le formuler Schelling en quelques «axiomes» énoncés sans crainte des paradoxes :

«La nature doit être libre dans son aveugle légalité et, inversement, légale dans la pleine liberté; en cette union seule réside le concept d'organisation.

La nature ne doit agir ni purement hors loi ni purement selon la loi; elle doit être hors loi dans sa légalité et légale dans son alégalité (*Gesetzlosigkeit*)

[Cette union n'a pas de meilleur concept que celui de pulsion (*Trieb*). Il est donc permis de dire que] «dans la matière organique opère une pulsion formatrice originaire (*ursprünglicher Bildungstrieb*) grâce à laquelle elle reçoit, entretient et relance continûment une figure déterminée» (Schelling, 1979, p. 595 sq.)

Le rapprochement de ces deux textes permet de souligner deux traits étroitement associés; c'est d'abord l'idée de la «détermination» prélevée, ou plutôt se prélevant elle-même, sur fond de tensions puissantes et sourdes, sans «pré»-détermination et, par suite, ce qui en découle immédiatement, la reconnaissance d'une dignité de la contingence, arrachée au statut d'accident fortuit, promue au rôle d'événement majeur, autant dire fondateur. La nature, comme toute nature, celle de la langue incluse, se montre grosse de potentiels en instance d'effectuation, selon des modes chaque fois singuliers, donc inattendus et surprenants. Sa loi se condense dans la production de variations, non pas surajoutées, mais intimement couplées à l'invariance de la matrice.

b) *Identité/différence*

Dualité vénérable, mais qui se trouve prise dans un mouvement qui la renouvelle et la déplace, non sans entre temps la mettre en relation avec d'autres couples dont elle est largement responsable. L'identité se donne d'abord comme la non-différence, comme ce qui reflue sur soi pour s'y concentrer et, ce faisant, se rend différente d'autres instances en souci de leur propre identité. Ce qui nous reconduit à la «singularité», pôle de présence active, d'affirmation de soi, à la fois suffisant (indépendant) et non suffisant, dans une dépendance au moins contrastive par rapport à d'autres singuliers. Les paradoxes fourmillent alors; incomparable de par sa différence identifiante, le singulier devient comparable

par son identité différentielle, les différences propres à chacun le rendant en même temps disponible pour une confrontation stimulante, voire enrichissante. C'est dire qu'on est passé d'une identité «substantielle» à une identité relationnelle où chacun bénéficie, pour sa propre intelligence, de s'affronter à l'auto-affirmation de l'autre. Relations en rebonds qui instituent un espace d'interlocution, dans l'ordre du dialogue inter-individuel (Je/Tu, relation de base, fondement de la dialogicité de la langue) comme dans l'ordre macroscopique des échanges entre langues; où on retrouve le couple *Vergleichung/Verschiedenheit*: comparaison et différence s'entretiennent mutuellement, dans la mesure où c'est la différence qui sollicite la comparaison comme mise en chantier des singularités significatives, rebelles, de langue à langue, lesquelles à leur tour en sortent tout à la fois éclairées et renforcées (et pour entendre un peu mieux cette corrélation, il suffit de passer à la limite inverse en supposant la différence réduite à l'état de diversité accidentelle d'un unique patron, ce qui reconduirait à l'effacement de la langue en tant que telle, et au retour à l'état antérieur à la linguistique, co-extensive à l'exploration «comparative», précisément, des langues en leurs différences mêmes). La relation a du mouvement pour s'amplifier, jusqu'à celle qui fait s'affronter le Soi et le monde, («La formation de soi ne peut embrayer et se poursuivre que dans et par la mise en configuration du monde»; et un peu plus loin: «... cette intériorité qui sépare le Moi de la réalité jusque dans la conjonction qui le relie à elle» (1835, VII 33). C'est partout, en toute région, que joue cette «loi» d'autant plus puissante qu'elle résiste à une mise en forme définie. Et pour cause: elle est travaillée par une puissance d'infinimentisation qui va jusqu'à conjoindre l'extrême d'un maximum et celui d'un minimum. Ainsi des deux extrêmes qu'instituent face à face «totalité» et «individualité» («(c'est) la limitation (*Beschränkung*) – mais on dirait mieux encore: contraction, on s'en expliquera plus loin – de l'individualité (qui) ouvre à l'homme l'unique voie qui lui permet de s'approcher toujours davantage de la totalité inaccessible», VII 25); et cette loi se retrouve dans le champ des langues:

«Si étonnante est dans la langue l'individualisation au sein de la convergence universelle qu'il est tout aussi juste de dire que le genre humain en entier ne parle qu'une seule langue que de dire que chaque homme en possède une particulière» (VII 51)

En écho chez Schleiermacher:

«Une force infinie n'est vouée à se présenter d'emblée sur le mode de la partition et de la séparation qu'en se révélant également en figures singulières et différentes» (1799, 5^e discours, p. 240-241)

Ce qui a son répondant dans le problème de la traduction. Passant par le filtre d'une langue singulière, un énoncé, si «général» soit-il, est, en toute rigueur intraductible (*unübertragbar*); mais c'est aussi la raison pour laquelle il appelle sa traduction (*übertragbar*) qui, du coup, cessant de se réduire à une simple translation partie par partie, exige la conversion d'un univers de discours à un autre, différent tout en se montrant complice. C'est qu'il ne s'agit pas alors d'une substance qui se partagerait en s'affaiblissant, mais d'une puissance qui se prodigue en se révélant et en se renforçant, ou d'un principe unitaire et unifiant qui ne défend pas jalousement son intégrité; celle-ci a besoin, pour ainsi dire, de se mesurer à son contraire, l'altérité; elle se dissémine (multiplicité) et cette dissémination vaut ensemencement. Ce qui exprime très précisément le principe et le motif d'une *monadologie*, accentuée et comme aggravée par rapport à son patron (Leibniz) et dont la source primaire se trouve chez Nicolas de Cuse: un univers d'un même tenant (puissance), infini en ses deux bords, vers le principe et vers ses «effets», effets en réseau, entrecroisés et alternants, qui se fécondent en se répondant sans jamais se confondre; où tout se répète sans cesser de figurer comme nouveauté, sans point d'arrêt, sans limite d'horizon qui figerait une prodigalité invincible; système prégnant et non saturé, se jouant et se risquant dans la multiplicité même des effets qui paraissent le contester.

C – Ce qui précisément paraît le contester, c'est ce qui se produit à la jonction des termes en opposition, au point (non ponctuel) où ils se rencontrent et s'échangent pour donner lieu à une production originale. Il est plus juste de parler d'invention, car la rencontre, ici, échappe au schéma aristotélicien (puissance/acte) et à l'aménagement qui s'opère entre les deux moments sur le mode du compromis. Il y a bien plutôt «compromission», engagement de chacun des moments avec et dans l'autre au point pour eux de s'y perdre et d'en renaître. La rencontre du masculin et du féminin en fournit ici un paradigme éclatant (cf. *Über den Geschlechtsunterschied*, 1794, I 311 sq.). La différence disjonctive de *Geschlecht* (genre/sexe, non pas flottement mais in-décision, marge de manœuvre) suscite une tension de forces qui trouve sa résolution dans une conjonction éruptive, semblable à l'éclair, et qui produit un être nouveau, effet, mais distinct et promis à un développement singulier. Trois conditions se conjugent: différence des forces, condensation de force (*Trieb*, pulsion) et production (*Zeugung*, engendrement). Or, ce schéma se répète en toute région: aussi bien en ce qui relève de *Formung* (engendrement des «formes de la langue») qu'en ce qui concerne *Bildung* (engendrement de la personnalité, individuelle autant que sociale). Ce qui est décisif ici, c'est l'accent mis sur la puissance active, plastique, plasticienne, qui s'empare d'un donné, quel qu'il soit (chose, sonorité, idée) et le modèle pour le façonner selon ses exigences. Est en jeu dès

lors le concept de «forme»; exposé à de fortes turbulences interprétatives, surtout à cause de la notion de «forme interne», tournure passée dans l'usage, peut-être de manière surévaluée, voire usurpée et dont on admettra sans peine le caractère équivoque aussi longtemps qu'on ne lira pas en lui le concept de *Formung*, proche de *Gestaltung*, qui entend marquer le moment d'immanence active, le foyer agissant qui façonne, ordonne, transforme le «matériau» donné – au point de l'intégrer comme composante saturable à l'ensemble neuf qui émerge de leur échange mutuel. Cette «loi» vaut pour la nature:

«... action réciproque; ... Matériau et forme, si plurimodale que soit la manière dont chacun d'eux se contracte en lui-même face à l'autre, échangeant leur être propre et nul moment n'est nulle part simplement formant ou formé» (*ibid.*, p. 312)

comme pour la langue:

«Le concept de forme ne doit être reçu que pour autant qu'il donne accès à une méthode de formation langagière (*Sprachbildung*). En appeler à la forme, c'est reconnaître la voie singulière frayée par la langue, et avec elle par la nation dont elle relève, pour exprimer les pensées.» (1835, VII 51).

De cet échange naît ainsi un être neuf, sujet/objet, revendiquant une structuration propre, contingente sans doute, mais dont la contingence exprime la présence patente d'un concret, d'une concrétude irréductible aux éléments «abstraites», en lesquels on pourrait être tenté de les analyser et de la dissoudre. Jouant sur la proximité phonétique-graphique des termes, Nicolas de Cuse désigne ce concret du terme de *contractio* (*contractum/concretum*), qui lui-même porte inscrit dans ses flancs sa sémantique propre. *Contractio* marque la résultante, toujours à l'œuvre, d'une conflagration par laquelle les moments initiaux s'abolissent pour renaître en un être (*Wesen*) exhibant la puissance inventive qui l'a formé. Rien n'est qui ne se manifeste comme le produit d'opérations toujours actives, fût-ce à l'état dormant. Rien, dans un univers de force entrecroisées, n'est simplement *ergon*; il n'est d'*ergon* que par l'*energeia* qui l'habite et le fait être.

III – *Conjectures théoriques communes*

A – *En négatif*

On en débusquera trois qui s'imposent de manière tellement récurrente qu'on les a déjà vues apparaître, au moins implicitement. C'est tout d'abord l'adieu à la notion de *substance* et à son associée solidaire, l'*accident*. Substrat

identitaire sans différence, la substance arbore une suffisance qui la protège contre les remous d'une expérience ouverte et exposée, mais qui la rend en même temps curieusement impuissante, et deux fois, par l'incapacité à s'inventer elle-même à partir de la rencontre de forces adverses et conjonctives, et par l'enfermement dans des limites assignées qui lui interdisent de dialoguer avec un dehors d'où pourrait lui venir une régénération. Il ne lui en vient que des accidents, c'est-à-dire l'envers appauvri d'événements créateurs s'annonçant avec la violence et la soudaineté de l'éclair. Ni finie ni infinie, la substance échappe justement au risque de la conflagration entre fini et infini, par quoi ils se fondent l'un l'autre en ne cessant de se provoquer. Ce que la langue manifeste de plein droit :

«La relation du monde avec l'homme est la commotion électrique d'où émerge la langue, et non seulement en sa genèse mais continûment, aussitôt que des hommes se mettent à penser et à parler» (Humboldt, 1829, VI 204).

C'est ensuite la fin d'un ordre hiérarchique qui ne sait reconnaître une pluralité qu'en la soumettant à une subordination affectant chaque être à un rang dans une échelle de dignité décroissante et telle que même les degrés supérieurs pèchent par quelque déficience, fût-ce celle, mais elle est commune à tous, de subir la place qui leur est assignée. Mais, dans un univers ouvert à, et dynamisé par, l'infini, tous les êtres sont infiniment distants de cette puissance infinie et chacun est un écho singulier de celle-ci; ils sont donc à égalité dans la tension qui les travaille et qui les fait également co-opérants, co-ordonnants d'une pulsion d'infini qu'ils partagent tous. Nul ne peut revendiquer une distribution à son profit de la puissance infinie que le moindre être, le moindre idiome contracte à sa manière, la sienne, différente et solidaire par sa différence même, sans prééminence ni déficience entre tel et tel, de celui-ci à tel autre.

C'est enfin – mais ce dernier trait suit de très près celui qui le précède – le congé donné à l'analogie et à la participation qui impliquent une dénivellation de haut en bas telle qu'en s'éloignant du modèle ou de la forme suprêmes s'affaiblissent les liens de ressemblance et s'aggravent les marques d'une difformité et d'une diminution (difformité «matérielle», diminution «formelle»). Mais, à tout prendre, tous les êtres sont diminués, certains, les plus bas situés, l'étant davantage encore. Qu'on renverse l'analogie, qu'on entende par là, comme le demande Kant,

«non pas, comme on l'entend communément, une ressemblance imparfaite entre deux choses, mais une ressemblance parfaite entre des choses tout à fait dissemblables» (1985, p. 142 – Prolégomènes, § 58).

on se libère de ce destin oppressant. Il s'agit alors, non d'analogie, mais d'*homologie* qui, postulant un droit égal à une confrontation illimitée, fonde en même temps l'égalité de tous les êtres en compétition, au nom de leurs dissemblances mêmes.

B – *En positif*

Ce positif est déjà dessiné en creux par le négatif qui en est l'envers. Mais il n'est ni insignifiant ni indifférent d'en énoncer, fût-ce à gros traits, les moments principaux qui rassemblent et condensent en même temps quelques-uns des éléments doctrinaux – à supposer qu'il soit pertinent de parler ici de doctrine – du discours de Nicolas de Cuse.

a) Au principe, à la source, rayonne un Logos (Dieu) désigné – non pas défini – par une puissance absolue et infinie qui se dérobe à toute appréhension (on ne peut donc pas la définir, ce qui reviendrait à l'annuler) et qui, débordant toute limite, affirme sa présence en tout et partout. Aussi ne peut-on la dire que sur un mode contra-doxique, para-doxique («paradoxal») : infiniment distante et absolument présente, transcendante et immanente, sans fondement (d'autres diront plus tard *Ungrund*) et au fondement de tout; non désignable autrement que de manière métaphorique; l'une des métaphores les plus suggestives s'obtient par une torsion de la langue: *possest* (contraction de *posse/esse*). Etre et puissance indistinguables: son être est sa puissance.

b) Cette puissance se manifeste dans et par la prodigalité de ses effets. A puissance infinie, effets infinis: relation que N. de Cuse exprime par le couple *complicatio/explicatio*. Le Logos-source est l'*omnia complicans* qui se dévoile dans l'infinité illimitée de son *explicatio* (*explicans omnia*: une unité ramassée qui se dissémine en multiplicités illimitées dont chacune se montre comme une *contractio* singulière, à la rencontre de la puissance «intensive» du principe et de la prodigalité «extensive» des effets). Chaque être (existant effectivement) opère une alliance originale de fini et d'infini, telle qu'on est autorisé à y voir un «infini fini» (*infinitas finita*), inséré – sans assignation définie – dans l'espace infiniment ouvert entre une contraction maximale (univers) et des contractions minimales (la moindre des «choses» perceptibles). Aussi l'univers est-il sans bordure repérable (contraction amplifiante) tout comme la chose peut se fragmenter indéfiniment (contraction de contraction; ce qui développe l'adage formulé antérieurement dans l'anonyme *Livre des XXIV philosophes* (XII^e s.) sur le monde dont le centre est partout et la circonférence nulle part). Fin du «monde clos»; ouverture de l'univers infini et dont l'infinité (infinitude finie) se dissémine en finitudes infinies; aussi l'univers se manifeste-t-il comme l'ensemble conjoint de disjonctions renaissantes, dans une alternance interminable.

c) Cette cosmologie appelle sa logique que Borsche propose de dénommer, par contre-position à la logique (traditionnelle) de la «subsumption», logique de la «complication» (Borsche, 1990, 206 sq.). On dirait plus justement: «logique de la contraction». Le décisif ici concerne le rejet d'une logique d'emboîtements successifs, dégradés et appauvris, de genres à espèces (et à individus, hors classement en toute rigueur); avec son corollaire: rapport inverse entre «compréhension» et «extension» (généralité de plus en plus vide contre concret de moins en moins définissable). Renversement radical en logique de «contraction» où les deux mouvements de généralisation et de spécification alternent selon une étroite complémentarité (conjonction/disjonction, ensembles/éléments solidaires au sein d'un processus continu). Tout élément peut toujours se combiner avec d'autres en construisant ainsi une structure commune, laquelle peut répéter le même mouvement à un niveau plus englobant et ce mouvement peut repartir en sens inverse, toute structure complexe pouvant se fragmenter en éléments disjoints. C'est un même mouvement de contraction qui va soit vers la conjonction, soit vers la disjonction, sans qu'on puisse jamais tomber sur des ensembles vides ou sur des éléments insignifiants. Où on retrouve l'énoncé de Humboldt sur le mouvement des langues, capable d'aller de l'amplitude maximale («une seule langue») à la dispersion maximale («langue particulière à chaque homme»). C'est la même idée qui figure dans les concepts de *Urphänomen* ou de *Urtypus* (Goethe et Humboldt), lesquels renvoient, non à des abstraits généraux, mais à des contractions généralisantes qui ne cessent pas d'être concrètes, selon une cascade de concrétudes rayonnant en alternances provocantes. Par quoi se manifeste l'inversion du rapport stéréotypé entre compréhension et extension; ici on a exactement l'inverse; l'extension et la compréhension se stimulent et se fécondent mutuellement, ce qui trouve à s'exprimer dans le grand principe cusain – «monstre» aux yeux des contemporains – de la «coïncidence des opposés» qui demande à être entendu dans la rigueur de ses termes. «Opposé», c'est au fond le sens même, radical, c'est-à-dire vif et propre, de l'«altérité» comme aussi bien de la différence; en toute rigueur, tout différent est un opposé, par quoi il se pose en compétiteur franc; et «coïncidence» mérite d'être transcrite en sa dualité, par quoi elle résiste à toute réduction à l'identité. La co-incidence n'abolit pas la différence (opposition), elle l'intègre en une structure commune qui demeure grosse de pluralités oppositives. Par ce jeu de combinaisons et d'altercations s'entretient et s'amplifie un ordre – ouvert – du monde qui a, paradoxalement, la contingence pour loi et la nouveauté pour constante.

d) Cette logique a son répondant dans ce qu'il faut se garder d'appeler «épistémologie», discipline obtenue au prix d'une séparation qui rompt le flux continu

des événements du monde. En toute rigueur, il ne saurait y avoir rien de tel chez le Cusain pour qui la question de la connaissance est étroitement sollicitée par des pratiques (mathématiques, cosmologie) s'élevant par progression amplifiante jusqu'à leur théorisation potentielle. Celle-ci reste prise dans – non pas subordonnée à – la tonalité ontologique globale du «système». L'esprit (*mens*) fait partie du monde, mais, comme toute instance, son identité co-incide avec sa différence. Moment d'univers affronté aux autres moments du même univers, il ne saurait ni se posséder pleinement lui-même, ni posséder (arraisonner) parfaitement les choses qu'il rencontre par profils et détours. Aussi ne peut-il les saisir que sur le mode de la signification, par le biais de signes (symboles ou images), dans une relation co-incidante qui demeure ouverte et problématique et qui a son signifiant propre, singulier et en écho: con-jicere (conjecturer). Au fond, la conjecture est le correspondant mental de la co-incidence; et, par généralisation, toute conjecture est co-incidence et toute co-incidence est conjecturale (mieux, peut-être, conjecturante). Ce qui tient en réserve une passionnante théorie du langage: le langage, foyer de nominations ouvertes, multiples, chacune insuffisante, dépourvue de désignation «précise», par conséquent invité à exercer son pouvoir dans la modestie et en repli. Retrait, restriction, défaite? C'est tout le contraire. Retrait, sans doute, mais sur le mode de la contraction, concentration de forces en train de se mesurer à l'épreuve du concept, c'est-à-dire d'une détermination prospective de l'objet qui s'instruit de lui en même temps qu'elle statue sur lui. Cette approche institue l'intervalle d'une relation où il y a toujours quelque chose d'autre à découvrir encore:

«La conjecture est donc une assertion positive, participant, dans l'altérité, de la vérité telle qu'elle est» *De conjecturis*, I, 11 (1988, p. 66)

Ni défaite, ni conquête, mais exercice du pouvoir conjoint de la langue (*Sprachkraft*) et de la pensée (*Denkkraft*), dans l'aventure incessamment répétée de la manifestation de la vérité inaccessible (*inattaingibilis, unergründlich*). Il en est de la pensée et de la langue comme de l'univers auquel elles appartiennent: expressions plurielles d'une puissance infinie et immaîtrisable qui, par son retrait, libère le désir d'entrer en compétition avec elle.

IV – *Esquisse de conclusion*

«Il m'est devenu clair que chaque homme doit représenter l'humanité d'une manière propre, dans une combinaison propre de ses éléments, afin qu'elle se manifeste en chaque cas selon le mode qui est le sien, et que devienne réel dans la plénitude de l'infinité tout ce qui peut surgir de son sein.» (Schleiermacher, *Monologen* (1800), p. 40).

Le dialogue entre fini et infini ne saurait donner naissance à une doctrine, encore moins à un système; il est donc non répétable par imitation et il peut l'être par variation. Les trois figures retenues ici incarnent trois faces différentes d'un trièdre fortement convergent, construit sans préméditation, de ses acteurs, ce qui rend leur co-opération plus significative encore: le langage comme métaphore ou miroir du monde (le pouvoir de dire comme l'épicentre approché des pouvoirs qui traversent et soutiennent le monde; le logos comme dia-logicité infatigable et non distribuable, inventant les variations (différences) qui la provoquent et la mettent à l'épreuve; l'esprit (la raison) comme puissance de penser dans les fulgurations paradoxales des opposés. Autant de monstres, mais hors desquels la sagesse et la vérité se seraient abolies et dissoutes dans les pires trivialités. Monstres engendrés, non par le sommeil de la raison, mais par sa plus vive et sa plus subtile exubérance: la pulsion d'un «gai savoir» (ou aussi bien d'une «docte ignorance») revendiquant le libre exercice d'une pensée qui commencerait à se renier dès qu'elle s'inquiéterait de garanties. «Sois tien et je serai tien», répond Dieu à l'âme qui s'inquiète de lui (N. de Cuse, *De visione Dei*, ch. 6). Dieu merci, on n'en a jamais fini d'être sien.

Adresse de l'auteur:
Pierre Caussat
4, rue Maurice Denis
F-75012 Paris

BIBLIOGRAPHIE

- Borsche T. *Sprachansichten: der Begriff der menschlichen Rede in der Sprachphilosophie W. v. Humboldts*, Stuttgart, 1981
- *Was etwas ist. Fragen nach der Wahrheit der Bedeutung nach Platon, Augustinus, Nikolaus von Kues und Nietzsche*, München, 1990
- Cassirer E. *La philosophie des formes symboliques*, t. I, *Le langage*, tr. fr., Paris, 1972
- *Individu et cosmos dans la philosophie de la Renaissance*, tr. fr., Paris, 1983
- Frank M. *Das individuelle Allgemeine*, Frankfurt a. M., 1977
- Goethe J.W. *Schriften zur Naturwissenschaft*, Stuttgart (Reclam), 1977
- Humboldt W. von *Über den Geschlechtsunterschied und dessen Einfluss auf die organische Natur*, 1794.
- *Über die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues*, 1829.
 - *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, 1835.
(Tomaison et pagination d'après *Gesammelte Schriften*, Berlin; 1903 sq.)
- Kant I. *Prolégomènes à toute métaphysique future*, *Œuvres philosophiques*, Paris, Pléiade, t. II, 1985
- Nicolas de Cuse *De docta ignorantia*, Hamburg, Meiner, 1979
- *De conjecturis*, Hamburg, Meiner, 1988
- Rombach H. *Substanz, System, Struktur. Die Ontologie des Funktionalismus und der philosophische Hintergrund der modernen Wissenschaft*, Freiburg, München, 1965-1966
- Schelling F.W.J. *Von der Weltseele*. (Beilage: *Über den Ursprung des allgemeinen Organismus* (1798), *Werke*, M. Schröter éd., München, 1979, t. 1
- Schleiermacher F. *Über die Religion. Reden an die Gebildeten unter ihren Verächtern* (1799), Hamburg, Meiner, 1970.
- *Monologen* (1800), Hamburg, Meiner, 1978.
- Sommer W. *Cusanus und Schleiermacher*, *Neue Zeitschrift für systematische Theologie und Religionsphilosophie*, 1970 (p. 85-102)

Anne-Marie Chabrolle-Cerretini

W. VON HUMBOLDT:

LA GENÈSE DU PROJET D'UNE ENCYCLOPÉDIE SYSTÉMATIQUE
DES LANGUES ET L'ÉTUDE DE LA LANGUE BASQUE

Mettre en rapport la genèse du projet de recherche linguistique d'Humboldt et son étude de la langue basque c'est dans un premier temps délimiter une période dans la vie scientifique de l'homme et convenir d'un lien entre sa maturation intellectuelle et sa connaissance des langues. Il s'agit de s'intéresser à la période qui court de 1796 à 1820 soit les années comprises entre la parution du *Plan d'une anthropologie comparée* (fin 1796), le *XVIII^e siècle* (premier semestre 1797), *Essais esthétiques sur Hermann et Dorothee de Goethe* (avril 1798) et le discours d'Humboldt à l'Académie de Berlin en 1820 où il expose pour la première fois sous sa forme aboutie son projet linguistique. C'est aussi aborder les étapes de la réflexion linguistique d'Humboldt dans ce qu'elles doivent aux études approfondies et successives de certaines langues. Comme d'autres réflexions peuvent être conduites sur les liens entre le linguiste et le grec, le sanscrit, le chinois, les langues américaines, le Kavi, il est intéressant d'arrêter un paradigme «Humboldt / langue basque». Evoquer ces années antérieures à 1820 en lien avec l'étude du basque, c'est en effet préciser la place de celle-ci dans l'approfondissement théorique de l'idée d'un rapport organique entre le linguistique et la pensée qui se forme, comme dans celle d'une caractérisation

d'un peuple et de sa langue qui sont toutes deux au cœur de l'évolution du projet d'une anthropologie comparée vers une encyclopédie systématique et complète des langues. C'est aussi, dans une moindre mesure, contribuer peut-être à éclairer différemment quelques aspects de l'œuvre d'Humboldt qui font souvent l'objet d'avis rapides.

Dans les deux textes *Plan d'une anthropologie comparée* et *Le dix-huitième siècle* nous trouvons le cadre thématique et méthodologique d'une anthropologie comparée qui a pour objet la connaissance de l'homme dans son individualité. Il s'agit d'une caractérologie des personnes et des groupes qui à partir de critères philosophiques qu'il faudra établir, proposera une comparaison entre les groupes humains ou les individus. Dans une lettre du 22 octobre 1796 adressée à F.A. Wolf, Humboldt évoque son intention «de confronter les différences d'organisation spirituelle des différentes classes d'hommes et d'individus, de même qu'en anatomie comparée on a l'habitude de comparer l'une à l'autre l'organisation physique des hommes et des animaux. Il faut en la matière, pour autant que j'en puisse juger maintenant, avoir bien présent à l'esprit la visée d'un double but: l'un tout d'abord, entièrement empirique, obtenir des concepts plus exacts et plus déterminés des différents caractères des sexes, des nations, etc; l'autre, ensuite, plus philosophique, examiner de quelle manière différente l'homme s'est configuré, sans que toutefois une forme précise ait une moindre valeur qu'une autre»¹. Cette science étudiera donc les manifestations de ce que le groupe ou l'individu a d'irréductiblement propre, le caractère soit «les mouvements de l'âme humain, c'est à dire ses pensées, ses sensations, ses penchants et ses décisions, la façon dont ils se produisent, leur succession et les liaisons qu'ils font surgir»². Cette étude comparative qui se veut également historique est conçue à des fins multiples, d'utilité, de morale, de culture et de progrès. On retrouve cette foi en l'idée de progrès héritée des Lumières qu'Humboldt a déjà développée dans son *Essai sur les limites de l'Etat* en 1792. Dans une lettre adressée à Schiller datant du 2 février 1796, l'idée de progrès est très nettement liée à celle d'originalité, de diversité, de culture personnelle et de perfection: «Il faudrait dégager de l'histoire un tableau qui mettrait en lumière les résultats auxquels le genre humain est parvenu par le travail de tous les siècles et de toutes les nations. On obtiendrait ainsi une image qui devrait être à deux dimensions et qui exposerait d'un côté à quel degré intensif de force et de grandeur

¹ Gesammelte Werke. volume V. Sur les limites de la comparaison qu'Humboldt fait entre l'anatomie et sa recherche cf P. Schmitter «Le savoir romantique» in Histoire des idées linguistiques, Tome 3, Mardaga. 2000.

² G. de Humboldt, *Le dix-huitième*. Traduction de C. Losfeld. Presses Unniversitaires de Lille. 1995. p. 107

l'esprit et la caractère de l'homme se sont peu à peu élevés et d'un autre côté la multiplicité extensive des activités que l'humanité a déployées tant sur le plan des sciences que sur celui de la littérature, des mœurs, de la civilisation, des systèmes de gouvernement, du commerce et des techniques. Cela permettrait d'abstraire de l'évolution historique quelques lois, par l'application desquelles on pourrait dans une certaine mesure éliminer le hasard et créer pour tous les hommes des possibilités de bonheur et de culture.»³ Pour Humboldt, cette anthropologie doit combler les attentes des hommes dont l'activité est basée sur des relations humaines, voire des relations de pouvoir, l'homme d'affaires, le pédagogue et le philosophe. Malgré l'utilité d'une telle entreprise, Humboldt en mesure toutes les impossibilités: l'homme est un maillon de la nature, il appartient à l'histoire et obéit à ses propres lois. Humboldt ne peut donc songer réellement à ériger un système théorique de lois rigoureux et statique qui permettrait d'apprécier les originalités individuelles et de faire des projections.

Dans les deux textes cités, l'étude du langage n'est pas encore désignée comme celle qui permettra de rendre compte de la diversité humaine.

Trois idées puissantes sont malgré tout déjà évoquées et ne cesseront d'être creusées. En convoquant des savoirs multiples pour la connaissance de l'homme, Humboldt ébauche le concept de sciences humaines et leur lien avec la philosophie. Il pose également les fondements théoriques d'une recherche pluridisciplinaire. Il fait appel en effet à l'historien, le philosophe, le biographe, le voyageur, le poète et l'écrivain qui tous écrit Humboldt peuvent «nous livrer des faits empiriques pour constituer cette science»⁴. Enfin pour faire de la connaissance des caractères un objet d'étude scientifique Humboldt ne conçoit pas d'autre méthode que celle alliant l'empirie et la spéculation. Dans l'anthropologie il y aurait ainsi une partie consacrée à la description du groupe dans ses manifestations physiques et intellectuelles (configuration des corps-visages-cheveux-gestes-langage) les rapports existants entre ces différents paramètres, ensuite viendrait une étude de l'influence des situations extérieures sur ces particularités faisant la part de l'accidentel et de l'essentiel. Puis une partie serait consacrée à une synthèse aussi fine que possible dans le but d'évaluer le degré de perfection du caractère du groupe. L'étude de la correspondance, des textes divers de cette époque comme celle des textes postérieurs révèle que la possibilité de concevoir la diversité des langues comme des réalisations particulières

³ Cité par A. Leroux. *L'anthropologie comparée de G. de Humboldt*. Paris Les belles Lettres. 1958. p. 13

⁴ G. de Humboldt, *Plan d'une anthropologie comparée*. Traduction de C. Losfeld. Presses Universitaires de Lille. 1995. p. 161.

d'une faculté humaine anime déjà Humboldt. En cette fin du dix-huitième siècle, il confiait s'inscrire dans le prolongement de Kant et vouloir bâtir son anthropologie à partir du Criticisme. A cette même période il séjourne à Paris, rencontre les Idéologues et prépare son premier voyage pour l'Espagne. On a dit beaucoup et encore peu de choses sur ces deux voyages dans la péninsule ibérique. Il est question ça et là d'illumination soudaine, de révélation, de déclic dans la vie scientifique d'Humboldt. Effectivement, dans le projet d'anthropologie tel qu'il apparaît dans les deux textes de 1796-1797, Humboldt ne fait aucune allusion à une possible insertion d'une caractérisation du peuple espagnol dans le tableau qu'il entend brosser du dix-huitième siècle et n'évoque aucun voyage imminent en Espagne. Si l'itinéraire du premier voyage (août 1799-avril 1800, en famille) est assez conventionnel, satisfait les goûts culturels et exotiques de l'époque avec la visite de l'Escorial, l'andalousie, Monserrat près de Barcelone (déjà visité par d'autres voyageurs allemands connus d'Humboldt), il n'en demeure pas moins que l'étape dans le Pays basque français et espagnol a fait l'objet d'une préparation trop minutieuse et orientée pour que l'on ne puisse pas prétendre qu'Humboldt avait été éveillé par ses lectures et ses rencontres avec des basques, dont Garat, à la spécificité de l'identité basque. Il soulignera plus tard dans *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner Spaniens vermittelt der Vaskischen Sprache* (1821) combien le Pays basque est un terrain d'observation précieux. On peut comprendre aisément que la langue basque isolée en Europe, toujours pratiquée exclusivement sur son aire d'origine avait de quoi séduire un homme cherchant à vérifier cette interaction continue entre langue/pensée/nation et réfléchissant aux fondements d'une étude du langage permettant d'accéder à la diversité de l'esprit humain. Entre le premier et le second voyage consacré exclusivement au Pays basque (avril à juin 1801 avec G.W. Bokelmann jusqu'à la frontière espagnole) Humboldt a déjà tiré profit de ses observations de terrain concernant l'onomastique, de ses discussions avec les historiens, paysans, hommes politiques rencontrés, des chansons et récits de pratiques culturelles recueillis. Il a lu les ouvrages de ses prédécesseurs parmi lesquels celui d'Oihenart et le *Diccionario trilingüe castellano, bascuense y latín* de Larramendi (1745). Il a déjà pris connaissance de la particularité des études sur le basque. La description de la langue ne s'est pas encore réellement départie de la question de son origine. L'ancienneté et l'étrangeté de la langue justifiant l'hypothèse de la langue de l'humanité ont faussé l'ensemble des descriptions. Chez Larramendi les chapitres sur la formation du lexique qui précèdent le dictionnaire proprement dit ont des intitulés où il y a toujours question de langue pure, parfaite, rare, admirable, etc. Humboldt écrira: «Aussi doit-on regretter que les ouvrages déjà publiés renferment si peu de notions sur la langue basque. Elles en auraient plus avancé la connaissance que les raisonnements

philosophiques de leurs auteurs. L'étranger devra donc s'attacher uniquement à ce qui porte le caractère de l'évidence et ne pas craindre de prouver trop; car en pareille matière le plus important est de bien déterminer ce qui est susceptible d'être rigoureusement démontré. C'est le moyen (et il dépend surtout de la méthode) d'arriver à des notions plus entendues, qui n'auraient aucune base solide si l'on débutait par des hypothèses ou par des simples vraisemblances.»⁵ Attiré par l'enjeu de la recherche sur le basque, Humboldt va apprendre sérieusement la langue, consulter de nombreux textes littéraires anciens, commander de nombreuses traductions d'auteurs latins, d'extraits du nouveau testament à un écrivain basque, J.A. Moguel. En Espagne, lors du second voyage motivé par une exploration complémentaire, il rencontrera tous les spécialistes notamment Astarloa, ami de Moguel avec qui il discutera beaucoup d'étymologie. Entre ses voyages en Espagne et la publication de ses travaux sur le basque il s'écoule plus de dix ans. Dans une lettre adressée de Rome, le 2 novembre 1803 à un ancien précepteur de ses enfants il est déjà pourtant question de son travail sur le basque et d'une étude plus vaste: «[...] Les Basques, il contient: 1° une esquisse du pays et du peuple en forme de récit de voyage; 2° une grammaire; 3° un vocabulaire établi d'après mon système personnel; 4° des recherches sur l'origine de ce peuple; Tout cela, voyez-vous, demande encore un labeur considérable, quel que soit celui auquel je me suis déjà livré. On peut dire que le voyage est terminé; la grammaire est rédigée en majeure partie. [...] Je poursuis une étude générale des langues et je pense faire imprimer, après les Basques, une dissertation sur la véritable méthode à suivre en cette matière et sur l'utilité réelle de cette étude. Je crois y ouvrir des aperçus nouveaux; je crois pouvoir montrer qu'il existe une science, tout à fait délaissée jusqu'à présent, qui peut devenir une abondante et féconde source d'idées, ainsi qu'un procédé certain de culture intellectuelle. [...] Si ces idées sont accueillies, j'essaierai de composer une encyclopédie pour l'étude des langues, telle que je la comprends; [...] Elle est nécessaire, si l'on veut déblayer le terrain et éviter qu'à l'avenir, chacun ne soit obligé de reprendre les choses à nouveau.»⁶

Humboldt va publier trois textes consacrés exclusivement au basque. En 1812 un article pour le *Deutsches Museum* de F. Schlegel, en 1817 un autre pour le *Mithridates* d'Adelung et en 1821 le dernier auquel il a déjà été fait référence *Prüfung*. Ce contexte particulier de recherche sur le basque persuade Humboldt

⁵ G. de Humboldt, Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue basque. Trad. A. Marrast. Paris. p. 6.

⁶ G. de Humboldt, C. de Humboldt, Lettres à G. Schweighaeuser. Laquante (A). Paris. Nancy. 1893.

de la nécessité d'un renouveau méthodologique dans l'étude des langues et de la possibilité de faire du langage un objet d'étude à part entière. En 1805 il commente une fois encore, avec l'humour qui le caractérise les considérations sémantiques complaisantes, l'ensemble de la démarche déductive mise au service de la démonstration des traits primitifs de la langue basque: «C'est ce qui m'inspire en général de l'aversion pour les systèmes sur les migrations des peuples et sur l'origine des langues qui ne sont pas établis d'après des données incontestables. Il y a là comme un immense désert dans lequel peuvent errer, sans se rencontrer, des milliers d'individus.»⁷ L'étude de la situation basque a convaincu également Humboldt de poser ses formalisations des rapports langage/pensée et langage/pensée/nation. Dans les trois textes cités nous trouvons développé ainsi, dans le cadre de la recherche des premiers habitants de l'Europe par l'étude de la langue basque, les principes d'une analyse interne. La structure du basque est dégagée à partir de ses lois internes tant d'un point de vue phonétique, morphologique que sémantique. La comparaison avec d'autres langues intervient dans les démonstrations comme le recours aux contre-exemples, les hypothèses de travail étant toujours explicitement énoncées. De même, poser des concepts comme ceux de dérivation, d'Ibère s'imposeront pour une avancée rigoureuse vers la résolution du problème. Humboldt posera progressivement sa théorie du langage, ses formalisations des rapports langage/pensée, langue/pensée/nation et l'on découvrira les concepts d'organe, de forme interne, de caractère de la langue.

Ces textes révèlent l'apport de l'étude du basque à la maturation du projet anthropologique d'Humboldt. Ils montrent également l'originalité du programme de recherche linguistique par rapport aux études menées au tout début du dix-neuvième siècle et dévoilent notamment le décalage avec la finalité, les principes théoriques et méthodologiques des études sur le basque de l'époque et le comparatisme.

Adresse de l'auteur:
Anne-Marie Chabrolle-Cerretini
Université de Metz

⁷ G. de Humboldt, C. de Humboldt, *Lettres à G. Schweighaeuser*. Laquante (A). Paris. Nancy. 1893.

Janette Friedrich

LE RECOURS DE HUMBOLDT
AU CONCEPT DE «PHYSIONOMIE»

Le projet de la discipline qualifiée de «physiognomonie» ne suscite plus guère aujourd'hui qu'un sourire condescendant, ou encore le souvenir amusé d'une illustration régulièrement reprise par les manuels de psychologie (un dessin représentant des visages très différents, avec la mention du «caractère» qui correspondrait à chacun d'entre eux; le nez tordu indiquant un caractère faux, le coin crispé de la bouche, un caractère acharné, etc.).

Au plan historique, la physiognomonie réveille l'image d'un vieux fantôme qui peuplait la scène sur laquelle se produisaient, il y a maintenant deux siècles, des experts qui tentaient un pari novateur: analyser de manière scientifique cet objet particulier que constitue l'homme et ses produits culturels. Tout comme les sciences de la nature ont été accompagnées lors de leur constitution par l'alchimie, les sciences humaines l'ont été par la physiognomonie. Et comme l'alchimie, la physiognomonie a été d'emblée confrontée à une sévère réfutation: «science imaginative, ridicule, chimérique», «art prétendu», «dénué de tout fondement», ont été les appréciations les plus souvent formulées à l'égard de cette discipline. Pourtant, la physiognomonie était reconnue dans l'Antiquité comme l'une des branches importantes de la production de savoir; sous la forme de la caractérologie, elle s'est constituée comme une discipline systématique de

diagnostic et de pronostic, qui avait la prétention d'instruire les hommes. Mais cela n'empêchait pas qu'elle soit critiquée, surtout au plan épistémologique.

Même si la physiognomonie a perdu depuis longtemps son statut de discipline ou de science autonome, le terme de physionomie désignant l'ensemble des traits ou l'expression du visage n'a cependant pas totalement disparu du champ scientifique ou philosophique; on le retrouve notamment dans divers textes de sciences sociales, avec toutefois une signification partiellement nouvelle. Dans *Raisons pratiques*, P. Bourdieu l'utilise incidemment, dans le concert des concepts caractéristiques de sa théorie du monde social:

«Celui qui envoie une balle à contre-pied agit dans le présent par rapport à un *à venir* (je dis à venir plutôt que futur) qui est quasi présent, qui est inscrit dans la physionomie même du présent, de l'adversaire *en train de* courir vers la droite. Il ne pose pas ce futur dans un projet (je peux aller à droite ou ne pas y aller): il met la balle à gauche parce que son adversaire va à droite, qu'il est en quelque sorte déjà à droite. Il se détermine en fonction d'un quasi-présent inscrit dans le présent» (Bourdieu, 1994, p. 157).

On trouve une utilisation analogue du terme dans un des textes de M. Neuberg ayant trait à la philosophie analytique de l'action. Dans le chapitre sur «La structure de l'agir», cet auteur discute du problème de la délimitation d'une action déterminatrice. Celle-ci est pour lui l'action dont l'effet est importé à l'action de départ. Chaque action de départ joue un rôle causal, mais elle ne s'avère déterminatrice que lorsque les modalités de l'effet de l'action dépendent des modalités de l'action de départ. Par modalités, Neuberg entend le lieu et le temps de l'apparition, l'orientation spatiale, la vitesse, l'intensité, la durée de l'effet de l'action, et il conclut:

«Là où ces modalités – qui définissent, pour ainsi dire, 'la physionomie' de l'effet – ne dépendent pas de la 'physionomie' de l'action de départ, cet effet sera considéré comme une simple conséquence de l'action» (Neuberg, 1993, p. 81).

Il est intéressant de relever que chez Bourdieu aussi bien que chez Neuberg le terme de physionomie réfère à une figure de l'espace saisie dans son aspect temporel. En d'autres termes, l'espace se présente aux yeux de l'observateur dans sa situation future, ce qui permet de prévoir la situation d'achèvement de l'action entamée. Quant à la trajectoire du ballon, elle fait entrevoir la situation future du jeu, celle dans laquelle l'adversaire se trouvera parce que son mouvement actuel l'y emporte. Pour illustrer ce phénomène, Neuberg cite aussi des exemples issus du domaine de l'athlétisme: la trajectoire du corps de l'athlète qui saute à la perche est entraînée par le mouvement de la perche, comme la tra-

jectoire du javelot est prescrite dans la direction du bras, dans la position du corps et dans la vitesse de l'athlète qui prend son élan. Le terme de physiognomie est donc utilisé dans ce cas lorsque le présent est saisi dans son mouvement vers le futur, dans son à venir: la trajectoire que le javelot va prendre est inscrite dans la position et la trajectoire de l'athlète; la position future de l'adversaire est lisible dans le lancement du ballon. Ces auteurs parlent donc de physiognomie de la situation lorsque, dans le présent, se montre le changement qui va résulter de l'action en cours.

Ces utilisations contemporaines du terme confirment notre diagnostic initial: la physiognomonie dite «classique» et ses fondements épistémologiques ont fait l'objet de tant de critiques (notamment pour sa prétention à expliquer de manière objective et scientifique l'être humain) que le mot physiognomie a perdu son statut de concept-clé en sciences humaines et est devenu un terme, une appellation qu'on utilise pour désigner les mécanismes anticipateurs que permettent certaines configurations spatiales. Mais il existait et il existe encore d'autres acceptations de ce terme. Déjà à l'apogée de la physiognomonie, à savoir à la fin du XVIII^e siècle on trouve des utilisations du terme de physiognomie qui sortent du cadre de la physiognomonie. Il ne s'agit pas ici de ressusciter les vieilles querelles ayant trait à la physiognomonie classique, considérées comme «affaire classée» dans la mémoire des sciences humaines¹, mais il s'agit de discuter les emplois du concept physiognomie qui nous paraissent intéressants et utiles pour les recherches actuelles en sciences sociales et humaines. A cet effet, nous proposons une lecture interprétative de certains textes d'un personnage célèbre de l'histoire des sciences sociales: W. von Humboldt.

La lecture des textes de Humboldt fait apparaître trois emplois différents du concept de physiognomie. Le premier fait référence à la physiognomonie donc au domaine scientifique, comme elle a été reçue par J.C. Lavater, une discipline qui sera clairement critiquée par l'auteur. Le deuxième emploi a trait à la «physiognomie pratique» que Humboldt se proposait de développer, dans une perspective comparable à celles de Neuberg ou de Bourdieu (cf. plus haut): il tente de rendre compte du fait que la lecture physiognomique de la réalité et des Autres

¹ La physiognomonie comme domaine spécifique de recherche a néanmoins toujours éveillé l'intérêt chez les chercheurs de toutes les disciplines qui ont comme objet l'être humain. Encore jusqu'aux années 30 du XX^e on constate des périodes de vogue pour la physiognomonie. A la suite des idées physiognomiques d'Engel, de Klages, de Wundt et autres, K. Bühler, psychologue et linguistique allemand, membre de l'école de Würzburg, dont les ambitions aux explications rationalistes des opérations de la pensée sont incontestables, écrit en 1933 un livre «bienveillant» sur l'histoire de la physiognomonie (Bühler, 1933; voir aussi Bühler, 1934, 1969).

est une pratique courante de la vie quotidienne qui a pour fonction d'orienter notre connaissance du monde. Le troisième emploi a été moins souvent discuté; il nous paraît indissolublement lié au *concept pragmatique de caractère* qui sous-tend une part importante des conceptions théoriques de l'auteur: sa théorie de l'homme, sa théorie de la langue et sa théorie de la nation.

Le contexte

Etant donné l'omniprésence de la pensée physiognomique dans les débats théoriques de son époque, il n'est guère étonnant que Humboldt ait bien connu le projet de la physiognomonie classique. Entre 1775 et 1778, Lavater, qui est considéré comme le père de la pensée physiognomique du XVIII^e siècle, publie les 4 volumes de *l'Essai sur la physiognomonie, destiné à faire connaître l'homme et le faire aimer* (*Physiognomische Fragmente zur Beförderung der Menschenkenntnis und Menschenliebe*). Cette œuvre a suscité une polémique célèbre entre son auteur et G.C. Lichtenberg, qui publie en 1777 (une année avant l'édition du quatrième volume des *Essais* de Lavater), un ouvrage intitulé *Über Physiognomik wider die Physiognomen*, qui conteste les ambitions scientifiques de la physiognomonie classique. En dépit de ses critiques, Lichtenberg était cependant lui-même initié à la pensée physiognomique, et il rapporte qu'entre 1770 et 1775, en Angleterre, il menait avec grand enthousiasme des observations physiognomiques (voir Lichtenberg, 1970, pp. 38-39). Une autre célébrité de l'époque pratiquait des expérimentations dans ce domaine et entretenait avec Lavater de longs échanges sur les résultats et sur la méthode utilisée: il s'agit de J.W. von Goethe.

Goethe avait accueilli avec enthousiasme les idées de la physiognomonie (voir Goethe, 1985a, b). Ses textes abondent en observations physiognomiques pertinentes; les héros de ses romans sont caractérisés par l'expression de leur visage, par leurs coutumes, par leur apparence vestimentaire, et ils produisent eux-mêmes un savoir physiognomique à propos des autres. Sa fascination pour l'idée d'une harmonie entre l'extérieur et l'intérieur, entre le corps et l'âme, pourrait être expliquée par le simple fait que cette harmonie constituait depuis toujours un idéal de l'art théâtral: l'artiste, n'a-t-il pas toujours tenté de réaliser complètement cet idéal? Mais Goethe ne s'intéressait pas à la physiognomonie pour des raisons exclusivement artistiques; il était sensible également à la prétention de la physiognomonie de produire un savoir à caractère scientifique sur l'homme. Pour le *Bildungsbürgertum* allemand du XVIII^e en effet, l'élaboration d'une connaissance scientifique de l'humain est une condition indispensable pour que celui-ci se constitue en tant qu'être libre et autonome. Cet idéal de for-

mation (*Bildungsideal*) était partagé également par Schiller, Humboldt et bien d'autres, et le projet de la physiognomonie les intéressait donc en tant que son objectif était de produire une connaissance systématique de l'homme. Il est donc légitime d'affirmer qu'aussi bien Goethe que Humboldt espéraient trouver dans la physiognomonie un appui fiable pour leurs propres projets. Que proposait donc la physiognomonie dans le domaine de la connaissance de l'homme?

Une des prémisses fondatrices de la physiognomonie est la revalorisation de l'observation comme source de la connaissance. Pour le physionome, le corps est le lieu privilégié de la connaissance du sujet; il «visualise» l'intérieur et permet ce faisant son observation directe. C'est l'idée qu'on trouve dans toute pensée ayant un caractère physionomique, et Lavater l'a formulée à plusieurs reprises. La physiognomonie est pour lui la capacité qu'a le savant de connaître l'intérieur d'un homme à partir de son «extérieur». Autrement dit, ce qui n'est pas immédiatement accessible aux sens est, selon le physionome, accessible par l'intermédiaire d'une expression naturelle (voir Lavater, 1979, pp. 6-8). Ce qui est visible est donc interprété comme une espèce de signe, comme une langue qu'il faut lire ou plutôt ressentir. La définition de la physiognomonie proposée par E. Kant traduit clairement cette position.

«C'est l'art de juger un homme d'après ce qu'on peut voir de son physique, et par conséquent de juger l'intérieur par l'extérieur – qu'il s'agisse de son type de sensibilité ou de pensée. – Ici on ne juge pas l'homme en état pathologique, mais en pleine santé; non pas dans l'agitation, mais dans le calme de son esprit. – Il va de soi que si un homme jugé dans cette perspective se rend compte qu'on l'observe et qu'on épie ce qui se passe en lui, il n'a pas l'esprit en repos; il est dans un état de contrainte et d'agitation intérieure, allant jusqu'à la répugnance à se voir exposé à la censure d'autrui» (Kant, 1979, p. 142).

Pourtant, après une période d'enthousiasme, la relation des *Spätaufklärer* vis-à-vis de la physiognomonie change. En 1789, Humboldt rend visite à Lavater afin d'affiner sa conception anthropologique. Dans la littérature ayant traité Humboldt, cette visite est interprétée de deux manières: certains auteurs font référence à cette date pour souligner qu'en dépit de quelques réserves et hésitations Humboldt aurait été d'accord avec les prémisses de base de la physiognomonie (voir Niekerk, 1995, p. 2); dans le livre de C. Sauter (1989) par contre, nous trouvons une référence aux lettres de Humboldt qui nous parle de la déception éprouvée par celui-ci après sa visite à Lavater: «Pourtant, dans tout cela, je me sentis très déçu, et pas seulement parce que j'avais tant espéré, mais en effet,

parce que j'avais trouvé si peu»² (cité par Sauter, 1989, p. 232) (traduit par nous). A la même époque, un changement se manifestait également dans la position de Goethe vis-à-vis de Lavater; après l'enthousiasme, son regard sur la physiognomonie devint hésitant, sceptique, voire même hostile. Selon C. Niekerk (1995), c'est surtout la conception du sujet à la source de la pensée physionomique qui constituait l'objet des critiques de Goethe. Alors que la pensée physionomique postulait l'existence d'un sujet homogène, transparent pour soi-même et pour les autres, Goethe, dans ses derniers écrits, développait la notion d'un «individu ineffable»; il soulignait la nature contradictoire et lacunaire de l'être humain: le sujet n'est pas transparent mais opaque; son énigme ne se dévoile pas au regard³.

Si ce premier type de critique de la physiognomonie a trait à sa conception du sujet, le deuxième a trait à son épistémologie, et il met en cause la scientificité même de cette discipline. Alors que le modèle galiléen était en train de s'imposer, une discipline soutenant que la relation entre le corps et l'âme est inaccessible aussi bien au jugement causal qu'au jugement téléologique ne pouvait que susciter une réaction de méfiance. La relation entre corps et âme perçue par la physiognomonie comme «harmonie préétablie» échapperait à la Raison. Goethe critique à plusieurs reprises ce manque de scientificité; selon lui, le rejet des outils caractéristiques de la pensée rationaliste est une des conséquences inévitables de la logique physionomique:

«Lavater sentait en lui la faculté toute spirituelle d'interpréter toutes les impressions que font sur les autres, sans qu'ils puissent s'en rendre compte, la physionomie et la forme extérieure de l'homme. Mais comme il n'avait pas le don d'étudier avec méthode une abstraction, il s'en tint aux cas particuliers, c'est-à-dire à l'individu» (Goethe, 1930, pp. 219-220).

Ce que Goethe critiquait surtout dans la démarche de Lavater, c'était son incapacité à appréhender quelque chose de manière méthodique: il ne généralisait pas, il ne proposait aucune abstraction et sa conceptualisation était extrêmement faible, il ne visait pas à dégager les règles de la correspondance entre le visage et l'âme.

La critique de Humboldt vis-à-vis de la physiognomonie classique semble, comme nous allons le voir, aller dans une autre direction. En opposition avec la

² «Allein in allem dem fand ich mich sehr getäuscht, und nicht bloss getäuscht, weil ich soviel erwartete, sondern wirklich, weil ich so wenig fand.» Il s'agit d'une lettre de Humboldt à Forster, voir Humboldt, 1982, p. 362.

³ Voir la réévaluation de la position de Goethe à l'égard de la théorie de Lavater dans ses écrits autobiographiques *Poésie et vérité, Souvenirs de ma vie et Campagne de France*.

tradition rationaliste allemande, Humboldt affirmait que le regard sur l'homme ne doit pas chercher à dégager ce qui est général ou généralisable, mais ce qui est individuel, singulier, non-comparable. Le projet de Humboldt d'une étude de l'homme qui prendrait la forme d'une théorie de l'observation, le conduisait inévitablement à la question de la constitution physique et physionomique du sujet.

La critique de la physiognomonie par Humboldt

Le rôle que joue, pour la connaissance de l'homme, l'observation de sa constitution physique et physionomique est notamment discuté par Humboldt dans le texte *Le dix-huitième siècle*, écrit en 1796/1797 et publié pour la première fois en 1904 (voir Flitner & Giel, 1981, pp. 339-346). L'auteur s'y propose de fournir une description du caractère du XVIII^e siècle, mais en réalité, il ne parvient pas à réaliser cet objectif gigantesque; il le prépare en discutant comment et par quels moyens on peut dégager et décrire le caractère d'un siècle, d'un sujet, d'une langue. Dans ce contexte, Humboldt analyse trois méthodes: l'approche physionomique, l'approche historique et l'approche philosophique (nous reviendrons sur les deux dernières approches dans la partie suivante). L'approche physionomique est évoquée à plusieurs reprises dans le texte, mais elle ne se trouve pas au centre de ses préoccupations; les références à la physiognomonie sont neutres, n'expriment aucun ressentiment ni polémique gratuite. Cette modération de ton s'explique par le fait que pour Humboldt la méthode physionomique est un des outils de l'historien, un outil parmi d'autres. La méthode physionomique fait partie du travail statistique, qui est un travail indispensable pour chaque recherche historique. Dans le cadre de la statistique, l'historien décrit d'une manière systématique des propriétés physiques, la constitution politique et domestique, les mœurs et les modes de comportement extérieurs des nations. La statistique est donc favorable à l'application du principe physionomique qui, sans être nommé, est clairement visé dans les lignes suivantes: «Il sera possible, à partir des propriétés externes, de déduire le caractère intrinsèque; à partir de l'effet réel exercé par une force, ceux qu'elle est susceptible de produire; à partir, enfin, du chemin actuel, les directions futures»(Humboldt, 1995, p. 67). L'extériorité est en rapport avec l'intériorité; la nature de l'homme est à déduire de ses actions.

Il est intéressant de noter ici que ce principe physionomique est pour Humboldt un principe *empirique* de la connaissance historique et philosophique de l'homme. Humboldt considère qu'il faut clarifier le rôle qu'on peut attribuer à cette forme de connaissance et pose quelques pages plus loin explicitement la question: «[...] quelle influence peut-on concéder à l'observation de l'apparence

extérieure et de la physionomie dans le jugement que l'on porte sur le caractère intrinsèque?» (*ibid.*, pp. 116-117). La réponse est formulée sous la forme d'une règle: on ne doit jamais considérer la constitution physique et physionomique d'un sujet comme la source unique permettant de connaître ce qui est intérieur. Cela ne veut pas dire que l'analyse des rapports existants entre la nature intrinsèque de l'homme et sa nature extrinsèque ne sert à rien. Dans un cadre bien déterminé et complété par d'autres méthodes, l'approche physionomique a toute sa pertinence. Mais si l'on croit parvenir avec cette méthode à connaître le caractère interne d'une nation, d'une langue, d'un sujet, on est sur une fausse piste. Une telle connaissance est impossible à partir du seul principe physionomique; l'aspect extérieur n'est qu'une des sources de connaissance du caractère intrinsèque du sujet et de loin pas la plus importante. La physiognomonie doit se limiter à affiner le regard de l'observateur. Certes, elle peut guider les chercheurs lors des premiers pas dans la connaissance de l'homme et fournir des indications. Cet emploi de la physiognomonie peut être observé tous les jours et il est même pratiqué par ceux qui se présentent comme les critiques acharnés de la physiognomonie. Mais, selon Humboldt, il est abusif de prétendre pouvoir connaître, expliquer ou saisir l'essence d'un objet par la méthode physionomique.

Outre cette prétention à constituer la source ultime de la connaissance, Humboldt dénonce une deuxième erreur des physionomes: un certain nombre de choses échappent à leur regard:

«[...] elle consiste à tirer des conclusions à partir d'esquisses semblables à des silhouettes, quand seul un regard percevant la forme extérieure dans sa totalité vivante l'y autoriserait, à attribuer à la grandeur et au rapport des éléments stables et individuels une importance excessive, et, à négliger, enfin, l'impression qui se dégage du tout, ainsi que les éléments variables»⁴ (*ibid.*, pp. 118-119).

Si on comprend bien Humboldt, il reproche à Lavater de croire que le regard physionomique est capable de produire une perception vivante de la Gestalt totale d'un sujet. Or, à ses yeux, la physiognomonie se limite à la perception des silhouettes, des contours tels qu'ils sont présentés par exemple dans les ombres chinoises (*Schattenrisse*). Ce qui signifie que le physionome observe l'homme exclusivement dans l'espace; les corps sont conçus dans les dimensions sim-

⁴ Dans le texte français l'expression *bewegliche Züge* (voir Humboldt, 1980, p. 465) est traduite par «éléments variables»; on pourrait aussi la traduire par «traits mouvants», ce qui selon nous est plus proche de l'argumentation développée par Humboldt dans ce paragraphe.

ples, en fonction de leur longueur, leur largeur et leur hauteur, et c'est dans l'espace que peuvent être appréhendés ces éléments stables que sont notamment leur taille et leurs relations. Les corps et les visages qu'analysait Lavater étaient des corps rigides et fixes, hors mouvement, enfermés dans les bornes définies et qui se prêtaient ainsi à être mesurés et comparés avec des méthodes géométriques et mathématiques.

«En vérité, on ne peut s'empêcher d'admirer les trésors de patience qu'un esprit aussi fin que Lavater et qu'un naturaliste aussi remarquable que Camper peuvent déployer, pour détailler le mieux possible la ressemblance existant, d'après l'un, entre un lion et une tête d'Apollon, et d'après l'autre entre un oiseau et un cheval, ressemblance que les lignes permettent d'apprécier, selon qu'elles se rapprochent ou s'éloignent les unes des autres. Ils se sont figuré découvrir dans la formation de deux êtres absolument différents, une analogie qui mériterait toute notre attention et toute admiration, si elle existait par un décret du Créateur ou de la nature, au lieu de n'avoir de réalité que dans *notre* esprit» (*ibid.*, p. 119).

Même si Humboldt exprime son admiration devant l'énorme travail d'analyse réalisé par Lavater, il ajoute que la «ressemblance physiognomique» découverte par ce dernier n'existe que dans sa pensée et est produite par sa manière de réduire tous les corps du monde à leur forme spatiale. Par là Humboldt s'oppose directement à la démarche de quantification qui était dominante dans les sciences de la nature de son temps. Cette critique de Humboldt est donc bien différente de celle de Goethe. Alors que ce dernier réclamait des généralisations valides, Humboldt repousse les généralisations proposées par Lavater sur la base de méthodes mathématiques et géométriques (voir aussi Sauter, 1989, p. 249). Il attire notre attention sur un des principes les plus importants de la pensée physiognomique: le regard physiognomique fixe, retient tout ce qui est visible sous la forme de figures (silhouettes). Or, les figures se distinguent notamment par leur limitation dans l'espace accessible à la perception directe. La totalité vivante de la personne⁵ échappe au regard physiognomique, et cette discipline ne peut donc avoir qu'une représentation limitée de l'homme. La question est alors de savoir

⁵ Il était courant à cette époque de distinguer la physiognomonie de la pathognomonie. Cette dernière incluait toute une sémiotique des affects; elle a été définie comme la connaissance des signes naturels des mouvements de l'âme dans toute leur richesse (voir Lichtenberg, 1970, p. 43). Alors que la physiognomonie s'occupait davantage des éléments, fixes et hors de mouvement, des corps et des visages, la pathognomonie a eu comme objet d'analyse leurs traits mouvants. Cependant la recherche de la totalité vivante de la personne et de ses traits mouvants annoncée par Humboldt a une toute autre orientation que la pathognomonie, dans la mesure où elle est intimement liée au concept de caractère.

si les deux autres méthodes avec lesquelles on peut produire une connaissance sur l'homme – la méthode historique et la méthode philosophique – prennent cette totalité vivante comme objet.

L'identification de l'historique avec l'empirique

En quoi consiste la différence entre une approche historique et une approche philosophique? Humboldt donne à cette question une réponse précise. L'historien représente les événements d'une époque tels qu'ils se sont déroulés naturellement dans le temps. Dans la mesure où sa préoccupation principale est une reproduction fidèle des faits, le choix du point de vue sous lequel les faits sont observés et jugés est d'une totale liberté. «L'historien, une fois qu'il a montré les événements d'une époque tels qu'ils se sont naturellement déroulés, peut se contenter de laisser au lecteur le soin de juger» (Humboldt, 1995, pp. 78-79). Cette exclusion du jugement va de pair avec l'identification de l'historique à la sphère des faits. L'historien s'occupe de la mémoire, il remplace la mémoire non fiable de l'homme par celle des archives. Pour décrire l'approche historique Humboldt utilise des adjectifs très révélateurs: il mentionne un déroulement «naturel» des événements reproduits par l'historien; il considère que la description de l'historien est «objective» et «pure», qu'elle évite de prendre parti. Dans la mesure où chaque trait est considéré comme achevé et permanent, il ne porte pas à conséquence qu'on ne saisisse pas quels sont les traits importants (ou non importants) d'un objet, il s'ensuit que l'objet de l'historien est présenté comme une chose close sur elle-même (voir *ibid.*, p. 77). L'historien apparaît donc sur la scène au moment où le spectacle est fini et où l'acteur quitte la scène. Pour le philosophe en revanche le spectacle vient de commencer. L'acteur est confronté à la vie qui lui demande d'agir sans cesse et souvent de manière imprévisible. Le philosophe peut sans doute se donner comme point de départ l'objet de l'historien, mais il va cependant chercher autre chose dans cet objet, en l'occurrence les traits qui indiquent que l'homme est un être actif. On pourrait reformuler ces idées de Humboldt et dire que l'objet du philosophe est l'homme en changement. Tout ce qui explique le fait que l'homme est en perpétuel changement fait l'objet d'une analyse philosophique.

Humboldt reprend la distinction entre l'approche historique et l'approche philosophique en analysant les modes de la connaissance empirique et de la connaissance spéculative ou philosophique. Dans une démarche empirique, l'homme est étudié tel qu'on l'aperçoit à un moment précis. C'est l'état de l'homme tel que l'instant le fait voir qui est l'objet de l'analyse; c'est le présent de l'homme saisi comme état, comme résultat, comme conditionné et déterminé, qui tombe sous le regard empirique. A ce niveau, on perçoit la convergence

entre un regard historique et un regard empirique. Pour l'historien, le passé n'entre que comme passé, achevé, vécu dans le laboratoire de la connaissance, et pour l'analyse empirique le présent est aussi saisi dans son aspect accompli.

Cette identification de l'«empirique» et de l'«historique» traverse toute l'œuvre de Humboldt. J. Trabant relève également que pour Humboldt «les deux termes sont synonymes: le terme 'historique' n'est pas encore réduit à la dimension temporelle, ni le terme 'empirique' à l'expérimentabilité des procédures scientifiques» (Trabant, 1992, p. 150). Aujourd'hui, le terme «historique» est souvent identifié à la dimension temporelle, ou diachronique, et opposé au terme «empirique» saisi hors du temps ou comme doté d'une temporalité artificielle. Mais à l'époque leur identification était parfaitement partagée. On la retrouve également dans *l'Introduction à l'œuvre sur le Kavi* de Humboldt et plus précisément dans la distinction entre la «linguistique du sens du langage» et la linguistique comparée. Un petit passage très dense laisse entrevoir la différence qui nous intéresse:

«La cohésion intime du tissu de la langue n'étant qu'un effet du sens linguistique immanent à la nation, les questions qui concernent l'instauration des langues – leur vie la plus intime et leurs différences les plus significatives – ne peuvent être abordées au fond tant qu'on ne s'est pas élevé à un tel point de vue. Ce point de vue, il ne saurait être question de lui demander ce qu'il ne peut fournir, c'est-à-dire un contenu matériel quelconque, objectivement exploitable par la recherche linguistique comparative qui, de par sa nature même, doit rester sur le plan des faits. Mais on peut lui demander et il peut nous fournir l'intelligence de la cohérence intime et profonde des faits; il nous permet de voir dans la langue un organisme intérieurement cohérent, ce qui, de surcroît, ne peut que contribuer à mettre dans sa vraie lumière le rôle tenu par les éléments singuliers» (Humboldt, 1974a, p. 144).

Selon Humboldt, le sens du langage est la production chaque fois créative de la pensée par la langue; il faudrait même dire plus précisément que c'est le «mariage», la connexion entre le son et le sens qui se fait, refait, renouvelle sans cesse dans chaque langue. Aux yeux de Humboldt, une analyse de la langue du point de vue du sens du langage ne porte pas sur ce qui constitue l'objet de la grammaire comparée, qui elle-même est par sa nature toujours historique. Dans la traduction française de *l'Introduction*, le mot «historique» a été remplacé par celui de «plan des faits». Un tel changement de termes est à première vue sans incidences, car Humboldt identifie justement l'historique avec l'empirique. La linguistique comparée a comme objet un contenu matériel, objectivement exploitable. Elle analyse des langues existantes et mortes dans toutes leurs variétés

attestables. Elle travaille donc sans aucun doute au plan des faits et elle se borne à la description systématique et objective de la structure grammaticale, des unités du discours et de la phonétique. Mais cela ne veut pas dire que l'aspect temporel est totalement exclu de ses recherches. Selon Humboldt, la linguistique comparée soutient l'idée d'un développement graduel d'une langue à une autre. Humboldt démontre donc que l'identification de l'historique avec l'empirique est sous-tendue par une certaine compréhension du temps. Il la critique à plusieurs reprises et avance pour la linguistique du sens du langage une toute autre conception du temps.

Pour Humboldt, chaque langue est caractérisée par un auto-développement; elle n'engendre pas d'autres langues et elle ne prend pas naissance à partir d'une autre langue. Il n'existe dès lors ni «paradis perdu» ni «paradis à atteindre»; le passé aussi bien que le futur sont réfutés comme buts de développement d'une langue. L'état passé d'une langue et son état présent sont égaux en droit, ce qui exclut d'emblée l'idée d'un développement orienté ou finalisé. Si on lisait les remarques de Humboldt sur le problème de la genèse des langues dans la même perspective on comprendrait pourquoi il refuse également cette question. Les langues que nous rencontrons sur la terre sont toutes sans exception des langues constituées, dont la période de genèse n'est pas accessible à l'analyse. Les linguistiques qui mettent cette question au centre de leur intérêt privilégient, selon Humboldt, une reconstruction spéculative. Les démarches de la grammaire comparée réduisent donc le temps à une chronologie d'événements orientée (de la genèse vers un but), à un temps spéculatif caractéristique de la philosophie de l'histoire.

Humboldt dénonce alors la même omission dans l'approche physionomique et dans l'approche historique: toutes deux reposent sur une conception simpliste du temps. La physionomie est critiquée pour la réduction du corps et du visage aux dimensions spatiales les plus simples, lesquelles donnent au corps et au visage un caractère figé. L'approche historique fait de même de son objet et borne le temps aux connexions chrono-logiques entre les objets. Pour la connaissance de l'homme et de la langue, Humboldt préconise une approche philosophique dans laquelle une dimension bien spécifique du temps est prise en compte. Cette introduction originale de l'aspect temporel dans la théorie de l'homme et de la langue s'effectue chez Humboldt au travers du concept de caractère.

Un concept pragmatique de caractère

Humboldt considère dans *Le dix-huitième siècle* que le caractère d'un être humain, d'une langue, d'une nation, échappe à une analyse historique et empi-

rique et requiert une approche philosophique. Qu'est-ce que le caractère? Pour définir un caractère, quel qu'il soit, il faudrait trouver la particularité la plus «typique» du phénomène analysé. C'est autour de ce trait particulier que les autres traits du phénomène se regroupent afin de former une totalité (une *forme*). Humboldt introduit ici un point de vue qui, un siècle plus tard, a trouvé sa véritable élaboration dans la psychologie de la *Gestalt*; il identifie le caractère avec une totalité ordonnée et donne en même temps une dimension temporelle à ce concept. Le caractère n'est en aucun point prédéterminé; il a d'infinies possibilités de développement et de changement. Humboldt compare à plusieurs reprises le caractère avec une force. La particularité d'une force réside dans le fait qu'on ne peut pas lui imposer de stagnation, qu'on ne peut limiter son développement. Une telle opération serait en contradiction avec son statut même de force. Le caractère, selon Humboldt, procède d'une tension constitutive; il est déterminé d'une manière très précise et en même temps aussi peu limité que possible, ce qui lui permet d'engager des développements multiples. Cette tension est exprimée dans le terme de «particularité primaire ou originelle» (*ursprüngliche Eigentümlichkeit*), dans lequel on retrouve ces deux éléments réunis: la particularité (la chose déterminée) et la source (la chose comme activité). Humboldt parle aussi de la force formatrice inépuisable qui, comme chaque force, est à la fois déterminée et indéterminée. Autrement dit, avec le concept de caractère, Humboldt tente de saisir le sujet, la langue, la nation comme source d'un changement perpétuel auto-engendré:

«Quand on étudie, dans une perspective non seulement historique mais aussi philosophique un caractère, que ce soit le sien ou bien celui d'un autre, sur lequel on veut exercer son action, on ne peut s'estimer satisfait quand on a seulement relevé leurs manifestations et qu'on en a simplement déduit les causes. [...] Plus que partout ailleurs, il est indispensable, ici, de donner à l'esprit un concept déterminé avec la plus grande précision possible, et qui soit en même temps si peu limité qu'on puisse en développer tous les aspects sans lui imposer une direction immuablement définie – seule méthode garantissant que l'activité nécessaire participe du mouvement propre. Aucune force morale, ici, ne nécessite plus qu'une impulsion précise et une liberté totale pour se mettre à agir» (Humboldt, 1995, p. 86).

Si le caractère est la particularité primaire de l'individu dans toute la durée de ses actions, il ne se laisse voir directement, ni dans l'activité extérieure qui vise un but, ni dans les produits et les résultats de cette activité. Humboldt s'oppose ici clairement à l'application des concepts d'«extérieur» et d'«intérieur» dans le domaine de connaissance de l'homme et de ses produits. Nous pensons souvent que l'activité peut être expliquée à partir du but que le sujet cherche à

réaliser au moyen de l'activité et qui s'exprime dans ses produits. Par induction ou inférence, nous tentons de remonter de l'activité extérieure ou de ses résultats aux intentions, aux désirs, aux sentiments du sujet agissant. Les derniers sont clairement perçus comme les causes de l'activité. Selon Humboldt, on ne peut pas identifier le caractère avec une cause. Le caractère n'explique jamais l'action du sujet comme une cause le ferait. Le caractère est garant du fait que le sujet est source indéterminée de son propre développement. Le caractère est le principe créateur qui de l'*intérieur* engendre chaque organisme. Il n'est à confondre ni avec les causes d'une action ni avec ses résultats.

On est tenté d'affirmer que Humboldt touche ici à l'un des problèmes les plus débattus dans le cadre des théories de l'action du XX^e: comment éviter le recours aux causes mentales dans les explications et les descriptions des actions. La proposition de Humboldt est d'envisager l'activité dans un sens émanationniste. Il attire l'attention sur le fait que l'activité est toujours dans le temps. Dès qu'on fait abstraction du temps, ce sont soit les causes soit les résultats de l'action qui font l'objet d'analyses. D'un autre côté, cette temporalité a une spécificité, car il ne s'agit pas du temps effectif du déroulement de l'action. Deux siècles après Humboldt, C. Taylor a caractérisé le temps de l'action comme étant *asymétrique*: «L'abstraction du temps et de l'espace vécus signifie l'abstraction de l'action, parce que le temps de l'action est asymétrique. Il projette toujours un avenir avec un certain degré d'incertitude. Une carte ou un diagramme du processus impose une symétrie» (Taylor, 1995, p. 568). Une page plus loin nous lisons: «Le moment où le temps de l'action devient crucial est celui où nous devons agir dans l'incertitude, mais où notre action affectera de façon irréversible la situation» (*ibid.*, p. 569). Le parallèle avec la conception humboldtienne d'une force inépuisable, déterminée et en même temps capable de changements non déterminés, s'impose. C'est aussi sur ce point que la conception de Humboldt se distingue de celle de G.W.F. Hegel. Contrairement à ce que soutient ce dernier, l'activité n'est pas pour lui l'expression d'entités suprapersonnelles dans l'agir individuel et dans le monde. Ce qui intéresse Humboldt dans le caractère, c'est le fait qu'il est quelque chose d'actif, de créatif et qu'il a en ce sens une temporalité asymétrique comme dirait Taylor. Le caractère de l'homme et d'une langue est la source de changements prévisibles et imprévisibles dans le monde et dans soi-même. Le caractère ne s'exprime pas et il ne se montre pas non plus, il est l'action perpétuelle d'un homme ou d'une langue⁶. Le résultat de ses réflexions est selon nous un concept pragmatique de

⁶ C'est dans la linguistique du sens du langage que le caractère des langues est analysé. L'objet de cette linguistique est notamment la productivité de la langue, la langue en

caractère. Nous utilisons ici le terme «pragmatique» dans le sens de Kant qui écrivait dans l'*Anthropologie du point de vue pragmatique*: «La connaissance *physiologique* de l'homme tend à l'exploration de ce que la *nature* fait de l'homme; la connaissance pragmatique de ce que l'homme, en tant qu'être de libre activité, fait ou peut ou doit faire de lui-même» (Kant, 1979, p. 11). Il semble que Humboldt se trouve en entière convergence avec le projet des sciences anthropologiques élaboré par Kant, qui voit leur objet dans les modalités pratiques de l'institution de l'homme par lui-même, dans ses capacités auto-instituantes (voir Lepetit, 1995, p. 114). Mais alors, comment peut-on connaître un tel objet?

La réponse que donne Humboldt à cette question le rapproche d'un autre courant philosophique qui lui s'est constitué à partir du milieu du XIX^e en réaction à la *philosophie de l'histoire* à la *Hegel*. Il s'agit de la philosophie critique allemande de l'histoire dont les représentants les plus sollicités sont T. Mommsen, J. Burckhardt et J.G. Droysen⁷. La question qui les intéresse le plus concerne la coordination des faits historiques qu'ils recueillent et analysent. Si l'histoire n'est pas une juxtaposition de faits mais un ordre et si cet ordre n'est pas l'ordre du philosophe qui subordonne les faits à un système préalable, de quelle manière les faits peuvent-ils être mis en rapport? Pour les représentants du courant historique, l'ordre des faits n'est pas un ordre des idées, une chronologie, on le retrouve exclusivement dans l'histoire elle-même. Le seul moyen fiable de connaître le lien des faits historiques consiste en la contemplation compréhensive ou intuitive. On peut pénétrer immédiatement dans l'ordre des faits, il est évident au regard, il nous parle. C'est la méthode de la compréhension, c'est la démarche herméneutique qui est sollicitée pour connaître les événements historiques⁸.

Trabant (1992) attire l'attention sur le fait que Humboldt formulait en 1821 déjà, dans son texte *Sur la tâche de l'historien* (1974b), une démarche d'essence herméneutique et qu'il l'utilisait explicitement dans sa linguistique du caractère.

perpétuelle activité et production. Un concept pragmatique de caractère est donc aussi proposé par Humboldt dans ce domaine.

⁷ Sur la philosophie critique allemande de l'histoire, voir Freuler, 1997 et Schnädelbach, 1983.

⁸ Comme Humboldt, Burckhardt fait une distinction entre une approche historique et une approche philosophique, et il considère également la méthode philosophique *comme seule méthode fiable* pour produire une compréhension des faits empiriques: «En revanche lorsque la philosophie cherche à pénétrer directement le grand mystère de la vie, elle s'élève bien au-dessus de l'histoire qui, même bien comprise, ne peut atteindre que indirectement et imparfaitement ce but. Mais il faut alors que cette philosophie soit libre de tous préjugés et qu'elle n'agisse que par ses propres moyens» (Burckhardt, 1971, pp. 33-34).

Dans la réponse à la question de savoir comment on peut décrire le caractère de la langue, Humboldt a recours à une forme de connaissance spécifique, à l'«impression totale» qui est comparable à la compréhension intuitive des historiens. Selon Trabant, cette impression totale du caractère constitue la dernière étape de la connaissance. Il décrit le processus qui se fait en trois temps comme le «paradoxe des nuages» :

«De loin, nous reconnaissons très bien la forme individuelle d'un objet, comme lorsque nous observons un nuage. Mais au fur et à mesure que nous nous en approchons, la forme disparaît et nous plongeons dans un brouillard informe de faits. Or, on ne peut saisir la forme sans tenir compte des faits concrets, sans s'approcher. Il s'agit donc pour la recherche historique d'entrer dans ce brouillard des faits, mais pour en ressortir ensuite et tenter de ressaisir l'«impression totale», la forme du nuage, sur la base d'une connaissance profonde des détails» (Trabant, 1992, p. 170).

Le «paradoxe des nuages» n'est néanmoins pas le seul qu'on pourrait dégager des réflexions de Humboldt. Nous avons trouvé un autre paradoxe qu'on pourrait désigner comme «paradoxe physiologique». Si le chemin de la connaissance du caractère est parcouru en partant de la forme individuelle (Gestalt) qui est d'emblée perçue de manière approximative, en allant ensuite vers les faits et les détails, et en remontant enfin de ces derniers à une nouvelle impression totale, un phénomène déroutant surgit selon Humboldt :

«Quand donc on parcourt une langue, quelle qu'elle soit, on trouve de nombreux éléments pour lesquels on aurait pu imaginer, sans dommage pour l'être même de leur forme, une autre situation; d'où la nécessité, si l'on veut dégager nettement la forme, de revenir à la totalité intuitive. Mais à ce moment la situation s'inverse. L'individualité la plus prononcée saute aux yeux et s'impose au sentiment. C'est encore avec les traits du visage que la comparaison est la moins mauvaise. L'individualité est là, offerte, on décèle des similitudes, mais on aura beau mesurer et décrire les parties, leur détail comme leur somme, on ne parviendra pas à opérer la synthèse conceptuelle de l'originalité vivante qui repose sur l'ensemble et sur son style inimitable; d'où l'impression différente produite par chaque physiologie selon les spectateurs» (Humboldt, 1974a, pp. 185-186).

Humboldt parle ici de la forme de la langue, mais on peut remplacer ce terme par celui de caractère. Or, ce qu'on perçoit en cherchant la totalité intuitive (l'impression totale), c'est l'individualité la plus marquée. Humboldt emploie une fois de plus le concept de physiologie. Sa fonction dans ce petit paragraphe est néanmoins bien spécifique. Jusqu'à présent, le caractère avait été

défini comme source d'une activité perpétuelle déterminée et non-déterminée en même temps. En recourant au concept de physionomie, Humboldt introduit un autre concept dans ce paragraphe: le concept d'individualité, qu'il associe à celui de caractère. Le caractère entretient donc bel et bien un rapport interne avec l'individualité, que l'auteur définit de la manière suivante: l'individualité «repose sur l'ensemble et sur la perception chaque fois individuelle; d'où l'impression différente produite par chaque physionomie selon les spectateurs»⁹ (Humboldt, 1998, p. 176). Le concept d'individualité est selon Humboldt inséparable du fait que chaque spectateur peut avoir une autre impression de l'individu. En introduisant l'Autrui, Humboldt complète sa conception émanationniste de l'activité. Bien entendu, dans son modèle l'homme est l'unique source de son activité et des changements qu'il cause dans le monde, mais on est tenté de penser que ce sont les regards d'autrui qui peuvent lui faire voir ses possibilités multiples (et non déterminées) d'être actif.

Conclusion

Cet emploi du concept de physionomie par Humboldt est à première vue comparable avec celui de Bourdieu et de Neuberg, car pour tous trois la dimension temporelle joue un rôle décisif dans l'argumentation. Chez Neuberg et Bourdieu, l'à venir se fait voir dans l'espace; on voit dans le mouvement du joueur de l'autre équipe à quel endroit le coéquipier va passer la balle. La lecture physionomique nous fait voir une action comme déterminée avant qu'elle ne se déroule en réalité et sans que nous puissions expliquer ou rationaliser notre lecture. C'est le même aspect, à savoir la spatialité du temps, qui est visé par Humboldt lors son emploi du concept de physionomie cité ci-dessus. La temporalité asymétrique de l'activité qu'il théorise à l'aide du concept de caractère ne peut être transférée dans l'espace que d'une seule manière: par une lecture physionomique. Dans la conception de Humboldt, le visage n'est pas simplement un objet à regarder, mais l'exposition du fait que l'homme est un être libre et autonome, créatif dans son activité et ouvert au regard de l'autre. Cette référence au visage est proche de celle de E. Levinas pour lequel «le visage, ce n'est pas du *vu*, ce n'est pas un objet, c'est ce dont l'apparaître conserve une extériorité qui est aussi un appel – ou un impératif donné à votre responsabilité. [...] On peut le dire encore une fois: le visage, derrière la contenance qu'il se donne, est comme exposition d'un être à sa mort, le sans défense,

⁹ Nous avons modifié la traduction française pour être plus proche du texte allemand: «Sie ruht auf dem Ganzen und in der wieder individuellen Auffassung; daher auch gewiss jede Physiognomie jedem anders erscheint» (Humboldt, 1998, p. 176).

la nudité et la misère d'autrui» (Levinas, 1992, pp. 82-83). Mais tandis que pour Levinas le visage est une exposition de la responsabilité que chacun a pour l'autrui, chez Humboldt le visage est l'exposition de la «particularité primaire et originelle» (ursprüngliche Eigentümlichkeit) de l'homme. Ce que l'homme attend de l'autre est cette reconnaissance de sa capacité de se créer soi-même et de créer le monde dans l'activité. Humboldt reste fidèle à l'idéal des Spät-aufklärer qui voyaient dans l'autoformation de l'homme la condition de sa connaissance. Pour connaître l'homme il faudrait selon Humboldt aller au-delà de ses extériorisations sous forme d'actions et d'œuvres. Cette idée est indirectement résumée dans un paragraphe-clé du *Dix-huitième siècle*, qui pourrait être lu comme une mise en question d'une des prémisses centrales des sciences humaines, à savoir la tentative d'expliquer de manière scientifique et objective le comportement humain en suivant l'exemple des sciences de la nature. Ce paragraphe nous permet de clore notre digression dans le monde de la physiognomonie en soulignant la pertinence de la pensée humboldtienne pour les débats actuels.

«Seul ce que nous sommes est réellement notre propriété. Ce que nous faisons, en revanche, dépend du hasard et des circonstances. On a raison de dire habituellement que l'homme est plus que son œuvre, car il ne parvient jamais à atteindre l'idéal qu'il caresse intérieurement. En un autre sens, cependant, son œuvre le dépasse, car elle est le fruit de ses forces rassemblées et portées à leur summum, de forces, sinon, éparses et moins actives. La façon habituelle de juger qui, sans se soucier des causes et des desseins d'une action, n'éprouve que sa valeur objective, est certes très utile d'un point de vue pratique. En effet, elle en garantit la légitimité, elle rejette rigoureusement les excuses vaines, sans pour autant examiner chaque bonne action d'un œil méfiant, ou lui chercher des motifs mesquins. Pourtant, elle est moralement répréhensible puisque elle ne pèse pas ce qui est fautive et ce qui est mérite; philosophiquement, enfin, elle est tout à fait inutilisable, parce qu'elle ne s'intéresse qu'au comportement et non au caractère. La connaissance de l'homme peut être considérée comme une branche de la science de la nature, mais son seul but est de connaître l'homme, plus précisément l'homme en tant qu'individu et non pas seulement comme espèce. Les extériorisations de l'esprit, ses productions, ses actions morales ne lui servent que de données de base, non de norme pour son jugement» (Humboldt, 1995, pp. 107-108).

Adresse de l'auteur:
Janette Friedrich
Université de Genève

BIBLIOGRAPHIE

- Bourdieu, P. (1994). *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Seuil, Paris.
- Bühler, K. (1933). *Ausdruckstheorie. Das System an der Geschichte aufgezeigt*, Fischer, Jena.
- Bühler, K. (1934). *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Fischer, Jena.
- Bühler, K. (1969). «L'onomatopée et la fonction représentative», in: J.-C. Pariente (éd.), *Essais sur le langage*, Minuit, Paris.
- Burckhardt, J. (1971). *Considérations sur l'histoire universelle*, Payot, Paris.
- Flitner, A. & Giel, K. (1981). «Anmerkungen», in: W. von Humboldt, *Werke in fünf Bänden*, Band 5, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt.
- Freuler, L. (1997). *La crise de la philosophie au XIX^e siècle*, J. Vrin, Paris.
- Goethe, J.W. von (1930). *Campagne de France*, Ed. Montaigne, Paris.
- Goethe, J.W. von (1959). *Campagne in Frankreich*, in: J.W. von Goethe, *Werke*, Hamburger Ausgabe, Band 10, Wegner, Hamburg.
- Goethe, J.W. von (1985a). «Für Lavater verfasste Erklärung», in: J.W. von Goethe, *Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens* (Münchner Ausgabe), Band 1.2.456, Hanser, München.
- Goethe, J.W. von (1985b). «Anteil an Lavaters Physiognomischen Fragmenten», in: J.W. von Goethe, *Sämtliche Werke nach Epochen seines Schaffens* (Münchner Ausgabe), Band 1.2. 457-89, Hanser, München.
- Goethe, J.W. von (1991). *Poésie et vérité. Souvenirs de ma vie*, Aubier, Paris.
- Humboldt, W. von (1974a). «La différence de construction du langage dans l'humanité et l'influence qu'elle exerce sur le développement spirituel de l'espèce humaine ou Introduction à l'œuvre sur le kavi», in: W. von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, Seuil, Paris.
- Humboldt, W. von (1974b). «La tâche de l'historien», in: W. von Humboldt, *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, Seuil, Paris.
- Humboldt, W. von (1980). «Das achtzehnte Jahrhundert», in: W. von Humboldt, *Werke in fünf Bänden*, Band 1, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt.
- Humboldt, W. von (1982). «Brief vom 28. Oktober 1789», in: G. Forster, *Georg Forsters Werke: Sämtliche Schriften, Tagebücher, Briefe*, Band 18, Akademie-Verlag, Berlin.
- Humboldt, W. von (1995). *Le dix-huitième siècle. Plan d'une anthropologie comparée*, Presses Universitaires de Lille, Lille.

- Humboldt, W. von (1998). *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, Schöningh, Paderborn, München, Wien, Zürich.
- Kant, I. (1964). *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht*, in: I. Kant, *Werke in sechs Bänden*, Band 6: Schriften zur Anthropologie, Geschichtsphilosophie und Pädagogik, Insel, Frankfurt/M.
- Kant, E. (1979). *Anthropologie du point de vue pragmatique*, J. Vrin, Paris.
- Lavater, J. C. (1781-1803). *Essai sur la physiognomonie, destiné à faire connaître l'homme et le faire aimer*, 4 volumes, La Haye.
- Lavater, J.C. (1979). *La physiognomonie ou l'art de connaître les hommes, L'âge d'homme*, Lausanne.
- Lepetit, B. (1995). «L'histoire prend-elle les acteurs au sérieux?», in: *Espaces-Temps*, 59-60-61.
- Lévinas, E. (1992). «Entretien avec F. Poirié», in: F. Poirié, *Emmanuel Lévinas*, La Manufacture, Besançon.
- Lichtenberg, G.C. (1970). «Über Physiognomik wider die Physiognomen. Zu Beförderung der Menschenliebe und Menschenkenntnis», in: G.C. Lichtenberg, *Ausgewählte Werke*, Band 2, Büchergilde Gutenberg, Frankfurt/M., Wien, Zürich.
- Neuberg, M. (1993). *Philosophie de l'action: contribution critique à la théorie analytique de l'action*, Académie royale de Belgique, Bruxelles.
- Niekerk, C. (1995). «'Individuum est ineffabile': Bildung, der Physiognomikstreit und die Frage nach dem Subjekt in Goethes Wilhelm-Meister-Projekt», in: *Colloquia Germanica, Internationale Zeitschrift für Germanistik*, Band 28.
- Saltzwedel, J. (1993). *Das Gesicht der Welt. Physiognomisches Denken in der Goethezeit*, Fink, München.
- Sauter, C. (1989). *Wilhelm von Humboldt und die deutsche Aufklärung*, Duncker & Humblot, Berlin.
- Schnädelbach, H. (1983). *Philosophie in Deutschland 1831-1933*, Suhrkamp, Frankfurt/M.
- Taylor, C. (1995). «Suivre une règle», in: *Critique*, août-septembre, N° 579/580.
- Trabant, J. (1992). *Humboldt ou le sens du langage*, Mardaga, Liège.

Elena Kokochkina

DE HUMBOLDT A POTEBNJA:
ÉVOLUTION DE LA NOTION D'«INNERE SPRACHFORM»
DANS LA LINGUISTIQUE RUSSE

Pravdin: «La porte» est un substantif ou un *adjectif* [*prilagetel'noe* < «qui s'applique»]?

Mitrofan: Celle-ci? Celle ci est un adjectif [*prilagatel'noe*]. Parce qu'elle est «appliquée» [*priložena*] à sa place. [...]. Celle-là, par contre, qui est là à côté de la grange depuis six semaines, qui n'a encore pas été «appliquée», elle est «substantive» pour l'instant.

(Fonvizin, *Nedorosl'* (1782)¹)

La première traduction en langue étrangère du livre de Wilhelm von Humboldt «Introduction à l'œuvre sur le Kavi» fut faite en russe en 1859 par P. Biljarskij. Ce fait est significatif pour comprendre l'impact de la conception de Humboldt sur les linguistes russes de l'époque. C'est le courant dit «psychologique», incarné essentiellement par l'école linguistique de Xar'kov, qui naît en Russie, à partir des conceptions du linguiste allemand et de l'interprétation de

¹ Toutes les citations du russe ont été traduites en français par l'auteur.

ses idées par Heymann Steinthal. Le représentant le plus éminent de ce courant est Aleksandr Afanas'evič Potebnja (1832-1891).

Cet article a pour but de discuter l'interprétation de la conception humboldtienne en Russie à la fin du XIX^e siècle, avant tout celle de la notion de «forme interne de la langue» [*innere Sprachform*] réalisée par Potebnja, linguiste russo-ukrainien qui est considéré par les historiens de la linguistique comme propagateur des idées de Humboldt en Russie². Potebnja est le seul parmi les partisans de Humboldt en Russie à créer, sur la base de cette idée, sa propre conception de la «forme interne du mot» [*vnutrennaja forma slova*]³. Cette notion, à la fois humboldtienne et potebnienne, continue jusqu'à nos jours à inspirer les recherches linguistiques en Russie.

1. L'«*innere Sprachform*» dans la philosophie du langage de Humboldt

Il n'est pas facile de résumer la notion de «forme interne» avancée par Humboldt, car comme écrivait Steinthal, «pour chaque problème de la philosophie du langage, il a deux réponses: une, suggérée par la théorie, l'autre, découverte dans l'observation des faits»⁴. La difficulté d'interpréter cette notion consiste dans le fait que, sur les pages de «Introduction à l'œuvre sur le Kavi», on n'en trouve pas une définition unique, mais plusieurs⁵.

Que sous-entend Humboldt par le terme d'«*innere Sprachform*»? Ce terme, avancé par J. Harris, un linguiste anglais du XVIII^e siècle⁶, était courant à l'époque du linguiste allemand. On le retrouve également chez Herder et Goethe dans l'étude des œuvres d'art et de la poésie: la forme interne s'oppose à la forme externe de l'œuvre.

Dans la langue également, à la forme interne, Humboldt oppose la forme externe. Il souligne la non-identité de la forme externe avec la forme phonique d'une part, et avec la grammaire et le lexique, de l'autre:

² Zvegincev, 1956, p. 106, Ramisvili, 1990, p. 124.

³ Potebnja, 1993 [1862]. Le terme *vnutrennaja forma* est traduit par certains chercheurs comme *forme intérieure* (par exemple, Fontaine, 1995).

⁴ Steinthal, 1855, cité d'après Formigari, 1988, p. 72.

⁵ Ce qui est intéressant de noter c'est que le terme même d'«*Innere Sprachform*» n'est utilisé que cinq fois dans l'œuvre de Humboldt. Deux autres termes peuvent être considérés comme des synonymes: «forme de la langue» [*Form der Sprache*] et «la forme» [*Form*] tout court.

⁶ Harris, 1765, pp. 327-330.

«la notion de forme de la langue ne saurait se réduire à ce qu'on appelle forme grammaticale,[...] le concept de forme des langues a une extension qui va bien au-delà des simples règles de la syntaxe, du discours et même de la formation lexicale dans la mesure où on entend par là l'application de certaines catégories logiques universelles, telles qu'action, passion, substance, qualités, etc. aux racines et aux thèmes nominaux»⁷.

La forme externe signifie pour Humboldt en même temps trois choses: la forme phonique, la structure morphologique et la signification.

1.1. L'«innere Sprachform» et le «principe formateur» de la langue

En introduisant le terme de «forme interne de la langue», Humboldt part d'une conception de la langue vue comme activité [*Energeia*]. L'activité spirituelle, affirme-t-il, s'opère dans la parole à travers l'union de la pensée et du son. Sans l'association entre la pensée et le son, les images ne pourraient pas passer en concepts. La «forme interne» est définie comme la caractéristique du travail que *l'esprit* exerce sur la langue. *La forme interne de la langue est la structure spécifique psychique des locuteurs, dont dépend l'organisation actuelle du son et du sens dans leur langue.*

Humboldt attire ainsi l'attention sur *l'aspect dynamique de la forme interne*. Chez lui, la forme désigne non pas le résultat d'une activité informante, mais *le principe dynamique de la mise en forme*. Il emploie le terme «principe fondateur». La forme de la langue est le principe constant et uniforme dans l'activité créatrice de l'esprit en vue de l'expression de la pensée, à l'aide du son. A partir des deux éléments, la forme et la matière, la langue *constitue* une unité, un mot. La langue est donc le *lieu d'une nouvelle synthèse*, celle de la forme et de la matière. Elle suppose un renvoi à une activité subjective. La forme est le principe formateur du langage qui est général et qui est dynamique plutôt que statique, «forma formans».

«Ce travail de l'esprit, qui fait du son articulé le médiateur de la pensée, s'exerce selon une fonction continue et uniforme qui, assumée aussi complètement que possible et rendue de façon systématique, constitue la forme de la langue...»⁸

⁷ Humboldt, 1974, p. 186.

⁸ Humboldt, *op. cit.*, p. 185.

1.2. La «forme» dans le projet typologique de Humboldt

Chez Humboldt, la notion de «forme interne» de la langue se base également sur la prémisse théorique de l'existence de l'union entre la langue et la pensée. Par conséquent, l'étude de la forme de la langue permet de dégager le moyen spécifique que la langue choisit pour exprimer la pensée. La forme interne de la langue possède ses propres lois, qui sont les voies essentielles pour exprimer les idées dans une langue donnée. La notion de «forme interne» est importante de ce point de vue pour le projet typologique de Humboldt. Ce projet ambitieux, qu'il n'a pas pu réaliser, consistait à construire une typologie des langues qui puisse refléter l'influence réciproque de la forme externe et de la forme interne. Cette classification devrait *démontrer l'évolution de la langue humaine* à travers les différents types des langues:

«Représenter la forme, c'est reconnaître la démarche originale suivie par la langue et, avec elle, par la nation dont elle relève, pour donner expression à ses pensées. Il s'agit de définir la place qu'elle occupe par rapport aux autres langues, en ce qui concerne tant les fins déterminées qu'elle poursuit que le retentissement qu'elle exerce sur l'activité spirituelle de la nation.»⁹

1.3. De la «forme interne» à l'«image du monde»

Humboldt conclut que la «forme interne» de la langue est «liée aux dispositions spirituelles des nations et à l'énergie qui les soulève à l'instant de leur surgissement ou de leur sursaut novateur»¹⁰. Il s'inspire des thèses du philosophe allemand Herder qui insistait sur le développement parallèle de la pensée et de la langue. Il a également développé la conception hégélienne et schellinghienne de l'histoire universelle pour expliquer les différences des cultures spirituelles des peuples et la multiplicité des langues¹¹⁻¹². La tâche de la linguis-

⁹ Humboldt, *op. cit.*, p. 187.

¹⁰ *Ib.*, p. 185.

¹¹ V.F. Schelling (1775-1854) affirmait comme condition nécessaire de l'existence d'un peuple, la mythologie et la langue. Il parlait, dans ses considérations, de la compréhension des peuples en tant que parties d'une même race humaine, chacun apportant quelque chose dans l'évolution de l'humanité (Schelling, 1826).

¹² G.W.F. Hegel (1770-1831) croyait que le caractère d'un peuple est déterminé par son milieu de vie, que les excès de froid et de chaleur exercent une influence négative sur le développement des capacités intellectuelles. Il affirmait qu'il existe des peuples «historiques» et «non historiques» (Hegel, 1975).

tique consiste donc à examiner le rôle de la langue dans la formation de l'«esprit de la nation» [*Volksggeist*]¹³. Humboldt voit le genre humain comme une communauté de peuples qui, malgré leurs différences, découvrent l'unité de nature et suivent différentes voies pour atteindre le même but. Puisque toutes les langues aspirent au même but, les langues «plus évoluées» montrent aux langues «moins évoluées», leur état futur¹⁴. Humboldt souligne la *stadialité* dans l'évolution des langues¹⁵.

Humboldt souligne la diversité des moyens dont les peuples disposent pour construire leur monde des représentations par l'analyse linguistique des intuitions.

*«En réalité, la forme exprime plutôt la marque radicalement individuelle de l'élan au cours duquel une nation incarne dans sa langue ses valeurs intellectuelles et affectives.»*¹⁶

La «forme interne» de la langue fixe les particularités de la *vision du monde d'une nation* [*Weltanschauung*]. L'idée que les langues déterminent, au moins jusqu'à un certain degré, le «caractère national» et le mode de penser des locuteurs, était répandue au XIX^e siècle. Elle remonte à F. Bacone, di Michaelis, J.G. Hamann et J.G. Herder¹⁷. Cette «vision du monde» est le moyen spécifique dont le peuple dispose pour exprimer ses pensées et ses sentiments dans sa langue. L'homme vit entouré d'objets perçus exclusivement par l'intermédiaire de la langue. Chaque langue «décrit autour du peuple dont elle relève un cercle dont il n'est possible d'échapper que pour pénétrer, au même instant, dans un autre»¹⁸.

¹³ Le terme de «Volksggeist» a été introduit et par J.-D. Wegelin (1721-1791) dans le cadre de sa philosophie de l'histoire. D'après lui, au sein de chaque société, le conflit des partis et des opinions engendre un «sens commun», spécial à cette société, qui exerce son influence sur la conduite de tous ses membres et sur l'ensemble de son histoire. L'«esprit de la nation» définit le caractère de son développement pendant le cours entier de son existence (Wegelin, 1770-1776).

¹⁴ Humboldt, *op. cit.*, p. 151.

¹⁵ La thèse de Humboldt qui voyait les langues comme se trouvant sur différents stades d'évolution a été critiquée par le philosophe russe N.G. Černyševskij (1828-1889), contemporain et inspirateur de Potebnja. Il parlait avec sarcasme de la classification humboldtienne qui rangeait les langues et les capacités intellectuelles des peuples. Cette classification donne d'après Černyševskij lieu aux considérations racistes sur l'infériorité intellectuelle des peuples (Černyševskij, 1888, pp. 831-832).

¹⁶ Humboldt, *op. cit.*, p. 185.

¹⁷ Conte, 1976, p. 300; Morpurgo Davies, 1974, p. 126.

¹⁸ Humboldt, *op. cit.*, p. 199.

1.4. De la notion de «forme interne» au «relativisme linguistique»

La notion humboldtienne d'«image du monde» a inspiré nombre de recherches réalisées par les «néo-humboldtiens» L. Weisgerber, J. Trier, G. Ipsen, F. Dornseif, A. Jolles, W. Porzig, W. von Wartburg et se trouve à l'origine de l'hypothèse de «relativisme linguistique» d'E. Sapir et B. Whorf. En Russie, cette idée a été développée dans les œuvres d'A.A. Potebnja¹⁹ et d'I.A. Baudouin de Courtenay²⁰.

1.5. Vers l'élaboration de la notion de «forme interne du mot»

L'activité de la «forme interne» implique que le mot n'est pas la réplique de l'objet en soi, mais de l'image que celui-ci a produit dans l'âme. Le mot comporte souvent la trace de l'image de l'objet (par exemple, l'éléphant est désigné par différents mot en sanscrit). Les langues ne se distinguent pas par les différentes désignations du même objet, mais par les différentes manières de le voir. C'est de cette conception du mot que Potebnja partira dans sa conception de la «forme interne du mot».

«[...] on a affaire, avec le mot, moins à un équivalent exact de l'objet offert aux sens, qu'à la manière dont il a été pris en charge par la production du langage à l'instant même où le mot a été inventé.»²¹

On peut ainsi dégager trois définitions de la forme interne chez Humboldt:

1. son «principe fondateur», le moyen de connexion entre le concept et le son, c'est-à-dire, le modèle des liens des catégories de la pensée avec les formes de la matière de la langue;
2. l'expression de l'«esprit du peuple», qui se réalise à travers elle dans la langue;
3. la structure de la langue comprise abstraitement.

Comme on peut le constater, le terme de «forme interne de la langue» ne pourrait pas être résumé en une définition unique. Ce fait est à l'origine des différentes interprétations de cette notion proposées par les partisans de Humboldt et les historiens de la linguistique, que ce soit en Europe Occidentale ou en Russie.

¹⁹ Potebnja, 1860.

²⁰ Baudouin de Courtenay, 1963, vol.II, p. 71.

²¹ Humboldt, *op. cit.*, p. 234.

2. *La philosophie du langage de Potebnja: de la «forme interne de la langue» à la «forme interne du mot»*

Inspiré du livre de Humboldt, le linguiste russo-ukrainien A.A. Potebnja crée sa propre conception de la langue qui s'est reflétée dans son livre *Mysl' i jazyk* [Pensée et langage]²²⁻²³. Potebnja accepte d'avoir été influencé par Humboldt, «dans son interprétation proposée par Steinthal». Potebnja est un représentant du courant «psychologique» en Russie. Ses idées linguistiques se sont développées en parallèle avec les thèses du courant psychologique en Europe Occidentale, notamment celles de H. Steinthal et M. Lazarus et s'inscrivent ainsi dans le tournant général des recherches linguistiques de la métaphysique au psychologisme. A part lui, Steinthal et Lazarus ont exercé une influence en Russie sur P. Hildebrandt et A. Duvernua.

2.1. De Humboldt à Potebnja par l'intermédiaire de Steinthal

Le livre de Potebnja abonde en citations de Steinthal. Inspiré de la notion humboldtienne d'«Innere Sprachform», ainsi que de la psychologie associative de J.F. von Herbart (1776-1841), Heymann Steinthal (1823-1899) a élaboré sa propre conception de la fonction représentative du langage et la conception de la «forme interne» du mot. Comme pour Humboldt, pour Steinthal l'«innere Sprachform» renvoie à la diversité des moyens dont les peuples construisent leur monde par l'analyse linguistique des intuitions. Utilisant le terme de «forme interne du mot», il explique que, lors de la perception de l'objet, le psychique isole une des perceptions qui forment le complexe intuitif et celui-ci remplace toute l'image sensorielle. La «forme interne» signifie alors la marque de toutes les intuitions sensorielles du même objet. Le système sémantique d'une langue résulte de la stratification dans le temps de divers modes de dénotation utilisés par les communautés ethniques au cours de leur histoire²⁴. Steinthal s'est également inspiré des thèses humboldtiennes de la relation «nation-langue» que

²² L'académicien D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij, élève de Potebnja, sépare l'œuvre de son célèbre maître en deux périodes. La première (1860-1865) est consacrée à l'élaboration de la conception de Humboldt. Ce travail s'est reflété dans le livre *Mysl' i jazyk*, paru en 1862. La deuxième période (1865-1891) englobe les recherches de Potebnja sur la dialectologie, la phonétique et la syntaxe des langues slaves (Ovsjaniko-Kulikovskij, 1893, p. 2).

²³ Il est nécessaire de noter qu'en russe, il n'existe pas d'opposition entre «langage» et «langue», les deux se traduisent en russe par «jazyk», ce qui rend la traduction en français très difficile et discutable.

²⁴ L. Formigari a qualifié la conception linguistique de Steinthal de «version psychologique de la thèse de la langue comme Weltbild» (Formigari, 1988, p. 75)

l'on retrouve plus tard chez Potebnja. Il a fondé une nouvelle discipline, la psychologie des peuples [*Völkerpsychologie*] et développé la notion d'«esprit du peuple» [*Volkgeist*]. Steinthal se posait pour tâche d'examiner la langue et les traditions des différents peuples en tant que reflets de la vie spirituelle des communautés humaines²⁵.

2.2. La définition potebnienne de la «forme interne du mot»

C'est donc de ces thèses que part Potebnja dans sa théorie de la «forme interne du mot»²⁶. Son interprétation apparaît ainsi en parallèle à celles des partisans du courant psychologique en Europe Occidentale. Il partage la prémisse théorique de Humboldt de la langue vue comme *Energie*. C'est cette définition du langage qui élève, d'après Potebnja, la théorie de Humboldt au dessus de celles de ses contemporains²⁷. Le mot pour lui est une synthèse de trois éléments: *la forme externe*, c'est-à-dire, le son articulé [*členorazdel'nyj*], *le contenu* [*soderžanie*], qui est objectivé [*ob'ektiruemoj*] par le son, et *la forme interne*, le moyen par lequel est exprimé le contenu²⁸. Potebnja éclaircit la différence entre *le contenu* et *la forme interne*:

«Ainsi, le contenu différent pensé dans les mots *žalovan'e*, *annuum*, *pensio*, *gage* présente beaucoup de points communs et peut être uni sous le nom de «paie» [*plata*]; mais les moyens de représenter cette ressemblance sont différents: *annuum* – ce qui est payé pour toute l'année, *pensio* – ce qui est pesé, *gage* – *gage*, *récompense*, *žalovan'e* – action faite par l'amour, un cadeau. La forme interne de chacun de ces mots dirige différemment la pensée [...]»²⁹

2.3. La conception potebnienne de l'évolution de la signification

La «forme interne» est le centre de la représentation, un de ses traits [*priznaki*], qui domine tous les autres (par exemple, l'image de la table comporte plusieurs traits, mais *stol* [table] ne signifie que *postlannoj* [quelque chose qui

²⁵ Steinthal, 1956 [1855], pp. 114-115.

²⁶ Même si la notion de «forme interne du mot» [*vnutrennaja forma slova*] a une place très importante dans la théorie de Potebnja, on ne trouve pas non plus chez lui une définition unique.

²⁷ Potebnja, *op. cit.*, p. 27.

²⁸ *Ib.*, p. 124.

²⁹ *Ib.*

est étendu], et c'est grâce à ce trait que le mot *stol* peut désigner toutes les tables)³⁰. Elle est évidente dans tous les mots de formation récente possédant un sens étymologique clair (*medved'* [ours] – *edjaščij med* [celui qui mange le miel]). Potebnja écrit que, sur les étapes primitives de l'évolution de la pensée, l'homme prenait le trait le plus saillant de l'objet pour le nommer. Ce trait constituait la représentation, le substitut de la totalité de l'objet. Au cours de l'évolution de l'activité professionnelle et sociale des hommes, d'autres traits se superposaient sur ce trait primitif, en approfondissant et en élargissant la signification. Le trait exprimé par le mot s'impose d'autant plus solidement qu'il est reproduit à chaque nouvelle perception, tandis que les autres traits de la représentation ne peuvent revenir à la conscience que très rarement.

Potebnja défend l'idée que le mot, depuis son apparition, est le moyen pour le locuteur de comprendre soi-même, d'«aperceper» (*[appercipirovat']* calque de l'allemand «*appercepiere*n») ³¹ ses perceptions. La «forme interne», à part l'unité réelle de la représentation, permet également la connaissance de cette unité. Elle est non pas l'image de l'objet, mais l'«image de l'image» [*obraz obraza*], c'est-à-dire la représentation [*predstavlenie*]³². Citant Humboldt, Potebnja explique que l'homme essaie d'unir les objets qui, par la multiplicité de leurs représentations, agissent sur lui. Pour exprimer cette unité, l'homme a recours à une entité phonique, celle du mot. Le son n'évince aucune des représentations produites par l'objet, mais devient leur récipient.

*«le mot pour le parlant est le moyen d'objectiver sa pensée. Ceci ne signifie pas que le mot est un moyen d'exprimer une pensée déjà prête [...] Non, le mot est le moyen de transformer l'impression pour créer une nouvelle pensée.»*³³

L'évolution du lexique se fait à travers *l'oubli de la forme interne des mots*. L'aspect positif de l'oubli de la forme interne est la complexification [*usložnenie*], ou la condensation [*sguščenie*] de la pensée. L'aperception concentre dans le mot l'image sensorielle [*čuvstvennyj obraz*], en remplaçant tous ses traits par une seule représentation, en élargissant la conscience, en donnant aux grandes masses des pensées la possibilité de bouger.

³⁰ *Ib.*, p. 74.

³¹ Dans la conception de Potebnja, l'«aperception» [*appercepcija*] signifie la comparaison des connaissances acquises auparavant avec ce qui est en train d'être perçu.

³² Potebnja, *op. cit.*, p. 100.

³³ Potebnja, 1968 [1899], p. 213.

«On peut croire que, seulement à condition d'unir toutes les impressions des sens [čuvstvennye obrazy] par la représentation, nous créons un tel objet de la pensée, dont le contenu est capable de se développer, – nous créons les formes qui pourront contenir tout nouveau trait. En un mot, ici, à la place de plusieurs traits, juste un est présent, et, quand la pensée revient vers l'objet, déjà indiqué et connu, elle ne doit qu'évoquer dans la conscience ce trait. Le travail de la pensée se trouve ainsi facilité, ce qui permet d'englober par la pensée une volume plus grand du contenu. Quand nous parlons, nous touchons à un très grand nombre de complexes de la pensée, mais ne faisons que les évoquer.»³⁴

On peut ainsi dégager chez Potebnja plusieurs définitions de la *forme interne du mot*:

1. C'est le sens étymologique (le plus proche [*bližajšee*]) du mot, qui témoigne du lien de causalité entre son sens primitif et le sens actuel subjectif du mot.
2. C'est la relation du contenu de la pensée envers la conscience, elle montre, «comment l'homme se représente sa propre pensée».
3. Elle signifie le trait de la représentation qui domine les autres, c'est-à-dire, le centre de la représentation.
4. La forme interne du mot peut être comprise non pas comme l'image de l'objet, mais comme *l'image de l'image* [*obraz obraza*]³⁵.

2.4. Le projet historico-comparatif de Potebnja

La notion de «forme interne du mot» a une importance décisive dans la conception linguistique de Potebnja. Son ambition consiste à trouver le lieu commun de toutes les langues, leurs ressemblances qui prouvent l'origine commune des peuples qui les parlent, et celles qui relèvent de l'origine commune de

³⁴ Potebnja, 1989, p. 216.

³⁵ C'est M.G. Jarosevskij qui constate que, dans les premières œuvres de Potebnja (*Mysl' i jazyk* [La pensée et le langage]), la notion de forme interne est synonyme de «sens étymologique» et de «représentation» [predstavlenie]. Plus tard, Potebnja différencie la représentation (un trait) et la forme interne (le sens étymologique le plus proche, qui inclut plusieurs traits). La forme interne est toujours présente, tandis que la représentation peut disparaître. Dans les œuvres de la deuxième période de vie, Potebnja représente la forme interne comme le contenu sémantique de la forme lexicale ou grammaticale, autrement dit, le sens lexical (Jarosevskij, 1946, p. 273).

toute l'humanité. Cette tâche lui semble irréalisable, parce qu'elle demande trop d'efforts. Il faudrait: 1 trouver les formes externes et internes primitives de tous les mots; 2 décrire la forme interne de chaque mot; 3 définir les qualités des premiers sons³⁶.

2.5. La problématique humboldtienne «nation-langue» chez Potebnja

Dans ses études typologiques, Potebnja partage la thèse humboldtienne que dans la langue se reflète l'«image du monde» de la nation qui la parle. Le problème de la relation «nation-langue» l'intéresse d'autant plus qu'à l'époque du linguiste (milieu du XIX^e siècle), ce problème devient très actuel pour la philosophie russe. Grâce au courant slavophile³⁷, un certain intérêt s'éveille pour la langue russe, surtout pour l'étude de la langue populaire, ce qui provoque la volonté de définir et de comprendre son caractère national. Tout comme Humboldt et Steinthal, Potebnja voit le peuple comme le *créateur de la langue*. Il souligne que la langue, une fois surgie, détermine le développement ultérieur de la culture d'un peuple³⁸. D'après Potebnja, l'esprit du peuple ([*dux naroda*], calque du *Volksgeist*) se manifeste le mieux dans ses traditions et dans son folklore³⁹. Ces thèses ont été développées en Russie par A.N. Afanas'ev⁴⁰, F.I. Buslaev⁴¹, A.N. Veselovskij⁴², A.N. Pypin⁴³ et le disciple de Potebnja D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij⁴⁴.

2.6. La conception potebnienne de l'évolution de la langue

Inspiré des thèses des philosophes russes N.G. Černyševskij (1812-1870) et A.I. Gercen (1828-1889), Potebnja énonce une idée très importante pour son

³⁶ Potebnja, 1993 [1862], p. 75.

³⁷ Les partisans du courant slavophile [*slavjanofil'stvo*] dans la pensée politique et philosophique russe du milieu du XIX^e siècle se prononçaient pour une voie de développement de la Russie complètement différente de celles des pays de l'Europe Occidentale. Les slavophiles partaient de l'idée de l'originalité culturelle de la Russie, qui consiste en patriarcalité, conservatisme et christianisme orthodoxe. Ils ont contribué à l'éveil des recherches sur la langue russe et le vieux slave, la littérature et la culture russe.

³⁸ Potebnja, 1895, 1912.

³⁹ Potebnja, 1860, 1865.

⁴⁰ Afanas'ev, 1865-1869.

⁴¹ Buslaev, 1861.

⁴² Veselovskij, 1873.

⁴³ Pypin, 1865.

⁴⁴ Ovsjaniko-Kulikovskij, 1923.

époque, d'après laquelle l'apparition du langage a changé toute la vie psychique de l'homme. Il se donne pour tâche de décrire dans ses recherches les transformations produites par le langage et *le rôle du langage dans la formation des différents types de pensée*. Potebnja reporte ainsi l'étude des catégories gnoséologiques sur les bases historiques et linguistiques et dépasse ainsi les conceptions naturalistes de l'évolution de la langue. A la différence des linguistes de l'Europe Occidentale (M. Müller et F. Schlegel), qui adoptaient le principe de l'évolution de Darwin uniquement pour décrire l'évolution externe de la langue, Potebnja énonce des idées expliquant son évolution interne.

2.7. La conception potebnienne de la relation poésie / prose

L'évolution de la langue va, conclut Potebnja, de la pensée poétique à la pensée prosaïque (scientifique). C'est de la notion de la «forme interne du mot» qu'il part pour examiner la relation entre la prose et la poésie, vues comme deux manières de penser⁴⁵. L'existence en parallèle dans la langue de mots imagés et privés d'image est conditionnée par le caractère de notre pensée, qui dépend du passé et aspire vers le futur⁴⁶.

«La science décompose le monde, pour le recomposer en un système bien établi de concepts...La poésie prévient cette connaissance analytique inatteignable du monde...elle comble d'une certaine façon l'imperfection de la pensée scientifique et se conforme à la nécessité humaine innée de voir en tout des entités parfaites.»⁴⁷

La poéticité [*poetičnost'*] de la langue consiste en son «symbolisme», la prosaïcité équivaut à l'oubli de la forme interne. D'après Potebnja, il existe des langues et des peuples plus poétiques et moins poétiques. Il affirme que *les différents degrés de la vivacité de la forme interne dans les différentes langues peuvent déterminer le degré plus ou moins grand de la poéticité des peuples*. Des langues aussi transparentes que les langues germaniques ou slaves par exemple, sont mieux adaptées à l'humeur poétique des personnes, que le français. La vivacité du caractère poétique de chaque langue est indispensable pour maintenir l'«esprit» artistique du peuple, pour la survie de sa culture.

⁴⁵ Les termes potebniens de «prose» et de «poésie» doivent être compris dans leur signification générale. Ils représentent deux moyens de l'activité langagière, la création de nouveaux mots et la création de nouvelles combinaisons des mots existants.

⁴⁶ Potebnja, 1970 [1905], p. 22.

⁴⁷ Potebnja, 1993 [1862], p. 141.

Allant plus loin dans ses recherches portant sur différentes formes de pensée, Potebnja prouve que la science et l'art sont non seulement deux façons différentes de refléter la connaissance de la réalité, mais sont deux parties d'une même totalité. Il faut préciser que l'idée de la parenté fonctionnelle de l'art et de la science avait été avancée au XVIII^e siècle par G. Vico, I.G. von Herder et G. Lessing, et au XIX^e siècle par L.N. Tolstoj. Potebnja affirme leur parenté *génétique* et lie ainsi la fonction poétique de la langue avec son origine.

2.8. La conception potebnienne de l'image poétique et de l'œuvre d'art

La notion potebnienne de «forme interne du mot» devient également importante pour la théorie potebnienne de la poésie, qu'il fondait sur l'analogie entre le mot et l'œuvre poétique. Potebnja distingue donc dans l'image poétique et dans toute œuvre d'art:

<i>A (la forme externe)</i>	<i>a (la forme interne)</i>	<i>X (le contenu)</i>
	(l'image)	(l'idée, la signification) ⁴⁸

Contrairement aux considérations esthétiques des romantiques allemands, qui voyaient l'image poétique comme une emblème dont la signification est constante, Potebnja met avant *l'aspect dynamique de l'image poétique*. Fondant sa conception sur des bases psychologiques, il propose une vision diachronique de l'image poétique qui est considérée comme un «acte psychologique de formation de l'image» qui est déterminé par l'expérience linguistique et psychologique de l'individu qui perçoit cette image. Chaque individu en chaque époque comprend une même œuvre à sa manière, tout comme le mot ne sert pas à transmettre la pensée du locuteur, mais à provoquer chez l'interlocuteur sa propre pensée.

Le dynamisme de l'image poétique consiste dans le processus de «reconstitution de la forme interne». Potebnja souligne en même temps que la «forme interne» d'une œuvre poétique n'est pas liée à la forme interne de chaque mot qui la compose. Ce processus est engendré par la combinaison de mots (dans les tropes, par exemple, où la forme d'un mot s'enchaîne à la forme d'un autre mot)⁴⁹. La forme interne du mot, vivante au moment de l'apparition du mot, disparaît peu à peu au cours de l'évolution du lexique. Elle subsiste cependant dans la langue en tant que sa capacité génétique à accomplir la fonction esthétique. Cette capacité revit dans la formation des images poétiques.

⁴⁸ Potebnja, 1990 [1905], p. 151.

⁴⁹ Potebnja, 1993 [1862], p. 145.

La thèse potebnienne de la «forme interne» lie la fonction poétique de la langue à son évolution et sa structure. Elle soulève deux problèmes: celui de la relation entre la pensée mythique et la pensée scientifique et celui du rôle du mot dans la formation de l'image poétique. Potebnja s'intéressait en outre au rôle des catégories grammaticales, ainsi que du rythme et de l'intonation dans ce processus. Les thèses potebniennes du lien «mot-image» ont inspiré les expériences linguistiques d'O. Mandelštam, S. Maršak et V. Nabokov.

3. *Les développements ultérieurs de la notion de «forme interne» dans la linguistique russe*

Les conceptions de la «forme interne de la langue» et de la «forme interne du mot», analysées dans le présent article, ont inspiré en Russie les recherches sur l'«image du monde» reflétée dans la langue, ainsi que sur la «forme interne» littéraire (poétique) et la «forme interne» des œuvres d'art.

3.1. La notion de «forme interne» dans la théorie de la poétique

Il est nécessaire de prendre en considération le fait que le livre *Mysl' i jazyk* n'est devenu connu de bon nombre de linguistes que trente ans après la mort de l'auteur, dans les années 10 du XX^e siècle⁵⁰, ce qui s'expliquerait par le penchant des recherches linguistiques de l'époque vers le positivisme. Cependant, juste après la mort du linguiste, sa conception de l'image poétique et du lien mot-image a été développée par son élève D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij⁵¹ (1853-1920). En même temps, A.N. Veselovskij (1838-1906) s'occupait de recherches sur la poétique historique, s'inspirant des recherches de Schelling, Schlegel et Potebnja sur la spécificité culturelle des formes d'art poétique⁵². Parmi les poètes russes de l'époque, les «symbolistes»⁵³ voyaient en Potebnja et Humboldt leur source d'inspiration. Ainsi, A. Belyj, théoricien du symbolisme, distingue les mots «morts» et «vivants», doués d'une image. La cause de la dégradation de la

⁵⁰ Ce fait est constaté par G. Špet (Špet, 1927, p. 8) et D.N. Ovsjaniko-Kulikovskij (Ovsjaniko-Kulikovskij, 1893, p. 2).

⁵¹ Ovsjaniko-Kulikovskij, 1895, 1903, 1923.

⁵² Veselovskij a conclu entre autres que l'on assiste à l'universalisation des formes et des images poétiques et à la formation d'un koïné poétique (Veselovskij, 1940).

⁵³ Le «symbolisme» est un courant de la pensée esthétique en Russie de la fin du XIX^e-début du XX^e siècle qui mettent en avant l'expression des idées par symboles. Les représentants les plus connus de ce courant sont A. Belyj, A. Blok, F. Sologub et V. Ivanov (Belyj, 1994 [1909]).

langue consiste d'après lui dans la mort des mots «vivants». Les symbolistes se fixent pour tâche le remplacement constant des mots «morts» par les mots «vivants», ce qui amène au renouvellement de la langue⁵⁴.

Plus tard, dans les années 10 et 20 du XX^e siècle, la théorie de la poésie [*poetika*] se développe en Russie, avec notamment A.M. Peškovskij (1878-1933) et G.O. Vinokur (1896-1947)⁵⁵. Ils avancent la thèse du «caractère imagé» [*obraznost'*] du texte poétique et de l'œuvre d'art. D'après eux, le sens du texte littéraire se justifie non pas par le nombre des métaphores et de tropes, mais bien par la tendance générale à l'expression imagée de la réalité. Ils voient le mot poétique comme «réflexif» [*reflektirujuščee*], provoquant des chaînes d'associations avec d'autres mots et images. Développant la conception humboldtienne de l'image poétique, Vinokur conclut que le sens d'un texte résulte de la relation entre la signification du mot et son contenu⁵⁶.

3.2. La notion de «forme interne» chez G.G. Špet

Parallèlement à la tendance logico-phénoménologique dans le courant humboldtien en Europe Occidentale, en Russie, G. Špet (1878-1940) s'inspire des idées de Humboldt (indépendamment de leurs interprétation par Potebnja)⁵⁷ et applique la thèse d'«innere Sprachform» au langage poétique. D'après Špet, le langage poétique représente un système intégral et peut avoir des «formes internes poétiques». Une impression émotionnelle créée par une œuvre d'art est un processus complexe défini par l'intermédiaire de la forme interne poétique. La «forme interne poétique» est le rapport entre les formes externes expressives (stylistique et syntaxique) et le sens logiquement établi de l'énoncé⁵⁸.

3.4. Les perspectives modernes de recherches

Comme il a été signalé plus haut, la notion humboldtienne de «Weltanschauung» a été reprise par Baudouin de Courtenay (1845-1929) dans la première

⁵⁴ Belyj, 1994 [1909], pp. 134-135.

⁵⁵ Vinokur, 1990.

⁵⁶ Vinokur, 1959, p. 247.

⁵⁷ G.V. Ramišvili, traducteur de Humboldt, distingue deux étapes dans l'évolution du courant humboldtien dans la linguistique russe, liées aux noms de Potebnja et de Špet et qualifie la conception de ce dernier de «réaction au psychologisme de Steinthal et de Potebnja du point de vue de la logique et de la phénoménologie d'E. Husserl» (Ramišvili, 1990, p. 124).

⁵⁸ Špet, 1989 [1922], 1927. Špet critique Potebnja, Steinthal et Lazarus pour avoir «compromis» la notion humboldtienne de «forme interne de la langue» (Špet, 1989 [1922], p. 447).

moitié du XX^e siècle. Cependant, c'est surtout la fin des années 70 qui se marque en Russie par un intérêt renouvelé pour une réinterprétation des idées de Humboldt et leur application à la linguistique moderne. Apparaît une nouvelle traduction de l'*Introduction à l'œuvre sur le Kavi* faite par G.V. Ramišvili. En Europe Occidentale, on constate le même intérêt pour les thèses de Humboldt dans les années 60 du XX^e siècle, qui s'expliquerait par leur reprise par Chomsky⁵⁹.

Les thèmes humboldtiens restent donc toujours actuels dans le cadre général de «l'éloignement de la linguistique des méthodes strictes et son rapprochement de la problématique des sciences humaines en général»⁶⁰, que l'on observe en Russie. C'est surtout la thèse d'«image du monde», parmi les idées humboldtiennes, qui continue à inspirer les recherches linguistiques en Russie. Dans les années 90, se développe la «sémantique culturologique» [*kul'turologičeskaja semantika*] et la culturologie linguistique [*lingvokul'turologija*].

La première part de l'idée, reprise chez Humboldt, que chaque langue reflète les réalités culturelles de la société qui la parle et est déterminée par la culture et la mentalité de l'époque historique⁶¹. E.S. Jakovleva⁶², M.M. Makovskij⁶³, V.I. Postovalova⁶⁴ choisissent différents fragments de l'«image du monde» [*karтина mira*] de la langue russe. D'autres attirent l'attention sur la spécificité culturelle des moyens communicatifs⁶⁵. D'autres encore discutent le lien de la structure grammaticale, par exemple, de l'aspect verbal, avec l'«image du monde»⁶⁶.

La culturologie linguistique se concentre sur la spécificité culturelle du vocabulaire et notamment celle des expressions idiomatiques. La notion de «forme interne» des expressions idiomatiques revient ici au centre de l'attention, dans la mesure où elle est liée au problème concret du choix des instruments métalinguistiques pour la représenter dans les dictionnaires, et celui des possibilités d'utiliser les «formes internes» comme base euristique pour définir les différences sémantiques entre les synonymes⁶⁷.

⁵⁹ Conte, 1976, p. 293.

⁶⁰ Frumkina, 1999, p. 3.

⁶¹ Tarlanov, 1995.

⁶² Jakovleva, 1994.

⁶³ Makovskij, 1993.

⁶⁴ Postovalova, 1988.

⁶⁵ Myl'nikov, 1989.

⁶⁶ Kravčenko, 1995.

⁶⁷ Baranov, Dobrovol'skij, 1998.

4. Conclusion

Les discussions sur les notions de la «forme interne» de la langue et du mot reflètent les grandes tendances du développement de la pensée philosophique et de la philologie européennes du XIX^e siècle.

Chez Humboldt, la notion de «forme interne de la langue» a été mise en avant en lien avec les problèmes philosophiques et linguistiques de son époque, à savoir l'essence du langage et son origine, la relation de la forme et du contenu dans la langue et le lien «nation-langue». D'après Potebnja, Humboldt n'a pas pu abandonner le point de vue métaphysique typique de son temps, mais il a posé les bases d'un tournant de la question sur le terrain psychologique par ses définitions du langage comme activité, travail de l'esprit et organe de pensée⁶⁸. En même temps, la philologie romantique, de Herder à Humboldt, a tracé une image de la langue comme incarnation de l'«esprit du peuple». Cependant, Humboldt n'a pas résolu le problème de la relation du mot envers la pensée⁶⁹.

Potebnja considérait le mot comme l'unité fondamentale de la langue et se concentrait avant tout sur l'étude du mot à travers la définition de sa «forme interne». Quelle que soit la forme sous laquelle se manifestait le psychologisme dans ses recherches – sous la forme de la psychologie associative ou de l'ethnopsychologie – cette base lui a permis de se rapprocher des problèmes philosophiques de base, ceux de la relation «langage-pensée», mot-concept, l'évolution du mot et, à travers elle, celle de la pensée humaine (qui l'amène à considérer la relation de la poésie et de la prose), les possibilités expressives du mot et sa relation avec l'œuvre d'art.

Dans sa conception du rapport entre la langue et l'esprit national, Potebnja s'inspire de Humboldt, ainsi que de la linguistique slavophile. Il a développé cette thèse sur l'exemple de la signification du mot, dont la «forme interne» a un caractère national et le contenu est individuel⁷⁰. C'est cette même idée qui est reprise dans les études modernes citées plus haut.

Les idées qui ont été énoncées par Humboldt et Potebnja ne présentaient pas seulement un intérêt pour l'étude des faits de la langue, elles avaient aussi une signification philosophique dont il faudrait tenir compte. Le thème du présent article laisse découvrir ainsi un nombre de liens philosophiques et méthodologiques et pourrait faire partie d'un plus grand projet de recherches épistémolo-

⁶⁸ Potebnja, 1993 [1862], p. 38.

⁶⁹ Potebnja, *op. cit.*, p. 27.

⁷⁰ *Ib.*, p. 94.

giques comparées, qui consisterait à confronter le développement des thèses humboldtiennes en Russie et en Europe Occidentale et à en dégager des parallèles et les différences d'interprétation.

Adresse de l'auteur:

Elena Kokochkina:
Université de Lausanne/Université de Saint-Pétersbourg
section des langues slaves
faculté des lettres
CH-1015 Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

- AFANAS'EV, A.N. (1865-1869): *Poëtičeskie vozzrenija slavjan na prirodu*, The Hague/Paris: Mouton, vol. I, 1970 [Les regards poétiques des Slaves sur la nature].
- BARANOV, A.N. et DOBROVOL'SKIJ, D.O. (1998): «Vnutrennaja forma idiom i problema tolkovanija», *Izvestija Akademii Nauk, serija literatury i jazyka*, vol. 57, n1, 1998, pp. 36-44 [La forme interne des expressions idiomatiques et le problème de leur interprétation].
- BELYJ, A. (1909): «Magija slov», *A. Belyj, Simvolizm kak miroponimanie*, Moskva: Respublika, 1994, pp. 131-142 [La magie des mots].
- (1910): *Simvolizm*, Moskva [Le symbolisme].
- (1928): «Kak ja stal simvolistom», *A. Belyj, Simvolizm kak miroponimanie*, Moskva: Respublika, 1994, pp. 418-496 [Comment je suis devenu symboliste].
- BEREZIN, F.M. (1991): «W. von Humboldt en Russie et en URSS», D. Droixhe, Ch. Grell, *La linguistique entre mythe et histoire (Actes des journées d'étude organisées les 4 et 5 juin 1991 à la Sorbonne en l'honneur de Hans Aarsleff)*, Münster: Nodus Publikationen, 1993, pp. 263-273.
- BONDARKO, A.B. (1995): «Pour une histoire de la notion de «contenu linguistique» (K.S. Aksakov, A.A. Potebnja)», *Histoire-Epistémologie-Langage*, 17-II, pp. 113-124.
- BAUDOIN DE COURTENAY, I.A. (1963): *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, 2 vol, Moskva: Izdatel'stvo Akademii Nauk SSSR [Travaux choisis sur la linguistique générale].
- BUSLAEV, F.I. (1861) : *Istoričeskie očerki russkoj narodnoj slovesnosti i iskusstva*, The Hague/Paris : Mouton, 1969 [Notes sur l'histoire de la littérature populaire russe et de l'art russe].

- CAUSSAT, P., ADAMSKI, D., CREPON, M. (1996): *La langue source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale (du XVIII^e au XX^e siècle)*, Mardaga, Sprimont.
- ČERNYSEVSKIJ, N.G. (1951): «O klassifikaciji ljudej po jazyku», *Polnoe sobranie sočinenij*, vol. X, Moskva: Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury, pp. 826-866 [A propos de la classification des hommes en fonction de leur langue].
- CONTE, M.-E. (1976): «Wilhelm von Humboldt e la linguistica contemporanea. Bibliografia ragionata 1960-1970», L. Heilmann, *Wilhelm von Humboldt e la cultura contemporanea*, Bologna: il Mulino, pp. 281-325.
- FONTAINE, J. (1995): «A.A. Potebnja, figure de la linguistique du XIX^e siècle», *Histoire-Epistémologie-Langage*, 1995, 17-II, pp. 95-111.
- FORMIGARI, L. (1988): «De l'idéalisme dans les théories du langage. Histoire d'une transition», *Histoire-Epistémologie-Langage*, 1988, X-1, pp. 59-80.
- FRUMKINA, R.M. (1999): «Kul'turologičeskaja semantika v rakurse èpistemologii», *Izvestija Akademii Nauk, serija literatury i jazyka*, vol. 58, n 1, 1999, pp. 3-10 [La sémantique culturologique sous l'angle de l'épistémologie].
- GASPAROV, B. (1995): «La linguistique slavophile», *Histoire-Epistémologie-Langage*, XVII, 2, pp. 125-147.
- GORN'FEL'D, A.G. (1922): *Puti tvorčestva*, Petrograd [Les voies de la création].
- (1924): «A.A. Potebnja. K 30-letiju so dnja smerti», *Boevye otkliki na mirnye temy*, Léningrad [A.A. Potebnja. Le trentième anniversaire de sa mort].
- HARRIS, J. (1765): *Hermes, or a Philosophical Inquiry Concerning Language and Universal Grammar*, London: J. Nourse and P. Vaillant.
- HERDER, J.G.von (1977): *Traité de l'origine de la langue*, introd., traduction et notes par Pierre Pénisson, Paris: Aubier.
- (1991): *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, livres choisis dans la traduction d'Edgar Quinet, introduction, notes et dossier par Marc Crépon, Paris: Presses Pocket.
- HEYSE, H. (1856): *System der Sprachwissenschaft*, Berlin.
- HUMBOLDT, W. von (1836-1839): *Über die Kavi-Sprache auf der Insel Java*, Berlin.
- (1974): *Introduction à l'œuvre sur le Kavi et autres essais*, Paris: Seuil.

- JAKOVLEVA, E.S. (1994): *Fragmenty russkoj jazykovej kartiny mira (modeli prostranstva, vremeni i vosprijatija)*, Moskva: Gnozis [Fragments de l'image du monde de la langue russe].
- JAROŠEVSKIĪ, M.G. (1946)b): «Ponjatie vnutrennej formy u Potebnja», *Izvestija Akademii Nauk SSSR, otdel literatury i jazyka*, 1946, vol. V, vyp. 5, Moskva [La notion de forme interne chez Potebnja].
- (1946)b): «Filosofsko-psixologičeskie vozzrenija A.A. Potebnja», *Izvestija Akademii Nauk SSSR, otdel istorii i filosofii*, 1946, vol. II, vyp. 5, Moskva, pp. 145-158 [Conceptions philosophiques et psychologiques d'A.A. Potebnja].
- KIJAK, T.R. (1987): «O «vnutrennej forme» leksičeskich edinic», *Voprosy jazykoznanija*, 1987, 3, pp. 68-78, Moskva [A propos de la «forme interne» des lexèmes].
- KRAVCENKO, A.V. (1995): «Glagol'nyj vid i kartina mira», *Izvestija Akademii Nauk, serija literatury i jazyka*, vol. 54, n1, 1995, pp. 49-64 [L'aspect verbal et l'image du monde].
- MAKOVSKIĪ, M.M. (1993): «'Kartina mira' i miry obrazov», *Voprosy jazykoznanija*, 1993, 4 [L'«image du monde» et les mondes des images].
- MINERALOV, Ju. I. (1985): «Vnutrennaja forma kak projavlenie stilja (k koncepcii A.A. Potebnja)»; *Slavica Tartuensia*, 1985, n 1, Tartu [La forme interne comme reflet du style (à propos de la conception d'A.A. Potebnja)].
- MORPURGO-DAVIES, A. (1994): «La linguistica del Ottocento», G.C. Lep-schy, *Storia della linguistica*, Bologna, pp. 11-401.
- MYL'NIKOV, A.S. (1989): «Jazyk kul'tury i voprosy izučenija ètničeskoj specifiki sredstv jazykovej kommunikacii», *Etnografičeskoe izučenie znakovyx sredstv kul'tury*, Léningrad [La langue de la culture et les problèmes de l'étude de la spécificité ethnique des moyens de communication langagière].
- OVSJANIKO-KULIKOVSKIĪ, D.N. (1893): *A.A. Potebnja, kak jazykoved-myslitel'*, Kiev [A.A. Potebnja comme linguiste penseur].
- (1895): *Jazyk i iskusstvo*, Sankt-Peterburg [La langue et l'art].
- (1896): *Očerki nauki o jazyke*, Moskva: Russkaja mysl' [Notes sur la science du langage].
- (1903): «Nabludatel'nyj i èksperimental'nyj metody v iskusstve», *Vestnik Vospitanija*, n 4, pp. 1-30 [La méthode observatrice et expérimentale dans l'art].
- (1923): *Teorija poezii i prozy*, Pétrograd [La théorie de la poésie et de la prose].

- POSTOVALOVA, V.I. (1988): «Kartina mira v žiznedejatel'nosti čeloveka», *Rol' čelovešeskogo faktora v jazyke. Jazyk i kartina mira*, Moskva [L'image du monde dans la vie de l'homme].
- POTEBNJA, A.A. – (1862): *Mysl' i jazyk*, Kiev: Sinto, 3^e éd. reimprimée, 1993 [Pensée et langage].
- (1860): *O nekotoryx simvolax v slavjanskoj narodnoj poèzii*, 2^e édition, Xar'kov [A propos de quelques symboles dans la poésie populaire slave].
 - (1865): *O mifičeskom značenii nekotoryx obrjadov i poverij*, Moskva [A propos de la signification mythique de quelques coutumes et croyances].
 - (1874): *Iz zapisok po russkoj grammatike*, 1977, vol. I-II, Moskva: Prosveščeniye [Notes sur la grammaire russe].
 - (1895): «Jazyk i narodnost'», A.A. Potebnja, *Mysl' i jazyk*, Kiev: Sinto, 3^e éd. reimprimée, 1993, pp. 158-185 [La langue et la nation].
 - (1899): *Iz zapisok po russkoj grammatike*, 1968, vol. III, Moskva [Notes sur la grammaire russe].
 - (1905): *Iz zapisok po teorii slovesnosti*, 1970, The Hague, Paris: Mouton [Notes sur la théorie de la langue et de la littérature].
 - (1912): «O nacionalizme», A.A. Potebnja, *Mysl' i jazyk*, Kiev: Sinto, 3^e éd. reimprimée, 1993, pp. 186-188 [A propos du nationalisme].
 - (1990): *Teoretičeskaja poètika*, Moskva: Vyššaja škola [La poétique théorique].
- PYPIN, A.N. (1865): *Histoire des littératures slaves*, 1890, Paris.
- RAMIŠVILI, G.V. (1990): «Gumbol'dianstvo», V.N. Jarceva (éd.), *Lingvističeskij Enciklopedičeskij slovar'*, Moskva: Sovetskaja Enciklopedija, pp. 123-124 [Le courant humboldtien].
- SCHELLING, F. (1826): *Einleitung in die Philosophie der Mythologie*, München.
- ŠPET, G.G. (1922): «Estetičeskie fragmenty», *Sočinenija*, 1989, Moskva: Pravda, pp. 345-472 [Les fragments esthétiques].
- (1927) : *Vnutrennaja forma slova*, Moskva : Gosudarstvennaja Akadenija xudožestvennyx nauk [La forme interne du mot].
- STEINTHAL, H. (1855): *Grammatik, Logik und Psychologie. Ihr Principien und ihr Verhältnis zu einander*, Berlin.
- (1855): «Grammatika, Logika i Psixologija. Ix prinzipy i vzaimootnošenija», morceaux choisis en russe, V.A. Zvegincev, *Xrestomatija po istorii jazykoznanija XIX-XX vekov*, pp. 108-116, Moskva, 1956 [Introduction à la psychologie ethnique].

- STEINTHAL, H., LAZARUS M. (1859-1890): *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, Berlin.
- TARLANOV, Z.K. (1995): «Etničeskij jazyk i ètničeskoe videnie mira», *Jazyk i ètničeskij mentalitet*, Petrozavodsk: Izdatel'stvo Petrozavodskogo Universiteta, pp. 5-12 [Langue ethnique et vision ethnique du monde].
- TARLANOV, Z.K. (et al.)(1995): *Jazyk i ètničeskij mentalitet*, Petrozavodsk: Izdatel'stvo Petrozavodskogo Universiteta [Langue et mentalité ethnique].
- TELJA, V.N. (1996): *Russkaja frazeologija. Semantičeskij, pragmatičeskij i lingvokul'turologičeskij aspekty*, Moskva: Skola «Jazyki ruskoj kul'tury» [Phraséologie russe].
- VESELOVSKIJ, A.N. (1940): *Istoričeskaja poëtika*, Léningrad [La poésie historique].
- VINOGRADOV, V.V. (1963): *Stilistika. Poetika. Teorija poètičeskoj reči*, Moskva: Itdatel'stvo Akademii Nauk SSSR [La stylistique. La poésie. La théorie du langage poétique].
- VINOKUR, G.O. (1927): *Kritika poètičeskogo teksta*, Moskva [La critique du texte poétique].
- (1958): *Izbrannye raboty po ruskomu jazyku*, Moskva [Travaux choisis sur la langue russe].
 - (1990): *Filologičeskie issledovanija*, Moskva [Recherches philologiques].
- WEGELIN, J.-D. (1770-1776): *Mémoires sur la philosophie de l'histoire*, 5 vol., Abhandlungen der hist.-philolog. Klassen der Königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin aus den Jahren 1770-1774.
- WIERZBICKA, A. (1997): *Understanding cultures through their key-words*, New-York/Oxford.
- ZVEGINCEV, V.A. (1956): *Xrestomatija po istorii jazykoznanija XIX-XX vekov*, Moskva: Gosudarstvennoe Ucebno-Pedagogičeskoe Izdatel'stvo Ministerstva Prosveščeniya RSFSR [Textes sur l'histoire de la linguistique du XIX^e et XX^e siècles].

Ekaterina Velmezova

DU CÔTÉ DE VON HUMBOLDT?

(Une page d'histoire des recherches ethnolinguistiques en Russie)

«Bien souvent on ne lit dans un texte que ce qu'on veut y lire»
P. Sériot [1999, p. 101]

Les relations de Wilhelm von Humboldt avec l'ethnolinguistique peuvent être considérées sous plusieurs aspects: sa correspondance avec son frère Alexander qui, en voyageant beaucoup, lui fournissait un riche matériau pour ses recherches; son projet concernant l'«anthropologie contemporaine» (1795), cette comparaison de sociétés humaines tout à fait différentes... Mais dans cet article il s'agira d'un autre aspect de ce problème, lié à la réception d'une œuvre scientifique dans une autre culture.

Il arrive souvent qu'à l'origine de branches scientifiques entières on peut facilement trouver un nom: le nom d'un savant très connu, ou plutôt une légende sur la théorie de ce savant, une légende formée dans le cadre d'une certaine tradition scientifique.

Dans ce cas, le nom du savant commence souvent à se détacher de ses travaux réels, qui sont beaucoup plus complexes et contradictoires que la légende quelle qu'elle soit, parce que chaque légende est toujours une simplification.

Aujourd'hui on peut parler de la légende qui entoure le nom de Wilhehn von Humboldt en Russie, dans la tradition linguistique russe. Dans cet article, on

prêtera une attention toute particulière à l'apport de la théorie de von Humboldt au développement de l'ethnolinguistique en Russie¹ et aux malentendus qu'elle a suscités.

Un premier paradoxe est à souligner: bien que Humboldt ne se soit pas intéressé directement aux faits du folklore, son nom est souvent cité aux origines de l'ethnolinguistique en Russie où certains ethnolinguistes se considèrent comme ses héritiers scientifiques. Et en parlant de deux traditions ethnolinguistiques différentes en Russie, nous allons essayer de montrer ce nombre limité des thèses auxquelles les travaux de Humboldt, complexes et parfois contradictoires, ont été réduits.

Bien sûr, parmi les continuateurs des théories de von Humboldt en Russie il convient de nommer, avant tout, les linguistes.

Ivan Minaev (1840-1890). Professeur à l'Université de Saint-Petersbourg dans les années 60-70 du XIX^e siècle, spécialiste du sanskrit et de la tradition linguistique indienne [Minaev 1872; 1889], il a également écrit un certain nombre d'ouvrages sur la typologie des langues et la linguistique générale [Minaev 1884]. En particulier, il a proposé trois types de classifications des langues: génétique, morphologique et psychologique. Toutes les classifications génétiques tiennent compte de *l'origine* commune des langues, c'est-à-dire, de leur «langue-mère». Cela correspond à la linguistique historique et comparative traditionnelle. En revanche, les classifications morphologiques (comme, par exemple, celles proposées par F. von Schlegel ou A. Schleicher) soulignent le caractère particulier des *formes* des langues, ce qui correspond à la typologie moderne. Par exemple, Minaev, sinologue érudit, a été le premier à dire que le chinois et l'anglais avaient des structures formelles semblables. Enfin, toutes les classifications psychologiques (et ici, une fois de plus, on peut voir en Minaev un continuateur des idées de von Humboldt) tiennent compte du degré de *perfection* avec laquelle les langues expriment les pensées humaines. Ici les langues classiques indoeuropéennes (le sanskrit, le grec ancien et le latin) étaient un étalon de la perfection pour Minaev. Aussi bien que Humboldt, il pensait qu'on pouvait voir en chaque langue un miroir du caractère du peuple qui la parlait et qui, en même temps, se développait sous son influence. En particulier, Minaev pensait que le monothéisme des peuples sémitiques pouvait être à la fois la cause et la conséquence de la structure formelle spécifique des langues sémitiques.

¹ Aujourd'hui les dictionnaires académiques définissent l'ethnolinguistique comme une branche scientifique qui se situe à la jonction de trois domaines: l'ethnographie, la folkloristique et la linguistique [Lingvističeskij enciklopedičeskij slovar', 1999, p. 597-598].

Mais il y a eu en Russie des continuateurs des idées de von Humboldt encore mieux connus et plus influents dans la science que Minaev. Avant tout, il s'agit d'Alexandre Potebnja (1835-1891), professeur à l'Université de Khar'kov. Ses conceptions linguistiques principales sont exprimées dans le livre *Mysl' i jazyk* (La pensée et la langue) [Potebnja 1989; 1993] qu'il a écrit à l'âge de 27 ans. On peut voir dans cet ouvrage la grande influence qu'a exercée W. von Humboldt sur Potebnja et sur la tradition scientifique russe en général. Potebnja signale explicitement dans ce livre son intention de «parler de certains aspects de la théorie de la langue fondée par W. von Humboldt» [Potebnja 1993, p.7].

Aussi bien que Humboldt, Potebnja soulignait dans ses travaux le caractère et la nature *actifs* des langues: d'après lui, la langue n'était pas un produit mort, ἔργον, «Erzeugtes», mais un processus actif, ἐνέργεια, «Erzeugung» [Humboldt 1907, p. 41]. Selon Potebnja, chaque langue humaine n'était pas seulement un moyen d'exprimer des idées déjà formées: la langue les formait elle-même. Ce n'était pas simplement un miroir de certaines conceptions du monde déjà faites, mais une activité qui était toujours en train de les former. Voilà ce qu'il écrivait sur la théorie humboldtienne: «La définition de la langue comme travail de l'esprit – quand le développement et le progrès deviennent les traits essentiels de chaque langue – élève la théorie de von Humboldt au-dessus de toutes les autres» [Potebnja 1989, p. 39]. Selon lui, toutes les langues se distinguaient non seulement par leurs formes, mais aussi par les structures des pensées qu'elles exprimaient.

En même temps, Potebnja a notablement modifié l'interprétation de certaines idées de von Humboldt. Si, par exemple, Humboldt avait parlé de *la forme interne de la langue*, des *structures internes des langues* humaines, Potebnja introduisait dans la tradition scientifique russe une notion plus particulière – celle de *la forme interne du mot* (*vnutrennjaja forma slova*).

Pour lui, la forme interne du mot était liée à la structure morphologique du mot, d'une part et, d'autre part, à son étymologie – d'où venait la supposition que la forme interne du mot nous montrait nos propres pensées: «Pour celui qui parle, les mots sont les moyens de rendre ses pensées objectives» [*ibid.*, p. 213].

En voici un exemple. Le nom russe *belka* (écureuil) est dérivé de l'adjectif *belyj* (blanc). Et si en principe l'image de l'écureuil peut avoir beaucoup de traits typiques, pour Potebnja les Russes pensent avant tout à l'écureuil comme à un petit animal de couleur blanche: «Bref, nous n'avons ici [dans le mot – E.V.] qu'un seul signe [de l'objet que ce mot signifie – E.V.], au lieu de toute leur multitude. Et quand nos pensées retournent de nouveau à l'objet déjà connu, ce n'est que ce signe qui se révèle dans notre conscience» [*ibid.*, p. 216]. En ce sens,

on peut parler de «l'action de la connaissance qui s'accomplit dans le mot» [ibid, p. 218]. Ces idées ont un rapport étroit avec la théorie humboldtienne, ce que Potebnja reconnaissait lui-même: «Comme les pensées viennent évidemment à celui qui parle (bien que non sans une certaine influence des autres personnes), on peut dire donc que *le mot et la langue* sont nécessaires avant tout pour celui qui parle. Cette thèse est très simple mais elle n'a été exprimée clairement qu'au XIX^e siècle, par W. von Humboldt» [ibid, p. 213].

Après, déjà dans la période soviétique, les idées de Potebnja sur la forme interne du mot ont été exprimées et développées par Gustav Fipet [Fipet 1927] et Alexandre Losev [Losev 1927], dans leurs travaux sur la structure sémantique interne des mots.

Aujourd'hui, Alexandre Potebnja est connu non seulement comme linguiste, mais aussi par ses travaux de philosophe, critique littéraire et folkloriste.

Or bien souvent, dans ses travaux, on ne peut pas séparer le folklore de la langue. Par exemple, à propos de la forme interne du mot, Potebnja écrit que dans l'histoire de la langue les mots perdent, pas à pas, leur «signification étymologique». Autrement dit, l'étymologie des mots dans chaque langue devient, petit à petit, opaque pour ceux qui parlent cette langue. La même chose se passe avec la forme interne des mots, tandis qu'elle reste souvent vivante et évidente dans les symboles gardés par la poésie populaire. En ce sens, on peut dire que le folklore et la poésie populaire gardent ce que la langue perd au cours de son évolution. Par exemple, comme l'écrivait Potebnja, l'adjectif *krutoj* («raide, escarpé, abrupt») servait souvent d'épithète au nom *bereg* («rive») dans la poésie populaire russe. Bien qu'en réalité la rive ne fût pas toujours escarpée, la poésie populaire gardait ainsi le «souvenir» de l'étymologie du mot *bereg* qui «chez nous signifiait jadis la montagne et qui est sans aucun doute le parent du nom allemand *Berg*» [Potebnja 1989, p. 185-186].

Avec Fedor Buslaev (1818-1897) [Buslaev 1857; 1859; 1868; 1887] et Alexandre Afanas'ev (1826-1871) [Afanasi'ev 1865-1869], Potebnja a été à l'origine des recherches ethnolinguistiques en Russie. Et c'est pourquoi dans ce pays, par l'intermédiaire de Potebnja, la tradition humboldtienne est venue de la linguistique à l'ethnolinguistique.

L'héritage humboldtien en général – la capacité de voir tout le monde à travers la langue, la conviction que la langue prédétermine la pensée humaine – permettait à Potebnja de voir dans le folklore un système secondaire par rapport à la langue, un système qui (aussi bien que la langue), était toujours en train de former une certaine vision du monde.

Ce rapprochement de la langue et du folklore dans la conception de Potebnja

a eu des conséquences spécifiques pour le développement des sciences humaines en Russie. On peut dire que Potebnja a été le premier à appliquer les mêmes méthodes pour la description de la langue et celle du folklore.

En particulier, même aujourd'hui, ces deux phénomènes anthropologiques peuvent être décrits par des oppositions formelles. Par exemple, dans la langue on peut distinguer des oppositions catégorielles telles que «voyelles – consonnes», «nom – verbe», «mot – proposition» etc. Et dans le folklore on met en évidence des oppositions sémantiques comme «vie – mort» (dans les contes populaires, particulièrement), «l'homme, sa santé – ses maladies» (dans les paroles magiques), etc.

L'application pratique de ces méthodes a permis à Potebnja d'aborder partiellement la description *systematique* de la langue et du folklore. En ce sens, il a été parmi les précurseurs des méthodes structurales de description en linguistique, précurseur de l'approche sémantique dans la description des phénomènes dérivés, secondaires par rapport à la langue.

Ainsi, du point de vue méthodologique, le folklore commençait à être décrit avec les mêmes méthodes que la langue, et ces deux phénomènes anthropologiques commençaient à se rapprocher méthodologiquement dans les théories scientifiques². Cette tendance était liée, avant tout, à l'héritage humboldtien, parce que le continuateur direct de ses idées en Russie, Alexandre Potebnja, s'intéressait à la fois aux langues et à la culture populaire, au folklore.

En fait, la langue et le folklore ont beaucoup en commun. Il s'agit tout d'abord de leur caractère anonyme et collectif. Le folklore, aussi bien que la langue, n'appartient jamais à une seule personne, mais à une communauté entière. Ensuite, il y a leur rapport hypothétique avec les archétypes de ce qu'on peut appeler la «mentalité collective»: on peut considérer le folklore (et la langue humaine, d'après Humboldt) comme un «instinct de l'intellect» («Vernunftinstinct», «intellektueller Instinct») [Humboldt 1905, p. 17]. Enfin, c'est la nature active de ces deux phénomènes anthropologiques, qui se manifeste dans la transformation du monde en idées («in dem Acte der Verwandlung der Welt in Gedanken») [Humboldt 1907, p. 41].

Du point de vue du rapprochement méthodologique dans les études de la

² Cette tendance est vivante jusqu'à aujourd'hui. Dans la tradition russe il existe aujourd'hui, avec la notion d'«image du monde fixé dans la langue» [Jakovleva 1994, p. 9; Apresjan 1986; Cyvjan 1990], la notion d'«image folklorique du monde» (une image du monde fixé par le folklore, dans le cadre d'une certaine tradition culturelle) [Petrenko 1996, p. 8].

langue et du folklore, les travaux du Cercle linguistique de Prague semblent très significatifs. Nous nous permettons ici de les inscrire dans la tradition scientifique russe, parce que beaucoup de ces «pragoïs» étaient des émigrés russes, qui revendiquaient leur appartenance à une «science russe» unique (en URSS et dans l'émigration, cf. Jakobson 1929).

En opposant trois «mondes» spécifiques – l'Europe, l'Asie et l'Eurasie – N. Troubetzkoy les distinguait par plusieurs séries d'arguments: linguistiques (avant tout), folkloriques et ethnographiques.

Par exemple, Troubetzkoy écrivait que le chant populaire russe était marqué par la gamme pentatonique et par l'absence de rythmes ternaires; la danse russe ne se faisait pas en couple mais en groupe; les contes populaires russes ne trouvaient de parallèles ni chez les Romano-Germains ni chez les Slaves. Donc, selon lui, on pouvait considérer la Russie comme un monde tout à fait spécifique aussi bien par rapport aux (autres) Slaves qu'au monde «romano-germanique». [Troubetzkoy 1995, cf. à ce sujet Sériot 1996, 1999].

Dans ses œuvres, Troubetzkoy mettait les arguments ethnographiques au même niveau que les arguments linguistiques. Il s'agissait, une fois de plus, du rapprochement méthodologique des études de la langue et du folklore, de cette approche qui avait commencé en Russie avec le nom de Potebnja, l'héritier scientifique de W. von Humboldt.

Et dans l'ouvrage écrit par Roman Jakobson et Petr Bogatyrev [Bogatyrev, Jakobson 1971], les auteurs soulignaient toujours l'analogie qui existait entre l'art populaire et la notion saussurienne de la «langue»: «Tout comme *la langue*, chaque œuvre folklorique est extra-personnelle, elle n'existe que potentiellement. Ce n'est qu'un ensemble de certaines normes et d'impulsions, le canevas d'une tradition actuelle que les hommes concrets colorient avec la broderie de leur création individuelle – de la même manière que ceux qui produisent *la parole* traitent *la langue* [...]. Il y a une grande différence entre le folklore et la littérature: le premier est orienté vers *la langue*, la dernière – vers *la parole*.» [Bogatyrev, Jakobson 1971, p. 374-375].

Tout autant que la langue, selon Humboldt, le folklore, d'après les pragoïs, n'était pas un objet mort («Erzeugtes») mais un phénomène dynamique et vivant. Et comme le folklore, suivant la langue, était en perpétuelle évolution, on ne pouvait l'étudier que dans un cadre temporel bien défini, c'est-à-dire, au niveau synchronique. Dans ce texte, Jakobson et Bogatyrev parlaient de la possibilité d'appliquer la méthode synchronique de description des langues (proposée par Saussure dans le *CLG*) à l'étude du folklore et de l'ethnographie dans leur

ensemble – d'où la notion de la «folkloristique synchronique» [Bogatyrev, Jakobson 1971]. On devait donc, d'après les pragoïses, décrire les genres folkloriques à des moments bien définis de leur histoire.

Par exemple, en étudiant le théâtre populaire en Tchéquie et en Slovaquie, Bogatyrev décrivait ses traits particuliers qui se rapportaient à une période du temps strictement limitée: fin du XIX^e – début du XX^e siècle [Bogatyrev 1971b]: «Les linguistes russes étaient beaucoup influencés par la méthode synchronique (statique) proposée par linguiste suisse F. de Saussure... Ce travail est un des premiers essais d'appliquer cette méthode synchronique (statique) aux études des faits ethnographiques et folkloriques» [Bogatyrev 1971a, p. 169].

A l'heure actuelle, l'ethnolinguistique en Russie continue de se développer en grande partie dans le cadre de l'école scientifique fondée par Nikita Tolstoj (1923-1997). Mais le facteur temps est très souvent exclu de ces recherches. Les ethnolinguistes de cette école peuvent, en même temps et avec les mêmes méthodes, décrire des phénomènes pris dans des manuscrits médiévaux, des documents ethnographiques du XVIII^e-XIX^e siècles ou des notes récentes. Ici le folklore n'est plus un phénomène dynamique qui se développe toujours, mais un objet figé.

En général cette approche peut être justifiée quand il s'agit de certains genres folkloriques – ceux qui, avec le temps, ne changent pas ou presque, comme, par exemple, des paroles (ou des formules) magiques. Le caractère sacré de ces textes prévient la possibilité de tout changement: d'après les convictions des guérisseurs populaires, changer un seul mot dans ces textes, c'est la même chose que changer le texte entier, et le priver ainsi de sa force magique. C'est pourquoi, par exemple, on peut trouver dans les manuscrits des XII^e-XIII^e siècles certains textes ayant les mêmes formules verbales et la même structure que les textes recueillis il y a quelques années.

Mais d'autre part, cette méthode panchronique/achronique révèle certains défauts quand il s'agit des genres qui, d'un côté, existent aujourd'hui – et qui, de l'autre, changent visiblement avec le temps (les devinettes, les proverbes, etc.).

Ce qui nous semble très intéressant aussi, c'est que les représentants de cette deuxième tradition ethnolinguistique en Russie préfèrent souvent parler en termes de la «tradition slave». «Les antiquités slaves» – était le titre très significatif du recueil écrit par Nikita Tolstoj et ses collaborateurs. [*Slavjanskije drevnosti* 1995; 1999]. Si pour les représentants de cette école le folklore ne change pas visiblement avec le temps, on peut même aujourd'hui parler d'une seule

«tradition slave» – tout comme il y aurait eu, des siècles en arrière, une seule langue proto-slave, la «langue-mère» des langues slaves modernes.

Il nous apparaît clairement que ce point de vue ne correspond que de loin à la position scientifique humboldtienne, qui présupposait toujours de la dynamique, des changements, du développement.

On peut ainsi parler de deux traditions ethnolinguistiques actuellement en Russie. Comme aux sources de l'ethnolinguistique russe était A. Potebnja, héritier scientifique de W. von Humboldt, les idées humboldtiennes ont déterminé l'histoire et le développement de cette branche en Russie dans un certain cadre méthodologique – ce qui simplifiait, à un certain point, bien sûr, les théories complexes et contradictoires de Humboldt.

Voilà ces deux thèses assez simples auxquelles les travaux de Humboldt ont été réduits:

1. Si, selon Humboldt, la langue forme une certaine vision spécifique du monde – le folklore le fait à son tour. D'où vient la possibilité de décrire ces deux phénomènes anthropologiques par les mêmes méthodes et donc le rapprochement méthodologique apparaît dans les descriptions scientifiques correspondantes.

2. Le folklore et la langue sont des structures dynamiques et vivantes, grâce à quoi on peut décrire la culture populaire au niveau synchronique.

Mais si cette thèse sur le développement est gardée encore par la première tradition ethnolinguistique russe, l'école ethnolinguistique moderne en Russie la perd en grande partie, en limitant encore son «héritage humboldtien».

On peut voir donc que, tout en se déclarant assez souvent héritiers de Wilhelm von Humboldt, bien des spécialistes russes de la langue et du folklore, en fait, ne travaillent qu'au prix d'une réduction considérable de sa théorie. Ce qui nous permet de mettre un point d'interrogation dans le titre de cet ouvrage: «Du côté de von Humboldt?...»

BIBLIOGRAPHIE

- Afanas'ev A., 1865-1869: *Poetičeskie vozzrenija slavjan na prirodu. Opyt sravnitel'nogo izučenija slavjanskix predanij i verovanij v svjazi s mifičeskimi skazanijami drugix rodstvennyx narodov*, I-III. Moskva [Les conceptions poétiques des Slaves sur la nature. Essai d'étude comparative des légendes croyances, en relation avec les mythes des autres peuples apparentés].
- Apresjan Yu., 1986: «Dejksis v leksike i grammatike i naivnaja model' mira», *Semiotika i informatika*, 28 [La déixis dans le lexique et la grammaire, et l'image naïve du monde].
- Bogatyrev P. 1971a: «Magičeskie dejstvija, obrjady i verovanija Zakarpatja», in Bogatyrev P.: *Voprosy teorii narodnogo iskusstva*. Moskva, 1971 [Actes magiques, rites et croyances de l'Ukraine subcarpathique].
- 1971b: «Narodnyj teatr čexov i slovakov», in Bogatyrev P.: *Voprosy teorii narodnogo iskusstva*. Moskva, 1971 [Le théâtre populaire des Tchèques et des Slovaques].
- Bogatyrev P., Jakobson R. 1971: «Fol'klor kak osobaja forma tvorčestva», in Bogatyrev P.: *Voprosy teorii narodnogo iskusstva*. Moskva, 1971 [Le folklore comme forme particulière de création].
- Buslaev F., 1857: «O narodnosti v drevne-russkoj literature i iskusstve», *Russkij vestnik* 1857, t. 10 [Sur le caractère populaire dans la littérature russe ancienne].
- 1859: Reči i očet, proiznesennye v tor| estvennom sobranii Moskovskogo universiteta 12 janvarja 1859 goda. Moskva [Discours et rapport prononcés à l'Université de Moscou le 12 janvier 1859].
- 1868: «Etnografičeskie vymysly našix predkov», *Sbornik antropologičeskix i ètnografičeskix statej o Rossii*, 1. Moskva [De l'imagination ethnographique de nos ancêtres].
- 1887: *Narodnaja poezia. Istoričeskie očerki*. St-Petersburg, 1887 [La poésie populaire. Essais historiques].
- Civjan T., 1990: *Lingvističeskie osnovy balkanskoj modeli mira*. Moskva, 1990 [Les fondements linguistiques du modèle balkanique du monde].
- Humboldt W. von, 1905: *Ueber das vergleichende Sprachstudium in Beziehung auf die verschiedenen Epochen der Sprachentwicklung*, Gesammelte Schriften. Bd. IV. Berlin.
- 1907: *Ueber die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, Gesammelte Schriften. Bd. VII. Berlin, 1907.
- Jakobson R., 1929: «Über die heutigen Voraussetzungen der russischen Slavistik», *Slavische Rundschau*, 1, Prague, p. 629-646.

- Jakovleva E., 1994: *Fragmenty russkoj jazykovoj kartiny mira (modeli prostranstva, vremeni i vosprijatija)*. Moskva [Fragments de l'image russe du monde (modèles de l'espace, du temps et de la perception)].
- Lingvističeskij enciklopedičeskij slovar'*, 1990, (V.N. Jarceva, éd.), Moskva: Sovetskaja ènciklopedija [Dictionnaire encyclopédique de linguistique].
- Losev A., 1927: *Filosofia imeni*. Moskva [La philosophie du nom].
- Minaev I.P.: 1872: *Očerk fonetiki i morfologii jazyka Pali*. St-Petersburg [Essai sur la phonétique et la morphologie de la langue pali].
- 1884: *Obščee jazykoznanie*. St-Petersburg [Linguistique générale].
 - 1889: *Paradigmy sanskrijskoj grammatiki*. St-Petersburg [Les paradigmes de la grammaire sanskrite].
- Petrenko O., 1996: *Etničeskij mentalitet i jazyk fol'klora*, Kursk [La mentalité ethnique et la langue du folklore].
- Potebnja A., 1989: «Mysl' i jazyk», in Potebnja A.: *Slovo i mif*, Moskva [La pensée et la langue].
- 1993: *Mysl' i jazyk*, Kiev [La pensée et la langue].
- Sériot P., 1996: *N.S. Troubetzkoy. L'Europe et l'humanité. Ecrits linguistiques et paralinguistiques*, Liège.
- 1999: *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris.
- Slavjanskije drevnosti*, I. Moskva, 1995 [Les antiquités slaves].
- Slavjanskije drevnosti*, II. Moskva, 1999 [Les antiquités slaves].
- Špet G., 1927: *Vnutrennjaja forma slova. (Etjudy i variacii na temy Gumbol'dta)*. Moskva, 1927 [La forme interne du mot, Etudes et variations sur des thèmes humboldtiens].
- Saussure F. de, 1916: *Cours de linguistique générale*. Publ. Par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration de Albert Riedlinger. Lausanne-Paris.
- Troubetzkoy N., 1995: «Verxi i nizy russkoj kul'tury», in Troubetzkoy N.: *Jazyk. Istorija. Kul'tura*. Moskva [Les sommets et les bases de la culture russe] (traduction française dans Sériot, 1996, p. 97-114).

Adresse de l'auteur:
Ekaterina Velmezova
Université de Lausanne,
Section de langues slaves,
B.F.S.H.2, CH – 1015 Lausanne

ARTICLES

Simon Bouquet

SUR LA SÉMANTIQUE SAUSSURIENNE

(Réponse à Gabriel Bergounioux)

Dans son élogieux compte rendu de mon *Introduction à la lecture de Saussure* (ci-après *ILS*) rédigé pour le N° 52 des *CFS* (1999), Gabriel Bergounioux évoque, après avoir écrit que certaines de mes thèses n'emportaient pas sa conviction, «le plaisir salubre d'être réfuté». Entendant les choses de la même manière, je souhaite lui retourner ici non une réfutation, mais une réponse sur deux points de son argumentation: celui regardant «la légitimité problématique d'une linguistique de la parole» (p. 314) et celui d'une «sémantique saussurienne» qui selon lui ne «semble toujours pas transparaitre sans sollicitation dans le corpus de l'oeuvre» (p. 316).

Bien que ces deux points soient pour moi liés et que mon intention soit de les envisager ensemble, je voudrais d'abord réfuter l'argument du premier (en l'occurrence, il s'agit bien d'une réfutation), argument selon lequel le texte de 1912 titré «Rapport sur la création d'une chaire de stylistique», dans lequel est affirmée la dualité d'une linguistique de la langue et d'une linguistique de la parole, doit être regardé comme un texte de circonstance. La réfutation, en bref, peut prendre cette forme: non seulement les autres textes cités dans mon *ILS* attestant, dans le même esprit que l'esquisse de «Rapport» de 1912, le projet épistémologique d'une linguistique de la parole ne peuvent être tenus pour des

textes de circonstance, mais encore une note manuscrite de Saussure en vue du deuxième cours de linguistique générale – non citée dans mon *ILS* – permet d'établir que le professeur avait en tête la coexistence d'une linguistique de la langue et d'une linguistique de la parole, alors même qu'il se cantonnait, dans ses leçons, à ne parler que de linguistique de la langue:

Est de l'Individu, ou de la Parole:

a) tout ce qui est Phonation, b) tout ce qui est combinaison – Tout ce qui est Volonté.

Dualité:

Parole; volonté individuelle / Langue; passivité sociale

Ici pour la première fois question de deux Linguistiques¹.

Aussi, aujourd'hui plus fortement qu'hier, je crois qu'on ne saurait tenir la dernière phrase apocryphe du *Cours* autrement que comme étant diamétralement incompatible avec la conception de Saussure².

La seconde thèse qui semble nous opposer, Bergounioux et moi, sous-tend cette question de la linguistique de la parole. Mais, ici, ma réponse ne sera pas une réfutation. Au contraire, il me semble que je suis finalement assez d'accord avec lui – ma réflexion ayant évolué depuis mon *ILS* –: le cadre épistémologique de ce que j'appelle dans mon livre *une grammaire du sens* est insuffisant à fonder «sans sollicitation» une sémantique au regard des avancées qu'a connues ce domaine au XX^e siècle, tout aussi bien qu'au regard des incertitudes régnant en linguistique quant à l'objet «sens» (la phrase de W. V. O. Quine «Linguists in the semantic field are in the situation of not knowing what they are talking about»³ n'est pas désavouée, encore aujourd'hui, par les linguistes eux-mêmes). En d'autres termes, si l'on entend par *sens* le produit de l'activité humaine d'interprétation linguistique (c'est-à-dire l'objet et/ou le fonctionnement d'une faculté cognitive) et par *sémantique* l'analyse des composants et/ou de la constitution de cette interprétation, le passage d'une «théorie du signe» à une «théorie du sens» n'est pas explicite, ni aisément reconstituable, dans le cadre saussurien; je n'ai pas suffisamment insisté sur ce point dans mon livre. Je n'en persiste pas moins à penser qu'une théorie du sens constitue le point de fuite selon

¹ CLG/E 1: 1.42.246.6, *Cours II* – souligné par moi, SB.

² Pour quelques autres arguments et documents sur ce sujet, voir mon article: «Y a-t-il une théorie saussurienne de l'interprétation?», *Sémantique de l'intertexte*, *Cahiers de Praxématique*, N° 33, 2000.

³ *The Problem of Meaning in Linguistics*, in: *The Structure of Language*, Fodor et Katz, édés (1964), p. 21.

lequel se construit la perspective théorique générale du maître genevois – mais cette perspective ne peut probablement pas être une *grammaire* et c'est pourquoi j'accepte la critique de Gabriel Bergounioux (qui m'avait été faite également par Françoise Gadet).

Mon sentiment est que, regardant une théorie du sens, le tableau saussurien laisse dans l'ombre des pans de l'édifice qu'il construit, alors même que les lignes de force de ce tableau sont claires (je me situe au niveau des textes originaux, bien sûr, pas du *CLG*) et permettent de compléter l'édifice. Ces lignes de force peuvent être appréciées sur la base des constatations suivantes.

(1) Il est établi que Saussure – dont le chemin de pensée est largement, malgré des excursions néologiques, celui d'une redétermination de concepts du langage ordinaire – n'a jamais, contrairement à ce qui a été parfois hâtivement dit sur la foi de citations décontextualisées, voulu différencier les acceptions de *sens*, *signification*, *valeur* ou *signifié*. (Dans le manuscrit de ce «livre de linguistique générale» dont on connaissait l'existence, retrouvé récemment et à paraître incessamment dans un volume de la Bibliothèque de philosophie de Gallimard sous le titre *Ecrits de linguistique générale*, on trouve la revendication explicite de ce fait, qui apparaissait déjà à tout lecteur attentif des manuscrits disponibles.)

(2) Il n'y a pas de définition saussurienne du sens hors d'une théorie du signe.

(3) Le concept de «valeur» est, au regard du fait sémantique, *intégratif*, c'est-à-dire propre à rendre compte de *tous* les éléments concourant à l'existence d'un sens (en d'autres termes: concourant à l'existence d'une *différence* de sens) et cela s'accorde bien avec la non-différenciation des concepts évoquée en (1); cette «intégrativité» ouvre la théorie du signe (présentée surtout sous l'angle de la «valeur *in absentia*») sur une théorie du texte, au sens hjelmslévien de ce terme, prenant en compte la «valeur *in praesentia*». (Sur ce point, l'impression laissée par le *CLG* est profondément fallacieuse, car celui-ci laisse apparaître la valeur comme appartenant fondamentalement à l'ordre des rapports *in absentia*.)

(4) La conception *in praesentia* de la valeur remet en cause, sur le chapitre de la syntaxe, la distinction faite précédemment entre langue et parole (Saussure le dit en ces termes); de fait elle permet selon moi, quoiqu'on en ait dit, de concevoir la syntaxe comme appartenant à l'ordre de la langue.

(5) La conception *in praesentia* de la valeur n'est par ailleurs aucunement développée par Saussure.

Partant de là, il ne me semble pas exagéré de prétendre que cette «sémantique», posée mais non définie clairement par Saussure – la métaphysique chez Aristote ne l'était pas non plus, et cela ne l'a pas empêchée de faire date –, est de nature à articuler ensemble des composants du sens (le phénomène du sens étant entendu comme se rapportant à *des énoncés linguistiques interprétés par un sujet*) auxquels s'intéressent les deux traditions multi-millénaires des sciences du langage. Ces traditions, François Rastier les nomme *logico-grammaticale* et *rhétorique/herméneutique*. A la première correspond la langue, c'est-à-dire un «trésor» existant indépendamment de «contextes» et dont les éléments sont composables entre eux (principe de compositionnalité de Frege); à la seconde correspond la parole, dans laquelle le sens n'est pas le produit d'une pure compositionnalité en ce qu'il se trouve nécessairement déterminé par un «contexte», qui peut donc être considéré comme *faisant partie* du sens. Si l'on accepte cet éclairage de la dualité de la linguistique prônée par Saussure, quelques conséquences s'ensuivent, bousculant des interprétations reçues: la représentation du signe (le fameux ovale) *n'est pas* la représentation du sens linguistique (*i.e.* du sens *textuel*); la bifacialité *n'est pas* une propriété du sens linguistique (*i.e.* du sens *textuel*); mais il existe une perspective (textuelle) qui est celle d'une théorie du sens dans laquelle cette représentation et cette propriété trouvent leur place, comme une pièce dans un puzzle.

En d'autres termes, on peut tenir que, selon les attendus épistémologiques saussuriens, *il n'y a pas de sémantique dans le cadre d'une linguistique de la langue*, ou encore que *la sémantique implique la conjonction des points de vue d'une linguistique de la langue et d'une linguistique de la parole*. Cette interprétation est étayée par un étonnant passage des manuscrits retrouvés, définissant ainsi la sémiologie linguistique:

Sémiologie = morphologie, grammaire, syntaxe, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc. – le tout étant inséparable⁴.

La dualité d'une théorie du sens qui soutient la dualité de la linguistique, Schleiermacher l'a somme toute assez bien définie dans sa théorie de la double interprétation, dans les années 1800, sous l'étiquette d'*herméneutique matérielle*. Mais il faudra peut-être que passe encore un bon bout de temps avant que «la généralité des linguistes» (comme disait Saussure), obnubilés depuis deux siècles par le paradigme logico-grammatical, retrouve la voie d'une conception de l'interprétation fondée à la fois sur le fait grammatical (au sens le plus strict

⁴ *Ecrits de linguistique générale, op. cit.*, à paraître.

que peut prendre ce mot dans l'épistémologie du Genevois) et sur une prise en compte *maximale* du sens (c'est-à-dire *in fine* une description permettant d'analyser le fait même de l'ambiguïté sémantique). Cette conception est, selon moi, une conception véritablement *saussurienne* du sens, propre à démentir l'opinion de Quine.

D'une possible chute du mur épistémologique enclavant les conceptions du sens, il y a cependant aujourd'hui de bons indices. Des frémissements. La réception des travaux de F. Rastier, notamment chez les spécialistes de traitement automatique du langage, est un de ces indices. Un autre est, par exemple, que J.-C. Milner – certainement l'un des meilleurs épistémologues de la linguistique logico-grammaticale contemporaine (c'est encore une opinion que nous partageons, Gabriel Bergounioux et moi) ait pu récemment se consacrer à une herméneutique linguistique (et, même, à une linguistique herméneutique) comme celle dont témoigne son *Mallarmé au tombeau*.

Adresse de l'auteur:
Simon Bouquet
Université Paris X-Nanterre
Simon.Bouquet@u-paris10.fr

Marie-Claude Capt-Artaud

DES MOTS POUR PENSER*

J'ai pris le parti d'interpréter le thème de ce séminaire consacré à *l'Interprétation* dans le sens d'une *réception*. Plus précisément, je vais examiner ici – en prenant appui sur ma discipline, la linguistique générale – comment les successeurs des principaux fondateurs de cette nouvelle science ont entendu, reçu et interprété les termes originaux lancés par des novateurs, lesquels sont parfois restés incompris. En effet, la langue à laquelle on s'en remet pour donner forme à une pensée neuve se trouve être toujours aussi la langue de la collectivité, c'est-à-dire la forme arrêtée, donnée par le réseau des signes, à des modes de pensée encore en vigueur. C'est pourquoi le risque fréquemment encouru par des savants assez visionnaires pour avoir besoin de mots neufs est que leurs innovations restent lettre morte. Ce risque-là est certainement plus grand quand la nouveauté terminologique consiste seulement à imaginer une acception nouvelle pour des vocables d'usage courant, comme tel est souvent le cas dans les sciences humaines.

* Ceci est la transcription d'une conférence prononcée le 25 mai 1999 dans le cadre du Séminaire Interdisciplinaire des Archives Jean Piaget. Ce texte figurera également dans la publication interne aux Archives Piaget présentant l'ensemble des conférences données durant ce séminaire 1999 qui avait pour thème *l'interprétation*.

Pour ce qui est de la science du langage, le premier de ces malentendus n'est pas encore dissipé aujourd'hui: il concerne le terme *générale* qui qualifie la linguistique depuis Ferdinand de Saussure. J'ai choisi d'examiner dans le même esprit le terme *transformation* qui a été l'occasion pour Bréal, puis pour Saussure, d'une prise de conscience de la nature «intellectuelle» du signe linguistique. «Le mot est un concept de l'esprit» a affirmé Bréal, «le signe est une entité psychique» dira Saussure: une telle découverte – en les amenant à affronter les questions nouvelles qui se sont dès lors posées à eux – fit de ces deux érudits des épistémologues qui s'attachèrent à prendre à leur charge une tâche non encore formulée à leur époque: rendre raison de la transformation d'un genre d'objets, identifiés avec une belle sûreté par Bréal comme «constructions de l'esprit», puis désignés, par la pensée toujours généralisante de Saussure, comme «entités psychiques». Nos deux premiers généralistes, en assumant de s'atteler à une réflexion d'ordre «philosophique», comme disait Saussure, ont ainsi pu interrompre le malencontreux parcours que l'interprétation d'une comparaison due à Bopp entre langue et *organisme* avait induit – lequel conduisait infailliblement à considérer la linguistique comme une science naturelle. J'essayerai d'indiquer comment Bréal et Saussure se sont débattus avec la langue française pour parvenir à mieux circonscrire la tâche de la discipline qui étudie le langage et, partant, l'objet de cette science. J'ai cru bon de terminer mon exposé en observant le sort très symptomatique subi par le terme *fortuit*. Saussure a eu recours à ce mot pour qualifier un type de causalité totalement différent, tant de la causalité naturelle, que de toute forme de codification régie par la volonté explicite de la collectivité: selon lui, c'est la *fortuité* qui serait à l'œuvre dans l'évolution des faits de langue. Nous verrons qu'en voulant reprendre le terme du maître genevois, certains saussuriens l'ont vidé de son sens. Au reste, c'est le terme cardinal de *valeur* qui servira de points de capiton à notre examen.

«L'abus des métaphores, tel est le péril de nos études...»

En baptisant la science du langage «linguistique générale», c'est une nouvelle conception de l'objet même de la discipline qui existe alors sous l'appellation de *linguistique* tout court que Saussure nous demande d'envisager. Jusqu'au XVIII^e siècle, la réflexion explicite sur la langue situe les sens dans la réalité extra-linguistique: les mots dont une langue est faite sont considérés comme de simples vocables. Citons, par exemple, l'entrée *Langue* de l'*Encyclopédie*:

Une langue est la totalité des usages propres à une nation pour exprimer les pensées par *la voix* [...] les idées sont indestructibles et antérieures à toutes les conventions arbitraires ou fortuites qui ont donné naissance aux différents idiomes.

Le mot est «le signe de l'idée». Cette manière de considérer la langue, en la réduisant à sa dimension vocale, l'assimile à un simple stock de phonies. La linguistique du XIX^e siècle, toute préoccupée de reconstruction du plan de l'expression, allait encore conforter ce point de vue réducteur. Or, il s'est malencontreusement trouvé que le grand comparatiste allemand Bopp a eu l'idée de comparer la linguistique à «une anatomie du langage» et la langue à «un organisme»¹. Il n'en fallut pas plus, en des temps où le darwinisme servait de cadre de référence, pour calquer l'explication de l'évolution des langues sur le modèle de la biologie. Ainsi, pour l'allemand Schleicher, par exemple:

Les langues sont des organismes naturels qui, en dehors de la volonté humaine et suivant des lois déterminées, naissent, croissent, se développent, vieillissent et meurent... La science du langage est par suite une science naturelle.

Cette conception organiciste est aussi celle du français Hovelacque², pris à partie par Saussure, ou celle d'un des plus éminents collègues de Bréal à la Sorbonne, Arsène Darmesteter, auteur sur lequel nous allons nous attarder un moment. Mais notons déjà que Saussure, pour sa part, au lieu d'en rester à l'acception que le mot organisme prend lorsqu'il s'agit du monde du *vivant*, en retiendra l'idée d'une *organisation*, un agencement selon «un plan général» – qui deviendra «un système où tout se tient»:

Il est merveilleux de voir comment, de quelque façon que les événements diachroniques viennent troubler, l'instinct linguistique s'arrange à en tirer le meilleur parti [...]. Cela fait penser à la fourmilière dans laquelle on plante un bâton et qui à l'instant sera réparée dans ses brèches. Je veux dire que la tendance au système ou à l'ordre ne sera jamais lassée: on aura beau couper à une langue ce qui faisait le meilleur de son organisation la veille, on verra le lendemain que les matériaux restants auront subi un arrangement logique dans un sens quelconque, et que cet arrangement est capable de fonctionner à la place de ce qui est perdu, quoique quelquefois dans un tout autre plan général³.

¹ BOPP, F., *Grammaire comparée des langues indo-européennes: comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand* [1833-1852], Paris, Imprimerie Impériale, préface de Michel Bréal, 1866-1874, vol. 1, 1866.

² HOVELACQUE, A., *La linguistique*, Paris, Reinwald, 1881.

³ ENGLER, R., *Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, tome 2, 1974, p.49 [3343.1]. Dans la suite de notre texte, les citations empruntées à cet ouvrage seront simplement suivies de leurs références entre crochets.

Dans un petit livre intitulé *la Vie des mots*, Arsène Darmesteter nous relate «comment naissent les mots», «comment les mots vivent entre eux (contagion, concurrence vitale)», «comment meurent les mots»⁴. Le livre s'ouvre sur la phrase suivante:

S'il est une vérité banale aujourd'hui, c'est que les langues sont des organismes vivants dont la vie peut se comparer à celle des organismes du règne végétal ou du règne animal.

La parution de ce dernier ouvrage a été pour Bréal l'occasion d'une forte prise de position. La première mise en garde donnée dans l'*Essai de sémantique* (dès la page 2) sera une dénonciation des métaphores glissées sous le couvert d'assertions littérales:

L'abus des métaphores, tel a été, tel est encore le péril de nos études. On nous a dit que les mots naissaient, se livraient des combats, se propageaient et mouraient [...] Il ne faut pas cesser de protester contre une terminologie qui, entre autres inconvénients, a le tort de nous dispenser de chercher les causes véritables⁵.

Le même précepte prophylactique revient au fil des pages jusqu'à la fin du livre:

Toutes ces expressions sont excellentes à condition d'être prises pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des images. Il est permis en ce sens de dire que le langage est un organisme. Mais [...] c'est là une manière de parler figurée, et il semble que des hommes habitués par métier aux métonymies et aux tropes auraient dû être les derniers à s'y laisser prendre. (p.315)

Dix ans s'écoulaient entre la parution du livre de Darmesteter (1887) et celle du livre de Bréal (1897), une période marquée par la montée de l'antisémitisme, qui se concrétise en France par la condamnation à la déportation, en 1894, du capitaine Alfred Dreyfus, événement qui, comme on sait, engendre un climat très tendu entre dreyfusards et antisémites. Bréal voit trop clairement que la conception organiciste de la langue a partie liée avec la discrimination raciale. En effet, impliquant l'inégalité naturelle de langues de plus ou moins forte constitution, cette vision naïve conduit dans sa logique à envisager la supériorité naturelle des groupes humains qui détiennent les langues les plus vigoureuses.

⁴ DARMESTETER, A., *La Vie des mots*, Paris, Champ libre, 1979 [1^{re} éd. 1887]

⁵ BREAL, M., *Essai de sémantique*, Paris, Hachette, 1897.

En toute candeur épistémologique, Darmesteter prétendait nous expliquer comment les mots «donnent naissance à d'autres mots» et «créent des familles», comment les mots se livrent à des «luttres» pour «se disputer leur signification». Les «causes de destruction», obéissant, si l'on en croit ses conclusions, aux mêmes principes que ceux qui président à la sélection naturelle:

- 1° Tantôt certains mots portent en eux-mêmes des germes de mort.
- 2° Tantôt certains mots sont écrasés par d'autres qui s'emparent de leur signification, les vident pour ainsi dire et les font mourir par épuisement.

Mesurons le chemin parcouru par Bréal qui saura affirmer quelques années plus tard:

Le langage a sa résidence et son siège dans notre intelligence [...] S'il nous a précédés, s'il nous survit, c'est qu'il existe dans l'intelligence de nos concitoyens comme dans la nôtre, c'est qu'il a existé avant nous chez nos parents, et à notre tour nous le transmettons à nos enfants. Il est fait du consentement de beaucoup d'intelligences, de l'accord de beaucoup de volontés, les unes présentes et agissantes, les autres depuis longtemps évanouies et disparues (p.314) *Nous sommes tous, et à tous les moments du jour, les inventeurs du langage.* (p.328. C'est nous qui soulignons.)

Bréal s'est attaché à faire ressortir le plus possible la dimension métaphorique des expressions usitées et a ainsi pu mettre la langue en doute, et en particulier la langue qu'utilisent les linguistes de son temps. Une fois prise cette distance critique, il peut revenir à son propre «trésor intérieur» (comme dira Saussure), solliciter la langue de la tribu en tant qu'instrument adéquat au déploiement d'idées nouvelles, recourir à ce qu'il considère comme «cette algèbre particulière qui nous sert à communiquer nos pensées». D'autant que, souligne-t-il, «pour qui sait l'interroger, le langage est plein de leçons, puisque depuis tant de siècles l'humanité y dépose les acquisitions de sa vie matérielle et morale». Le français, par exemple, permet de distinguer les *métamorphoses* des *transformations*. Voilà une opposition disponible, utilisable pour faire le départ entre des phénomènes attribués à la causalité naturelle, inéluctable, et des phénomènes imputables à une causalité d'un autre type:

[Les] *métamorphoses* des divers idiomes d'une même famille ont l'air de se mouvoir sous l'influence d'un seul et même principe. Mais ce ne sont pas là [...] des lois inhérentes au langage: ce sont les lois de notre esprit, qui se manifestent dans les *transformations de la parole*⁶. (C'est nous qui soulignons.)

⁶ BREAL, M., *op.cit.*, p.311.

Saussure, mieux armé encore que Bréal, par une réflexion tout aussi audacieuse mais plus longuement nourrie, radicalisera cette première tentative d'opposition en lui préférant le couple *transformation/substitution*. Selon le linguiste genevois, en effet, puisqu'aucun des éléments de ce tout organisé qu'est la langue ne peut valoir par lui-même, qu'il ne vaut que par un jeu complexe de différences, il s'ensuit que le mot *transformation* n'est pas le meilleur pour référer aux changements linguistiques :

Par le fait qu'aucun élément n'*existe* [...], on voit qu'aucun élément n'est, à plus forte raison, en état de *se transformer*; mais qu'il peut seulement arriver qu'ON lui substitue autre chose [dès lors tout changement] réside dans la nature des *substitutions* auxquelles nous nous livrons en parlant [3342.7] (C'est Saussure qui souligne.)

D'ailleurs, aux métaphores organicistes, Saussure a toujours préféré les images empruntées au registre de la mécanique: le langage est «le plus formidable *engin* d'action collective», la langue est «une formidable *machine* de valeurs relatives». Son cours s'attarde longuement sur «le *mécanisme* de la langue»⁷. Et dans une note *Item* on peut lire :

Voir dans quelle mesure le mot de *pièce* peut servir ou ne pas servir dans les analyses linguistiques... [3317.5]

Emergence d'une théorie du signifié

Bréal a sans doute été le premier à parler explicitement des mots de la langue comme de «constructions intellectuelles» et, entendant par mots sons et signification ensemble, le premier à les traiter comme des «concepts de l'esprit». C'est néanmoins à Saussure que nous devons la formidable synthèse entre la linguistique venue de l'Allemagne – une linguistique historique et phonéticienne qui s'attache à retracer l'évolution de bribes de phonies pour remonter aux langues les plus anciennes – et une tradition française, portée à l'étude de la signification, qui soumet la langue du jour à un examen lexicographique et qui a donné les premiers synonymistes. Genève a été le lieu où ces deux démarches complémentaires – restées jusqu'alors totalement étrangères l'une à l'autre – ont enfin été reliées et subsumées sous un même point de vue concernant la nature bifaciale du signe linguistique, donnant ainsi naissance à la linguistique générale.

⁷ Titre retenu par Bally et Séchehaye pour le chapitre VI du *C.L.G.*, l'un des plus conformes à l'enseignement de Saussure.

C'est fort de sa formation allemande que Saussure est venu à la rencontre de l'héritage français. A Leipzig, Saussure a appris à se figurer le plan de l'expression comme un système. A Paris, au contact de Bréal, inventeur de la *sémantique*, une discipline que le savant français dresse face à la *phonétique* et qui reste étroitement apparentée à la *rhétorique* et à la *synonymie*, Saussure commence à élaborer sa théorie du signe – laquelle, contrairement aux théories classiques du signe, est essentiellement une théorie du signifié. Cette théorie du signifié sera la grande bénéficiaire et le principal successeur de tout l'héritage que la sémantique de Bréal concrétise. Car la pensée de Bréal (du reste, le linguiste français de son temps le mieux familiarisé avec la grammaire comparée pratiquée en Allemagne) est fortement marquée par la notion de *valeur*, qui sort presque tout armée du travail des synonymistes; Saussure, nous le verrons, trouve là le point d'ancrage qui permet de concevoir les sens des mots comme des éléments éminemment solidaires: les sens, eux aussi, forment un système, ne valent que d'être termes d'un réseau⁸. Le statut linguistique du sens est enfin pris en compte par la théorie du langage qui peut, dès lors, s'intituler «linguistique générale». Le signe est tout ensemble sons et sens, c'est «une entité bifaciale». Toute langue apparaît désormais comme un vaste ensemble de relations contractées entre des éléments participant de deux univers distincts, mais se trouvant dans une dépendance réciproque, des sons et des sens. On sait que Saussure, non sans avoir longuement cherché la meilleure solution à ce problème terminologique, a baptisé les deux faces du signe *le signifiant* et *le signifié*, dotant ainsi la linguistique de moyens pour penser le phénomène «langue» dans sa généralité, c'est-à-dire en termes de bifacialité, de mise en corrélation de deux ordres de faits hétérogènes: des productions phoniques d'un côté, de la signification de l'autre. On cesse ainsi d'envisager d'un côté les phonies, qui constitueraient tel ou tel idiome particulier, de l'autre, la réalité extra-linguistique, *i.e.* le monde des référents. La notion de signifié permet de faire le départ entre sens et référence. Le signifié est partie intégrante du signe, il est de nature

⁸ Le chapitre 2 de l'*Essai de Sémantique*, intitulé «La loi de répartition», se termine par ces mots: «Une question qui concerne plutôt le philosophe que le linguiste serait de savoir comment cette répartition se fait en nous, ou, pour dire les choses de façon un peu grossière, mais intelligible, si nous avons dans notre tête un dictionnaire des synonymes. Je crois que chez les esprits attentifs et fermes ce dictionnaire existe, mais qu'il s'ouvre seulement en cas de besoin [...]. Quelquefois le mot juste jaillit du premier coup. D'autres fois il se fait attendre: alors le dictionnaire latent entre en fonction et envoie successivement les synonymes qu'il tient en réserve, jusqu'à ce que le terme désiré se soit fait connaître». Saussure, tout prêt à considérer la linguistique générale comme une «philosophie du langage» a tranché: «c'est cette opposition continue entre les membres du groupe qui assure le choix d'un élément au moment du discours» explique-t-il (Introduction au deuxième cours de linguistique générale publiée par Robert Godel, *CFS* n°15, Droz, Genève, 1957, p. 82.)

linguistique; à travers le réseau de ses signifiés, la langue rend praticable la référence aux objets du monde et possible l'échange de propos sur les référents. Premier clivage opéré par la linguistique générale: le référent n'est pas le signifié. On sera surpris de constater combien d'épigones du saussurisme emploient, encore aujourd'hui, indifféremment ces deux mots l'un pour l'autre. Comme si le substantif *signifié* n'était qu'une version plus technique du mot *référent* (Un amalgame analogue a été fait entre les deux adjectifs *historique* et *diachronique*...). Les champions du saussurisme, quant à eux, ayant fort bien compris que ce nouveau mot de *signifié* nommait le statut linguistique du sens, en ont conclu que ce terme remplaçait avantageusement celui déjà ancien de *valeur* qui faisait, selon eux, désormais double emploi⁹. Or, pour bien comprendre comment, sur le plan du contenu, la langue est cet incalculable réseau de signifiés infiniment reliés, il faut encore et toujours écouter Saussure parler de la valeur, notion que le linguiste reprend aux synonymistes pour la solliciter très fortement.

«Redouter», «craindre», «avoir peur» n'ont pas la même valeur s'ils coexistent dans le système; si «redouter» venait à disparaître, tout son contenu irait à ses concurrents – si «appréhender» apparaît, il retire aux termes subsistant à l'entour une partie de leur contenu. La notion de *signifié* comme l'une des deux faces du signe a permis d'imputer au fait qu'il existe des signifiants distincts – des phonies prononçables isolément – l'organisation *sui generis* que toute langue, par l'emporte-pièce que représente son lexique, applique au monde référentiel; mais la notion de valeur est requise pour comprendre comment ces signifiés font système. Il nous faut maintenant considérer le signifié eu égard à la valeur que le signe détient du système du fait qu'il existe dans la langue d'autres signes, c'est-à-dire d'autres signifiés autour de lui. Certes, c'est pour autant que les signifiés sont appariés à des signifiants distincts qu'ils existent comme entités linguistiques¹⁰. Mais c'est pour autant que d'autres signifiants

⁹ On pense ici très précisément à Hjelmslev et à Prieto; l'un comme l'autre ont complètement ignoré ce que cette ancienne notion de valeur pouvait représenter comme préfiguration d'une analyse structurale du plan du contenu (nous reviendrons plus loin sur ces deux auteurs).

¹⁰ De cet «accouplement» (le terme est de Saussure) résultent des «délimitations réciproques d'unités» dans chacun des deux plans de la langue. Bréal avait déjà posé que «l'esprit de répartition est le véritable organisateur ou démiurge du langage». Saussure utilisera le verbe *répartir* avec la même teneur épistémologique: «Le rôle caractéristique du langage vis-à-vis de la pensée, ce n'est pas d'être un moyen phonique, matériel, mais c'est de créer un milieu intermédiaire [...] La pensée est répartie par le langage en des unités. [...] c'est le fait en quelque sorte mystérieux que *pensée et son implique des divisions* qui sont les unités finales de la linguistique. Son et pensée ne peuvent se combiner que par ces unités. [...] Leur combinaison produit une forme. Le terrain de la linguistique est le terrain qu'on pourrait

distincts à leur côté les limitent qu'une valeur propre échoit à chacun d'eux. La valeur de chaque signifié est ainsi une «valeur relative» (Saussure y insiste par ce quasi pléonasm) au sens où elle est «reliée», où elle est tributaire des liens qu'elle entretient avec d'autres éléments comparables et qui contribuent à la définir. La notion saussurienne de valeur est indispensable pour comprendre que, si le signe n'a aucun lien privilégié avec les éléments de la réalité extra-linguistique auxquels il fait référence, il a au contraire des liens nécessaires et, partant, contraignants avec les autres signes du réseau.

Saussure l'a signalé:

[...] nulle part on ne constate une pareille précision des valeurs en jeu, un si grand nombre et une telle diversité de termes, dans une dépendance réciproque aussi stricte¹¹.

C'est pourquoi on ne peut pas injecter des valeurs nouvelles n'importe comment: il y a toujours dans la langue, en l'état où on en vient à la requérir, des termes qui sont *a priori* mieux placés que d'autres par le système (*i.e.* par les oppositions déjà en vigueur) pour enregistrer les valeurs nouvelles. Quant à «la difficulté de faire pénétrer un mot nouveau», c'est encore, remarque Saussure dans une note *Item*:

l'affirmation de la liaison systématique entre toutes les parties de la langue [...] il n'est pas [une forme] qui représente un jet original surgissant arbitrairement d'une source inconnue. Non seulement il faut que les éléments en soient puisés dans les combinaisons déjà connues, mais que tout se trouve pour ainsi dire préparé pour faire jaillir la combinaison nouvelle. [3310.3]

L'arbitraire saussurien

Avec Saussure, la notion de valeur est devenue le complément indispensable à la notion classique d'arbitraire du signe. Dès l'Antiquité, les philosophes n'avaient pas manqué de remarquer que «les noms dont nous parons les choses sont de pures conventions». Les stoïciens étaient même allés jusqu'à indiquer que la relation entre la «partie sensible» du signe («aesthèton») et sa «partie intelligible» («noèton») était elle-même d'ordre conventionnel. La thèse

appeler dans un sens très large le terrain [...] des *articuli*, des petits membres dans lesquels la pensée prend valeur par un son». (Engler, *op.cit.*, II, p.37)

¹¹ SAUSSURE, F., *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1^{re} éd. 1916, p.116.

conventionnaliste s'affirme clairement tout au long du XVIII^e siècle. Bref, que le signe soit *immotivé* est une donnée communément admise depuis fort longtemps. Or, ce constat ne prend en compte que le signe isolé, seul cadre, à notre avis, dans lequel peut s'envisager la notion d'«arbitraire absolu». En revanche, dès qu'il est question de sa valeur, le signe est beaucoup mieux décrit par la notion d'«arbitraire relatif», notion qui le situe comme terme dans le réseau des signes que constitue la langue. «Arbitraire» et «valeur» sont deux notions complémentaires :

[...] le choix qui appelle telle tranche acoustique pour telle idée est parfaitement arbitraire. Si ce n'était pas le cas, la notion de valeur perdrait quelque chose de son caractère, puisqu'elle contiendrait un élément imposé du dehors, mais en fait *les valeurs restent entièrement relatives, et voilà pourquoi le lien de l'idée et du son est radicalement arbitraire*¹². (c'est nous qui soulignons.)

Malheureusement, Saussure a très peu illustré ces questions. Il a néanmoins fait, dans l'une de ses toutes dernières leçons, la remarque suivante : «Il y a des langues où l'on ne peut pas dire 'asseyons-nous au soleil'». Remarque des plus intéressantes pour nous puisqu'elle met en cause en même temps la notion de valeur et celle de référent. L'exemple est d'autant plus frappant que l'astre solaire est non seulement un référent unique, mais sans doute un référent universel : chaque langue se doit de pouvoir y référer. Saussure suggère ainsi que même un mot comme celui-là ne doit sa valeur que d'être confronté à d'autres mots de la langue. «Il y a des langues où l'on ne peut pas dire 'asseyons-nous au soleil'» : avec ces simples mots, Saussure dévoile un champ non encore parcouru qu'il impartit à la démarche sémiologique. On quitte enfin le discours de la tradition philosophique, la discussion sur la validité des concepts de la langue et leur adéquation à la réalité, sur «l'idée» qu'on se fait du soleil, dont dépendrait la signification de ce mot. La petite phrase de Saussure, qui ne peut manquer de faire allusion à la controverse classique entre empirisme et idéalisme, invite à rompre avec la conception taxinomique de la langue que ce débat pré-suppose. Aussi est-on stupéfait de constater que Hjelmslev ait pu juger bon, pour terminer son bref exposé programmatique intitulé «Pour une sémantique structurale», de s'attarder sur des considérations comme celles-ci :

Une seule et même 'chose' physique peut recevoir des descriptions sémantiques bien différentes selon la civilisation envisagée. [...] 'cheval', 'chien', 'montagne', 'sapin', etc. seront définis différemment dans une

¹² SAUSSURE, F., *C.L.G.*, p.157.

société qui les connaît (et les reconnaît) comme indigènes et dans telle autre pour laquelle ils restent des phénomènes étrangers. [...] Le ‘chien’ recevra une définition sémantique tout à fait différente chez les Esquimaux, où il est animal de trait, chez les Parses, dont il est l’animal sacré, dans telle société hindoue où il est réprouvé comme paria, et dans nos sociétés occidentales dans lesquelles il est surtout l’animal domestique dressé pour la chasse ou pour la vigilance.

Certes, on n’est peut-être pas ici exactement de retour à l’ancien problème, qui est, de l’avis même de Hjelmslev et selon ses termes, «de savoir si les notions dégagées par l’analyse résultent de la nature même de l’objet (*réalisme*) ou si elles résultent de la méthode (*nominalisme*)», mais on est assurément très loin de l’optique de Saussure (cité néanmoins plusieurs fois par Hjelmslev dans ces quelques pages)¹³. Hjelmslev a beau prendre en compte ce qui, dans la signification, est imputable au relativisme culturel et axiologique, ce n’est pas pour autant qu’il rentre dans la problématique du signe; il n’aborde pas la question de la valeur des signifiés¹⁴. L’argument reste pris dans le constat d’une *valorisation des choses* qui résulte de l’arbitraire culturel, des pratiques en vigueur dans une communauté donnée. L’analyse sémantique, si elle se veut «structurale», invite le linguiste à détourner pour un temps son attention de l’identification des référents et à la porter tout entière sur l’ordonnance des signes qui font le tissu d’une langue.

Essayons donc de raisonner en sémiologie. En français, par exemple, on conviendra que de dire «ne restez pas au soleil!» fait du signifié *soleil* le partenaire des signifiés *ombre, chaleur, luminosité...* (comme le confirme l’existence du signe *ensoleillé*) bien davantage qu’une détermination de «l’être» de la glorieuse étoile. Si la situation se présente assez différemment pour le mot *lune*, c’est que nous avons l’expression «clair de lune», c’est-à-dire que notre langue dissocie la référence à l’astre lui-même de la référence à la lumière de cet astre.

¹³ Très loin, en particulier, de la phrase célèbre du maître genevois: «Dans tous ces cas nous surprenons donc, au lieu d’*idées* données d’avance, des *valeurs* émanant du système», phrase qui clôt cependant le paragraphe dans lequel Hjelmslev illustre ici-même la non-coïncidence des systèmes linguistiques! («Pour une sémantique structurale», rapport présenté au VIII^e Congrès international des linguistes sur la question: *Dans quelle mesure les significations des mots peuvent-elles être considérées comme formant une structure?* 1957. Ce texte figure dans les *Essais Linguistiques*, Paris, Minuit, 1971, pp 105-121).

¹⁴ En ne parvenant pas à sortir de la relation entre signe et référent, ce texte, si épris de structuralisme, réinstalle la langue – au nom même du relativisme moderne prôné par les sciences humaines – dans le même statut taxinomique qu’impliquait, deux siècles plus tôt, la pensée universaliste des Encyclopédistes.

Du fait que «clair du soleil» n'existe pas en français, il se construit des rapports d'équivalence entre le terme *soleil* et les termes *lumière du jour*, *temps radieux*... de là vient qu'on peut soumettre le signifié *soleil* à des emplois métaphoriques («tu es le soleil de ma vie»). En poussant le raisonnement, on comprendra comment un même signe, le mot *plein*, par exemple, n'aura pas la même valeur selon qu'il accompagne le signifié *soleil* ou le signifié *lune*. Il s'agit bien d'un seul signifié, mais qui revêt des valeurs différentes. Dans l'expression «plein soleil», *plein* contracte des rapports d'équivalence avec *intense*, *vif*, *brûlant*... alors que dans «pleine lune», *plein* se rapprochera de *rempli*, *entier*, *complet*... Un même signifié peut prendre des valeurs différentes: en fonction, en particulier, des termes voisins dans le syntagme, *il ne contractera pas les mêmes liens avec les termes voisins dans le système*.

Cette labilité de la valeur des signifiés explique en grande partie l'évolution du sens des mots, domaine imparti par Bréal à *la sémantique*, discipline qui reste historique... ou plutôt le devient! Essayons de comprendre: le mot *historique* est à ce moment-là un signifié carrefour car il mène tour à tour à une vision nouvelle ou à des conceptions caduques; il prend en effet des valeurs contradictoires selon qu'on le revendique – comme Bréal l'a fait, ou qu'on le rejette – comme Saussure s'y résoudra. Dans le chapitre intitulé «La linguistique est-elle une science naturelle?», Bréal pose une opposition radicale entre sciences *naturelles* et sciences *historiques*, ces dernières conçues dans un sens déjà proche de ce qui deviendra «les sciences humaines» («il faut définir les sciences historiques, c'est-à-dire celles qui nous instruisent des actes et des œuvres de l'homme et mettre la science du langage parmi les sciences historiques»). Saussure revient sur cette question et l'affine:

On a discuté pour savoir si la linguistique appartenait à l'ordre des sciences naturelles ou des sciences historiques. Elle n'appartient à aucun des deux, mais à un compartiment des sciences qui, s'il n'existe pas, devrait exister sous le nom de *sémiologie* [...] Parmi tous les systèmes sémiologiques [la langue est le seul] qui ne soit pas simplement FONDE DE VOISIN A VOISIN PAR MUTUEL CONSENTEMENT, MAIS AUSSI DE PERE EN FILS PAR IMPERATIVE TRADITION [...] Ce fait qui est le premier qui puisse exciter l'intérêt du philosophe reste ignoré des philosophes; aucun d'eux n'enseigne ce qui se passe dans LA TRANSMISSION d'une sémiologie. Et ce même fait accapare en revanche tellement l'attention des linguistes que ceux-ci en sont à croire pour cela que leur science est historique ou éminemment *historique*, n'étant rien d'autre que *sémiologique* [3342.1] (Les italiques sont de Saussure, nos soulignements sont en majuscules.)

Saussure proposera le terme *diachronie* pour désigner l'étude de l'incessante transformation des valeurs dévolues aux entités linguistiques du fait que ces dernières reçoivent leur teneur, non seulement de «l'impérative tradition» maintenue par le groupe et qui assure la transmission de la langue d'une génération à l'autre, mais encore d'un constant remaniement par «mutuel consentement» entre voisins.

La linguistique générale s'organise ainsi autour de la notion de valeur; c'est cette dernière, on l'a vu, qui cimente entre eux les différents domaines restés longtemps épars et qui permet de concevoir une discipline unique – dont l'axe est une théorie du signifié. Nous comprendrons alors, assez clairement nous semble-t-il, certaines observations, trop rapidement notées au brouillon par Saussure et qui nous parviennent seulement aujourd'hui. Examinons, par exemple, telle page manuscrite issue de la donation récente faite par la famille à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève. Il s'agit ici d'un petit texte qui recommande de toujours savoir «si on considère *un signe ou une figure vocale comme signe*» (c'est Saussure qui souligne). En marge du texte, on trouve les annotations suivantes¹⁵:

(Sémiologie =
morphologie, grammaire, syntaxe,
synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc.
... le tout étant inséparable)

(phonétique)

Autrement dit, la sémiologie, cette nouvelle science imaginée par Saussure, étudie la bifacialité du signe (contrairement à la phonétique qui ne prend en compte que «la figure vocale»), c'est-à-dire qu'elle ne considère le *signifiant* qu'au regard du *signifié*¹⁶.

¹⁵ Manuscrit reproduit par Simon Bouquet in *Cahiers Ferdinand de Saussure* N°52, Genève, Droz, 1999, p.42. Dans son article: «Saussure contre Saussure?» (pp.37-42), S. Bouquet qualifie ce texte d'*étonnant* (p.41).

¹⁶ A notre avis, la sémiotique de Charles Sanders Peirce, tout-à-fait contemporaine de la sémiologie inventée par Saussure, s'inscrit encore à maints égards dans une tradition qui s'attache à définir les différents types possibles de signes. Saussure, pour sa part, cherche surtout à dégager les propriétés remarquables que le signe reçoit du système dont il est *terme*. C'est pourquoi il accorde tant d'importance aux systèmes fondés sur l'arbitraire, et à la langue, «qui en est l'exemple le plus éclatant», car les propriétés du signe sont là d'autant plus caractéristiques, en particulier la bifacialité, et, partant, le comportement de la face «signifié».

De quelques signifiés dont la valeur nouvelle n'est pas entendue

Il est bien des linguistes qui se réclament de la pensée de Saussure et dont certains travaux sont encore loin d'avoir pris en compte les aspects les plus neufs de l'enseignement du fondateur de la linguistique générale. C'est le cas d'André Martinet, par exemple, dans son *Economie des changements phonétiques* – très bel ouvrage au demeurant. L'introduction à la «théorie générale» exposée dans ce livre aborde le délicat problème de l'explication en linguistique diachronique; l'auteur trouve éclairant de faire appel à la comparaison suivante, citée ici *in extenso*:

Pour que se produise une avalanche, il faut que se réalise un certain concours de circonstances: une certaine déclivité, une certaine masse de neige, un certain degré de réchauffement de cette masse, tous phénomènes absolument normaux à haute altitude à certaines périodes de l'année. Il arrive qu'un skieur imprudent, filant à flanc de montagne, rompe la cohésion des masses de neige et détermine une avalanche, qui, sans lui, n'aurait pas lieu. Mais la plupart des avalanches n'attendent pas un skieur pour se mettre en mouvement; sur une pente donnée la neige commencera à glisser lorsqu'elle aura atteint une certaine masse et une certaine consistance, *sans qu'intervienne aucun skieur imprudent*. La déclivité toujours présente, les chutes de neige chaque hiver et le réchauffement de l'atmosphère chaque printemps rappellent le conditionnement constant des changements phonétiques: moindre effort, besoin de s'exprimer et de communiquer. La masse et la consistance de la neige représentent l'état instable du système qui va changer. *Le skieur, le cri du montagnard, représentent les causes fortuites*, les chocs, qui existent certes et avec quoi il faut compter, mais *qui ne sont pas indispensables pour que se produise le phénomène*. L'attention du diachroniste se concentrera donc sur le comportement des unités et des systèmes *dans le cadre du conditionnement constant*¹⁷. (C'est nous qui soulignons.)

On le voit, cette comparaison insiste sur le recours à une explication de même type que celle qui préside aux phénomènes naturels: les transformations sont toujours le résultat d'inéluctables enchaînements de cause à effet. L'analogie ainsi conduite entre changements phonétiques et transformations du milieu naturel – rapportant ces différents événements à une même forme de causalité («la causalité naturelle») – ne laisse plus place à une explication d'un autre type. Certes, le terme de «fortuit» a été utilisé par Saussure, mais la fortuité est

¹⁷ MARTINET, A., *Economie des changements phonétiques*, Berne, 1955, p.36.

pour ce dernier le facteur essentiel du changement, fortuité inhérente aux évolutions, imprudentes ou non, des skieurs («rien ne rentre dans la langue qui n'ait d'abord été essayé dans la parole»).

Saussure, on l'a dit, en dévoilant la bifacialité du signe, s'engage à prendre en charge le problème épistémologique déjà soulevé par Bréal, à savoir: comment rendre raison de la transformation de ces «concepts de l'esprit» qui échappent à la causalité naturelle. Pour l'occasion, Saussure attend du mot *fortuit* que celui-ci puisse donner une forme concevable – transitoire peut-être, mais déjà pourvue d'une marque – à la spécificité qu'il reconnaît aux causes des changements inhérents à la bifacialité propre au signe linguistique. Bréal était tarauté par la question du sens à accorder au mot *lois* lorsqu'il est question «des lois inhérentes au langage». Car ce sont, nous disait-il, «les lois de notre esprit, qui se manifestent dans les transformations de la parole». En effet, les lois que Bréal s'applique à dégager n'ont plus rien à voir avec «les lois aveugles des phonéticiens» (qu'il stigmatise en ces termes); ce sont des «lois intellectuelles». Cette question-là, en traversant l'*Essai de sémantique*, acquiert de plein droit la force d'une remontrance: «est-il vrai, comme cela est dit et répété, que le langage soit régi par des lois nécessaires et aveugles?» Bréal a compris que s'en tenir à une telle conception des faits évolutifs implique de cantonner l'explication linguistique à la seule prise en compte de la partie «matérielle» du langage, comme le font les phonéticiens. Bréal a raisonné, une fois encore, en rhétoricien:

Aucune nécessité n'exigeait par exemple [...] que le mot *bureau*, qui désignait d'abord une sorte de bure ou étoffe de laine, signifiât successivement le tapis qui couvre une table à écrire, puis la table elle-même, puis la pièce où cette table est placée, et finalement les personnes qui se tiennent dans cette pièce ou à cette table. Si chacun de ces changements *a sa raison d'être*, aucun certes n'était *obligé*¹⁸. (C'est nous qui soulignons.)

Le mot *fortuit* lancé par Saussure prend sa valeur en s'opposant radicalement à la nécessité intrinsèque à la causalité naturelle. Si l'on reste à l'intérieur de la problématique propre à la causalité naturelle, *contingent* serait le partenaire définitoire de son antonyme *nécessaire*, termes consacrés pour définir les lois inéluctables de la nature. Martinet, enfermé dans la problématique du «conditionnement», n'entend-il pas le terme saussurien de *fortuit* comme un simple équivalent de *contingent*, réduisant ainsi cette valeur nouvelle à une notion bien familière. Saussure était pourtant parvenu, avec la nouvelle notion de «fortuité», à particulariser un espace imparti à une causalité non-naturelle qui se situerait

¹⁸ BREAL, M., *op.cit.*, p.316.

cependant à l'écart du mode d'explication impliqué par la comparaison entre langue et institution. La langue n'est pas une institution comme une autre, précisément en ceci que les transformations qu'elle présente n'émanent jamais d'une quelconque réglementation¹⁹. La jolie comparaison venue à Martinet en guise d'illustration au conditionnement des changements phonétiques nous laisse certes entrevoir les origines savoyardes du linguiste français mais, de plus, elle nous révèle que le meilleur livre du grand phonologue représente bien davantage le couronnement de la grammaire comparée, plutôt qu'il ne constitue déjà un traité de linguistique diachronique.

Il y a encore bien d'autres mots dont la postérité n'a pas toujours compris la valeur nouvelle. A côté du mot *valeur*, dont nous avons déjà beaucoup parlé, se trouve aussi le mot *opposition*. Lequel de ces deux termes a eu le destin le plus curieux? Le premier a été purement et simplement évacué de la liste des concepts fondateurs par les plus grands continuateurs de la sémiologie saussurienne: L. Hjelmslev et L. Prieto. Ces deux théoriciens, on l'a dit, ont cru que la rigueur de la pensée du maître genevois serait beaucoup mieux servie par l'abandon de ce terme trop vague, et d'usage trop courant, qu'ils croyaient très rigoureusement remplacé par le terme unique de *signifié*. La filiation pure et dure du saussurisme s'est ainsi défaussée d'une carte maîtresse²⁰. Cette carte-là donnait justement à Bréal un beau jeu; elle lui a permis d'énoncer «la loi de répartition»²¹, de réviser la notion de «polysémie» («une nouvelle acception équivaut à un mot nouveau» car ces «exemplaires nouveaux» sont «semblables de forme, mais différents de *valeur*»). Fort heureusement pour la sémiologie, ceux qui ont renié la notion de valeur sont précisément ceux qui ont le mieux explicité la notion saussurienne d'opposition, une notion trop souvent mal interprétée, entendue au pied de la lettre habituelle, alors même qu'elle était devenue la partenaire des autres mots saussuriens cherchant à dire ce qu'est l'identité reconnue aux entités de langue. Hjelmslev d'abord, puis Prieto ont très largement contribué à donner à ce terme la place qui lui revient. Ce dernier surtout a

¹⁹ Saussure appuie-t-il parfois le terme *fortuit* par celui d'*involontaire*? On peut lire dans le *C.L.G.* «...un résultat fortuit et involontaire de l'évolution.» (p.123)

²⁰ La théorie du signifié proposée par Prieto souffrira de ne pas avoir suivi les indications esquissées par Saussure nous suggérant comment exploiter la notion de valeur pour l'analyse du contenu. (Voir, par exemple, de cet auteur *La Noologie*, Mouton, La Haye, 1964.) Ce manquement a imposé leurs limites à des travaux qui restent par ailleurs passionnants: la témérité lucide qu'il apporte sans désespérer sur le terrain épistémologique a permis à Prieto d'articuler, entre autres, des réponses convaincantes aux immenses questions ouvertes par Bréal (Quelles sont «les lois intellectuelles» qui «régissent la langue» et «se manifestent dans les transformations de la parole»?).

²¹ Voir note 10.

conféré un tel déploiement épistémologique à la notion d'opposition qu'il parvient, à partir d'elle, à redéfinir les termes de *caractéristique*, *classe* et *concept* et ainsi à montrer la sémioticité de toute connaissance²². Ironie de la dialectique, l'accomplissement d'un tel travail rend les adeptes du point de vue généraliste d'autant plus conscients de la spécificité de la notion sémiologique par excellence: la notion de *valeur*, une notion d'autant plus difficile à cerner qu'elle nous est livrée par un terme courant du langage commun.

Adresse de l'auteur:
Marie-Claude Capt-Artaud
Université de Genève

²² Lire en particulier: PRIETO, L., «Classe et Concept» in *Présence de Saussure*, Actes du Colloque International de Genève de 1988, Publications du Cercle Ferdinand de Saussure, Genève, Droz, 1990, pp. 55-71.

Urs Egli

TERM REWRITING GRAMMARS (TRG)¹

1. *Introduction*

I intend to give a simplification of the basic mechanisms and the logical core of Gazdar's GPSG and Pollard's and Sag's HPSG. The metagrammar just consists of substitution in terms. Grammars with complex categories can be represented by first-order terms with variables. This allows the formulation of rule schemata, out of which—by substitution—(potentially infinitely many) rules result. In using complex categories in rule schemata the Boolean structure of the categories is not preserved. This means that the entries are no longer connected by 'and'; there is more structure than given by the inherent logic. It is therefore necessary to have a fixed order of the entries (e.g. case always first). The simple attribute-value-logic is reduced to replacement in first-order terms. This has a long tradition in linguistics which is sometimes subsumed under the term of unification grammar.

¹ I thank Uta Schwertel for taking notes on lectures I gave on the topic, on which the present article is based. I thank Renata Egli-Gerber, Regine Eckardt, Christoph Schwarze, Ulf Friedrichsdorf, Klaus von Heusinger and André Nündel for discussing aspects of the material with me.

Unification Grammar is a version of extended (or modern) phrase structure grammar which was systematized by Stuart Shieber. It continues the structuralist tradition of IC-Analysis, as done by R. Wells, Z. Harris and others. The Context Free Grammars of N. Chomsky can be viewed as a formalization of aspects of this tradition in the context of Post production systems. It proved equivalent to the Backus-Naur-Form of programming language description. Whereas Chomsky tried to modify phrase structure grammar by the introduction of transformations, there has been a tradition, begun by V. Yngve and G. Harman, to replace transformations by the use of complex categories and rule schemata. The tradition of complex categories is even older than structuralism, as it goes back to the ancient distinction, made by Dionysios Thrax (2nd cent. b.d.) at the beginnings of traditional grammar, between *μέρη λόγου* (Parts of Speech like Noun and Verb) and *παρεπόμενα* (supplementary features of a word, like cases and numbers). The use of complex categories has been made popular by G. Gazdar in his Generalized Phrase Structure Grammar and by Pollard and Sag in their Head Driven Phrase Structure Grammar. Shieber's Unification grammar is a particular version of this trend. He explicitly considers the formal structure of complex categories. His choice is the representation as graphs. But there is another possibility, i.e. to represent complex categories by first order terms, as in Definite Clause Grammar (See Egli & Schwarze 1992). Unification of terms as known from the literature on automatic deduction can then be used instead of the conceptually more complicated graph unification (Robinson 1965).

Fast linear algorithms of first order term unification (with execution time bounded by a linear function of the length of terms to be unified) are available (e.g. Paterson and Wegman).

A simplified version of the so called most famous syntax rule which goes back to Plato's Sophistes can be rendered in the following form

(1) Sentence \rightarrow NP(case(nom), number(x)) VP(number(x) tense(y)).

In this rule schema important linguistic facts like agreement in number between verb and subject and nominative case assignment to the subject can be expressed quite naturally.

A general concept of term rewriting grammars (TRG) arises quite naturally. These grammars are much like context free grammars and they differ from CFGs only in that they use rule schemata formulated with terms containing free variables instead of the atomic categories (nonterminal symbols) of context free grammars. The definition of a derivation is quite straightforward. Every substitution instance of a rule schema is one of an infinity of rewriting rules. In every immediate derivation we use the instantiation of terms which makes the instance

of the term left of the arrow identical to the instance of the term to be replaced in the derivation. In bottom up parsing we may control instantiation by the concept of unification, which singles out useful instantiations. We may define the language generated by such a grammar as in the case of context free grammars.

There is a special case of term rewriting grammar which we call binary term rewriting grammar.

(2) Binary term rewriting grammars (BTRG) with rule schemata of the type $t \rightarrow t_1 t_2$, where the t_i and t are first order terms, which possibly share variables, and lexical rule schemata $t \rightarrow w$, where t is a first order term and w a non-empty word.

2. Formal definitions

Term system $\langle \varphi, V \rangle$

φ is a function that relates to every natural number the set of functors of this arity, e.g. $\varphi(3)$ = the set of ternary terms, possibly \emptyset . V is the set of terms. By abuse of notation we use Term instead of V .

Term

Def.:

if x is a variable, then x is a term

if $x \in \varphi(0)$, then x is a term

if $f \in \varphi(n)$ and $t_1 \dots t_n$ are terms, then $f(t_1 \dots t_n)$ is a term

TRG (term rewriting grammar)

$\langle T, \text{Term}, S, P \rangle$

T terminal symbols

Term term system

S starting symbol

P productions $\subseteq \text{Term} \times (\text{Term} \cup T)^*$

to the left of the arrow there is one term schema

to the right there is a sequence of term schemata and terminal symbols

Immediate derivability

Let G be $\langle T, \text{Term}, S, P \rangle$. $w \rightarrow_G w'$ means that there is an immediate derivation from w to w' with respect to the grammar G . Immediate derivation is defined as follows (whereby $t, t_1, \dots, t_n \in \text{Term} \cup T$)

$w \rightarrow_G w'$ iff there is some $r \in P_G$, such that r is of the form $t \rightarrow_G t_1 \dots t_n$, r' is an instantiation of this rule by the substitution τ , viz. $t\tau \rightarrow_G t_1\tau \dots t_n\tau$ and w is of the form utv and w' is of the form $ut_1\tau \dots t_n\tau$. (Note that the instantiation of a term without free variables or a terminal symbol by any substitution is this atomar term or this terminal symbol.)

Example :

rules

$r \quad S \rightarrow_G \text{NP}(\text{nu}(x), \text{cas}(\text{nom}) \text{VP}(\text{nu}(x)$

$r' \quad S \rightarrow_G \text{NP}(\text{nu}(\text{sg}), \text{cas}(\text{nom}) \text{VP}(\text{nu}(\text{sg}), \quad \tau = x/\text{sg}$

$w = S$

$w' = \text{NP}(\text{nu}(\text{sg}), \text{cas}(\text{nom}) \text{VP}(\text{nu}(\text{sg}), u \text{ and } v \text{ are empty}$

Concerning the use of variables the following note may be useful: agreement and feature inheritance resp. are triggered by occurrences of the same variable. (agreement: identity of variables in coordinated nodes, feature inheritance: identity of variables in mother-daughter-nodes)

Derivability ($w \rightarrow_G^* w'$)

\rightarrow_G^* is the transitive and reflexive closure of \rightarrow_G .

Language

$\{w \in T_G^* : S_G \rightarrow_G^* w\}$ is the language generated by the grammar G .

TRG derivations with unification

Up to now we have represented derivation with replacement which is not necessary. In bottom up parsing, instead of using substitution of variables by ground terms one can use unification of category schemas, i.e. instantiations can be constrained by the concept of unification. Derivation is thus also possible with unification. The successive steps of derivation are based on the following principle:

We look at the separate steps of analysis. Let $X\beta_1 \dots \beta_n Y$ be a string of terms or terminal symbols. Assume $X\beta_1 \dots \beta_n Y$ has been arrived at in the course of analysis. We further assume the rule $t \rightarrow t_1 \dots t_n$. Let σ be the most general unifier² of β_i and t_i and let α be the term $t\sigma$. Then $X\alpha Y$ is the immediate analysis of $X\beta_1 \dots \beta_n Y$ in the grammar G . In short

² The most general unifier is the most general common replacement in two terms; it can be regarded as the most general schema of all other replacements. (Cf. Sch nung 1989; 92)

$$X\alpha Y \rightarrow_G X\beta_1 \dots \beta_n Y.$$

\rightarrow_G^* is the transitive and reflexive closure of \rightarrow_G .

We say

$$w \text{ is in the language } L(G) \Leftrightarrow: S \rightarrow_G^* w.$$

The two concepts of grammar (TRG with analysis by unification and with derivation resp.) are equivalent.

Some remarks:

- The procedure we have described is based on term unification, the oldest form of unification algorithms. It was developed in the context of theorem proving systems (cf. Robinson 1965).
- In their development of HPSG Sag and Pollard reason that representation of information with the help of unification can be seen as an explication of ideas of Saussure (Pollard and Sag 1987, 2-6).

Binary (branching) TRG (BTRG)

BTRGs are restricted forms of TRGs.

$$\begin{aligned} t \rightarrow_G t_1 t_2, & \quad t, t_1, t_2 \in \text{Term} \\ t \rightarrow_G w, & \quad w \in T \end{aligned}$$

3. Linear TRGs

Right linear TRGs are a restricted form of TRGs, restricted insofar, as not every grammar can be brought into the form of right linear TRGs. We have rules of the following form

$$\begin{aligned} t &\rightarrow s t_1 \\ t &\rightarrow s \quad s \in T, \quad t, t_1 \in \text{Term} \text{ (s not empty)} \end{aligned}$$

This results in trees of the following (strictly linear) form



We now want to demonstrate, how one well-known system of artificial languages can be treated syntactically and semantically. We apply our concept of right linear TRGs to the language of propositional logic. As it is easier to realize linearity if one uses Polish notation we begin by translating infix-notation into prefix-notation (although this translation is in principle eliminable)³.

infix	Polish
$\neg p$	Np
$p \wedge q$	Kpq
$p \rightarrow q$	Cpq
$p \vee q$	Apq

We now define a linear grammar for expressions of propositional logic in Polish notation based on an algorithm given by Korfhage 1966 based on work by Warren et al. in the fifties Korfhage cites. Two notions have to be introduced: (i) weight (Gew) and (ii) the sum of the weights. The following example might illustrate the basic thought

N	C	C	p	q	C	C	q	r	C	p	r	
0	-1	-1	1	1	-1	-1	1	1	-1	1	1	Gew
1	1	2	3	2	1	2	3	2	1	2	1	sum of Gew

Variables get the weight 1, negation 0 and the other connectives the value -1 , i.e. every atomic proposition adds one weight, every connection of two propositions reduces one weight. If the sum is a negative weight there are too many connectives, the weight 1 indicates a proposition, the weight 3, for example, indicates that there are three propositions in a sequence. This intuitive idea has now to be formulated as a grammar.

Syntactic rules

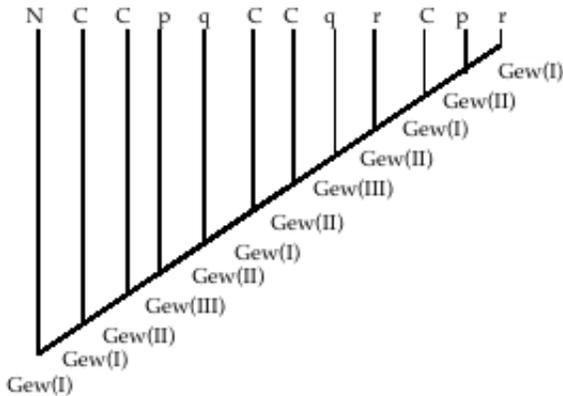
- Gew(I) \rightarrow p
- Gew(I) \rightarrow q
- ...
- Gew(I x) \rightarrow p Gew(x)
- Gew(I x) \rightarrow q Gew(x)

³ The most famous notation is the Italian notation (McCawley gave this name to the infix notation because of its inventor Peano). This notation needs brackets which are not needed in Polish notation. There are also other, less famous notation systems: Greek (infix plus prefix, without brackets), inverted Polish (functors at the end, e.g. pqK), Cambridge Polish (realized in LISP; the main characteristic is anadicity).

...

 $\text{Gew}(x) \rightarrow N \text{ Gew}(x)$ $\text{Gew}(x) \rightarrow K \text{ Gew}(I x)$ $\text{Gew}(x) \rightarrow C \text{ Gew}(I x)$

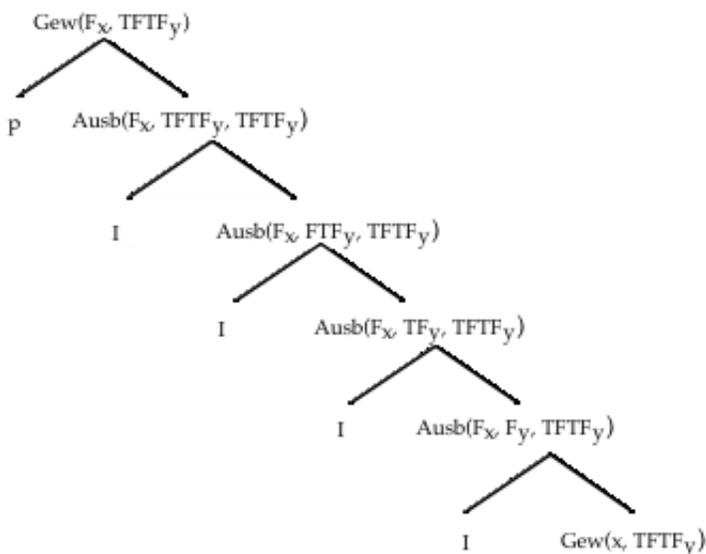
Example



Semantics

I now intend to create a semantically oriented syntax. The semantics of propositional logic is represented as a method to filter out consistent propositions. This leads to a very «compact» semantics which minimizes computational effort. Variables are represented with the help of «stroke functions»: different variables have a different amount of strokes (e.g. pI, pII, pIII). This allows to generate infinitely many variables with finitely many rules.

I now presuppose a truth-value sequence of the form T F T F, i.e. the first variable has the value T, the second F etc. We want to write a grammar that interprets the fourth variable pIII with the truth value F. We need the two categories Gew (Gewicht, weight) and Ausb (Ausbuchstabierung, «spelling-out»). We want to interpret pIII as F with respect to the sequence T F T F, i.e. pIII gets the weight Gew(F, TFTF).



The subscripts indicate that there might be a continuation of the list of truth values; it stands for a sequence of truth values. In the first step of the analysis tree we move from Gew to Ausb, whereby a p is left. We then analyze the first list of truth values. If we come to the fourth truth value of this list and if the first and second argument of Ausb coincide we move back into the Gew mode. We then have spelled out the fourth variable which has the value F.

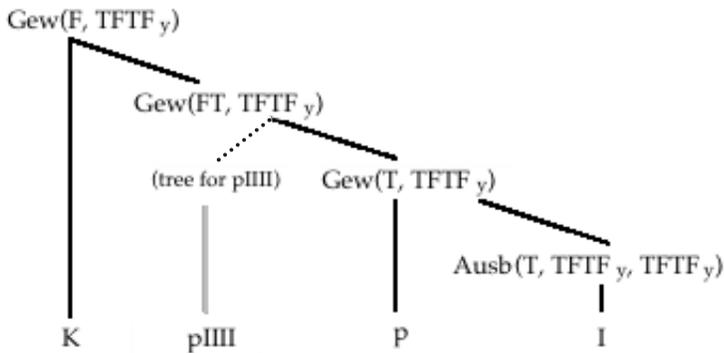
The rules which generate this analysis are

$Gew(c_y, t) \rightarrow p \text{ Ausb}(c_y, t, t)$
 $Ausb(c_y, a_x, t) \rightarrow I \text{ Ausb}(c_y, x, t)$
 $Ausb(c_y, c_x, t) \rightarrow I \text{ Gew}(y, t)$

p proposition
 c: evaluated weights, i.e. truth values
 t: sequence of truth values
 a_x: a truth value, x sequence of truth-values

In the last rule c must be identical in the two lists.

We now want to analyze the proposition K pIII pI. We presuppose the above analysis for p III:



One additional rule is

$$\text{Ausb}(c, c_x, t) \rightarrow I$$

Rules for truth tables (conjunction and negation)

For the conjunction we have the following truth-table.

Kpq	p	q
c	c	c
F	c	n(c)
F	n(c)	c

The second line contains the information that if p and q have the same truth values (TT or FF) the value of the conjunction of the two propositions corresponds to the value of every single expression (T and F resp.). We encode the truth-table with the following rules

$$\begin{aligned} \text{Gew}(c_y, t) &\rightarrow K \text{ Gew}(c_c_y, t) \\ \text{Gew}(F_y, t) &\rightarrow K \text{ Gew}(c_n(c)_y, t) \\ \text{Gew}(F_y, t) &\rightarrow K \text{ Gew}(n(c)_c_y, t) \end{aligned}$$

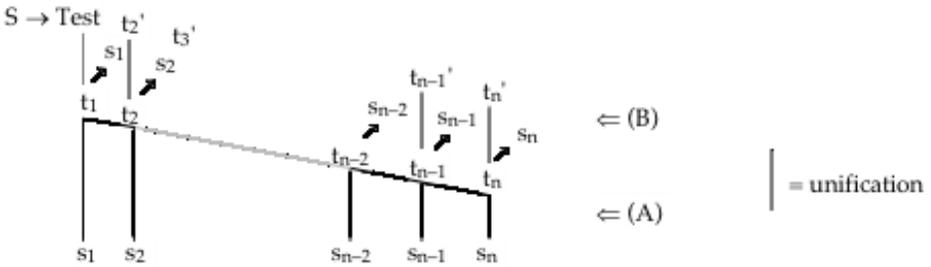
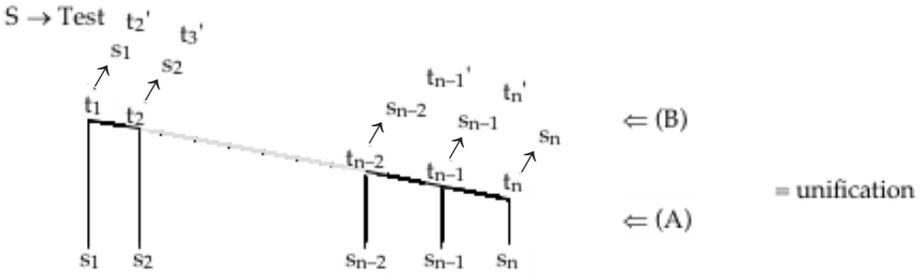
Negation

$$\begin{aligned} \text{Gew}(n(c)_y, t) &\rightarrow N \text{ Gew}(c_y, t) \\ \text{Gew}(c_y, t) &\rightarrow N \text{ Gew}(n(c)_y, t) \end{aligned}$$

$$\begin{aligned} n(T) &= F \\ n(F) &= T \end{aligned}$$

Evaluation

The syntactic and semantic analyses are combined. This method is faster than an analysis in two steps. It results in a descending tree:



The tree can be thought of as generated by rules such as

$$\begin{array}{lll}
 t_n \rightarrow s & \text{which means} & \text{Ausb}(c, c_x, t) \rightarrow I \\
 t_{n-1} \rightarrow s_{n-1} t_n & \text{which means} & \text{Ausb}(c_y, c_x, t) \rightarrow I \text{ Ausb}(y, x, t) \\
 \text{etc.} & &
 \end{array}$$

For simplification we have written these rules over the tree.

The analysis then proceeds from the right to the left and from the bottom to the top (bottom-up-parsing). Thus we have defined a univocal right linear TRG which allows bottom-up -parsing in which at each point every rule only applies to one category and produces only one category. At every step the number of instantiated terms does not exceed the number of the rules.

Speed

The expression is recognized if the chain is jointly unifiable.

$$\begin{array}{l}
 \text{Test} \quad \text{Gew}(T, t) \\
 \quad \quad \text{Gew}(n(F), t)
 \end{array}$$

We now determine the length of the unification problem if one has already generated (guessed) the correct rules which must be used.

• n unifications of r terms where r is the number of rules with other (possibly already unified) terms. The total unification problem can at most be n times the length of the biggest term. This can be seen by using n concatenation functions in the following way:

Term(A) $k(t_1, \dots k(t_2 \dots k(t_{n-1}, t_n)]$
 Term(B) $k(\text{Test}, k(t_2' \dots k(t_{n-1}', t_n'))]$

Thus all heads of the rules are put together into one term, and we have changed the local unification problems into the problem of unifying Term(A) with Term (B).

Length of (A) and (B):

sum of the length of the subterms + $(n-1)$ ($n-1$ is the number of the constant binary functors k)

$\leq n \cdot m + n \leq n \cdot (m + 1)$

This results in a unification problem of length $c \cdot n \cdot (m + 1) \cdot r$:

n = length of the sentence

m = length of the longest term in the grammar

c = constant of linear unification (unification of order n $O(m) = c \cdot m$)

r = number of rules

The overall time used for the recognition step by step doing unification at each node (*piecemeal*) is determined as follows: e.g. at t_n we have to try to unify with all possible terms from the previous step, at most r terms.

Estimation of complexity of the nondeterministic parsing problem of linear TRG:

The unification problem at each point has maximally the size of the unification problem we dealt with under 1. That means one has to solve $r \cdot n$ times a unification problem of the maximal size $c \cdot n \cdot (m + 1)$; r is the maximal number of terms to be considered at each point of the tree. Thus the number of analysis steps (the calculation time) is maximally

$$\begin{aligned} & 3 \cdot n \cdot c \cdot n (m + 1) \\ &= 3cn^2 (m + 1) \\ &= O(n^2) \end{aligned}$$

That is, the calculation time is $O(n^2)$; the satisfiability of Boolean terms can be tested in order n^2 if the rules used are already guessed.

A grammar can be proved to be NP hard if with this formalism the Boolean decision problem can be solved. That means a particular grammar for the Boolean decision problem suffices to prove this type of grammar to be NP hard.

With the construction of a grammar for Boolean satisfiability we have proved the element problem of linear grammars to be NP hard. The considerations about complexity can be used to show that the element problem of the grammars is *in* NP, as guessing the solution and checking it within polynomial time proves a problem to be in NP. BTRGs thus are NP complete.

Consequences

1. Semantics can be done in nondeterministic polynomial time, if you have only one step combining syntax and semantics instead of two steps, one for syntax and semantics each and if you proceed linearly (in predictive method).
2. Linear TRGs allow parsing which is nondeterministic polynomial.

General background of complexity theory

What we have proved for our linear TRG is (1) that it is NP hard by exhibiting a grammar for Boolean satisfiability, and (2) that it is in NP.

Explanation of some key concepts of complexity theory

The concept of **theoretical computability/decidability** describes what can *in principle* be computed by a Turing-machine (a machine which accepts or rejects). Theoretical computability does not guarantee, however, that a problem can be computed within an efficient amount of time, i.e. that the computation can be really executed on a real computer. Therefore the concept of **practical computability/decidability**, is introduced which is to reconstruct a somewhat weaker but still theoretically precise concept of computability. There is, however, a problem of determining a general measure for this practical computability. One attempt to reconstruct the concept is the **class P**. It describes a procedure that can be carried out by a Turing-machine that finds the solution within a polynomially limited time. Polynomials are of the general form $(an^x + bn^{x-1} + \dots + cn + d)$. Only the highest exponent determines the order of the polynomial; e.g. a polynomial of the form $3n^3 + n^2 + 1$ has the order n^3 , which we abbreviate as $O(n^3)$. That means that practical computability is given if the computational steps of a Turing-machine are limited by such a polynomial function. If a procedure is not thus limited the time needed for computation can grow exponentially (e.g. order 3^n). (Cf. Garey and Johnson 1979, 7 for the demonstration of the enormous difference between polynomially and exponentially growing time.)

Beside class P there is another important class, the **class NP**. Suppose a non-deterministic Turing-machine; the solution has to be guessed. We speak of class NP if within at most polynomial time it can be decided whether this is a correct solution. A theoretical question, which has not yet been decided, concerns the

problem whether $P = NP$. NP is still better than theoretical computability. (NP is widely thought to be intractable).

There are further related important notions: **NP hard** and **NP complete**.

NP hard: Every problem B in NP can be reduced with the function ϕ to the problem A in polynomial time. A need not be in NP. That means $x \in B$ iff $\phi(x) \in A$. ϕ is a polynomial function which transforms every problem to Boolean terms, i.e. to terms of propositional logic. Example:

A. Boolean terms

B. Travelling salesman problem: n cities on a map have to be connected as fast as possible and the distance has to be kept minimal.

NP hard means that a problem is at least as hard as NP, possibly more.

NP complete: A is NP hard and lies in NP. NP complete problems are thought to be more specifically intractable than problems in NP. They pose a particular strong question of intractability.

A grammar can be proved to be NP hard if with this formalism the Boolean decision problem can be solved. That means that a particular grammar for the Boolean decision problem suffices to prove this type of grammar to be NP hard.

With the construction of a grammar we have proved the linear grammars to be NP hard. The considerations about complexity can be used to show that the grammar is *in* NP.

4. Applications to natural language parsing

In linguistics context free grammars (CFGs) or BTRGs are more common than linear grammars. The first are often held to be more adequate to represent the structure of natural language because they reflect the structure of the constituents in a better way. But in principle CFGs can be holistically turned into linear grammars. This is stated by a theorem of Aho:

Every context free grammar can be transformed into a linear indexed grammar (s might be empty).

Linear indexed grammars are, of course, of a different structure: as terms there are only unary functions and the empty constant ϵ . NFs of indexed grammars have the form $H(\text{arg})$ (H: main category, arg: argument (= flags)).

Barton et al. (1987) show that the general problem with unification based approaches is their complexity, a problem which is sometimes claimed not to occur within GB theory. But the problems of complexity are already relevant

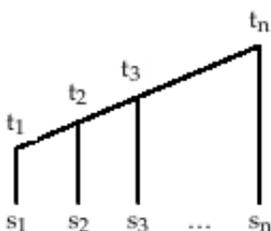
when agreement and (categorical) ambiguity⁴ are involved, a fact which would make all natural languages inherently difficult.

In general, it is only possible to make holistic transformations between different rule systems. Therefore the question of **strong adequacy** is linguistically relevant, that means the question whether the structure of the grammars is adequate for the structure of natural language. Linear grammars might not be as adequate as CFGs for representing the structure but they have other advantages, especially the idea of **predictivity** (Öttinger in the first times of automatic translation). Predictivity means that the analysis of the symbols up to step n plus the symbol of step $n+1$ determine what is possible to follow. This idea can be implemented in linear grammars. Therefore linear grammars are also linguistically interesting. But the representation of natural language would rather result in left linear grammars with the rules

$$t \rightarrow t_1 s$$

$$t \rightarrow s$$

and trees of the form



If we have terms instead of atomic categories the idea of predictivity can be realized to a high degree. In sum, linear grammars are perhaps not strongly adequate, but from the point of view that the essential feature of a grammar is strong predictivity these grammars gain importance. The reason why this has long been neglected is that structuralism and traditional grammar did not deal with predictive grammars; they preferred the representation of constituent structure. We admit, that conceptually it is only possible to make predictive grammars when one starts with other grammars (as NFs). These grammars are perhaps also a modern explication of Saussure's principle of the linearity of signs. These remarks conclude the purely linguistic motivation.

⁴ An example of (categorical) ambiguity is that e.g. the word *fire* can be a noun or a verb, i.e. belong to different categories.

If a grammar is to model psychological reality it should at most be of polynomial complexity. Therefore we cannot apply the computer metaphor (mental processing can be modelled by machine processing) to unification based grammars. The reason is that the complexity of those grammars can be shown to be EXP-POLY which is even worse than just exponential (GPSG e.g. is of order c^{ni} , see Barton et al.).

Interestingly, even relatively simple mechanisms of natural language are in NP, e.g. agreement, (categorical) ambiguity or a less strict word order. The question therefore arises whether there are at all languages which are less than NP complete⁵.

Having in mind these facts of complexity and the computer metaphor we are then faced with the problem to explain that natural language *is* analyzable. There are several strategies of immunisation:

(1) The analyzability of language might be attributed to a limited input. But this is challenged by Chomsky's claim that one should analyze infinite languages and not make any *ad hoc* restrictions.

(2) Theories should not be seen as psychologically real but as mere structural descriptions. As such they maintain their relevance.

(3) One could insist on NP being polynomial (although most mathematicians and information scientists have strongly conjectured the contrary of NP=P). Then the computer metaphor does not have to be given up even if we use unification grammars.

(4) One could compile restricted material unification grammars to a provably polynomial mild context-sensitive format as done for HPSG by Kasper in work which is unpublished as far as I know. The most interesting format for mild context-sensitivity is contained in an unpublished (internet published) dissertation by A. V. Groenink.

⁵ All esthetically preferable grammars are intractable if $NP \neq P$. If $NP = P$ this would be a great advantage for linguistics, but most mathematical and logical specialists have up to now rejected the identity. Alas, it is perhaps really not to be, as the following simple argument seems to show:

Let $NP = P$. Therefore $NP = \text{co-NP}$ (as $P = \text{co-P}$), therefore $\text{SOE} = \text{SOA}$ (according to Fagin's Theorem that $\text{SOE} = \text{NP}$ and the trivial fact that $\text{co-SOE} = \text{SOA}$); validity in a finite domain can be represented by an A-formula of second order logic without free predicate variables, furthermore an E-formula can be found which is true for the same domains, therefore validity in all finite domains can be tested contrary to Trachtenbrot's theorem, because a pure E-formula is true and valid in every domain iff it is valid and true in a (= every) domain containing one element. Therefore $NP \neq P$. We presuppose that the identities are effective. E.g., according to the identity $\text{SOE} = \text{SOA}$ for every A-formula we can effectively find a E-formula true in the same domains.

LITERATURE

- A. V. Aho. Indexed Grammars – An Extension of Context-Free Grammars. *Journal of the Association for Computing Machinery* 15, 1968, 647-671.
- G. Barton et al. (eds.). *Computational Complexity and Natural Language*. Cambridge, Mass.: The MIT Press, 1987.
- Noam Chomsky. *Syntactic Structures*. Den Haag, Mouton, 1957. (Janua Linguarum, Series Minor)
- Urs Egli & Renate Egli-Gerber. *Sprachsysteme. Logische und historische Grundlagen der erweiterten Phrasenstrukturgrammatik*. Konstanz, Fachgruppe Sprachwissenschaft, 1992. (Arbeitspapier 28) (2d rev. ed.)
- Urs Egli, Urs & Christoph Schwarze. *Grammatikschreiben in Prolog-Dokumentation zu einem Konstanzer Prolog-Kurs*. Fachgruppe Sprachwissenschaft Universität Konstanz, 1992. (Arbeitspapier 50)
- M. R. Garey & D. S. Johnson. *Computers and Intractability. A Guide to the Theory of NP-Completeness*. New York, Freeman, 1979.
- Gerald Gazdar & Ewan Klein & Geoffrey Pullum & Ivan A. Sag. *Generalized Phrase Structure Grammar*. London, Blackwell, 1985.
- A. V. Groenink. Mild Context-sensitivity and Tuple-based Generalizations of Context-grammar. *Linguistics and Philosophy* 20, 1997, 607-636.
- Gilbert H. Harman. Generative Grammars without Transformation Rules. A Defense of Phrase Structure. *Language*, 39, 1963, 597-616.
- Gilbert H. Harman. The Adequacy of Context-Free Phrase-Structure Grammar. *Word* 22, 1966, 276-293.
- Zellig S. Harris. *Methods in Structural Linguistics*. Chicago, Chicago University Press, 1951. (Structural Linguistics. Midway Reprint Edition 1986.)
- M. A. Harrison. *Introduction to Formal Language Theory*. Reading, Mass., Addison-Wesley, 1978.
- J. Hartmanis (ed.) *Computational Complexity Theory*. Providence/Rhode Island, American Mathematical Society, 1989. (Proceedings of Symposia in Applied Mathematics 38/AMS Short Lecture Notes. Introductory Survey Lectures)
- J. E. Hopcroft & J. D. Ullman. *Introduction to Automata Theory, Languages, and Computation*. Reading/Mass., Addison-Wesley, 1979. (Addison-Wesley Series in Computer Science)
- R. Kasper & B. Kiefer & K. Netter & K. Vijay-Shanker. *Compilation of HPSG to TAG*. Material of the 10th European Summer School in Logic, Language

- and Information on the course by K. Vijay Shanker & D. Weir. Exploiting Tree Descriptions in Strongly Lexicalized Grammar Formalisms and Parsers. Saarbrücken, Universität des Saarlandes, 1998.
- Robert R. Korfhage. Logic and Algorithms. With Applications to the Computer and Information Sciences. New York, Wiley, 1966.
- M. S. Paterson & M. N. Wegman. Linear Unification. Journal of Computer and Systems Sciences 16, 1978, 158-167.
- Carl Pollard & Ivan A. Sag. Information-Based Syntax and Semantics. Vol. 1 Fundamentals. Stanford, CSLI, 1987. (CSLI Lecture Notes 13)
- Carl Pollard & Ivan A. Sag. Head-Driven Phrase Structure Grammar. Stanford, CSLI, 1994.
- Alan Robinson. A machine-oriented logic based on the resolution principle. Journal of the Association for Computing Machinery 12, 1965, 23-41.
- H. E. Rose. Subrecursion. Functions and Hierarchies. Oxford, Clarendon Press, 1984. (Oxford Logic Guides)
- Ferdinand de Saussure. Cours de linguistique générale. Edition critique par Rudolf Engler. Vol. 1, Wiesbaden, Otto Harrassowitz. 1968. Vol. 2 (fasc. 4), Wiesbaden, Otto Harrassowitz. 1974.
- U. Schöning. Logik für Informatiker. Mannheim/Wien/Zürich: Wissenschaftsverlag, 1989. (2nd rev ed)
- Stuart Shieber. An Introduction to Unification-based Approaches to Grammar. Stanford, CSLI, 1986. (CSLI lecture notes)

Adresse de l'auteur:
Prof. Dr. Urs Egli
Universität Konstanz
Philosophische Fakultät
Fachgruppe Sprachwissenschaft
Postfach 5560, D 181
D-78434 Konstanz

Ekaterina Ivanova

LE PROBLÈME DE LA TRADUCTIBILITÉ
DES TERMES LINGUISTIQUES

(l'interprétation de *langue-langage-parole* de Saussure en russe)

Introduction

Quelques décennies après la parution de la première édition en 1916 du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, l'exégèse de ses textes, selon B. Malmberg¹, est devenue presque une science à part dans le courant de la linguistique générale, à tel point qu'après les découvertes de R. Godel et de R. Engler², il est possible de parler d'un réel regain d'intérêt envers la pensée du Maître genevois. L'étape actuelle des recherches saussuriennes connaît deux approches: d'une part, il est toujours d'actualité de s'intéresser aux questions d'interprétation des textes ainsi qu'aux problèmes liés au développement de la théorie³, d'autre part, il est à l'ordre du jour de tenter de restituer la pensée authentique de Saussure, en découvrant «des textes grattés sous le palimpseste de Bally et Sechehaye»⁴ et de l'insérer dans la problématique épistémologique.

¹ Malmberg, 1983, p. 39.

² Godel, 1957; Saussure, 1967.

³ Cf. *Saussure aujourd'hui*, 1995.

⁴ Bouquet, 1997, p. VII.

Les traductions du *Cours* en d'autres langues ont contribué à propager ses idées à travers le monde, ce qui continue à poser, naturellement, le problème de la réception de ses conceptions dans les variantes nationales linguistiques, et, de l'autre côté, à créer une terminologie équivalente à celle de Saussure dans les langues des traducteurs⁵, faisant surgir ainsi des questions d'importance comme, par exemple, celle de la nature et de la traductibilité des termes linguistiques.

Les objectifs de cet article sont d'étudier l'histoire de la traduction de la terminologie saussurienne *langue-langage-parole* en russe, d'analyser les divergences terminologiques, d'en trouver les raisons et d'en dégager les points essentiels pour l'interprétation des idées de Saussure dans une tradition non-francophone.

La perspective historique des traductions du Cours en russe

Depuis 1933 le *Cours* a connu quatre éditions en Russie, sans compter la première traduction manuscrite proposée par A. Romm dans les années 20 dont M.O. Čudakova et E.A. Toddes ont donné une présentation détaillée⁶.

La première traduction en russe du *Cours*, datant de 1933, a été faite par A.M. Suxotin (dirigée et commentée par R. Šor)⁷. C'est à travers cette version que les lecteurs russes ont eu connaissance de la conception saussurienne, bien que, déjà dans les années cinquante, cet ouvrage soit devenu une rareté. Ainsi, R. Godel a-t-il eu raison de remarquer en 1957 que «... la traduction de Suxotin, actuellement introuvable, n'a pas été réimprimée»⁸.

En 1977 le texte de Suxotin a été remanié par A. A. Xolodovič et a été publié sous le titre *Trudy po jazykoznaniju* [Œuvres de linguistique]⁹.

Les «Zametki po obščej lingvistike» [Notes de linguistique générale]¹⁰ ont pu voir le jour en 1990 grâce à N. A. Sljusareva, qui s'est inlassablement consacrée à propager la vulgate et les idées saussuriennes en URSS. C'est ainsi grâce à elle que les linguistes soviétiques ont pu s'initier à la saussurologie contemporaine. Ce volume comprend trois parties: les notes personnelles de Ferdinand

⁵ Kim, 1990; Polo, 1992, Sgroi, 1995-1996.

⁶ Čudakova, Toddes, 1982.

⁷ Sosšjur [Saussure], 1933.

⁸ Godel, 1957, p. 24.

⁹ Sosšjur [Saussure], 1977.

¹⁰ Sosšjur [Saussure], 1990.

de Saussure sur les problèmes de linguistique générale, ses souvenirs concernant sa jeunesse et ses études, ainsi que des extraits de sa correspondance. La traduction est faite par B.P. Narumov, la rédaction générale et les commentaires étant dus à N. Sljusareva. Cette traduction est marquée par quelques modifications terminologiques, qui sont reprises et développées dans une autre édition du *CLG* qui représente une traduction «remise à jour» du texte de Suxotin¹¹.

Enfin, nous voudrions mentionner une édition toute récente qui reproduit le texte non modifié de Suxotin et une version russe des notes biographiques et critiques de T. de Mauro¹².

Au cours de notre recherche, nous allons partir de deux traductions de la triade saussurienne *langue-langage-parole*: celle de V.N. Vološinov¹³ qui, partant de la critique de *parole* de Saussure, crée son propre système de termes, et celle de Suxotin (Sossjur, 1933) modifiée par N. Sljusareva (Sossjur, 1990; Sossjur, 1998).

Nous savons que les termes *langage-langue-parole* paraissent dans la traduction allemande de G. Lommel¹⁴: *langue*=*Sprache*, *langage*=*Rede* (menschliche Rede), *parole* = *das Sprechen*; E. Otto¹⁵ traduit cette série de la façon suivante: *langue*=*Sprachtum*, *parole*=*Sprechakt*, *langage*=*Sprache*. Dans la traduction anglaise de V. Baskin¹⁶ *langage*=*speech* (human speech), *langue*=*language*, *parole*=*speaking*¹⁷. En russe, faute d'un terme recouvrant le concept de *langage*, celui-ci a pu être interprété différemment lors des traductions.

Dès la première traduction du *Cours* en URSS (1933), les termes de la triade saussurienne *langage-langue-parole* ont été rendus en russe par «*rečevaja dejatel'nost'* (*rečevoj* < *reč'*, parole, faculté de parler) – *jazyk* – *reč'*». Cette interprétation des termes de la triade s'est figée dans la plupart des publications ultérieures sur Saussure en URSS¹⁸, le terme même «*rečevaja dejatel'nost'*»

¹¹ Sossjur [Saussure], 1998.

¹² Sossjur [Saussure], 1999.

¹³ Vološinov, 1929; traduction française Bakhtine (Volochinov), 1977. Ce livre est attribué à Mikhaïl Bakhtine; dans nos références nous nous tenons au nom indiqué dans l'édition russe.

¹⁴ Saussure, 1931.

¹⁵ Otto, 1934, pp. 179, 182.

¹⁶ Saussure, 1959.

¹⁷ De Mauro, 1987, p. 423-425.

¹⁸ Nous traiterons à part la traduction des termes saussuriens par Vološinov (1929), car son ouvrage ne constitue pas une traduction complète du *Cours* mais seulement sa propre interprétation de quelques termes clés de Saussure.

ayant acquis des connotations annexes qui ne correspondent pas toujours, comme nous le verrons, à la conception initiale de Saussure.

Les modifications terminologiques entreprises par N. Sljusareva dans les éditions parues en 1990 et en 1998 par rapport à la première traduction de 1933 concernent les termes suivants: *langage*, *terme*, *valeur*¹⁹, *méthodologique*. Le terme clé de la théorie saussurienne, *langage*, concernant le phénomène total, est rendu par N. Sljusareva par «jazykovaja dejatel'nost'» (*jazykovo* < *jazyk*, langue). Ici, nous nous limiterons à la constatation de ces faits pour pouvoir y revenir plus tard.

Quelques remarques sur le problème de la traductibilité des termes linguistiques

Nous voudrions insister sur le fait que, à notre avis, il ne s'agit pas uniquement de substituer les termes au niveau lexical, mais de toucher à un problème plus vaste, comme celui des fondements de la terminologie linguistique et de la nature du terme linguistique. La question est de savoir dans quelle mesure la lecture du texte traduit reproduit le texte de départ. Une telle approche suppose le besoin de choisir les paramètres permettant de juger de la fiabilité de la traduction et d'essayer d'expliquer les causes et les conséquences des divergences terminologiques (dans le cas où on les observerait).

La situation est d'autant plus difficile que chaque nouvelle version est un nouveau texte, unique en son genre et qui, bien que les univers linguistiques et culturels diffèrent, doit créer une image pertinente de l'original. Cela fait que l'interprétation des termes linguistiques doit mettre en évidence la découverte des nouvelles oppositions que le terme traduit constitue au sein du nouveau texte produit.

Parlant de la traductibilité et de «l'omnipotence» dans les langues, R. Amacker fait remarquer que les traductions exactes n'ont pas lieu d'exister: «...cette impossible fidélité n'est, dans la traduction, que le reflet de l'impossible fidélité de toute communication. [...] Il faut donc. [...] reconnaître que toute langue, *d'une manière ou d'une autre* [souligné par nous, *E.I.*], peut servir à «dire la même chose», et surtout à «tout dire». [...] la créativité linguistique, sous toutes ses formes, est l'expression la plus claire de cette omnipotence nécessaire»²⁰. Ainsi, la possibilité de traduire implique le choix multiple des façons de rendre

¹⁹ Boyadjev, 1991, p. 404, dans le c.r. de cette édition critique la traduction modifiée par N.A. Sljusareva du terme «valeur».

²⁰ Amacker, 1972, p. 6-7.

un texte original dans d'autres langues. Le degré d'assimilation du texte initial dépend du système d'oppositions terminologiques élaborées par le traducteur.

L'analyse des traductions d'un terme suscite deux problèmes importants:

1) Nous devons réfléchir aux choix du linguiste. Trois opérations nous seront utiles:

- *reconstituer* le fond intellectuel de l'époque où une traduction a été faite (nous l'appellerons par la suite «l'air du temps», terme proposé par P. Sériot²¹);
- *se faire une idée* de la pensée linguistique en Russie vis-à-vis du problème traité, concevoir «l'air du lieu»: «dans cette grande coupe synchronique qu'est l'air du temps, il y a des variantes locales, des conditions de possibilité contraignantes (institutionnelles, intellectuelles) pour rendre un discours scientifique licite dans chaque communauté scientifique nationale»²², et enfin,
- *prendre en considération* le facteur individuel qui se manifeste d'une façon active dans le processus de la traduction par un individu. Il s'agit, donc, d'intégrer le terme en question au système des représentations théoriques générales et des conceptions linguistiques personnelles;

2) Il convient d'évaluer les conséquences de ces choix sur la fidélité de la traduction.

L'aspiration de Saussure à la perfection de son système terminologique a été mainte fois notée. Quand il s'agissait d'expliquer sa propre conception théorique, Saussure avait recouru à des innovations terminologiques, à des métaphores, à des comparaisons, à des analogies dont les choix «nous éclairent sur les difficultés propres à l'objet langue et sur ce que l'on peut appeler un «style» de travail de pensée»²³. Malgré cela, selon M. Pergnier, «la terminologie et la pensée saussurienne sont assez souples et assez peu figées, dans leur inachèvement pour ne pas gêner une appréhension correcte des phénomènes»²⁴. Ces rapports nous paraissent clairement expliqués dans une citation de R. Engler: «Nul plus que Saussure ne se défiait des termes. ... Or les mots, s'ils n'ont pu abuser Saussure vivant, ont eu le dessus après sa mort.»²⁵

²¹ Sériot, 1999, p. 23.

²² Ibid, p. 23-24.

²³ Normand, 1995, p. 79.

²⁴ Pergnier, 1980, p. 329.

²⁵ Engler, 1966, p. 35.

Ainsi, le problème de la terminologie saussurienne existe déjà dans le texte original français, ce qui rend encore plus difficile sa traduction.

Les valeurs des termes saussuriens sont toujours objet d'études, et la discussion en cours est loin d'être terminée²⁶. Par exemple, le paradoxe saussurien des termes langue/parole a servi de base pour un nouveau courant de la linguistique du XX^e siècle: la sociolinguistique (le paradoxe saussurien: l'aspect social de la langue s'étudie sur n'importe quel individu, mais l'aspect individuel ne s'observe que dans le contexte social)²⁷.

Mais notre sujet n'étant pas les débats autour de la théorie de Saussure, nous partirons dans notre recherche des définitions émises par R. Godel²⁸: *Langage* – langue et langage ne sont qu'une même chose; l'un est la généralisation de l'autre. La faculté du langage est un fait distinct de la langue, mais qui ne peut s'exercer sans elle; *langue* – tout ce qui est contenu dans le cerveau de l'individu, le dépôt des formes entendues et pratiquées, et de leur sens; c'est un fait social, la partie sociale du langage, ensemble de conventions nécessaires adoptées par le corps social pour permettre l'usage de la faculté du langage chez les individus; *parole* – acte de l'individu réalisant sa faculté de langage au moyen de la convention sociale qu'est la langue. Les actes de parole sont individuels et momentanés.

La perception de Saussure en Russie dans les années 20-30

La bibliographie²⁹ consacrée à la réception de Saussure en Russie a fait état de la présentation de Saussure par S. Karcevskij à Moscou en 1918 à la commission de dialectologie (à noter que celui-ci n'a assisté qu'au cours de sanskrit donné par Saussure pendant un semestre et n'avait pas avec lui le *CLG* à Moscou). A Petrograd, en revanche, selon le témoignage de L.V. Ščerba³⁰ le livre de Saussure est arrivé en 1923. Et avant d'être publié en russe en 1933, le *Cours* a acquis sa notoriété auprès du public russe sous forme de notes manuscrites, de comptes-rendus et d'exposés. Immédiatement, ce livre a fait l'objet d'un fort intérêt scientifique et a été soumis à la discussion. Afin de se faire une idée de l'air du temps dans lequel la pensée saussurienne s'implantait sur le sol linguistique russe, nous pouvons nous référer à un avis sur le procès-verbal en date

²⁶ Bouquet, 1997, p. 137-141; Normand, 1978.

²⁷ Labov, 1976, p. 26.

²⁸ Godel, 1957, p. 266, p. 271.

²⁹ cf. Sljusareva, 1963.

³⁰ Ščerba, 1957, p. 94.

de 1923 de la réunion du Cercle des linguistes de Moscou au sujet du Cours de F. de Saussure «: A en juger par le procès-verbal, la discussion s'est concentrée autour des questions de la langue comme système et de la séparation synchronie-diachronie. La distinction *langue-parole* visiblement n'apparaissait pas aussi discutable»³¹.

La question se pose de savoir pourquoi la distinction *langue-parole* n'a pas paru si novatrice sur le fond d'autres conceptions de Saussure.

Nous tenons à souligner que bien des linguistes de l'époque (M. Peterson, R. Šor, G. Vinokur) ont bien accueilli le côté social de sa théorie qui a mis fin à la domination psychophysiological dans la linguistique. La coïncidence entre les idées de Saussure et celles de l'école de Kazan a été maintes fois signalée par des linguistes russes (par exemple, E. Polivanov³², L. Ščerba³³, G. Vinokur³⁴). Il est connu que Saussure appréciait beaucoup J. Baudouin de Courtenay, professeur de l'université de Kazan et de Saint-Pétersbourg, et que leurs idées sur la distinction entre la langue et la parole, la synchronie et la diachronie ont beaucoup en commun. La pensée épistémologique russe du début du siècle a été caractérisée par l'intérêt envers les problèmes de la langue, de l'individuel et du social dans la parole, ainsi qu'envers la langue en tant que système sémiologique. Voilà ce qu'en dit D. Adamski: «nous nous contenterons ici d'indiquer le fait que les Français ont reconnu en Saussure le père fondateur, tandis que les Russes ont cherché ses précurseurs»³⁵.

P. Sériot souligne que «la linguistique en Russie n'est pas d'une nature différente de la linguistique «occidentale», elle participe de la même origine: la métaphysique grecque de Platon et Aristote, ce n'est pas un «type historico-culturel fermé»³⁶. La notion d'«air du temps» suppose l'existence d'un certain univers intellectuel déterminé par le contexte de l'époque, qui implique une spécificité des approches dans l'interprétation des problèmes et un caractère particulier de leur solution.

Si l'on analyse la pensée linguistique et philologique des années 20-30 en Europe occidentale et en Russie, on constate qu'elle se développait dans le cadre de tendances universelles: se concentrer sur l'aspect rationnel de la langue et

³¹ Čudakova, Toddés, 1982, p. 77.

³² Polivanov, 1931, p. 3-4

³³ Ščerba, 1957, p. 94-95.

³⁴ Vinokur, 1930.

³⁵ Adamski, 1995, p. 244.

³⁶ Sériot, 1999, p. 25.

des méthodes linguistiques. Les travaux de A. Marty en Allemagne et de A. Noreen en Suède que T. de Mauro cite dans ses Notes³⁷ en sont des exemples. Nous voudrions ajouter à cette liste des savants un nom de linguiste russe méconnu en Russie et totalement inconnu, semble-t-il, en Occident. Il s'agit de Jakov Linzbakh, dont I.I. Revzin³⁸ a découvert l'ouvrage tombé dans l'oubli et qu'il cite parmi F. de Saussure et C. Peirce en tant que théoricien de la sémiotique.

En reprenant la question de la réception des idées saussuriennes en Russie dans les années 20-30, notons que l'analyse critique de l'époque portait surtout sur le problème du rapport *langue-parole*, étant donné que celui-ci mettait en évidence l'aspect social de la langue.

Selon D. Vvedenskij, le mérite de Saussure est de s'être écarté des néogrammairiens et d'avoir défini le système linguistique comme phénomène collectif, social et non individuel³⁹. En même temps, en Russie dans les années 20-30, la notion même du «social» au sein de la polémique sur les rapports *langue-société* a été imprégnée de l'air du temps reflétant les enjeux idéologiques de l'époque. Toujours d'après cette introduction⁴⁰, le substrat méthodologique de la conception linguistique de Saussure est la sociologie de Durkheim dont Vvedenskij remet en cause les points essentiels.

Les années 20-30 ont connu en Russie un grand développement de la conception synthétique des rapports entre langue, pensée et société. Ainsi, la langue était considérée comme une superstructure, étroitement liée à l'état actuel de la société, la base socio-économique déterminant la langue par le biais de la pensée.

Les rapports de la langue et de la société et leur évolution simultanée, de même que l'idée de déterminisme extrême du sujet parlant par son milieu social

³⁷ De Mauro, 1987, p. 390-394.

³⁸ Linzbakh, 1916. Cf. Revzin, 1977, p. 41-44. Revzin cite quelques principes de la sémiologie émis par J. Linzbakh, à savoir: simplification de l'ensemble initial des signes, ce principe étant à la base de sa phonétique rationnelle; le caractère discret de la transmission du contenu ininterrompu; le caractère systématique de la langue; la situation où le même système de signes peut décrire des champs conceptuels variés et, au contraire, des systèmes différents de signes peuvent décrire le même champ conceptuel. Le point le plus convaincant dans la phonétique «rationnelle» de Linzbakh, selon Revzin, c'est le fait qu'il met en place l'ensemble des traits différentiels pour les voyelles et les consonnes tout en anticipant le postulat fondamental de la théorie dichotomique des phonèmes.

³⁹ Vvedenskij, 1933, p. 12. Cf. la traduction du texte dans ce même numéro.

⁴⁰ Ibid., p. 16.

ont été décrits d'une façon détaillée par Vološinov, qui, pour la première fois, a analysé la base philosophique de la théorie de Saussure.

Le traitement des termes saussuriens par Vološinov

Les variantes de la traduction de la délimitation saussurienne de *langue-langage-parole* proposées par V.N. Vološinov sont intégrées dans sa propre théorie linguistique. Il traduit *langage* comme «jazyk-reč» [langue-parole] qu'il diffère de «jazyk kak sistema form» (*langue*) [langue en tant que système de formes], *parole* étant rendu par «vyskazyvanie» [énoncé, acte individuel de parole ou acte de langage individuel]. Vološinov oppose deux orientations de la pensée philosophico-linguistique, le «subjectivisme idéaliste» auquel il rattache W. Humboldt, A. Potebnia, K. Vossler, L. Spitzer, et «l'objectivisme abstrait» auquel il attribue la théorie de F. de Saussure, Meillet, Bally et les écoles russes de Baudouin et de Fortunatov.

Dans les traductions proposées par Vološinov, son originalité touche à la *parole* de Saussure, à laquelle il associe un caractère social. En effet, dans sa critique de Saussure, Vološinov ne part pas de la langue mais de la parole, du locuteur, de sa psychologie, et en affirme la nature sociale, non individuelle. Vološinov perçoit dans l'opposition langue/social et parole/individuel le *prôton pseudos* de Saussure et de toute la tendance de l'objectivisme abstrait. A son avis, la linguistique faisant partie de l'objectivisme abstrait ne retient dans le *langage* que sa forme abstraite, la *langue*, au détriment de la *parole*, aspect individuel et variable; il émet également quelques réserves à propos du subjectivisme idéaliste, car son objet de recherche ne porte que sur l'expression de l'individu et néglige l'aspect social. Ce qui unit ces deux approches c'est que l'énoncé est individuel dans les deux cas. C'est justement cela qu'il remet en cause, tout en soulignant l'aspect social de l'énoncé.

En parlant de la critique de Saussure par Vološinov, A. Romm indique bien le principe sur lequel repose sa vulnérabilité, «précisément comme critique, indépendamment des idées prises en soi qui en constituent le fondement»⁴¹. «Dans la critique de Vossler, il ne fait qu'introduire un nouveau fondement philosophique. En réalité, transférer le centre de gravité du locuteur au dialogue n'est que la conclusion logique de tout le système de Vossler. Il [Vološinov] mène correctement à son terme la pensée de Vossler, et pour cela il est nécessaire d'opérer une révision philosophique, allant de la psychologie du locuteur

⁴¹ Čudakova, Toddes, 1982, p. 80.

à l'idéologie sociale vitale, c'est-à-dire au milieu qui se trouve entre les locuteurs.»⁴²

Vološinov met en évidence l'interaction entre la langue et le contexte de la communication dont l'énoncé humain est le produit. Il emploie des termes tels que *sujet parlant*, *individu parlant*, *locuteur*, sans leur donner le même sens que chez E. Benveniste. D'après la théorie de Vološinov, l'homme existe objectivement avant que lui ou bien son interlocuteur ne commence à parler tandis que pour Benveniste le sujet de l'énonciation n'existe que dans le travail discursif. Le sujet parlant de Vološinov existe avant la situation de discours, il est placé dans son époque et dans son milieu social, ce qui détermine le sens de ses énoncés. On ne peut juger de l'homme que d'après ses répliques qui sont, à leur tour, déterminées par sa place dans l'histoire. Tout ce qu'un homme dit appartient à son groupe social, il n'y a pas d'homme hors de la société, hors des conditions socio-économiques objectives. L'idée maîtresse de l'œuvre de Vološinov est que le milieu social ayant donné la parole à l'homme ne cesse pas de contrôler ses réactions verbales pendant toute sa vie, et que les énoncés que l'homme produit, puisqu'ils sont déterminés par son milieu social, n'appartiennent pas à lui, mais à ce dernier. Une telle approche traduit un point de vue de l'ordre totalitaire: si l'on admet que tout peut être exprimé avec des mots et qu'il n'y a rien derrière les mots, une conclusion s'impose que la société via le pouvoir détermine la conscience de l'individu à tel point que l'on puisse lui imposer ses idées, d'où vient le rejet par Vološinov de la psychanalyse.

Semblable opinion exposée d'une façon explicite par Vološinov, exprime bien l'air de la pensée linguistico-philosophique propre à la société soviétique des années 20-30.

En reprenant la problématique de la traduction, nous voudrions signaler que la traduction en français de *Marksizm i filosofija jazyka* [Le marxisme et la philosophie du langage] de Vološinov est un exemple surprenant des malentendus conceptuels dus au non-respect des points essentiels en matière de traduction linguistique que nous avons tracés au début de notre article.

Il y a une situation particulière avec les traductions des écrits de Vološinov/Bakhtine. T. Todorov avoue: «Les traductions existent; mais je ne suis pas sûr qu'il faille vraiment s'en réjouir. Ayant moi-même pratiqué le métier de traducteur, je m'abstiendrai de blâmer mes collègues pour tel ou tel contresens occasionnel: la chose est inévitable. Ce qui me paraît en revanche grave dans ce

⁴² Ibid, p. 79.

cas, c'est que Bakhtine a été traduit par des personnes qui ne connaissent pas ou ne comprennent pas son système de pensée. De ce fait, ses concepts essentiels, ceux de *discours*, *d'énoncé*, *d'hétérologie*, *d'exotopie* et bien d'autres, sont rendus par des «équivalents» déroutant, ou bien disparaissent purement et simplement devant le souci qu'a le traducteur d'éviter les répétitions ou les obscurités. De plus, le même mot russe n'est pas toujours traduit de la même façon par les différents traducteurs, ce qui peut créer au lecteur occidental des difficultés artificielles.»⁴³

La traduction du terme *vyskazyvanie* de Vološinov (qu'il emploie initialement pour désigner «*parole*» de Saussure) en donne un exemple particulièrement frappant.

Un trait typique de la langue russe est la nominalisation, qui aboutit à ce que le même mot peut exprimer le processus et le résultat de l'action. Ainsi, le terme russe *vyskazyvanie* peut désigner soit «*l'énoncé en tant que produit de l'acte de parole*», soit «*l'énonciation en tant que production de l'acte de parole*». T. Todorov précise que Bakhtine (Vološinov) s'occupe de l'énoncé humain comme produit de l'interaction entre la langue et le contexte de l'énonciation, contexte qui appartient à l'histoire⁴⁴. Malgré cela, le terme «énoncé» n'est pas employé dans la traduction en français. Dans tous les cas, *vyskazyvanie* est traduit comme *énonciation*⁴⁵.

Citons un exemple:

«Na samom dele *rečevoj akt*, ili točnee, *ego produkt-vyskazyvanie*, otnjud' ne možet byt' priznano individual'nym javleniem v točnom smysle ètogo slova» (Vološinov, 1929, p. 84).

«En réalité, *l'acte de parole* ou, plus exactement, *son produit*, *l'énonciation*, ne peut nullement être considéré comme individuel au sens étroit de ce terme» (trad. franç. 1977, p. 119).

Cet exemple peut être considéré comme une erreur manifeste de traduction, parce que le produit d'un acte de parole est un énoncé, l'énonciation étant acte de production de l'énoncé. Bien sûr, pour Vološinov l'énoncé et l'énonciation

⁴³ Todorov, 1981, p. 11.

⁴⁴ Ibid, p. 8.

⁴⁵ Ce qui est déjà intéressant c'est le fait que le titre du chapitre «Teorija vyskazyvanija i problemy sintaksisa» est traduit par M. Yaguello comme «Théorie de l'énonciation et problèmes syntaxiques», tandis que T. Todorov, élève de Benveniste, parle de la «Théorie de l'énoncé» (Todorov, 1981). Il est évident que le problème se pose dès le début.

sont des notions différentes. Il fait la distinction de ces deux notions en recourant à d'autres mots qui expliquent le sens du mot *vyskazyvanie*. Comparons :

«Abstraktnyj ob'ektivizm, sčitaja edinstvenno suščestvennoj dlja jazykovyx javlenij sistemu jazyka, otvergal *rečevoj akt – vyskazyvanie – kak individual'nyj*» (Vološinov, 1929, p. 84).

«L'objectivisme abstrait, considérant que seul le système linguistique peut rendre compte des faits de langue a repoussé *l'énonciation, l'acte de parole*, comme étant individuel» (trad. fr.1977, p. 118).

Bien que Vološinov emploie dans les deux cas le même mot *vyskazyvanije*, il précise sa signification par un commentaire (*acte de parole* ou bien *produit de l'acte de parole*) qui permet de mettre en évidence son idée.

Il est vrai qu'il n'y a pas toujours de moyens explicites pour faire la distinction entre énoncé et énonciation. Evidemment, dans le cas où le contexte ne donnerait pas de précision, il y a un risque de confondre les deux termes. Vološinov ne fait pas toujours attention à distinguer entre énoncé et énonciation, car c'est le problème de l'énoncé qui l'intéresse plutôt et il ne parle presque pas de l'énonciation. Pour Benveniste, juste au contraire, cette différence est un point de départ dans sa recherche. De même, ils voient différemment la notion de *discours*⁴⁶. D'ailleurs, la comparaison de leurs points de vue concernant le statut du sujet et de l'énonciation pourrait être développée dans une recherche particulière.

La traduction russe du CLG par Suxotin

La variante de la traduction de la triade saussurienne qui s'est implantée à la suite dans la terminologie russe a été proposée par A.M. Suxotin (1888-1942), qui a traduit en outre en 1934 *Language* de E. Sapir. Linguiste de formation, il a participé dans les années 20 à l'élaboration de nouveaux alphabets et à la création des formes écrites des langues des peuples minoritaires de l'URSS. Rappelons que les termes saussuriens *langage-langue- parole* ont été rendus en russe par Suxotin comme «*rečevaja dejatel'nost' (rečevoj < reč', parole, faculté de parler) – jazyk – reč'*». A notre avis, les réflexions sur la langue de L.V. Ščerba (1880-1944), fondateur de l'école phonologique de Leningrad, ont influencé fortement le choix des variantes de la traduction proposées par Suxotin.

⁴⁶ Nous signalons que le terme français *discours* a été utilisé dans la traduction française de Bakhtine (1977) pour rendre les notions de «*rečevaje obščenie*» [communication verbale], «*reč'*»[parole], «*dialog*»[dialogue] dont la valeur ne correspond pas à celle de *discours* de Benveniste.

Les points clés de la théorie de Ščerba sont exposés dans son article intitulé «Du triple aspect des phénomènes linguistiques et de l'expérience en linguistique». Cet article, paru en 1931 et dédié à la mémoire de J. Baudouin de Courtenay, est un développement des idées de Ščerba esquissées pour la première fois dans son exposé en 1927. Ces idées ont été nourries des théories de Baudouin de Courtenay et de Saussure sur la nature de la langue qui, tout en étant une propriété immanente de la conscience humaine (c'est à dire, un facteur à dimension individuelle, psychologique) est avant tout un phénomène social.

Saussure insistait sur l'inséparabilité des manifestations sociales et individuelles de la langue: «Tout ce que l'on considère en effet dans la sphère intérieure de l'individu est toujours social, parce que rien n'y a pénétré qui ne soit d'abord consacré par l'usage de tous dans la sphère extérieure de la parole.»⁴⁷ En fait, Ščerba énonce la même pensée, tout en accentuant la valeur sociale de la langue: «... un système de représentations linguistiques, même générales qu'on identifie habituellement avec le système de la langue, est par définition quelque chose d'individuel, alors que le système de la langue possède quelque chose d'autre, une valeur sociale, unique et impérative pour tous les membres d'un groupe social donné, quelque chose de donné objectivement dans les conditions de vie de ce groupe»⁴⁸. Ščerba fait remarquer: «Le point de vue de la plupart des linguistes, et même de Saussure qui pourtant a le mieux approché ce problème, n'est pas clair. Saussure, tout en délimitant la *parole* (une notion qui, par ailleurs, ne correspond pas vraiment à ma notion de «rečevaja dejatel'nost'» [faculté de parler et de comprendre dans la conception de Ščerba] et la *langue* place cette dernière en tant que fait psychique dans le cerveau.»⁴⁹

Ščerba parlant du triple aspect des phénomènes linguistiques, propose de différencier⁵⁰:

1) «rečevaja dejatel'nost'», terme par lequel il définit la faculté de parler et de comprendre, qui se manifeste dans les processus de production de parole et de compréhension; 2) «jazyk kak sistema», c'est-à-dire langue en tant que système représenté par son vocabulaire et sa grammaire⁵¹, et enfin, 3) «jazykovoï

⁴⁷ Godel, 1957, p. 46.

⁴⁸ Ščerba, 1974, p. 26-27.

⁴⁹ Ibid, p. 27.

⁵⁰ Ibid, p. 24-26.

⁵¹ Il est à noter que cela correspond à la position de Saussure sur cette question. S. Bouquet cite des notes du troisième cours de linguistique générale: «un dictionnaire et une grammaire sont une image admissible de la langue» (Bouquet, 1997, p.364).

material», le matériau linguistique, par lequel Ščerba entend «ensemble concret de tout ce qui est émis et perçu», c'est-à-dire les faits de la langue.

Il est évident que dans la notion de *langage* de Saussure, Ščerba comprend le fait social par excellence. Or, sans nous en rendre compte, nous risquons d'attribuer à sa triade un certain niveau de généralisation auquel ces notions ne prétendent pas.

Le contenu de l'article consiste à dire que la langue n'est pas une notion psychophysiologique, que les faits linguistiques, étant des concepts, ne sont pas des données de notre expérience psychologique ni psychique et ne peuvent être déduits qu'à partir des processus de parole et de compréhension, qu'il appelle dans cette fonction «matériau linguistique».

Donc, la notion de «rečevaja dejatel'nost'» de Ščerba (dans le sens des processus de parole et de compréhension) qu'il rapprochait, avec toutefois des réserves, de la *parole* de Saussure à la suite de la traduction de Suxotin, s'est trouvée analogue, dans une terminologie linguistique russe, d'une notion plus générale du *Cours*, celle de *langage*.

Ščerba ne fait pas seulement l'analyse de la conception de Saussure, il en propose sa propre vision. Ainsi, le *Cours* ne présentait qu'un point de départ dans les réflexions de Ščerba. Il nous est difficile de supposer que cet article de Ščerba soit passé inaperçu de Suxotin. Etant donné que la valeur de *langage* en français est plus proche de celle de *parole*, la remarque de Ščerba sur la divergence des notions de *parole* et «rečevaja dejatel'nost'» n'a pu contribuer qu'au rapprochement de celui-ci avec *langage*.

Il est intéressant de renvoyer à la traduction des termes en question suggérée par A. Romm, qu'il expose dans la lettre à C. Bally et A. Sechehay en 1922: «... sa terminologie française (*langue, langage, parole*) c'est, selon moi, le point le plus difficile du livre. La terminologie étrangère (comme diachronique, syntagmatique, etc.) n'exige point de traduction: une simple transcription, c'est tout ce qu'il faut. Mais les mots français qui ne deviennent termes que dans le livre, c'est une autre chose. Il me semble que les mots que j'emploie ici sont assez exacts. Le terme «govorenje», qui est un substantif formé du verbe «govorit'» (parler) rend clairement l'idée de la *parole* qui n'est que l'action. Le terme «jazyk» (langue) rend l'idée de la *langue*. Ce mot rend l'idée du système. Quant au terme «reč» il me semble que c'est le mot le plus prompt à exprimer *le tout global de la parole*»⁵². Dans cette version, d'ailleurs jamais publiée, le traduc-

⁵² Čudakova, Toddes, 1982, p. 69.

teur qui s'est très bien rendu compte de la parenté des notions *langage/parole* choisit en russe un terme qui indique d'une façon explicite ce lien de parenté.

Dans la deuxième édition des œuvres de Saussure, A. Xolodovič a ainsi commenté la traduction de *langage*: «... nous avons gardé la traduction de Suxotin «rečevaja dejatel'nost'» pour *langage*, quoique nous comprenions l'insuffisance de ce terme sur le plan théorique. Nous nous sommes tenu à deux raisons: la variante de Suxotin «rečevaja dejatel'nost'» est très bien connue des lecteurs et, en fait, a perdu sa forme intérieure; une variante alternative «sovokupnost' jazykovyx javlenij» [ensemble des phénomènes de langage] est trop encombrante»⁵³.

Dans la linguistique soviétique des années 60, le terme «rečevaja dejatel'nost'» a été attribué surtout aux mécanismes psychologiques et intellectuels de la langue et retrouve la valeur de «quelque chose se situant dans le cerveau». On voit apparaître le terme «rečemyslitel'naja dejatel'nost'» [activité mentale] en psycholinguistique; S. Kacnel'son introduit une locution «rečevoe myšlenie'» [pensée langagière] et remet en cause la traduction de Suxotin, qui, selon lui, peut dérouter un lecteur par le composant «activité» du terme, qui met en valeur la durée du processus manquant dans la définition saussurienne⁵⁴.

C'est sur ce point que la terminologie et la conception du *Cours* commencent à être révisées dans la linguistique russe. Les innovations de N.A. Sljusareva dans la traduction de Suxotin en sont révélatrices. Elle justifie la nécessité de modifier la traduction du terme *langage* par le fait que le contenu de ce terme est très vague et que sa traduction comme «rečevaja dejatel'nost'» a rétréci son acception au seul individu. La variante proposée, «jazykovaja dejatel'nost'», aurait une signification plus large et suggérerait l'aspect social de ce phénomène; en outre, elle conserverait un lien étymologique avec «jazyk»[langue]⁵⁵.

En effet, la locution russe «rečevaja dejatel'nost'» tout en étant en corrélation avec l'individuel, à première vue perd, semble-t-il, son lien avec l'aspect social du *langage*. Mais ce n'est qu'une illusion de rétrécissement du sens de *langage*, puisque le *langage* de l'individu se manifeste dans tous les cas au niveau inter-subjectif marqué socialement. Cf.: «Le langage a un côté individuel et un côté social, et l'on ne peut concevoir l'un sans l'autre. [...] Dans la langue, il y a donc toujours un double côté qui se correspond. Elle est sociale/individuelle. Si on laisse un des deux aspects de côté, ce ne peut être que par abstraction.»⁵⁶

⁵³ Sossjur [Saussure], 1977, p. 23.

⁵⁴ Kacnel'son, 1972, p. 95.

⁵⁵ Sossjur [Saussure], 1990, p. 26.

⁵⁶ Saussure, 1967, p. 143.

En ce qui concerne le deuxième argument, celui de la reconstruction du lien étymologique entre «jazyk» et «jazykovaja dejatel'nost'» à l'exemple de «langue-langage», nous constatons qu'il s'agit d'un rapprochement formel, qui apparaît au détriment de la parenté conceptuelle de *langage-parole*.

Nous avons vu que la notion de «recevaja dejatel'nost'» dans la terminologie russe a acquis avec le temps la connotation de la vision psycholinguistique de la langue en tant que substance psychique se trouvant dans le cerveau. Si nous essayions de définir de la façon la plus générale le terme français *langage*, nous pourrions l'interpréter en russe comme «Jazyk voobščë» [langue en général, langue avec une majuscule] en tant que faculté humaine de parole, cette traduction incluant tout système de signes et assurant toute espèce de communication.

La traduction de Suxotin, faisant partie intégrante des représentations terminologiques russes, a contribué à l'interprétation adéquate des idées saussuriennes en russe, sans corrompre l'intention de l'auteur.

Quant à la modification susmentionnée de la traduction de *langage*, cela briserait non seulement les traditions de traduction (même s'il n'y a pas de traditions que l'on ne puisse pas briser en cas de nécessité), mais aussi le système des oppositions sémantiques formé par le terme «rečevaja dejatel'nost'» au sein de la terminologie linguistique russe.

Conclusion

La question essentielle que nous avons posée au début de cet article était de savoir si les divergences terminologiques ne mènent pas à des malentendus conceptuels. Nous avons vu que la traduction de certains termes entraîne très souvent des difficultés et une polémique importante et qu'elle aboutit parfois à une interprétation inadéquate des termes employés. Lors de la traduction de textes linguistiques surgit le problème théorique de la façon de concevoir toute l'entité du texte tiré de son milieu historico-culturel et transposé dans un autre environnement épistémologique.

L'objet des recherches linguistiques, la langue, est étudié aujourd'hui sous des aspects multiples qui comprennent toute une gamme d'approches. Différentes visions de la langue sont dues aux représentations qui sont à la limite de la linguistique et de la psychologie, de la langue et la pensée, de la linguistique et la théorie de l'information, etc., sans parler de la problématique épistémologique dans l'histoire des idées concernant la théorie du signe et de la valeur. On comprend ainsi que la terminologie linguistique traditionnelle présente objectivement des contradictions intrinsèques, et reflète différents points de vue sur la

langue en tant qu'objet unique d'études, plusieurs systèmes terminologiques formant des paradigmes indépendants dans tel ou tel courant de la science du langage.

Ceci est un fait normal, jusqu'au moment où l'absolutisation des termes entraîne un effacement des contours du problème en question et un détournement de la logique des conclusions linguistiques. Souvent, pour désigner de nouvelles notions scientifiques, on recourt aux termes déjà en usage qui ne font qu'embrouiller l'interprétation de ces notions, ce qui révèle une nette tradition conservatrice au sein du système terminologique. Ainsi, les termes prennent la valeur d'entités illusoires mettant en question une perception globale de l'objet d'études. Nous pouvons résumer en disant que l'histoire de la terminologie est censée tenir compte de plusieurs facteurs, à savoir les particularités de l'écriture de l'auteur même, de la spécificité des langues qui ont adapté tel ou tel terme et, enfin, du fond épistémologique des cultures au sein desquelles se forge une pensée scientifique.

Adresse de l'auteur:
Ekaterina Ivanova
Saint-Pétersbourg/Lausanne

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMSKI, Darius (1995): «Saussure et les linguistes russes», *Saussure aujourd'hui*, N. spécial de *LINX*. Paris X. Nanterre. M. Arrivé, Cl. Normand édés. p. 243-255.
- AMACKER, René (1972): «Le choix des évidences et la formalisation: notes pour une épistémologie de la linguistique», *Linguistica, semiologia, epistemologia: atti del Convergnio internazionale di studi*. Roma, 16-17 aprile 1971. Roma: Bulzoni, p. 1-12.
- BAKHTINE, Mikhaïl (VOLOŠINOV, V.N.), (1977): *Le marxisme et la philosophie du langage*. Trad. du russe et présenté par M. Yaguello. Paris: Editions de Minuit.
- BOUQUET, Simon (1997): *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris: Payot. Rivages.
- BOYADJEV, Jivco (1991): c.r. de SOSSJUR, Ferdinand de [Saussure] (1990), *Historiographia. Linguistica*, 18/2-3, p. 402-405.

- CUDAKOVA, M.O., TODDES, E.A. (1982): «La Première traduction russe du CLG et l'activité du Cercle Linguistique de Moscou», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 36, p. 63-91.
- De MAURO, Tullio (1987): «Notes biographiques et critiques sur F. de Saussure», F. de Saussure. *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, p. 319-477.
- ENGLER, Rudolf (1966): «Remarques sur Saussure, son système et sa terminologie», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 22, p. 35-40.
- GODEL, Robert (1957): *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève: E. Droz; Paris: Minard.
- KACNEL'SON, Solomon D. (1972): *Tipologija jazyka i recevoe myslenie* [La typologie de la langue et la pensée langagière]. Léninegrad: Nauka.
- KIM, Sungdo (1990): «Notes sur la traduction de la terminologie saussurienne en écriture chinoise. Le cas de la terminologie saussurienne en coréen», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 44, p. 3-93.
- LABOV, William (1976): *Sociolinguistique*. Paris: Ed. de Minuit.
- LINZBAKH, Jakov (1916): *Ob ideal'nom jazyke* [De la langue idéale]. Petrograd. Cf. Revzin, Isaak I. (1977): *Sovremennaja strukturnaja lingvistika* [La linguistique structurale moderne], Vjac. Vs. Ivanov, éd. Moskva: Nauka, p. 41-44.
- MALMBERG, Bertil (1983): *Analyse du langage au XX^e siècle. Théories et méthodes*. Paris: PUF.
- NORMAND, Claudine (1978): «Langue/parole: constitution et enjeu d'une opposition», *Langages*, 49, p. 66-90.
- NORMAND, Claudine (1995): «Le Cours de linguistique générale: métaphores et métalangage», *Langages*, 120, p. 78-90.
- OTTO, Ernst (1934): «Grundfragen der Linguistik», *Indogermanische Forschungen*, 52, p. 177-195.
- PERGNIER, Maurice (1980): «Le triangle linguistique», *Le français moderne*, 48, p. 327-335.
- POLIVANOV, E.D. (1931): *Za marksistskoe jazykoznanie* [Pour la linguistique marxiste]. Moskva: Izd-vo Federacija.
- POLO, José (1992): «Traducciones al español del Cours de linguistique générale de Saussure», *Quadernos de investigacion filologica*, 8/1-2, p. 183-196.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1931): *Grundfragen der allgemeinen Sprachwissenschaft*. Prepared by Herman Lommel. Berlin. Leipzig: W. de Gruyter & Cie.

- SAUSSURE, Ferdinand de (1959): *Course in General Linguistics*. Prepared, with an introduction and annotations, by Wade Baskin. New York. London: Philosophical Library.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1967): *Cours de linguistique générale*. Edition critique par Rudolf Engler. 4 vol. Wiesbaden: O. Harrassowitz.
- SAUSSURE AUJOURD'HUI (1995): Actes du Colloque de Cerisy-la-Salle, 12-19 août 1992. Sous la dir. de M. Arrivé et Cl. Normand. Numéro spécial de LINX. Nanterre: Université.
- SCERBA, Lev V. (1957): «J.A. Baudouin de Courtenay i ego znacenie v nauke o jazyke [J.A. Baudouin de Courtenay et sa place dans la science du langage]», *Izbrannye raboty po rusckomu jazyku* [Travaux choisis sur la langue russe], Moskva: Izd-vo Min. prosvescenija RSFSR, p. 85-96.
- SCERBA, Lev V (1974): «O trojakom aspekte jazykovyx javlenij i ob èksperimente v jazykoznanii [Du triple aspect des phénomènes linguistiques et de l'expérience en linguistique]», *Jazykovaja sistema i recevaja dejatel'nost'* [Le système de la langue et l'activité langagière], Leningrad: Nauka, p. 24-39.
- SEROT, Patrick (1999): *Structure et totalité*. Paris: PUF.
- SGROI, Salvatore Claudio (1995-1996): «Terminologia saussuriana. Retrodazioni italiane di termini del Cours de linguistique générale», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 49, p. 197-212.
- SLJUSAREVA, Natalja A. (1963): «Quelques considérations des linguistes soviétiques à propos des idées de F. de Saussure», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 20, p. 23-46.
- SOSSJUR [Saussure], Ferdinand de (1933): *Kurs obscej lingvistiki* [Cours de linguistique générale]. Traduction de A.M. Suxotin. Moskva: Socekiz.
- SOSSJUR [Saussure], Ferdinand de (1977): *Trudy po jazykoznaniju* [Œuvres de linguistique]. Traduction du français sous la direction de A.A. Xolodovic, Moskva: Progress.
- SOSSJUR [Saussure], Ferdinand de (1990): *Zametki po obscej lingvistike* [Notes de linguistique générale], ed. par N.A. Sljusareva. Moskva: Progress.
- SOSSJUR [Saussure], Ferdinand de (1998): *Kurs obscej lingvistiki* [Cours de linguistique générale]. Traduction de A.M. Suxotin. Traduction dirigée par N.A. Sljusareva. Moskva: Logos.
- SOSSJUR [Saussure], Ferdinand de (1999): *Kurs obscej lingvistiki* [Cours de linguistique générale]. Traduction de A.M. Suxotin. T. de Mauro. Notes biographiques et critiques sur F. de Saussure. Traduction de C.V. Cistjakova. M.E. Rut, éd., Ekaterinburg: Izd-vo Ural'skogo universiteta.

- TODOROV, Tzvetan (1981): *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*. Paris: Editions du Seuil.
- VINOKUR, G (1930): *Kul'tura jazyka* [La culture de la langue], 2^e édition, Moskva: Federacija.
- VOLOŠINOV, Valentin N. (1929): *Marksizm i filosofija jazyka* [Le marxisme et la philosophie du langage], Léningrad: Priboj.
- VVEDENSKIJ, D.N. (1933): «Ferdinand de Sossjur i ego mesto v lingvistike [Ferdinand de Saussure et sa place dans la linguistique]», Sossjur [Saussure], Ferdinand de (1933): *Kurs obscej lingvistiki* [Cours de linguistique générale]. Traduction de A.M. Suxotin. Moskva: Socekgiz, p. 5-21.

DOCUMENT

Dmitrij Nikolaevič Vvedenskij

FERDINAND DE SAUSSURE
ET SA PLACE DANS LA LINGUISTIQUE

[Le texte dont nous donnons ici la traduction en français est la préface à la première édition soviétique du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure (Moscou, éd. SOCEKGIZ, 1933). La traduction russe du *Cours* est de A.M. Suxotin (1888-1942, également traducteur de *Language* de E. Sapir en 1934), les notes, très nombreuses, de R.I. Šor (1894-1939), et la préface de D.N. Vvedenskij (1890-1968, auteur d'un livre sur Ch. Bally). Le livre paraît dans la collection «Les linguistes d'Occident», dirigée par R.I. Šor, considérée en URSS comme la représentante principale du «saussurisme», ou plus exactement de sa version «sociologiste». Le texte de cette préface est intéressant à plus d'un titre, en particulier par sa critique dudit «sociologisme». En fait, c'est tout le problème du rapport entre langue et société qui est ici envisagé. Mais on peut y voir également certains des principaux points d'achoppement dans la compréhension du *Cours* à l'époque: la confusion de la synchronie avec un état statique, le refus de la notion de *valeur*.

Cette traduction est la première étape d'un travail de plus large envergure, intitulé «Saussure chez les Soviets», à paraître dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*. P. Sériot]

1. *Les buts de cette édition*

La publication en traduction russe du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure est une première tentative pour mettre à la disposition des spécialistes en sciences du langage (chercheurs, pédagogues, spécialistes de littérature, étudiants des instituts pédagogiques) l'un des grands travaux de la linguistique théorique actuelle en Europe occidentale, pour en faire une étude critique et le dépasser.

Cette publication représente le premier volume de la série «Les linguistes occidentaux», dont l'objectif est de présenter à nos lecteurs les œuvres les plus marquantes et les plus originales de la pensée linguistique en Occident, présente et passée.

Il est certain que dans l'histoire de la linguistique russe d'avant la Révolution se sont reflétées les différentes phases de l'évolution de la pensée linguistique occidentale. Les travaux des linguistes russes du XVIII^e siècle, par exemple M. Lomonosov, sont marqués par l'influence de la grammaire philosophique (*Grammaire générale et raisonnée*). Les philologues et linguistes du XIX^e siècle: F. Buslaev, A. Potebnja, D. Ovsjaniko-Kulikovskij, F. Fortunatov, A. Šaxmatov, V. Poržezinskij, etc., reprennent sur le sol russe tour à tour les principales positions de F. Bopp, A. Schleicher, J. Grimm, H. Steinthal, des néogrammairiens K. Brugmann, B. Delbrück, H. Paul, etc.

Pour la linguistique soviétique, certes, la situation a radicalement changé. Il ne peut plus être question de faire des reprises non critiques, des imitations aveugles des modèles occidentaux. Pourtant, il est tout autant impossible de rejeter toutes les réalisations de la science occidentale, d'ignorer les riches matériaux qu'elle a collectés. La tâche la plus urgente qui se présente à nos linguistes est le dépassement réel, effectif, de la linguistique bourgeoise. La meilleure façon de réaliser cette tâche est d'atteindre une connaissance profonde de l'indoeuropéanisme, surtout contemporain.

Face au problème posé par l'héritage bourgeois de la pensée scientifique soviétique, il faut se laisser guider par les instructions de V. Lénine: «Le marxisme, dit-il, n'a nullement rejeté les conquêtes les plus hautes de l'époque bourgeoise, au contraire, il se les est appropriées, en réinterprétant tout ce qu'il y avait de valable dans la période de plus de 2000 ans d'évolution de la pensée et de la culture humaine.» (*O.C.*, t. XXV, éd. de 1920).

2. La critique des néogrammairiens

L'indoeuropéanisme de la seconde moitié du XIX^e siècle était représenté par l'école linguistique des néogrammairiens, qui réduisait l'étude de la langue à celle des faits linguistiques *individuels*.

«Le véritable objet de la linguistique, déclarait H. Paul, est formé par les manifestations (*Äusserungen*) de l'activité langagière des individus: tous les ensembles de sons que quelqu'un, à un moment donné, a prononcés, entendus, ou s'est représentés en association avec des *symboles* [souligné par nous, D. V.], toutes les nombreuses relations dans lesquelles sont entrés les éléments linguistiques dans l'*âme* des individus...» (H. Paul: *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Halle, 1920: Introduction).

Pour les néogrammairiens, «l'âme est le produit psychique des nerfs moteurs. Elle transmet une excitation aux nerfs sensitifs des autres individus, provoquant par cela des représentations correspondantes par le biais d'associations. Les sons de la langue en sont le moyen» (Paul, *ib.*, p. 14).

La représentation elle-même est intransmissible. La représentation de quelqu'un d'autre doit être traduite dans la langue de l'auto-observation. L'influence directe des représentations d'un individu sur un autre repose sur l'*unicité de la nature humaine*, sur des liens associatifs s'appuyant sur une expérience identique (*ib.*, p. 15-16). Les néogrammairiens considéraient que «l'exactitude de la connaissance est directement proportionnelle à la possibilité d'*observer de façon isolée l'effet des facteurs pris dans leur individualité*» (*ib.*, p. 16).

Le mécanisme de parole de l'être humain, selon eux, possède deux aspects: psychique et physique. Ces deux aspects agissent de façon indépendante et *selon leurs lois propres*, qui se réalisent «avec la nécessité aveugle des lois de la nature». L'interaction entre ces facteurs n'est pensée que comme un contact mécanique tout externe, en résultat duquel apparaissent les phénomènes d'analogie. C'est en se fondant sur de telles prémisses du processus langagier, et en séparant minutieusement les phénomènes linguistiques des facteurs non linguistiques que les néogrammairiens ont consacré toute leur attention à l'étude des changements phonétiques.

Tout changement phonétique, dans la mesure où il se produit de façon mécanique, s'accomplit en fonction de lois n'admettant pas d'exceptions, c'est-à-dire que la direction prise par l'évolution des sons chez tous les membres d'une même communauté linguistique est identique (Brugmann et Osthof: *Morphologische Untersuchungen*, XIII-XIV).

Quant à la fragmentation d'une langue en dialectes, il y a, selon H. Paul, à l'intérieur d'une communauté linguistique, autant de dialectes qu'il y a d'individus parlants. L'apparition des dialectes ne signifie que le regroupement des différences individuelles au-dessus d'un certain seuil (H. Paul, *op. cit.*, p. 38).

Ainsi, les néogrammairiens promeuvent une *conception individualiste de la langue*. Mais si l'objet de la linguistique est la langue de l'individu, qui évolue en dehors de tout lien avec le système social, avec les rapports socio-économiques, avec la division de la société en classes, si la conscience et la langue sont deux séries de phénomènes indépendantes l'une de l'autre, qui évoluent chacune selon leurs propres lois, si l'évolution de la langue se fait de façon spontanée sur le plan des changements phonétiques (alternances, palatalisations, assimilations, dissimilations, épenthèses, chutes, affaiblissements, renforcements, déplacements, etc.), et enfin si à l'intérieur d'une communauté linguistique il y a autant de dialectes que d'individus parlants, quelle langue peut bien être accessible à l'investigation directe du chercheur? Bien évidemment, celle du linguiste lui-même.

De façon logique, c'est bien semblable déclaration que fait Šaxmatov, le représentant de l'école néogrammairienne en Russie, lorsqu'il écrit:

«L'objet de notre étude sera l'exposé des *sons et des formes* de la langue russe littéraire contemporaine, c'est-à-dire de la langue que les Russes *cultivés* [souligné par nous, *D. V.*] utilisent dans leur pratique orale et écrite.

... Je concentrerai mon attention sur les faits qui me sont connus par l'observation directe, c'est-à-dire *avant tout sur mon usage propre*. Une telle limitation présente un grand intérêt du point de vue des exigences méthodologiques: *seule la langue de chaque individu a une existence réelle*; la langue du village, de la ville, de la région, du *peuple* est une *fiction* scientifique, car elle est composée de faits de langue appartenant aux individus qui forment les unités territoriales ou ethniques. Or le nombre de ces individus est indéterminé, l'étude exhaustive de leur langue est *impossible*» (A. Šaxmatov: *Očerk sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka* [Esquisse du russe littéraire contemporain], Giz, 1930, p. 5).

L'impasse dans laquelle s'est engouffrée la science linguistique des néogrammairiens est évidente. Si l'objet de la linguistique est la langue de l'individu et avant tout la langue du savant lui-même, cette étude n'est autre chose qu'un illusionnisme absolu, un solipsisme qui ne peut conduire qu'à la mort de la science. C'est pourquoi les néogrammairiens sont obligés de déroger à leur individualisme extrême, en introduisant le terme de transmission, ou continuité

[*preemstvennost'*] dans la langue. Grâce à l'apparition de nouveaux individus, de nouvelles générations, «sous l'action des organismes déjà existants se créent de nouveaux organismes linguistiques» (H. Paul, *op. cit.*, p. 28). Dans leur travail sur des matériaux linguistiques concrets (à l'exclusion de descriptions phonétiques de la parole vivante et, en partie, de recherches dialectologiques), les néogrammairiens sont encore plus négligents envers leurs propres théories, appliquant la méthode historico-comparative, formée sur la base de théories plus anciennes, avec une plus grande circonspection, une plus grande minutie dans les détails, mais sans faire la moindre tentative pour en définir les fondements.

La caractéristique des nouvelles tendances dans la linguistique de notre XX^e siècle, apparues en réaction aux outrances de l'individualisme néogrammairien, mais sans l'avoir vraiment dépassé, consiste en ce que, dans la mise en évidence des lois et régularités, elles ne partent pas de l'individu parlant, mais de la fonction interindividuelle de la langue, en tant qu'instrument de communication. L'un des premiers à s'engager dans cette nouvelle direction a été Hugo Schuchardt, jeune contemporain des néogrammairiens.

Définissant l'apparition du langage à partir des besoins vitaux élémentaires, Schuchardt soutient la thèse que l'évolution des langues est causée par leur mélange (*Schuchardt-Brevier*, 1922, p. 151). La possibilité du mélange des langues n'a pas de limites, c'est pourquoi le changement linguistique ne s'arrête jamais (*ib.*, p. 154). «La langue forme à la fois une unité et un continuum. Il n'y a dans la langue aucune barrière infranchissable, ses différentes formes sont les unes envers les autres comme des dialectes.

Je répète, dit encore Schuchardt, il n'y a dans la langue aucune limite entre le particulier et le général, mais seulement un passage continu depuis l'extrêmement particulier jusqu'au plus général» (*ib.*, p. 254-255).

Un autre contemporain des néogrammairiens, O. Jespersen, pense qu'à côté de l'étude des phénomènes phonétiques, il est nécessaire de s'intéresser à toute une série d'autres problèmes, d'ordre plus général: syntaxe, sémantique, etc. (O. Jespersen: *Die Sprache, ihre Natur, Entwicklung und Entstehung*, Heidelberg, 1925, p. 77, 78, 79).

Cette nouvelle étape dans l'évolution de l'indoeuropéanisme est décrite de la façon suivante par le linguiste danois contemporain L. Hjelmslev:

«Après s'être concentrée, pendant longtemps, [...] à n'étudier que la face extérieure du signe, à poser partout les problèmes particuliers de chaque groupe de langues pris à part, la linguistique revient de plus en plus à poser les problèmes synchronique et sémantique du système et le problème général du langage.

On reprend l'étude des rapports associatifs et syntagmatiques des états de langues particuliers et de l'état du langage en général. On cherche ici – et, selon nous, avec raison – ce renouvellement des méthodes dont le besoin est généralement ressenti dans la linguistique actuelle. Dans l'examen attentif des systèmes des langues et des tendances générales du langage, dans l'étude des possibilités générales et des conditions particulières qui leur permettent de se réaliser, la linguistique évolutive aura de nouveau le moyen de faire un progrès» (L. Hjelmslev: *Principes de grammaire générale*, Copenhague, 1928, p. 4).

Cette description du néogrammatisme et de la réaction qu'il a provoquée dans les tendances actuelles de la linguistique bourgeoise elle-même est juste dans ses grandes lignes, mais pour nous elle est insuffisante. En réalité, des adversaires des néogrammairiens comme Schuchardt ou Jespersen ne parviennent pas à dépasser l'individualisme de ces derniers. L'un comme l'autre ne font que déplacer la langue de la sphère psycho-physiologique de l'individu isolé dans celle des relations interpsychiques entre les individus. La pensée bourgeoise, en tant que reflet du caractère anarchique et inorganisé de la société capitaliste, est au mieux capable de s'élever jusqu'à comprendre le caractère social de la langue, mais elle ne voit la spécificité du social que dans l'interpsychique.

C'est pourquoi la pensée bourgeoise, dans le domaine des phénomènes de langue comme dans les autres, est condamnée à tourner en rond dans le cercle vicieux de la psychologie individuelle. Cela, bien sûr, ne pouvait pas être vu par un linguiste bourgeois comme L. Hjelmslev.

3. *Bref aperçu des tendances principales de la linguistique bourgeoise du XX^e siècle*

Le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure est l'un des premiers effets du tournant de la linguistique d'Europe occidentale vers les problèmes généraux de la discipline. Plus loin nous analyserons en détails les thèses principales de la conception de Saussure, mais nous allons d'abord décrire le milieu linguistique qui s'oppose au saussurisme dans la science occidentale contemporaine. Il faut mentionner en premier lieu le travail de synthèse sur le langage fait par J. van Ginneken (*Principes de linguistique psychologique*, Paris, 1907).

J. van Ginneken s'oppose à l'empirisme des néogrammairiens, à l'étude unilatérale de la langue du seul point de vue phonique. Il met en évidence des «lois idéo-dynamiques» se manifestant dans la phonétique et la sémantique des langues les plus diverses. Il souligne la primauté des aspects sémantiques sur les

aspects formels dans la structure grammaticale des langues. Pour van Ginneken, la grammaire repose sur l'activité psychique des hommes, elle n'a que faire du formalisme néogrammairien. A la place des lois phonétiques immuables et strictes dont parlaient les néogrammairiens, il soutient l'idée que la langue est en devenir et en changement constant.

Le père W. Schmidt (*Die Sprachfamilien und Sprachkreise der Erde*, 1926) remet en cause l'importance de la classification généalogique des langues. Il la remplace par une classification typologique, qui se superpose aux familles de langues: les *cercles typologiques*. Un cercle typologique de langues est lié au cercle culturel correspondant. Un cercle typologique forme un tout composé de certains éléments linguistiques, d'ordre phonétique (voyelles, consonnes, sonores, sourdes), morphologique (formes du nombre, du genre), syntaxique (ordre des mots, position du génitif complément de nom).

L'apparition d'un élément linguistique nouveau est reliée à celle d'une nouvelle forme de pensée, elle-même liée à un type de développement socio-économique. Par exemple, la différenciation du masculin et du féminin est l'indice d'un rôle économique plus important de la femme, et remonte à l'époque de l'économie agricole matriarcale, quand la femme était la première agricultrice. La division des objets en animés et inanimés, telle qu'elle est reflétée dans la langue, est attribuée par Schmidt au stade de la chasse et de la pêche (dans le Nord), etc.

La conception synthétique de la langue est également défendue par l'école de la «néophilologie idéaliste», dirigée par K. Vossler. Vossler considère la langue comme une activité, une force vivante, dont le destin est en perpétuel changement. Cette force est, de par sa nature, quelque chose de *psychique*... C'est dans la pensée que se trouve la valeur psychique de la langue (*Aufsätze zur Sprachphilosophie*, p. 105). «L'individualisme le plus extrême allié au plus extrême universalisme, voilà, dit Vossler, l'idéal de la pensée *langagière*. C'est l'idéal du peintre, du musicien, de chaque artiste. *La pensée langagière est essentiellement une pensée poétique*, la vérité langagière est une vérité artistique, une beauté pleine de contenu. Maintenant nous savons au service de quoi se trouve la théorie de la *correction linguistique*, la grammaire pratique. Elle sert la langue en tant qu'art, elle nous enseigne la technique de la beauté langagière» (*ibid.*, p. 14).

Dans la question de l'évolution de la langue, Vossler considère comme scientifique l'histoire de la langue «qui, à travers toute une série de raisons, ira jusqu'à l'esthétique, si bien que deviendront claires et compréhensibles la *pensée langagière*, la vérité langagière, le *goût langagier*, l'*intuition langagière*, ou,

comme l'appelle Humboldt, la *forme interne de la langue* dans tous ses changements *psychiques*, physiques, *politiques*, *économiques*, et, plus largement, *culturellement conditionnés*» (*ibid.*, p. 19; souligné par moi, D.V.).

Par «histoire de la langue», Vossler entend «l'histoire du goût langagier ou de l'intuition langagière, c'est-à-dire l'histoire des *impulsions*, des *motifs*, des *influences*, des *environnements*, qui forment l'*histoire externe* de la langue. Alors l'histoire de la langue n'est plus séparée de l'histoire culturelle, mais est en partie engloutie par elle» (*ibid.*, p. 25).

Le caractère idéaliste de la conception linguistique de Vossler, qui reflète l'influence de Humboldt, ne fait pas de doute. Mais, demandera le lecteur, quel rapport à l'idéalisme ont les travaux linguistiques de J. van Ginneken et de W. Schmidt, par lesquels nous avons commencé notre bref aperçu des conceptions synthétiques dans l'indoeuropéanisme contemporain? En fait, ce rapport est très étroit.

Effectivement, W. Schmidt affirme que «de tous les êtres vivants, *seul* l'homme possède un véritable langage... L'abîme qui sépare l'homme de l'animal s'ouvre dans toute sa béance lorsqu'on analyse l'activité *spirituelle* de l'homme, directement liée à son activité de langage» (Schmidt, p. 3-5).

W. Schmidt range parmi les fonctions spirituelles la capacité d'«expression sonore des concepts généraux», absents chez les animaux et *inexplicables par l'expérience sensible*, la capacité d'assembler les mots isolés en propositions, c'est-à-dire la capacité d'émettre un jugement affirmatif ou négatif sur l'être et la qualité d'un objet, et enfin la capacité d'«assembler une série de propositions en une unité logique et psychologique», ou capacité spéculative. Le père W. Schmidt considère que l'*évolution spirituelle* est la base de l'évolution culturelle (*ibid.*, p. 15).

On peut trouver de telles affirmations également chez van Ginneken, qui est à la recherche des «idées universelles inscrites dans la nature humaine» (cf. livre II).

Que peut-on alors considérer comme nouveau dans les courants linguistiques contemporains dont nous venons de donner une brève description, et qui constituent l'«environnement» linguistique du saussurisme?

La nouveauté réside en ceci que la pensée bourgeoise tente de s'extirper du cercle de la psychologie individuelle, et dans sa quête d'une issue elle est parfois prête à faire des emprunts même au matérialisme: elle parle, comme le fait le père Schmidt, de l'historicité des formes de la langue, du lien de ces formes

avec les formes de la pensée, et de ces dernières avec des étapes (pensées de façon statique, fermée) déterminées (les «cercles») dans l'évolution de la société humaine. A première vue, cette conception est diamétralement opposée à la conception «esthétique» de Vossler. Mais cette opposition n'est qu'apparente. On n'a affaire ici qu'à des variantes dans les limites d'une seule et même compréhension bourgeoise et idéaliste de la langue. Cette unité consiste en ce qu'aussi bien le père Schmidt que Vossler ou van Ginneken ne sortent du cercle fermé de l'individualisme psychologique que pour tomber dans la sphère d'abstractions telles que le spirituel «en général», «les idées universelles inscrites dans la nature humaine», «la langue comme produit de la créativité esthétique de l'esprit humain», etc.

Si le fondement de classe de l'interprétation de la langue en termes psychologiques est l'effort pour «légaliser» l'anarchie individualiste des relations capitalistes, une nouvelle étape dans l'évolution de la linguistique bourgeoise, représentée par Schmidt, Vossler, etc., consiste à vouloir universaliser ces relations, en les présentant comme le produit des lois éternelles de l'«esprit».

4. Les positions principales de Saussure dans sa théorie de la langue

A) Linguistique interne et linguistique externe

L'idée principale du *Cours* de Saussure est formulée (p. 317) de la façon suivante: «la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même». Il s'avère ainsi que, pour Saussure, la langue a sa propre vie, ses propres lois et ses propres régularités. Saussure développe dans son *Cours* une théorie de la linguistique «interne» et «externe», en opposant la langue à ce qu'on peut appeler son fondement social. Font partie de la linguistique «externe», pour Saussure, «tous les points par lesquels la linguistique touche à l'ethnologie, toutes les relations qui peuvent exister entre l'histoire d'une langue et celle d'une race ou d'une civilisation¹. Ces deux histoires se mêlent et entretiennent des rapports réciproques. [...]. Les mœurs d'une nation ont un contre-coup sur sa langue, et, d'autre part, c'est dans une large mesure la langue qui fait la nation.

En second lieu, il faut mentionner les relations existant entre la langue et l'histoire politique. De grands faits historiques comme la conquête romaine ont eu une portée incalculable pour une foule de faits linguistiques. La colonisation,

¹ [Le traducteur russe ajoute ici: «d'une nation, d'une race et d'une civilisation». P. Sériot]

qui n'est qu'une forme de la conquête, transporte un idiome dans des milieux différents [...]. La politique intérieure des Etats n'est pas moins importante pour la vie des langues: certains gouvernements, comme la Suisse, admettent la coexistence de plusieurs idiomes; d'autres, comme la France, aspirent à l'unité linguistique. Un degré de civilisation avancée favorise le développement de certaines langues de spécialité (langue juridique, terminologie scientifique, etc.).

Ceci nous amène à un troisième point: les rapports de la langue avec des institutions de toute sorte, l'Eglise, l'école, etc. [...] Le linguiste doit aussi examiner les rapports réciproques de la langue du livre et de la langue courante; [...] Enfin tout ce qui se rapporte à l'extension géographique des langues et au fractionnement dialectal relève de la linguistique externe» (*Cours*, p. 40-41).

Nous avons donné cette longue citation pour montrer la conception sociologique de la langue adoptée par Saussure. On voit que ce sociologisme ne va pas plus loin que la théorie des facteurs historiques et géographiques. Tous les facteurs sont égaux, ils ont tous un reflet, une influence, une importance pour la langue, et voilà tout. Quel est ici le principe dominant? Sur quelle base s'appuie l'évolution de la langue? La conception sociologique de Saussure préfère ne pas donner de réponse à cette question, elle ne met pas en évidence la base des phénomènes sociaux, elle passe sous silence son importance comme celle de la lutte des classes, causée par les contradictions entre les forces productives et les rapports de production. Et Saussure ne se contente pas de promouvoir la «théorie des facteurs», qui estompe la nature du processus historique. Il oppose la linguistique interne à la linguistique externe. Il lutte contre l'idée répandue que la linguistique interne n'est pas séparable de la linguistique externe. «Nous pensons, dit-il, que l'étude des phénomènes linguistiques externes est très fructueuse; *mais* il est faux de dire que *sans eux* on ne puisse connaître l'organisme linguistique interne. [...] La meilleure preuve en est que chacun d'eux crée une méthode distincte. La linguistique externe peut accumuler détail sur détail sans se sentir serrée dans l'état d'un système. Par exemple, chaque auteur groupera comme il l'entend les faits relatifs à l'expansion d'une langue en dehors de son territoire [...]. Pour la linguistique interne, il en va tout autrement: elle n'admet pas une disposition quelconque; *la langue est un système qui ne connaît que son ordre propre*. Une comparaison avec le jeu d'échec le fera mieux sentir. Là, il est relativement facile de distinguer ce qui est externe de ce qui est interne: le fait qu'il a passé de Perse en Europe est d'ordre externe; interne, au contraire, tout ce qui concerne le système et les règles. Si je remplace des pièces de bois par des pièces en ivoire, le changement est indifférent pour le système; mais si je diminue ou augmente le nombre des pièces, ce changement-là atteint profondément la «grammaire» du jeu. [...] Ainsi dans chaque cas on posera la ques-

tion de la nature du phénomène, et pour la résoudre on observera cette règle: *est interne tout ce qui change le système à un degré quelconque*» (p. 42-43). L'opposition entre linguistique interne et linguistique externe est remplacée, dans la suite du *Cours*, par deux autres termes: la linguistique «diachronique» et la linguistique «synchronique». La première étudie la langue dans sa dynamique, dans sa coupe historique (verticale), la seconde dans son système, dans une coupe horizontale. En d'autres termes, la linguistique synchronique s'occupe des relations logiques et psychologiques rassemblant en un système des éléments coexistants et étudie la manière dont ils sont perçus par la conscience collective. La linguistique diachronique, au contraire, étudie les relations entre des éléments dans leur successivité, non perçue par une seule et même conscience collective, éléments qui se remplacent sans former de système (cf. p. 140).

Quelle est la nouveauté qu'apporte Saussure dans la théorie de la langue par rapport aux néogrammairiens dont il s'écarte? La définition du système linguistique comme phénomène collectif, social, et non individuel. Pour ce qui est de l'opposition entre linguistique interne et linguistique externe, Saussure ne fait que souligner avec plus de relief ce qui a déjà été proclamé par certains néogrammairiens. Par exemple, H. Paul dans ses *Prinzipien der Sprachgeschichte* écrit: «On considère habituellement que tout, en quelque manière, a une influence sur le psychisme humain: l'organisation du corps, la nature environnante, l'expérience vitale et l'activité, et que la langue, considérée de ce point de vue, dépend de facteurs les plus divers. Mais examiner ce contenu matériel n'est pas l'affaire de la linguistique. Celle-ci ne considère que les relations dans lesquelles le contenu de représentation (*Vorstellungsinhalt*) trouve son expression phonique» (H. Paul, *op. cit.*, p. 17).

B) La définition de la langue par Saussure

Le *Cours* fait une stricte distinction entre trois termes linguistiques: langage, langue et parole.

Le langage est polymorphe et plurisystématique; tout en faisant irruption dans plusieurs domaines, celui de la physique, de la physiologie, du psychisme, il est en rapport avec la sphère individuelle tout comme avec la sphère sociale (p. 24). Saussure nous prévient qu'il ne faut pas confondre la langue avec la parole. La langue est «un produit social de la faculté du langage et un *ensemble* [souligné par nous, D.V.] de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus.» (*ibid.*, p. 34, 35).

La parole individuelle, à la différence de la langue, reçue *passivement* par l'individu, est «un acte individuel de volonté et d'intelligence, dans lequel il convient de distinguer: 1° les combinaisons par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle; 2° le mécanisme psychophysique qui lui permet d'extérioriser ces combinaisons.» (*ibid.*, p. 30-31).

La langue, pour Saussure, est «nécessaire pour que la parole soit intelligible», mais d'un autre côté, «la parole est nécessaire pour que la langue s'établisse; historiquement, le fait de parole précède toujours» (*ibid.*, p. 37).

La langue, ainsi, est «le produit social du langage». Nous nous trouvons, de la sorte, à une nouvelle étape de la pensée linguistique bourgeoise. On la caractérise habituellement du nom de «sociologisme». Mais ce terme est à prendre de façon toute conventionnelle. Nous avons déjà eu l'occasion de nous convaincre du caractère conventionnel de ce «sociologisme» en examinant la distinction faite par Saussure entre linguistique «interne» et linguistique «externe» et les conclusions auxquelles il est amené par cette distinction.

La langue comme objet de la linguistique interne se présente à nous comme un «système» fermé, qui n'existe que par ses propres lois et ne reconnaît que «son ordre propre». Ces lois, comme nous allons le voir par la suite, en fin de compte ne dépassent pas les limites du cercle de la psychologie individuelle, au mieux, celles de l'interaction interpsychique des consciences individuelles. La langue, pour Saussure, est la somme des langues des individus appartenant à une communauté linguistique donnée, et qui se sont mis d'accord entre eux sur un type linguistique (le «modèle collectif», cf. p. 32²). C'est déjà l'individualisme des robinsonnades dont s'est tellement gaussé Engels dans l'*Anti-Dühring*. Saussure, ainsi, dans sa théorie de la langue comme «produit social», n'est pas en mesure de dépasser l'individualisme des néogrammairiens.

Cet individualisme apparaît de façon encore plus évidente dans le schéma que donne Saussure (p. 27-28) du *circuit de la parole*.

Dans la relation entre langue individuelle et langue de la communauté, Saussure condamne l'individu à la réception passive d'un système linguistique qui lui est imposé de l'extérieur, en le forçant à se contenter de «combinaisons» de formules toutes faites.

Qu'est-ce que la division en *langue*, *parole* et *langage* nous donne de nouveau pour comprendre les fondements philosophiques de la conception saussurienne de la langue?

² [Le texte du *Cours* donne «le consentement collectif» à cet endroit. P. Sériot].

Comme nous allons le voir plus bas, Saussure est un adepte de la «méthode sociologique» durkheimienne. Or la base philosophique de la doctrine sociologique de Durkheim est le kantisme. Ainsi, dans cette division tripartite nous trouvons la conception kantienne de certains aspects du processus de conscience, appliqués au processus langagier. Le langage, dans cette conception, désigne une certaine capacité *a priori*, appartenant à l'homme en général. Cette capacité *a priori*, ou forme *a priori*, devient active dans l'individu lorsqu'agit sur lui le milieu linguistique, qui remplit la fonction de la «chose en soi» chez Kant.

Quant au sens de classe de la division tripartite que fait Saussure, il consiste à présenter la langue, «institution sociale», comme ensemble de normes obligatoires pour l'individu, auxquelles il doit se soumettre automatiquement, sans s'encombrer de réflexions sur le problème de savoir si ces normes ont un quelconque sens rationnel ou non...

Ceci se passe de tout commentaire.

C. Le changement linguistique selon Saussure

De la définition que Saussure donne de la langue, on voit qu'il envisage la langue de façon statique et non dynamique, qu'il met en avant l'idée du caractère conservateur du système linguistique. Saussure consacre deux paragraphes à la question de l'évolution de la langue, dont le premier (*immutabilité*) examine les conditions qui sont à la base de l'immobilité du système de la langue, et qui, par conséquent, rendent impossible toute régulation de la langue et toute politique linguistique. Ces conditions, qui sont au nombre de quatre: le caractère arbitraire du signe linguistique, la multiplicité des signes linguistiques dans le système de la langue, la complexité de ce système et l'inertie linguistique collective, sont examinées en détails par L. P. Jakubinskij dans son article «Saussure sur l'impossibilité d'une politique linguistique» (1931), et nous ne nous y arrêterons pas. Nous ne ferons que rapporter l'essentiel de ce que dit Saussure sur le changement linguistique.

Saussure considère que le changement en langue se produit du fait que la langue s'étend sur une période longue et continue. L'arbitraire du signe linguistique accorde la liberté aux changements des relations entre le son et le sens.

«Il en résulte, dit Saussure, que ces deux éléments unis dans les signes gardent chacun leur vie propre dans une proportion inconnue ailleurs, et que la langue s'altère, ou plutôt évolue, sous l'influence de tous les agents qui peuvent atteindre soit les sons soit les sens» (*Cours*, p. 110-111).

Dans ce passage, il faut avant tout remarquer que Saussure n'admet pas d'évolution par sauts. D'autre part, il brise l'unité dialectique du son et du sens, c'est-à-dire du contenu et de la forme dans la langue, et reconnaît comme possible l'existence séparée de deux séries: celle des sons et celle des sens. Une telle conception de la langue possède un caractère *mécanique et formaliste* évident.

Quelle est la conclusion à tirer de cette façon d'envisager l'évolution linguistique? Une conclusion fort proche de celle des néogrammairiens. Le linguiste, obligé d'étudier la langue en elle-même et pour elle-même (c'est bien là l'idée maîtresse du *Cours*), doit concentrer son attention sur l'étude des formes phoniques et grammaticales, c'est-à-dire s'occuper de phonétique et de grammaire. Saussure accorde une place importante à ces disciplines linguistiques dans son *Cours*.

D. Les questions de phonétique et de grammaire chez Saussure

Saussure différencie la phonétique de la phonologie. La physiologie des sons est l'objet de la phonologie, alors que la phonétique doit étudier l'évolution des sons (*Cours*, p. 55). Le phonème est défini comme «la somme des impressions acoustiques et des mouvements articulatoires, de l'unité entendue et de l'unité parlée, l'une conditionnant l'autre: ainsi c'est déjà une unité complexe, qui a un pied dans chaque chaîne» (*ibid*, p. 65).

Saussure avance l'idée qu'il faut étudier les phonèmes dans la chaîne parlée, c'est-à-dire que tout fait de langue est pris comme la partie d'un tout (*ibid*, p. 78). Cela l'oppose avec bonheur aux néogrammairiens, qui étudiaient les changements linguistiques en dehors de tout lien avec la langue en tant que totalité systématique et ne voyaient dans ces changements qu'un caractère spontané, qui trouvait son expression dans les «lois phonétiques» fonctionnant avec la nécessité des lois de la nature.

Dans son exposé des changements phonétiques, Saussure soutient qu'établir leurs causes est une tâche difficile. Ces causes sont nombreuses, il n'y en a pas une qui puisse faire à elle seule la pleine lumière. Saussure énumère toutes les causes possibles: la race, le facteur géographique, la loi d'économie d'énergie, la situation générale de la nation à un moment donné, la théorie du substrat, la mode, l'influence des générations successives. Sans avoir trouvé de réponse satisfaisante, mais en notant l'importance de la loi d'économie d'énergie, le rôle important du changement de générations, considérant une situation politique nationale stable comme une condition «favorable» à la stabilité, et les boulever-

sements révolutionnaires et autres comme des conditions «défavorables», destructeurs de la stabilité de l'organisation phonétique de la langue, Saussure en vient à conclure que les changements phonétiques sont sans limite et innombrables, que cette propriété des changements phonétiques est conditionnée par l'arbitraire du signe linguistique, qui n'est lié en rien au sens (*ibid*, p. 198 sqq.).

Ainsi, dans la question des changements phonétiques, Saussure souligne à nouveau la séparation de la forme et du sens, le caractère spontané de l'évolution du signe linguistique, il s'en tient encore à une position consistant à n'étudier que l'aspect phonique de la langue.

Dans les constructions grammaticales de Saussure, il convient de noter avant tout sa position sur le lien entre la phonétique et la grammaire: les changements phonétiques affectent les formes grammaticales; celles-ci, à leur tour, viennent contrebalancer les changements phonétiques par les lois de l'analogie. Saussure explicite en détails deux sortes de lois: l'analogie et l'agglutination.

«Une forme analogique, dit Saussure, est une forme faite à l'image d'une ou plusieurs autres d'après une règle déterminée» (*Cours*, p. 221). L'analogie est un facteur puissant d'unification et d'unité du système linguistique.

Saussure appelle l'analogie, de façon imagée, «un drame à trois personnages, qui sont: 1) le type transmis, légitime, héréditaire; 2) le concurrent; 3) un personnage collectif, constitué par les formes qui ont créé ce concurrent» (p. 224).

Par conséquent, l'analogie n'est pas le résultat de l'évolution des sons, mais du fait que dans le système de la langue il existe des mots qui sont analysés comme des sortes de syntagmes. Les analogies sont des nouveautés linguistiques. C'est ainsi que, par la notion d'analogie, Saussure ruine sa propre théorie sur l'immobilité et l'immutabilité de la langue, vue comme un système contraignant et *reçu seulement passivement par l'individu*.

A côté de l'analogie dans la phonétique et la grammaire, Saussure souligne l'action de l'«agglutination». Il s'agit du fait que «deux ou plusieurs termes originellement distincts, mais qui se rencontraient fréquemment en syntagme au sein de la phrase, se soudent en une unité absolue ou difficilement analysable.» L'agglutination et l'analogie sont, dans de nombreux cas, difficiles à distinguer, mais l'analogie se manifeste de façon active, et suppose l'analyse, les combinaisons, alors que l'agglutination est passive (*Cours*, p. 242 sqq.).

A propos de l'analyse morphologique des unités de langue, Saussure oppose l'analyse diachronique (historique) à l'analyse synchronique. Il demande pourquoi la première est préférable à la seconde. Les racines, suffixes, préfixes, ter-

minaisons? Mais dans la pratique de la langue vivante il n'y a rien de tout cela. Les éléments formatifs des mots dans la conscience des locuteurs peuvent être différents en fonction du système de la langue de chaque époque. Ainsi Saussure en vient à la conclusion que l'analyse morphologique se fait selon des analogies propres à chaque époque.

Abordant la question de la grammaire, Saussure critique la division habituelle en morphologie et syntaxe, considérant cette répartition comme artificielle. Plus encore, il trouve illogique d'exclure la lexicologie de la grammaire. Cette idée est illustrée par Saussure avec des exemples montrant qu'un contenu identique peut être exprimé de deux façons: grammaticalement et lexicologiquement.

L'idée de Saussure sur les liens réciproques de la morphologie, de la syntaxe et de la lexicologie est parfaitement acceptable, mais dans la conception de Saussure, qui, comme nous l'avons vu, détruit l'unité du son et du sens, cet énoncé est, une fois de plus, contradictoire. Et Saussure comble cette lacune en adoptant encore une fois une position formaliste. A la base du système grammatical, affirme-t-il, il faut mettre les syntagmes et les associations. Les syntagmes sont «des combinaisons qui ont pour support l'étendue. Le syntagme se compose donc toujours de deux ou plusieurs unités consécutives» (*Cours*, p. 121).

Entre les syntagmes et les associations existe un lien constant. Par sa théorie des syntagmes et des associations, Saussure ouvre encore la voie au formalisme avec son étude des formes des mots en deux séries; la sémantique des formes, dans cette conception, ne trouve pas de place.

5. *La sociologie de Durkheim et la conception linguistique de Saussure*

A y regarder de près, la théorie de la langue présentée par Saussure dans son *Cours* manifeste un lien très étroit entre le linguiste Saussure et le sociologue Durkheim. Le *substrat méthodologique de la conception linguistique de Saussure est la sociologie de Durkheim*, qui, depuis le début des années 1900, est l'un des principaux représentants de la science bourgeoise de la société. Les travaux de ce dernier sont une apologie de l'organisation sociale bourgeoise et s'efforcent de démontrer le caractère immuable et éternel des formes de vie sociale créées par la bourgeoisie.

En fait, si Saussure *sépare la langue de la base matérielle de la société*, il fait avec la langue ce que fait Durkheim avec la société humaine elle-même. Les sociétés, selon Durkheim, sont *composées* de parties séparées, accolées les unes aux autres. La spécificité d'une société ne dépend que de son *volume*, c'est-à-

dire de la quantité d'unités qui la composent et de sa *compacité* [*plotnost'*], c'est-à-dire du mode de combinaison, du lien des unités sociales entre elles. C'est ainsi que se présente l'essence de la société pour Durkheim (cf. ses *Règles de la méthode sociologique*). La société humaine est donc, pour lui, la somme des unités entrant en composition, la somme des parties séparées, à l'image de celles qui se dégagent lors de l'analyse anatomique de tout corps biologique.

De façon identique, si Saussure *oppose la linguistique interne et externe*, il suit en cela Durkheim, qui parle du *milieu interne et externe de la société*. Durkheim différencie dans la société deux éléments fondamentaux: le milieu et les hommes. L'objet véritable de la sociologie est constitué par les hommes, c'est-à-dire le milieu interne avec ses lois propres. Mais ces lois sont purement mécaniques: il s'agit de la quantité d'individus («le volume») et le degré de compacité. Plus les individus sont nombreux, plus leurs liens sont forts et diversifiés. Plus leur lien est compact, plus la société est évoluée. A quoi tout cela mène-t-il? Ce pur mécanisme dans la théorie sociale a pour but de présenter l'existence sociale *sans lutte*, comme le résultat d'une simple *réunion*, de l'enchaînement des éléments qui constituent la société. Falsifiant les relations véritables de la base et des superstructures, les idéologues bourgeois de la période de pourrissement du capitalisme, les savants «sociologues», prêchent la paix sociale, l'union des exploités et des exploités, et répondent ainsi à la «commande sociale» de la bourgeoisie quand, devant le mouvement révolutionnaire croissant du prolétariat, celle-ci s'efforce de sauvegarder les bases du système social qu'elle a créé, avec toutes ses contradictions de classes.

Continuons: *Saussure considère sa théorie de la langue comme sociologique, partant du principe que la langue en tant que système est contraignante envers la parole de l'individu*. C'est de la même façon que Durkheim considère que sa théorie de la société n'est ni biologique ni psychologique, mais sociologique. En effet, Durkheim présente le lien des hommes en société comme le *lien des consciences*, devenues une conscience collective unique. Dans la communication des individus, les représentations individuelles, détachées de leur substrat matériel (les cellules cervicales de l'individu), acquièrent une existence autonome, deviennent quelque chose d'extérieur, agissant de façon *contraignante* sur l'individu. L'individuel devient l'organe d'expression du social.

Enfin, Saussure est partisan d'une *étude statique de la langue*, c'est-à-dire de l'étude des lois qui forment le système des *phénomènes synchroniques*, par opposition, ainsi qu'il lui semble, aux phénomènes aléatoires, parcellaires de la langue dans son aspect diachronique. Considérant la synchronie comme le point fondamental de l'étude de la langue, Saussure refuse d'étudier la genèse des

faits de langue et écarte comme non linguistique la question de l'origine du langage, etc. Dans ce domaine aussi, il reste un partisan cohérent de la sociologie de Durkheim, qui *rejette le problème de la genèse de la société et promeut une démarche statique envers les phénomènes sociaux qu'il observe*. Durkheim interprète les régularités qu'il met en évidence dans la structure de la société comme une loi éternelle et impérative, découlant de l'*harmonie des éléments réunis en un tout complexe*, harmonie sortie tout droit de l'imagination du sociologue bourgeois. Combien cette construction idéaliste est loin de la découverte des relations véritables entre la connaissance et la pratique, qui consiste en l'interaction entre le sujet et l'objet! En réalité, nous transformons l'objet en l'adaptant à nos besoins, tout en découvrant les lois de ses mouvements, de ses modifications, de ses passages, de ses liens aux autres objets. La découverte des lois et des liens par la pratique humaine est systématisée et fixée dans la langue. De plus, il va de soi qu'une fois apparue, la science ne fait pas que systématiser et fixer ce qui a été découvert dans la pratique: la science elle-même devient un facteur d'une importance considérable, qui dirige et oriente la pratique des hommes. Et l'ordre de succession dans la découverte des différents aspects de l'objet est conditionnée par la séquentialité de la pratique humaine, dont le caractère, dans une société de classes, est conditionné à son tour par la structure de classe de cette société à l'étape correspondante de son évolution.

Au lieu de tout cela, on trouve chez Durkheim une loi éternelle: l'harmonie des parties de la totalité sociale, loi convenant fort bien à la bourgeoisie, qui ne souhaite aucun changement de la société telle qu'elle l'a créée, et qui est grandement intéressée à prêcher la paix civile et l'union harmonieuse du prolétariat exploité et des capitalistes exploités.

La conception saussurienne de la langue comme système synchronique de signes mène à la même conclusion, servant les intérêts de la bourgeoisie, à savoir que la langue, en tant que système de signes destiné à la communication, est neutre, statique, conservatrice, qu'elle n'est soumise à aucun changement, et encore moins à des changements révolutionnaires.

Voilà pourquoi Saussure présente dans son *Cours* un véritable traité sur l'immutabilité et le conservatisme de la langue.

Les savants bourgeois craignent plus que tout la révolution, la lutte des classes, la mise au jour des fondements économiques de la société. En ce sens, la citation suivante de Durkheim est un document remarquable:

«Nous considérons comme féconde l'idée que la vie sociale doit s'expliquer non par les représentations que se font les gens qui y participent, mais par des

causes *profondes* qui échappent à la conscience. Et nous pensons que ces causes doivent être cherchées, essentiellement, dans *la manière dont se regroupent les hommes* vivant en association [souligné par nous, D. V.]. Nous sommes arrivé à cette façon de voir avant même de prendre connaissance des textes de Marx, qui n'a exercé sur nous aucune influence [...]. Mais autant il nous semble juste que les causes des phénomènes sociaux sont à rechercher en dehors des représentations individuelles, autant il nous semble *faux* qu'ils se réduisent en dernière instance à l'état de la technique industrielle, et que le facteur économique est source de progrès.»³

Ainsi, Durkheim lui-même reconnaît que son système sociologique a un caractère idéaliste, et non pas matérialiste. Il est par conséquent naturel que nous ayons démasqué l'hostilité de classe à l'idéologie du prolétariat révolutionnaire de la théorie sociologique de la langue proposée par Saussure, qui a pour substrat méthodologique l'enseignement durkheimien.

6. *Le saussurisme en Occident et chez nous*

Le *Cours de linguistique générale* a donné naissance à toute une école de disciples et continuateurs de Saussure, au nombre desquels se rangent Ch. Bally et A. Sechehaye, les éditeurs du *Cours*. On peut faire figurer également dans cette liste, avec quelques réserves, A. Meillet (*Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1926) ainsi que J. Vendryès (*Le langage*, Paris, 1921). Le linguiste danois L. Hjelmslev s'appuie sur les positions saussuriennes pour construire ses théories (*Principes de grammaire générale*, Copenhague, 1928).

L'influence de Saussure s'est fait sentir aussi sur les travaux du linguiste néerlandais I. Schrijnen (une traduction en allemand de son livre a été faite en 1921 sous le titre *Einführung in das Studium des indogermanischen Sprachwissenschaft*).

Enfin, l'influence du saussurisme peut s'observer aussi dans notre pays après la Révolution, cf. R. Šor: «Krizis sovremennoj lingvistiki» [La crise de la linguistique contemporaine], in *Jafetičeskij sbornik*, 5, Leningrad, 1927 et *Jazyk i obščestvo* [La langue et la société], 1926; G. Vinokur: *Kul'tura jazyka* [La culture de la langue], éd. Rab. prosv., 1925, 2^e éd. Federacija, 1930; Ja. Loja: «Protiv sub'ektivnogo idealizma v lingvistike» [Contre l'idéalisme subjectif en

³ *Revue philosophique*, 1897, n° 12. [Aucun texte de Durkheim ne se trouve à l'endroit indiqué par Vvedenskij... Cette citation est donc retraduite à partir du russe. P. Sériot].

linguistique], in *Jazykovedenie i materializm*; I. A. Seliščev: *Russkij jazyk revoljucionnoj èpoxi* [La langue russe à l'époque révolutionnaire], éd. Rab. prosv., 1927; M. Peterson: «Jazyk kak social'noe javlenie» [La langue comme phénomène social], in *Uč. Zapiski In-ta literatury i jazyka RANION*, t. 1; P. Černyx: *Sovremennye napravlenija v lingvistike* [Les courants contemporains en linguistique]⁴.

L'influence de Saussure se fait également sentir dans les travaux de N. Dur-novo, A. Peškovskij et de bien d'autres linguistes. Elle se reflète même dans les manuels scolaires de russe, par exemple le *Povtoritel'nyj kurs russkogo jazyka* [Cours de répétition de russe] de S. Karcevskij (éd. Giz, 1928), qui met à la base de la grammaire la conception saussurienne des syntagmes.

Comment expliquer cette influence? pour répondre à cette question, il faut se souvenir que les néogrammairiens, les prédécesseurs de Saussure, avaient entraîné la linguistique dans l'impasse de l'individualisme, menaçant de liqui-dation la linguistique comme science.

Le *Cours* de Saussure développe une théorie de la langue comme «produit social du langage», met l'étude de la langue comme système au plan de la syn-chronie, distingue dans la langue l'individuel et le social, et énonce une série de nouvelles thèses dans les questions fondamentales de la linguistique (en phoné-tique, grammaire, lexicologie, etc.). Il est clair que la parution d'un tel ouvrage pouvait être comprise comme une sortie de l'impasse et une grande avancée. Et c'est bien ainsi que le *Cours* a été reçu dans le milieu des linguistes soviétiques.

D'un autre côté, cependant, si l'on prend en considération la timidité avec laquelle Saussure critique les néogrammairiens et se démarque d'eux, tout en reprenant leurs positions à diverses reprises, comme nous l'avons vu, on com-prend mieux pourquoi son ouvrage a pu éveiller de la sympathie et être si bien reçu dans un milieu proche des néogrammairiens.

En Occident, la principale cause du succès de Saussure est la façon brillante dont il a rempli la «commande sociale» de la bourgeoisie.

En présentant la langue comme un «produit social», «une somme d'accords nécessaires acceptés par la société», le saussurisme satisfait aux exigences de la

⁴ [Je n'ai pas pu identifier cet ouvrage, donné sans date dans le texte. Il existe un titre approchant: P. Ja. Černyx: *Sovremennye tečeniija v lingvistike* (Les courants contemporains en linguistique), Irkutsk, 1929. D. Vvedenskij cite ses sources de façon parfois approxima-tive. *P. Sériot*]

société européenne, pour qui les problèmes sociaux (sous l'influence grandissante du marxisme révolutionnaire) deviennent d'une actualité brûlante. Il faut leur apporter une solution «convenable», scientifiquement convaincante, dans les intérêts de classe de la bourgeoisie. Et le saussurisme accomplit «avec honneur» cette commande sociale. L'essence éminemment sociale de la langue est éliminée; la langue comme système de signes acceptés de tous et de formes dominant socialement l'individu, système statique (synchronique) et non pas dynamique (diachronique), voilà bien une solution «parfaitement convenable» du problème social, qui donne au linguiste des tâches paisibles comme celle d'étudier les relations logiques et psychologiques, en liant les phénomènes langagiers en un système, tels qu'ils sont reçus par la conscience collective (*Cours*, p. 140).

C'est, bien sûr, à partir de là qu'est «fondé» le refus des saussuriens de s'occuper de la question de l'origine du langage, l'affirmation que ce problème ne relève pas de la linguistique et qu'il ne faut pas confondre l'origine du langage avec celle des langues (cf. J. Vendryès: *Le langage*, Paris, 1921, p. 6), etc.

La tâche de la linguistique, pour les saussuriens, consiste à *décrire* les systèmes linguistiques existants dans leur aspect formel et logico-psychologique, à développer et concrétiser les thèses contenues dans le *Cours de linguistique générale* de Saussure.

Ainsi, Ch. Bally aborde le côté expressif de la langue et décrit le système des moyens expressifs dans son étude *Le langage et la vie* (Paris, 1926), J. Vendryès le système de la phonétique, de la grammaire et du lexique (*op. cit.*), A. Sechehaye le système de la syntaxe dans *La méthode constructive en syntaxe* (1923) et *Essai sur la structure logique de la phrase* (Paris, 1926).

La grammaire devient ainsi la principale discipline linguistique, puisqu'elle étudie la langue comme système de régularités. De plus, la distinction saussurienne entre linguistique «interne» et «externe» oblige ses continuateurs zélés à éliminer de la grammaire la logique et la psychologie (*signifié*), et à construire tout leur système grammatical sur le principe du formalisme. Un exemple éloquent de cette approche de la langue est l'ouvrage déjà mentionné de L. Hjelmslev, *Principes de grammaire générale* (Copenhague, 1928).

7. Conclusion

Pour aborder la conception linguistique de Saussure du point de vue de la méthodologie marxiste-léniniste, nous devons mettre en avant les points suivants.

Saussure ne donne pas de représentation de la langue comme superstructure idéologique, apparaissant et se développant sur la base des relations socio-économiques. Le sociologisme de la théorie saussurienne est un sociologisme abstrait, bourgeois.

C'est à tort que Saussure nomme comme objet de la linguistique la description du système linguistique existant, en opposant la synchronie et la diachronie; en effet, tout système linguistique existant est une certaine étape de l'évolution historique de la langue. En prônant l'étude synchronique de la langue, Saussure en vient à un anti-historisme. La seule parcelle de vérité de sa théorie est le fait de souligner l'importance de la description du système linguistique existant, en tant que moment dans l'étude de chaque langue vivante.

Dans l'intérêt de classe de la bourgeoisie, Saussure exagère l'inertie et le conservatisme du processus langagier d'une part, et l'insignifiance de la participation de l'individu à ce processus de l'autre.

Or il ne faut pas oublier l'essentiel: la théorie saussurienne repose sur la sociologie de Durkheim, qui représente la société comme une collectivité psychique et ignore le caractère de classe de l'organisation sociale. En oblitérant les traits de classe de la société, la sociologie durkheimienne est une tentative pour obscurcir et escamoter le caractère de classe des processus sociaux. Saussure reproduit cette tentative dans le domaine de la linguistique. Considérant la langue comme un phénomène social, il met en avant un grande quantité de facteurs conditionnant l'évolution des langues: la spontanéité des changements phonétiques, le facteur psychologique de l'analogie, les emprunts, la division de la société en classes, les groupes professionnels, confessionnels, sexuels, l'inertie psychique des masses, l'influence des époques historiques, des institutions étatiques et sociales... Dans cette multitude de facteurs il n'y a pas d'axe principal, pas de reconnaissance du fait que tous ces facteurs en «interaction» ont une orientation bien définie vers un but, conditionnée par l'unicité de la base matérielle, que toute l'évolution des superstructures est soumise à celle des rapports de production, et enfin que toute cette évolution est dialectique, qu'elle se produit par sauts, et se déroule dans une situation de lutte des classes.

Le formalisme de la théorie saussurienne, qui sépare la forme et le contenu dans la langue, est inacceptable.

Pourtant, bon nombre d'affirmations de Saussure sur des questions de phonétique et de grammaire méritent un examen critique sérieux: sa façon de traiter l'analogie et l'agglutination, le lien qu'il établit entre la phonétique et la mor-

phologie, entre la morphologie et la syntaxe, entre la grammaire et le lexique, et d'autres encore, qui regroupent une grande quantité de remarques concrètes sur la langue. C'est pour faire un examen critique sérieux et dépasser l'héritage saussurien en linguistique que nous proposons au lecteur une traduction russe du *Cours de linguistique générale*.

Traduit du russe
par Patrick Sériot,
chemin de Longeraie 5
CH-1006 Lausanne

COMPTES RENDUS

Zygmunt MARZYS, *La Variation et la norme, Essais de dialectologie gallo-romane et d'histoire de la langue française*, avec une préface de P. Knecht. Genève, Droz et Neuchâtel, Université de Neuchâtel (recueil de travaux publiés par la Faculté des lettres et sciences humaines, 46^e fascicule), 1998, 296 pp.

Ce volume rassemble les principaux articles de M. Z. Marzys, publiés de 1970 à 1996 et parfois difficiles d'accès, dispersés qu'ils étaient dans nombre de revues, actes de colloque ou volumes de mélanges. Ils s'organisent, comme l'indique le titre, autour de deux pôles : la dialectologie de la Suisse romande, dont M. Marzys a acquis une profonde connaissance en trente années passées à la rédaction du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, dont cinq comme rédacteur en chef, et l'histoire de la langue française, qu'il a enseignée pendant plus de vingt ans à l'Université de Neuchâtel.

«La place et l'expression du pronom sujet dans le *Roman de Jehan de Paris*», pp. 11-18, étudie dans un texte de la fin du XV^e siècle l'ordre des constituants dans des phrases à sujet nominal ou à sujet pronominal. Il aboutit à quatre conclusions (prudemment nommées «hypothèses de travail») : 1^o Le pronom sujet s'est stabilisé devant le verbe plus tôt que le sujet nominal. 2^o La ruine de la déclinaison bicasuelle n'est que pour peu de choses dans l'établissement d'un ordre des mots fixe en français. 3^o Il y a, au moins dans la langue écrite, solution de continuité entre l'emploi fréquent des pronoms sujets en ancien français et l'extension de cet emploi dans la seconde moitié du XVI^e siècle. Seule cette dernière étape peut être mise en rapport avec l'effacement des désinences verbales. 4^o Il n'y a pas de rapport de cause à effet entre la généralisation de l'ordre sujet-verbe et l'extension de l'emploi des pronoms sujets.

«Les emprunts au français dans les patois», pp. 19-35. Ici, M. M. s'intéresse au processus de submersion du patois en fin de vie par le français, avec des exemples suisses romands. On notera particulièrement les pp. 31 et ss., sur les équivalences phonétiques.

«Vaugelas ou l'indifférence à l'histoire», pp. 37-53.

«La formation de la norme du français cultivé», pp. 55-72. Ces deux articles, issus de conférences, portent sur l'auteur chéri par M. M., Vaugelas. Ils dégagent les conceptions théoriques qui sous-tendent son action de grammairien. Dans le deuxième de ces articles, l'auteur confronte les idées des

grammairiens du XVI^e et du XVII^e siècles sur: 1) le but de la normalisation du français; 2) les sources du langage correct; 3) l'extension de la norme. (p. 57)

«Norme et usage en français contemporain», pp. 73-84.

«Pour une édition critique des *Remarques sur la langue française* de Vaugelas», pp. 85-102. C'est un projet ancien de M. M. que de publier une édition critique des *Remarques*, dont il a déjà donné la Préface. Cet article, qui n'est pas que la réclame que son nom semble indiquer, a pour but d'examiner, à travers une comparaison entre édition et manuscrit, les changements dans la doctrine et les habitudes de Vaugelas, et d'atteindre par là une compréhension plus fine de sa conception de la norme.

«La langue littéraire du XVI^e siècle dans l'opinion des fondateurs du 'bon usage'», pp. 103-111.

«De la *scripta* au patois littéraire: à propos de la langue des textes franco-provençaux antérieurs au XIX^e siècle», pp. 113-135, a pour but de montrer (p. 117): 1) que la *scripta* francoprovençale du Moyen Age est fondamentalement dans la même situation, par rapport à la norme commune, que les différentes *scriptae* d'oïl; 2) qu'il n'y a aucun rapport de filiation ni de continuité entre cette *scripta* médiévale, qui d'ailleurs survit au-delà du Moyen Age, et le patois écrit, tel qu'il apparaît dans diverses régions francoprovençales à partir du XVI^e siècle.

«L'archaïsme, Vaugelas, Littré et le 'Petit Robert'», pp. 137-147.

«Les pronoms personnels sujets dans le parler francoprovençal de Faeto et Celle», pp. 149- 161.

«La description des faits grammaticaux dans un dictionnaire multidialectal», pp. 163-173.

«Le burlesque et les fondateurs de la langue classique», pp. 175-181. M. M. oppose ici les attitudes de Balzac et Vaugelas face au burlesque.

«Vaugelas et la norme actuelle du français», pp. 183-196, a d'autres ambitions que strictement descriptives. Citons sa dernière phrase: «...le meilleur hommage que nous puissions rendre à Claude Favre de Vaugelas n'est pas de pétrifier le français dans une norme désuète, mais de le cultiver comme on cultive un arbre, le taillant sans doute pour qu'il ne croisse pas de manière trop désordonnée, mais stimulant en même temps son développement naturel pour qu'il porte beaucoup de fruits.»

«Molière et la langue classique», pp. 197-210.

«Commentaire philologique d'une page de Rabelais», pp. 211-222.

«Du raisonnable au rationnel: les avatars du bon usage», pp. 223-237: sur la primauté de l'usage ou de la raison dans la conception des fondements de la norme, de Vaugelas à la fin du dix-huitième siècle.

«Rabelais et la norme lexicale», pp. 239-248. Etude du vocabulaire des chapitres 37 à 39 du *Gargantua*.

«Une charte jurassienne inédite du début du XIV^e siècle», pp. 249-260. Cette étude est un des fruits d'un grand travail d'édition de documents linguistiques du Jura, maintenant achevé et en voie de parution dans la série des Documents linguistiques de la France.

«Du moyen français au français moderne», pp. 261-273. M. M. propose ici de faire passer le tournant entre moyen français et français moderne entre Rabelais et Montaigne, à partir d'une étude: 1) de la présence ou non de l'article devant les noms communs; 2) de la présence ou non, et le cas échéant de la place du sujet nominal ou pronominal.

«La codification du français à l'époque de la Renaissance: une construction inachevée», pp. 275-293. Classification des différents modèles de codification proposés au XV^e siècle, en comparaison avec l'italien et en prenant pour types Geoffroy Tory, Jacques Dubois, Du Bellay et Meigret.

Adresse de l'auteur:

Yan Greub
Université de Neuchâtel
Séminaire de philologie romane et de linguistique française
Espace Louis-Agassiz 1
2001 Neuchâtel

Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question sous la direction de Pascal Singy avec des contributions de C. Bauvois, C.A. Forel, A.M. Houdebine-Gravaud, W. Labov, M.L. Moreau, D. Morsly, P. Singy, S.A. Sow, J. Taylor, P. Trudgill, M. Yaguello. Delachaux et Niestlé, coll. «Sciences des discours», Lausanne et Paris, 1998.

Prolongement d'un colloque tenu à Lausanne en septembre 1997, ce volume de 220 pages a pour ambition de discuter le concept d'«insécurité linguistique» (désormais IL), d'examiner ses métamorphoses et, au fond, de mesurer son degré de pertinence quelque 30 ans après son élaboration par W. Labov. Mais il est clair, que, si ce concept est travaillé dans son ensemble par nombre de contributions, la focalisation s'opère sur les relations qu'il entretient avec l'identité sexuelle, la division de l'humanité entre hommes et femmes. D'où à travers l'IL, une lecture de l'ouvrage sur les rapports des femmes à la langue, aux langues, au langage.

Dans sa présentation, P. Singy rappelle le contexte social et scientifique du débat sur l'IL. L'inscription prévalente dans le champ disciplinaire de la sociolinguistique s'accompagne d'une remise en perspective historique de la relation des femmes à la langue avec les données de l'ethnologie et de l'anthropologie, avec aussi le point de vue d'une linguistique «féministe» d'origine nord-américaine refusant une position de la question dans les termes de l'IL issue précisément de la sociolinguistique. La diversité des entrées et des auteur(e)s (suisses, belges, français, africains, américains) fait l'intérêt d'un ouvrage dont la richesse se reflète aussi dans la passionnante bibliographie francophono-anglo-saxonne. Composé de trois parties – un dialogue à distance entre les thèses de W. Labov et P. Trudgill, cinq recherches de terrain, deux discours militants –, le livre se termine par une synthèse éclairante de C. A. Forel qui situe le présent propos en prolongement et en contraste avec *Parlers masculins, parlers féminins*, collectif de 1983 (co-dirigé par Aebischer et Forel).

W. Labov revient sur ses thèses de 1966 (*The Social Stratification of English in New York City*) où l'IL apparaissait connoté négativement: les femmes adhèrent plus que les hommes aux normes linguistiques de prestige, ce qui ne signifie d'ailleurs pas qu'elles les produisent effectivement. Si le recours à ces aspects du capital symbolique s'explique par la faiblesse structurelle des femmes sur les plans économique et politique, leur accession à un statut social

plus élevé ne modifie pas sensiblement la différence avec les hommes. D'où l'idée du caractère *culturel* très fort de cette inégalité linguistique, largement indépendant des variables économiques. Il faut ici souligner, qu'outre la contribution de W. Labov, plusieurs des textes de ce volume sont occupés par la tension entre prévalence de la causalité sociale et déterminations plus largement culturelles, sans compter la tentation «essentialiste» ou «naturaliste» non explicitement défendue ici. Pour W. Labov, l'interprétation donnée aujourd'hui privilégie une «corrélation directe» (p. 34) entre l'IL des femmes et leur ascension sociale, et on pourrait considérer que les signes se sont désormais inversés: du négatif les connotations de l'IL sont passées au positif, puisqu'elle est perçue comme le «résultat inévitable lié à l'effort en vue de progresser socialement» (p. 34). Quant à P. Trudgill, il discute les différentes explications de l'IL des femmes précisant au passage que l'emploi de formes standard ou prestigieuses ne veut pas dire nécessairement «politesse» et qu'il faut distinguer en ces domaines constat et jugement de valeur. Il reste que son argumentaire très nuancé et largement autocritique se conclut par la recherche non d'un consensus mais d'un plus petit commun dénominateur qu'on pourra juger relativement trivial, à savoir les attentes de *conformité* plus grandes vis-à-vis des femmes que des hommes. Quand il s'agit de répondre au pourquoi, Trudgill s'échappe au nom des spécificités disciplinaires.

Ouvrant la partie consacrée aux perspectives de recherche actuelles, C. Bauvois et M.L. Moreau mettent en évidence trois types d'approches: la tradition sociolinguistique anglo-saxonne pour laquelle le concept d'IL n'est pas central; le courant sociolinguistique francophone consacré à l'étude des représentations mais dont on perçoit les limites méthodologiques; les travaux sur l'«accommodation» enfin, entendue comme la «manière dont les locuteurs modifient leur production en fonction de leur interlocuteur» (p. 64) et où Bauvois et Moreau situent leur investigation portant sur l'IL des francophones belges. Il apparaît que, plus que la «variation stylistique» (en rapport avec le caractère formel de la situation), c'est donc la «variation adressive» (eu égard à l'interlocuteur) qui constitue un révélateur de l'IL.

C'est dans le contexte algérien que D. Morsly examine, à partir de textes-témoignages de femmes et d'entretiens oraux, à partir aussi d'émouvants rappels autobiographiques, différentes manifestations de l'IL des Algériennes. Le rôle du silence assourdissant imposé à ces femmes est particulièrement intéressant à examiner dans la mesure où il apparaît «générateur d'insécurité ou d'insécurisation linguistique» (p. 77), «facteur de souffrance et d'insécurité linguistique» (p. 81). Mais n'est-il pas en lui-même aussi et d'abord la première manifestation d'IL? Il faudrait insister, à propos de cette contribution, sur

l'usage différencié des langues en fonction des thèmes traités dans cette société plurilingue qu'est l'Algérie contemporaine: le titre du recueil pourrait être aussi «Les femmes et *les langues*».

Examinant la situation linguistique en Suisse romande, et à travers une enquête menée en pays de Vaud, P. Singy met en évidence la réalité mais aussi la complexité d'un sentiment d'IL vaudois. La valorisation de sa propre «parlure», tout autant que la dépréciation, peut révéler l'IL. L'homogénéisation sociale entre hommes et femmes réduit l'IL et le critère d'identité sexuelle joue peu.

L'étude menée par S.A. Sow chez les Peuls est moins centrée sur l'IL que sur la traduction linguistique des relations entre hommes et femmes à l'intérieur de cette communauté. Il est frappant de constater qu'à la fin de ce travail très informatif, Sow prend une position polémique qui, sans doute, n'a pas fait consensus, si l'on songe par exemple à l'intervention de D. Morsly sur les fonctionnements langagiers dans la société africaine: «Pour terminer, nous pensons que le sentiment d'insécurité linguistique est un sentiment circonstanciel, un luxe oral des sociétés d'écriture!» (Sow, p. 134).

Clôturent la seconde partie de l'ouvrage, J. Taylor, non sans un certain humour, examine le parcours de certains écrivains ou théoriciens issus de sociétés anciennement colonisées pour établir un parallèle avec l'émancipation linguistique des femmes. Le parallèle est peut-être plus discutable quand il s'agit – plus loin – d'examiner la situation sociolinguistique dans la région d'Aix-en-Provence, «région de France que l'on peut traiter de colonisée par le français standard» (p. 145). Quoiqu'il en soit, l'étude rappelle – dans la lignée de certaines communications précédentes – que, si les contraintes linguistiques touchent les hommes comme les femmes, «il semblerait tout de même que les hommes aient une marge de manœuvre plus importante» (p. 151).

C'est sous l'intitulé «L'action volontariste» que le coordinateur de l'ouvrage a regroupé les deux contributions de A. M. Houdebine-Gravaud et M. Yaguello qui ont pour point commun d'intervenir dans le débat français et francophone sur la féminisation des noms de métier. La première, dans la lignée du fonctionnalisme de Martinet, critique un certain réductionnisme sociologique et avance la notion d'«imaginaire linguistique»; la seconde s'interroge, comparativement à la situation aux Etats-Unis, sur l'existence d'un «français politiquement correct». On regrettera – mais sans doute est-ce inévitable à cause de l'angle militant et du style interventionniste parfois journalistique – un certain nombre de rapidités, d'approximations et parfois de naïvetés. A. M. Houdebine reprend trop vite, à mon sens, le thème éculé des «exclusions du structuralisme

comme le social, le sujet d'énonciation» (p. 158), là où P. Singy dans sa «Présentation» se montre un peu plus prudent en soulignant la thèse saussurienne de la langue fait social (p. 11). Et on peut s'étonner que la revendication féministe s'exprime, dans cet article, avec des accents légèrement passésistes : «Ce qui favorisera ainsi de nouveaux rêves d'avenir social aux jeunes filles» (p. 170). Quant au questionnement de M. Yaguello, il n'est, me semble-t-il, pas exempt de confusion. Outre que l'auteur allègue, sans en analyser les fondements, une tradition de langue «politiquement correcte» en France, la bipartition entre l'aspect défensif et l'aspect constructif ne m'apparaît pas probante, pas plus que les deux exemples retenus pour illustrer cet aspect défensif (p. 189).

Malgré la relative inégalité des contributions ici réunies, on lit avec beaucoup d'intérêt cet ouvrage dans l'esprit de la série «Textes de base» (l'ensemble de la collection «Sciences des discours» dirigée par J. M. Adam s'honore de plusieurs livraisons passionnantes) et ce, au-delà des quelques imperfections formelles (fautes d'orthographe, de typographie, de renvois bibliographiques). Etape dans une réflexion essentielle et absolument actuelle sur l'IL et la relation entre la langue et la sexuation de l'humain, ce colloque et son prolongement éditorial invitent à l'approfondissement et à la plus animée des discussions.

Adresse de l'auteur :
Jean-Louis CHISS
4, rue de l'Aspirant Dargent
F-92300 Levallois

ANNONCE

Un colloque international «Saussure après un siècle» organisé par l'Institut Ferdinand de Saussure se tiendra à Archamps du 24 au 27 juin 2001.

Pour toute information, on consultera les adresses suivantes :

Courriel : ifsgenev@ifs.cur-archamps.fr

Site web : <http://www.institut-saussure.org>

Courrier : Institut Ferdinand de Saussure, Centre universitaire et de recherche,
F-74166 Archamps (France).

CFS 53 (2000)

TABLE DES MATIÈRES

I	ACTES DE LA TABLE RONDE (Lausanne, 18-19 juin 1999) 3 ^e cycle romand 1998-1999: Lecture plurielle de W. von Humboldt (<i>Introduction à l'œuvre sur le kavi</i> , 1836)	3
	Anne-Marguerite FRÝBA-REBER, Lire Humboldt aujourd'hui: chronique d'une lecture plurielle	5
	René AMACKER, <i>Les neiges d'antan</i> : Humboldt héritier des Anciens	19
	Pierre CAUSSAT, Humboldt en conjonction avec Schleiermacher. Dans la lumière de Nicolas de Cuse	53
	Anne-Marie CHABROLLE-CERRETINI, W. von Humboldt: la genèse du projet d'une encyclopédie systématique des langues et l'étude de la langue basque	75
	Janette FRIEDRICH, Le recours de Humboldt au concept de «physionomie»	81
	Elena KOKOCHKINA, De Humboldt à Potebnja: évolution de la notion d'«innere Sprachform» dans la linguistique russe	101
	Ekaterina VELMEZOVA, Du côté de von Humboldt? (Une page d'histoire des recherches ethnolinguistiques en Russie) .	123
II	ARTICLES	133
	Simon BOUQUET, Sur la sémantique saussurienne (Réponse à Gabriel Bergounioux)	135

Marie-Claude CAPT-ARTAUD, Des mots pour penser	141
Urs EGLI, Term rewriting grammars (TRG)	159
Ekaterina IVANOVA, Le problème de la traductibilité des termes linguistiques (l'interprétation de <i>langue-langage-parole</i> de Saussure en russe) . .	177
III DOCUMENT	197
Dmitrij Nikolaerič VVEDENSKIJ, Ferdinand de Saussure et sa place dans la linguistique	199
IV COMPTES RENDUS	223
Zygmunt MARZYS, <i>La Variation et la norme, Essais de dialectologie galloromane et d'histoire de la langue française</i> (Y. GREUB)	225
<i>Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question</i> (J.-L. CHISS)	229

Mise en pages:
Nadine Casentieri, Genève

Dernières publications DROZ

Evelyne Oppermann, *Les Emplois injonctifs du futur en français médiéval*. 2000, 352 p. Fr.s. 70.–

ISBN: 2-600-00415-7 Publications Romanes et Françaises, 225

Cet ouvrage traite des énoncés au futur qui traduisent un ordre, une prière, une interdiction..., autrement dit une injonction. Il s'inscrit dans une perspective pragmatico-énonciative, tenant compte des phénomènes d'énonciation ainsi que de la théorie des actes du langage, et accorde une place importante à l'analyse contextuelle des injonctions retenues. L'étude proposée s'appuie sur un corpus de quatre-vingts textes en vers et en prose (littéraires pour la plupart) couvrant la période du français médiéval dans son ensemble (IX^e s.-XV^e s.); elle a ainsi pour objectif de résoudre les différents problèmes d'analyse et d'interprétation que pose le futur injonctif dans le cadre d'une langue de corpus, dont il n'existe plus de locuteur natif.

Olivier Collet, *Glossaire et index critiques des œuvres d'attribution certaine de Gautier de Coinci (Vie de sainte Cristine et Miracles de Nostre Dame), établis d'après les éditions d'Olivier Collet et de V. Frederic Koenig*. 2000, 704 p. Fr.s. 80.–

ISBN: 2-600-00358-4 Publications Romanes et Françaises, 227

Après la parution successive, entre 1955 et 1999, des *Miracles de Nostre Dame* (TLF n° 64, 95, 131 et 176) et de la *Vie de sainte Cristine* (TLF n° 510), ce volume vient compléter la bibliographie de Gautier de Coinci. Il fournit les instruments nécessaires à la lecture d'une production exceptionnelle par sa richesse et par son inventivité. Pour l'étude de la participation de Gautier de Coinci à l'activité littéraire et linguistique du XIII^e siècle, l'ouvrage est muni des annexes suivantes: un glossaire sélectif mais détaillé et enrichi de nombreux commentaires critiques; un recensement du large éventail des locutions et des tournures proverbiales qui contribuent à l'expressivité de l'œuvre de Gautier; enfin un index des noms propres.

Christian Molinier et Françoise Levrier, *Grammaire des adverbes. Description des formes en -ment*. 2000, 528 p. Fr.s. 96.–

ISBN: 2-600-00416-5 Langue et Cultures, 33

Cet ouvrage propose une description globale et systématique des adverbes en -ment du français à partir de l'examen de tous les adverbes en -ment présents dans les grands dictionnaires de la langue du XX^e siècle, auxquels on a adjoint un certain nombre de formes n'y figurant pas mais d'usage courant. Au total, ce sont plus de trois mille formes adverbiales qui ont été soumises à l'étude; elles sont rassemblées dans des tables qui précisent leurs propriétés syntaxiques et sémantiques, et énumérées dans un répertoire alphabétique, jouant le rôle d'index, qui propose pour chacune des formes un exemple illustratif clair et simple.